


Ulrich Middeldorf

From the
Croxteth Library


EUROPE
AFFRIQUE
ASIE
J. Lamsvelt fec.
LES VOYAGES
DE Mr. DU MONT

VOYAGES
DE
MR. DU MONT,

EN FRANCE, EN ITALIE, EN ALLEMAGNE, A MALTHE, ET EN TURQUIE.

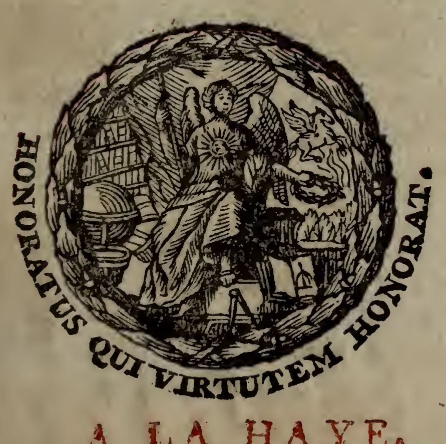
Contenant les Recherches & Obſervations Curieuſes qu'il a faites en tous ces Païs :

Tant ſur les Mœurs, les Coûtumes des Peuples, leurs différens Gouvernemens & leurs Religions ;

Que ſur l'Hiſtoire Ancienne & Moderne, la Philoſophie & les Monumens Antiques.

Le tout enrichi de Figures.

TOME I.



A LA HAYE.

Chez ETIENNE FOULQUE, & FRANÇOIS L'HONORE', Marchands Libraires.

M. DC. XCIX.

A

SON EXCELLENCE

Mgr. BOSE,

SEIGNEUR DE SEER-
HAUSEN, FRANCKLEBEN,
MOELBIS, &c.

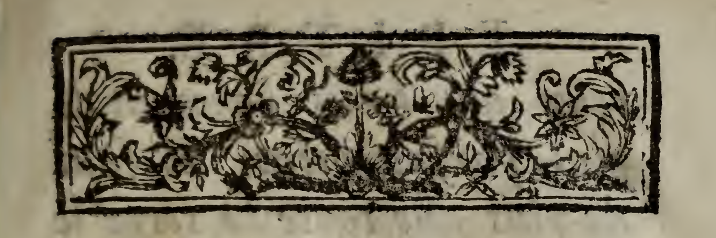
CHEVALIER DE L'OR-
DRE DE S. JEAN,

TRESORIER DU SAINT EM-
PIRE DANS LES CERCLES
DE LA HAUTE ET
BASSE SAXE,

MINISTRE D'ETAT ET DE
GUERRE DE SA MAJESTE'
POLONOISE ET ALTEESSE
ELECTORALE DE SAXE.

ET

CI-DEVANT SON AMBASSA-
DEUR EXTRAORDINAIRE ET PLENI-
POTENTIAIRE AUX TRAITEZ
DE LA PAIX GENERALE
A RYSWIC.



MONSEIGNEUR,

Ce n'est point assez pour moi de me pouvoir compter avec justice au nombre de

ceux qui Vous honorent le plus parfaitement. Il faut de plus que toute la terre le ſache, & c'eſt dans cette vûë que je prends la liberté de Vous preſenter cet Ouvrage. J'oſe me flâter que VOTRE EXCELLENCE *le recevra avec ſa bonté ordinaire, & que même elle ne dedaignera pas de le lire à ſes heures de relâche. Si cela arrive & que j'aprenne qu'Elle y aït trouvé quelque délaſſement, mes vœux ſeront ſatisfaits, & je m'eſtimerai entierément recompencé de mon travail. Vôtre aprobation eſt,* MONSEIGNEUR, *le*

le principal ſuccès que j'en déſire, parceque je ſçai que Vous ne la donnez jamais qu'aux choſes qui la méritent. D'ailleurs ce ſeroit une preuve de la bonté de mon Ouvrage à laquelle il n'y a point de Critique qui ne fût obligé de ceder, le public n'étant pas moins convaincu de la délicateſſe de Vòtre goût dans les matiéres de Literature ou d'eſprit, que de Vôtre capacité dans les Affaires d'Etat. Tout le monde ſçait que VOTRE EXCELLENCE *n'eſt étrangére en aucune ſorte d'Etude; Que les Sciences n'ont point*

de partie dont elle n'ait une connoiſſance très claire, eſt que s'il y en a quelqu'une qui lui ſoit plus familiére que les autres, ce n'eſt que parcequ'elle excelle dans les plus Excellentes.

Je mets en ce rang la Science du Droit public, celle de la Politique, & celle de la Guerre, leſquelles Vous poſſedez dans une égale perfection, & qui vous ont attiré en cent occaſions differentes les aplaudiſſemens des plus Sçavans Juriſconſultes, des plus éclairez Miniſtres,

des

des plus habiles Généraux. Ce ſont, MONSEIGNEUR, *des véritez notoires ſur leſquelles j'aurois d'autant plus de plaiſir à m'étendre quelles me fourniroient une matiére abondante & riche. Mais la modeſtie de* VOTRE EXCELLENCE, *cette vertu qui fait l'ornement & le couronnement de Vos autres Vertus , ne me le permet pas. Ainſi je me tais & pour ne me point expoſer à Vous déplaire par l'eſſort d'un zéle indiſcret, je me borne aux ſimples proteſtations du reſpect invio-*

violable, avec lequel je ſuis,

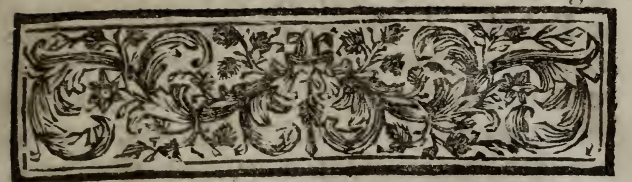
MONSEIGNEUR,

DE VOTRE EXCELLENCE,

De la Haye ce 1. Octobre, 1698.

Le trés-humble, & trés-obéïſſant Serviteur

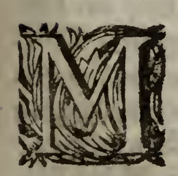
DU MONT.



VOYAGES DE Mr. DU MONT.

LETTRE I.

Description de la Ville de Spire. Os d'un homme qui avoit vint-cinq pieds de haut. Brulement de la Ville. Consternation des Habitans. On la raze rez pié rez terre. Argent trouvé chez les Peres Jesuites. Urne antique pleine de vielle monnoye, trouvée dans les murailles de la Ville. Description de Manheim. On demolit cette Ville. Plusieurs autres ont le même destin.



MONSIEUR.

Vous exigez de moi un commerce de Lettres reglé, par lequel je vous donne une fidel-

le Relation de tout ce qui ſe paſſera en nôtre Campagne, & vous voulez même que j'y ajoute la deſcription des Villes d'Allemagne par où je paſſerai. J'y conſens volontiers, & comme tout Préambule eſt d'ordinaire ennuyeux, quand il n'eſt pas abſolument neceſſaire, vous trouverez bon que j'entre en matiere ſans compliment.

Je commencerai par la deſtruction de la Ville de Spire comme par l'événement le plus memorable & le plus recent qui ſoit arrivé en ces quartiers, & peut-être dans le Monde. Il n'y a que huit jours aujourdui que Spire étoit une grande Ville, riche, & bien bâtie. Maintenant ce n'eſt plus qu'un monçeau de pierres, & un pitoyable tableau des miſeres humaines. On a peine à en croire ſes yeux, quand on voit une Ville ſi-bien peuplée, changée tout d'un coup en deſert. A la verité il y a déja quelque tems qu'on menaçoit de la brûler, mais les habitans s'étoient toûjours flatez du contraire & cette eſperance les avoit empêchez d'éviter par la retraite une totale ruïne.

Cette Ville étoit ſituée dans le Palatinat du Rhyn. Elle ſe nommoit autrefois *Nimetum* & ſes Peuples Nimetes. C'étoit une des plus anciennes du Païs. La Chambre Impetiale compoſée de deux Preſidens, un Catholique & un Proteſtant, & de quinze Conſeillers huit Catholiques & ſept autres, y faiſoit ſa Reſidence. L'Evêché eſt conſiderable & a Seigneurie ſur beaucoup de belles terres & villes, entr'autres ſur Philisbourg. C'eſt l'Electeur de Treves qui en eſt maintenant revétu, quoiqu'il n'en jouïſſe pas non plus que de la plus grande partie de ſes Etats. L'E-

L'Eglise Cathedrale étoit fort belle. C'étoit un grand Vaisseau bien éclairé avec de grandes Tours Piramidales aux quatre coins. A la droite de cette Eglise on voyoit le Palais Episcopal & à la gauche la Maison des Chanoines avec un Cloître fort ancien, au milieu duquel il y avoit une representation du Mont des Oliviers taillée dans le Roc, laquelle passoit pour un Chef-d'œuvre de Sculpture. Le devant de l'Eglise étoit embelli d'une grande Place capable de contenir dix mille hommes en Bataille, & environnée de quantité de belles Maisons entre lesquelles celle des Jesuïtes se faisoit aisément remarquer. On assure que la Biblioteque des P. P. se montoit à plus de six mille volumes qui furent envelopez dans l'embrasement general aussi bien que diverses autres Bibliotéques & librairies curieuses de la ville dont la perte ne sçauroit être trop regretée.

On faisoit aussi remarquer aux Etrangers la Cour du Conseil, où se faisoit l'Assemblée ordinaire de la Chambre Imperiale & du Magistrat de la Ville. Au devant de la Porte, on voyoit suspendu à un anneau de fer, un Os que l'on croyoit être l'Os principal du bras d'un homme, quoiqu'il ne fût guéres moins gros que la cuisse & qu'il fût long à proportion. Les Archives faisoient foi, dit-on, que cet homme vivoit il y a treize cent ans, qu'il avoit vingt cinq pieds de haut, qu'il s'apelloit Olps, & qu'il fut tué dans un siege contre la Ville comme il montoit à l'assaut, l'échelle ayant rompu sous lui, & ayant été accablé avec des tonneaux de

poix bouillante. L'os de la hanche de ce même homme étoit dans la grand Salle, & je l'y ai vû plusieurs fois sans en être beaucoup plus convaincu de ce qu'on en infere. Ce n'est pas que je sois du nombre de ceux qui nient absolument qu'il y ait eu des Geans, mais je ne suis pas prêt non plus à croire tout ce qu'on en a dit sur la foi de quelques Auteurs peu fidelles ou trop credules, ou sur l'aparence de quelques ossemens semblables à celui dont il s'agit. Il est vrai qu'il étoit d'une grandeur extraordinaire, mais au fond sans l'histoire qu'on en fait, je ne voi pas que l'on en pût tirer ni demonstration ni preuve. La question se reduit à deux Chefs, le premier sçavoir s'il n'y avoit point un peu de fiction mêlée dans l'histoire du Geant Olps, & le second si veritablement il y a jamais eu des Geans, à prendre ce mot dans sa signification ordinaire. Pour ce qui est du premier point, il seroit assez dificile de l'éclaircir ; parce que les gens du Roi se sont emparez des Archives, & on ne sçait pas bien en quel lieu ils les ont deposées : & quand au second, il contient une matiere trop ample pour être traitée dans une letre où il doit entrer beaucoup d'autres choses. Je remets donc à vous en entretenir dans un petit ouvrage separé que vous trouverez à la fin de ma lettre, & j'en userai ainsi toutes les fois que je serai obligé de m'étendre sur quelque sujet particulier, afin que le fil de mes relations ne soit point interrompu par de trop longues digressions. Je me flate que cette methode vous rendra nôtre commerce plus agreable & même plus utile, &

lors

lors que vous ne ferez p int en humeur de lire des Dissertations, il ne tiendra qu'à vous de tourner le feuillet pour en venir à quelque chose de plus divertissant. Voilà Monsieur la regle, que je me propose de suivre en cet ouvrage; & pour commencer, au lieu de vous faire ici un long discours sur les Geans, je vai vous parler de Spire.

Cette Ville fut reduite au mois de Septembre dernier par Monseigneur le Dauphin, ou, pour mieux dire, elle se rendit volontairement à lui sur la sommation qui lui en fut faite par Mr. le Marquis d'Uxelles Lieutenant General des Armées du Roi. Les conditions furent *qu'elle se tiendroit fidellement sous la protection de sa Majesté, & qu'elle se chargeroit d'une garnison convenable, moyennant quoi elle seroit maintenuë inviolablement dans ses anciens droits, privileges, & autres libertez, tant aux faits Ecclesiastiques que Politiques*; & cette Capitulation fut ratifiée le 21. Septembre, 1. Octobre par Mr. le Maréchal de Duras, & le 5/15. Octobre par Monseigneur le Dauphin. Cette double ratification faite de la part du Roi même rassuroit entierement les Habitans contre les avis qu'ils recevoient quelquefois des desseins que le Conseil de la Cour avoit formé contr'eux, & les empêchoit, comme je vous ai dit, de songer à la retraite. D'ailleurs comme ils avoient été surchargez pendant tout l'hiver de contributions, logemens, étapes, utencilles, subsides, corvées, &c. ils ne pouvoient se persuader que le Roi consentit à démolir une Ville dont il tiroit tant de secours; mais la suite fit connoître qu'ils

s'étoient terriblement trompez en leurs esperances. En effet à peine le mois de Mai fut il venu, que l'on commença à cesser de dissimuler. On exigea de la Ville tout ce qu'elle fut capable de fournir, & le 20. Mr. de Lafond Intendant de l'Armée eut ordre d'annoncer aux Magistrats l'Arrêt fatal de la destruction de leur Ville. Mr. le Baron de Monclar qui y commandoit pour lors, fit publier à son de trompe que tous les habitans eussent à se retirer dans six jours avec leurs meubles, parce que le septiême on mettroit le feu partout: ajoûtant néanmoins à cette publication une expresse défense aux soldats de commettre aucune violence, ni de troubler les Habitans en aucune maniere dans le transport de leurs effets. Mr. de Lafond declara aussi aux Magistrats de la part du Roi, *que sa Majesté ne faisoit point retirer les Habitans de la Ville pour avoir quelque chagrin contre eux*, *ni en vûë qu'elle eut peur de ses ennemis*; *mais bien qu'ayant besoin de ses troupes ailleurs*, *elle ne vouloit point que ses ennemis y trouvassent de la subsistance*. Foible consolation pour des gens condamnez aux derniers des malheurs!

Ce qu'il y a eu de plus cruel; c'est qu'on ne leur a pas permis de passer le Rhyn, ni de se retirer chez leurs Parens ou amis dont ils auroient pu esperer quelque secours. On les a obligez d'aller en Alzace ou vrai-semblablement ils ne seront pas trop bien reçus. Si on leur eût aumoins fourni des chariots pour transporter leurs effets, ç'auroit été une espece de consolation, mais on ne leur en a point donné d'autres que ceux qu'ils ont pû trouver

chez

chez les Païſans, ou parmi les Vivandiers qui profitant de l'occaſion les ont loüez ſi cher que la plûpart des Bourgeois n'ont pû rien emporter faute de voiture. J'ai vû offrir juſqu'à quinze écus par jour pour le loüage d'un cheval qui ne les valoit pas en pur achapt, quoique le Roi eut ordonné qu'on leur en fournît quatre cens. Rien ne ſera jamais ſi pitoyable que le fut la douleur & la conſternation de cette malheureuſe Ville à la publication du brulement. On n'entendoit que des cris, on ne voyoit que des larmes. Les femmes particulierement faiſoient fendre le cœur de compaſſion, leur deſeſpoir les portant à s'arracher les cheveux & à ſe batre la tête contre les murailles.

Enfin le terme fatal étant expiré, il falut ſortir de la Ville & abandonner ſans reſſource tout ce qu'on pût avoir de bien. Ce fut alors que les lamentations recommencerent plus fort que jamais, & certainement il ne ſe peut rien de plus touchant que cette infortunée évacuation. Le noble, l'artiſan, le pauvre, le riche, tout étoit confondu ſans diſtinction : auſſi miſerables les uns que les autres, avec cette difference pourtant que les riches reſſentoient leur diſgrace bien plus vivement que les pauvres. On vit ce jour-là parmi un nombre infini de peuple deux ou trois cent femmes nobles ou bourgeoiſes ſortir à pied de leur Ville, ſuivies la plûpart de cinq ou ſix petits enfans dont il y en avoit pluſieurs à la mammelle, ſans ſçavoir où aller coucher ni où prendre dequoi vivre. Car vous ſçaurez que les contributions, les fourages, les preſens, les

utenciles &c. leur avoient tellement épuisé la bource que les trois quarts d'entr'eux n'avoient pas un sou. Ceux qui avoient eu le bonheur de conserver quelque chose, l'avoient caché en terre dans la crainte d'être volez par les Soldats sur les chemins, ce qui arriva à plusieurs qui n'avoient pas eu cette precaution.

Les deux jours suivans la Ville fut donnée en pillage aux Soldats qui y commirent mille sacrileges. Car dans l'esperance de trouver des Tresors cachez, on renversa les Autels, on deterra les morts, & l'on foüilla dans les tombeaux les plus anciens & les plus venerables, sans en excepter ceux d'un Empereur & de plusieurs grands Princes & Prelats qui étoient dans la Cathedrale, laquelle on a fait servir d'écurie aux chevaux de la Gendarmerie.

Après tous ces excès qui ne doivent être atribüez qu'à la licence effrenée & indomptable du Soldat en pareilles occasions, on en vint au dernier il y a huit jours, je veux dire au brulement de la Ville. Pour cet effet on fit camper les Troupes, & deux cent Maîtres furent commandez chacun une torche à la main pour y mettre le feu: de sorte qu'en moins d'un demi jour elle fut entierement consumée. Ainsi le dernier jour de Mai de l'année 1689 fut le dernier de cette ancienne Ville, dont la fondation étoit immemoriale. Le Roi non content de cela, l'a fait demolir, rés pied rés terre, & mille soldats y sont employez tous les jours. On aura beaucoup de peine à venir à bout de la grande Eglise, les murailles en étant extrémement épaisses, & toutes de

pierre de taille. Cependant la force de ce bâtiment n'empêchera pas sa ruïne : au contraire, comme on aprehende que les Allemands ne s'y fortifient quelque jour, on a resolu de le faire sauter à force de mines. La Maison des Jesuites a tenu bon aussi deux ou trois jours, mais ceux qui l'ont demolie, n'ont pas perdu leur peine. Ils y ont trouvé deux tresors, l'un en terre, où il y avoit huit mille livres d'argent monnoyé, & l'autre qui aparamment apartenoit à quelques Bourgeois qui avoient confié ce depôt aux R. R. P. P. étoit seulement dans des cofres de fer cachez sous un monçeau de livres. Il consistoit en vaisselle d'argent jusques à la valeur de neuf à dix mille frans.

J'obliois de vous dire qu'en faisant sauter les murailles, on a trouvé aussi une Urne antique de Terre grisâtre qui étoit remplie de deux ou trois cent pieces de Monnoye d'or, d'argent, & de cuivre de differente valeur & de different coin. On m'a assuré que c'étoit de la vielle Monnoye Allemande. C'est tout ce que je puis vous en aprendre, car elles sont, je ne sçai comment, devenües rares tout d'un coup, quoiqu'elles eussent été pillées par les soldats, & je n'en ai pu voir aucune.

Vous ne sçauriez croire la quantité de Vin qu'on a repandu ici. Il y en avoit dans Spire de quoi fournir une Ville comme Paris pour plus d'un mois, & du plus excellent qu'on puisse boire, tout vieux de quatre ou cinq ans au moins. Il y avoit même des

gens aiſez qui le gardoient juſques à la douziême feuille. Ils le conſervoient dans de grands Tonneaux qu'on appelle communément foudres & dont pluſieurs contenoient juſques a cent muids. Je ne croi pas qu'il y ait au reſte du monde de ſi belles caves & en ſi grand nombre qu'il y en avoit dans cette Ville. Elles étoient profondes, vaſtes & bien voutées, avec de grands piliers qui ſoutenoient tout le fardeau de la maiſon, & des ruës ſous leſquelles elles avançoient toûjours; de ſorte que, quand on étoit dedans, on croyoit être deſcendu dans quelque Temple ſoûterrain, conſacré au Dieu Bachus.

Tandis que nous ſommes occupez à demolir Spire, le Regiment de la Reine & quelques autres en font autant à Manheim, petite Ville, que Charles Louïs Electeur Palatin avoit fait bâtir, & fortifier à ſon plaiſir. La regularité qu'il avoit obſervée dans les ruës & les maiſons, qui étoient faites preſque toutes ſur un même modelle, la rendoient extrémemement agréable. D'àilleurs c'étoit une Place trés regulierement fortifiée, & dont la ſituation avantageuſe augmentoit conſiderablement la force. Elle commandoit toute la campagne, & n'étoit commandée d'aucun endroit; & outtre cela, elle étoit défenduë par le Rhin & le Necker qui lui ſervoient de foſſez.

La Baronne d'Aiguenfeld ſeconde femme de cet Electeur, ou ſi l'on veut ſa Maîtreſſe, y étoit enterrée, & comme Madame la Ducheſſe d'Orleans belle Sœur du Roi, pretend avoir de grands ſujets de plainte contr'elle, les Sol-

dats, qui font toûjours plus qu'on ne demande d'eux, ont brisé son tombeau, & y ont commis mille insolences.

La plus belle Eglise qui fût dans cette Ville, étoit celle que l'on apelloit de la Concorde, les Catholiques Romains, les Lutheriens, & les Reformez, y faisoient le Service divin les uns aprés les autres. L'Electeur Charles Louïs, qui la fit bâtir aussi bien que le reste de la Ville, lui donna ce nom, pour faire entendre à ses Sujets, que la diference de Religion qui étoit entr'eux, n'en devoit point metre dans leurs interêts, puisque leur salut humain dependoit de leur union.

Worms, Frankendal, Ladembourg, Openheim, & Keidiscum soufrirent un pareil traitement que Manheim & Spire, mais comme je n'ai point été dans ces Places, je ne sçaurois vous satisfaire sur la description que vous en pourriez desirer : tout ce que j'en sçai, est que c'étoient d'assez bonnes Villes, qu'on a rasées, ou qu'on rase actuellement, & qu'on veut metre en tel état qu'on n'en puisse plus dire autre chose, sinon voilà où fut Worms, Spire, Manheim &c.

C'est Monsieur tout ce qui s'offre presentement à vous mander de considerable, je suis &c.

Du Camp de Spire le ... Juin. 1689.

DISSERTATION SUR *la Question, s'il y a eu des* GEANS.

CEtte queſtion a toûjours été une pierre d'achopement aux meilleurs Hiſtoriens, & un ſujet de controverſe aux Sçavans. Les uns, entre leſquels on peut compter la plus grande partie des Peres de l'Egliſe, ont maintenu l'opinion la plus communément reçûë de leur tems; & les autres plus delicats ou plus incredules, l'ont rejetée entierement, & ſe ſont efforcez de prouver que tout ce qu'on avoit écrit pour maintenir l'hiſtoire des Geans étoit ou abſolument fabuleux ou mittologique. Macrobe étoit dans cette penſée, comme il paroît dans ſes (*a*) *Saturnales*; & ſon ſentiment eſt autoriſé par celui de (*b*) Philon Juif qui en avoit parlé de la même maniere. Ces deux anciens & ſçavans Philoſophes croyoient que par les Geans de l'Ecriture, auſſi bien que par ceux de la Fable, on ne devoit pas entendre des hommes monſtrueux en corpulence, mais ſeulement en orgueil, en violences, & en toutes ſortes de vices. Des hommes qui remüoient, comme on dit, Ciel & Terre & qui entaſſoient montagnes ſur montagnes, c'eſt à dire deſſeins ſur deſſeins, pour parvenir à leur but prin-

(a) *L. 1. chap. 20.*
(b) *Sur le vieux Teſtament.*

principal, qui étoit de regner souverainement sur le reste des hommes.

On voit par là, que ceux qui se declarent aujourd'hui si hautement contre l'histoire des Geans ne nous apprennent rien de nouveau, & veritablement je ne sçai s'il est bien possible de rien dire, qui n'ait déja été dit. La nature de l'ame est unique & simple ; ses facultez sont uniformes dans tous les hommes, les seules perceptions sont differentes, à cause de la difference des organes ; mais de telle sorte néanmoins que ces differences ne vont pas à l'infini, d'où il s'ensuit que quelque varieté qu'il y ait entre les sistêmes, elle ne sçauroit empêcher pourtant la comformité des parties, ni celle des effets en plusieurs cas particuliers. Delà, vient la (a) rencontre dans les pensées qu'on remarque tous les jours en divers Auteurs, que l'on ne sçauroit soupçonner de larcin, & même dans les (b) inventions. Mais venons à nôtre sujet.

(a) *Aretades Autheur cité par Mr. Baile dans la Republ. des Let. en a fait un livre entier sous le titre même de* περὶ συμπτώσεως *& il ne seroit pas difficile à son imitation d'en recüeillir un autre dans nos Modernes.*

(b) *A l'égard des inventions il n'y en a presque point dont la gloire ne soit disputée entre plusieurs Autheurs. Les hauts Allemans, & les Hollandois s'atribuent celle de l'impression, & l'on sçait à present qu'avant qu'ils en eussent la moindre idee elle étoit en usage dans la Chine. Il en est de même de l'Artillerie & de la poudre à Canon. Mr. Huygens aprés avoir travaillé long-tems pour la decouverte de la pendule portative, & pour en faciliter l'usage, s'est vû inopinément frustré du fruit de son labeur par un autre Inventeur. L'opinion de Descartes touchant l'ame des Bêtes ne passe plus pour si nouvelle que l'on croyoit. Les uns l'ont trouvée dans Gome-*

De quelque poids que puisse être le sentiment de Philon & de Macrobe, il n'est pourtant pas suffisant pour decider la question, & si elle étoit d'une nature à pouvoir être terminée par des autoritez, ceux qui soutiendroient le contraire l'emporteroient sans doute. St. (a) Augustin doutoit si peu qu'il y eût eu des Geans au monde qu'il se plaint avec douleur de ce que l'on ne peut pas demontrer la longue vie des premiers Patriarches avec autant d'évidence que *l'on demontre la grandeur des Geans par celle de leurs os*. Mais encore un coup un point de critique aussi delicat que celui-ci ne se peut pas decider par des sentimens, il faut des preuves.

Pour les trouver nous ne sçaurions mieux faire que d'avoir recours à l'histoire comme à la source dans laquelle on a dû puiser tout ce que l'on en a crû. Il est vrai que l'histoire elle-même est si defigurée de fictions & de contrarietez, que le plus souvent on ne sçait à quoi s'en tenir, & que plus on l'étudie, plus on se persuade cette grande verité, que (b) *la Science & l'érudition n'aportent que vanité & rongement d'esprit*. Mais si on se rebutoit par ces considerations, on tomberoit dans un inconvenient encore plus fâcheux, qui est celui de l'ignorance.

Sans

sius Pereira Autheur Espagnol, & les autres dans la Philosophie des Stoïciens, & même dans les écrits de Platon & de Diogenes. Touchant les decouvertes pretenduës de la Medecine moderne, qu'on lise ce qu'en a écrit Mr. d'Almeloveen, on y verra avec étonnement que toutes les hypoteses que l'on croit nouvelles, étoient justement celles des anciens.

(a) *Dans la Cité de Dieu liv. 15. chap. 9.*

(b) *Ecclesiaste chap. 1.*

Sans nous arrêter à ce que la Fable a dit des Geans, parce que son témoignage n'est ici d'aucune valeur, voyons seulement ce qu'en ont écrit des Auteurs plus serieux.

(a) Cœlius Rhodiginus s'offre le premier à mon esprit. Il raporte que sous le regne de Louïs XII. Roi de France, on trouva le squelete d'un Geant vis-à-vis de Valence en Dauphiné, dans un Torrent qui arose le village de S. Perat; & que ce Geant, autant qu'on en pouvoit conjecturer par ses os, avoit eu dix-huit pieds de haut. Ce même fait est aussi raporté par (b) Fulgose, mais avec des circonstances differentes. Il dit que ce fut sous le regne de Charles VII. & qu'un debordement du Rhône ayant emporté quelques terres auprés de Valence, laissa decouvert un vieux tombeau dans lequel on trouva les os d'un Geant qui selon leur proportion devoit avoir trente pieds de haut, & ce qu'il y a de remarquable c'est que Fulgose asseure avoir vû le tombeau, & quelques uns des os que les habitans gardoient par rareté. Un troisiéme (c) Auteur qui dit avoir vû aussi bien que Fulgose, asseure que ces os & ce tombeau sont dans un Couvent de Freres mineurs auprés de Valence, & donne quarante pieds de haut au Geant. Pour ce qui est de Fulgose bien loin de s'emerveiller de la grandeur demesurée de ce Colosse, il semble qu'il l'estime peu de chose, & il raporte au même endroit que dans la Ville de Tinge en Mauritanie, Sertorius Gene-

(a) *Dans les leçons diverses.*
(b) *Sur Plutarque & Strabon.*
(c) *Sinforian Campeggi.*

General de l'Armée Romaine, fit ouvrir un Sepulchre dans lequel on trouva un Squelete de ſoixante coudées de longueur, que l'on crût être celui d'Anthée fille du Geant Aleyoneus. J'avois lû auparavant la même hiſtoire dans M. Anth. [a] Sabellicus, mais un peu differemment encore, car il donne ſeptante coudées au Squelete, & de peur que l'on n'en doute, il ajoûte que ſon hôte qui étoit homme d'honneur & veritable, lui avoit juré qu'il avoit vû en Créte les os d'un corps humain qui ſelon la plus mediocre eſtimation ne devoit pas être moins grand.

Jules [b] Solin dit que le Tombeau d'Oreſte qui étoit en Tegée ayant été ouvert, on trouva que ſon ſquelete avoit ſept coudées de haut, ce qui ſe raproche aſſez du vrai ſemblable, mais peu après il ſe jette comme les autres à corps perdu dans le merveilleux. Il affirme ſur la foi de certains Memoires qu'il dit avoir vûs, que pendant la guerre de Créte cette Iſle ayant été innondée en beaucoup d'endroits par un furieux debordement d'eaux qui y arriva, & qui entraîna avec lui quantité de hauteurs; on decouvrit un Sepulchre qui juſques alors avoit été inconnu, dans lequel il y avoit un corps de trente trois coudées. Je ne ſçai ſi Solin n'auroit point tiré cela de l'hiſtoire naturelle de Pline en y changeant quelque choſe pour deguiſer ſon vol, car il le copie en beaucoup d'endroits: toûjours ſçai je bien que Pline dit la même choſe, à la reſerve qu'il donne quarante cinq coudées à ſon Geant. Voi-

[a] *Hiſtoria Euneadum.*
[b] *Dans ſon intitulé Polibiſtor.*

Voilà en verité de merveilleux Colloſſes, ſupoſé que l'on ne nous en faſſe point acroire, & ſi leur force repondoit à leur taille, ce devoient être de terribles hommes. Cependant s'il falloit recevoir comme article de foi tout ce qu'on trouve écrit ſur ce ſujet, ils ne pouroient encore paſſer que pour de petits garçons auprès de celui dont je vai vous faire l'hiſtoire ſur la foi de Boccace. Il dit que des Laboureurs voiſins de la Ville de Drepane en Sicile creuſant un jour au pied d'une montagne pour tirer des pierres de chaux, trouverent une grande & profonde Caverne dans laquelle quelques uns d'eux étant entrez, ils virent vers le milieu un homme aſſis qui étoit d'une taille ſi enorme qu'ils en furent ſaiſis d'éfroi & obligez à s'enfuïr tout épouvantez vers la Ville, où ils raconterent ce qui leur étoit arrivé. Sur ces nouvelles, des Bourgeois curieux & moins craintifs que les Laboureurs s'aſſemblerent jusques au nombre de trois cent, s'armerent de pied en cap, & prirent des flambeaux avec eux. Ils entrerent aſſez courageuſement dans la caverne. Mais qnand ils eurent aperçû l'épouventable Geant qui tout aſſis qu'il étoit ſembloit une groſſe Tour & qui tenoit en ſa main gauche un bâton plus grand qn'un mas de navire, peu s'en falut qu'ils ne mouruſſent de frayeur. Toutefois comme il n'y a rien plus capable de raſſeurer que la nombreuſe compagnie, il y en eut un aſſez hardi pour oſer lever les yeux ſur le Geant formidable, ce qui lui donna moyen de reconnoître qu'il étoit mort,

[a] *Genealogie des Dieux.*

mort, & par conſequent hors d'état de lui nuire. Il le dit à l'oreille de celui qui étoit auprès de lui, & celui-ci à un autre, de ſorte que peu à peu la timide cohorte s'inſtruiſit par ſes propres yeux de la verité de la choſe. Alors le courage leur étant venu, quelques-uns d'entr'eux s'aprocherent pour le conſiderer un peu mieux.

Ne vous ſemble-t-il pas voir les demarches des Grenoüilles d'Eſope effrayées de la chute du Soliveau que Jupiter leur avoit envoyé pour Roi? Nos Siciliens s'enhardirent de même peu à peu, & devenus enfin entierement intrepides, ils pouſſerent la hardieſſe juſques à toucher le bâton du Geant. Il ſe reduiſit auſſitôt en cendres, & il n'en reſta qu'un bâton de plomb qui ſelon les apparences, avoit été jetté en fonte dans l'antre pour en augmenter le poids. Ce plomb fut depuis emporté, & fut trouvé peſant quinze quintaux qui font mille & cinq cent livres. Ils toûcherent auſſi le corps qui tomba comme le bâton en poudre ſubtile, de ſorte que de toute cette grande maſſe il ne reſta que les os qui avoient ſervi à la ſoutenir. Ce fut par leur moyen que l'on ſçût au juſte quelle grandeur avoit eu le Geant, & l'on trouva qu'il avoit deux cent coudées de haut. La tête en étoit ſi groſſe dit Boccace que le crâne ſeul auroit pû contenir pluſieurs muids de bled & l'on en conſerva trois dents qui peſoient enſemble cent onces, ce qui eſt aſſez aiſé à juger, puis que ſelon la premiere ſuputation le corps entier devoit avoir trois cent pieds au moins.

Il eſt fâcheux pour Boccace que la tête de

ce

ce (*b*) Colloffe ne nous foit pas reftée, car cela n'auroit pas peu contribüé à faire ajoûter foy à fon hiftoire. La plûpart des gens d'aujourd'hui font étranges: ils ne croyent point ce qui leur paroît impoffible, & j'en ai vû qui pouffoient le Pirronifme jufques à revoquer en doute l'hiftoire de la vie de St. Chriftophle, parce quelle le depeint de la taille la plus Gigantefque. En vain on leur feroit voir cette partie de fa machoire qui eft gardée precieufement dans l'Eglife d'Aftorgue en Efpagne, & l'une de fes dents que l'on montre aux devôts Pelerins dans celle de Coria laquelle eft auffi groffe que le poing ferré d'un puiffant homme. En vain on leur allégueroit de nouveau l'autorité de St. Auguftin (*c*) qui pour prouver qu'il y a eu des hommes d'une ftature cent fois plus grande, que celle des hommes ordinaires parle d'une certaine dent qui fe voyoit de fon tems à Carthage, & qui étoit groffe au centuple des dents communes. Tout cela ne les fatisferoit point & la decouverte du Pere Kirker leur paroîtroit fufifante pour detruire toutes le confequences que l'on en voudroit tirer.

Parlons ferieufement il faut avoir un grand fond de credulité pour ajoûter foy à des contes auffi peu vrai femblables, & auffi peu autentiques que ceux là. Il n'y en a pas un de

(*b*) Je dis la tête du Colloffe plûtôt que le refte des os parce qu'en effet il n'eft pas toûjours fi aifé qu'on le pouroit panfer, de difcerner des os de Geans d'avec des os d'Elephant, de Rhinocerot &c. mais quant à la tête on ne fçauroit s'y tromper.

(*c*) *Dans le Cité de Dieu.*

de tous ceux que je viens d'alleguer qui ne ſe detruiſe de lui même par quelque endroit. Le Geant de Valence n'eſt point le même dans aucun des trois Auteurs qui en parlent: le tems, le lieu, la grandeur, tout en eſt ſi different que l'on ne ſçait s'il y en a trois ou s'il n'y en a eu qu'un. Et pour ce qui eſt de l'hiſtoire du Squelete Giganteſque trouvé dans la Ville de Tinge en Mauritanie par Sertorius General de l'Armée Romaine, on voit qu'elle n'eſt pas mieux établie que les precedentes, puiſque le fondement en eſt pris dans la Fable, & que d'ailleurs les Auteurs qui en parlent ne conviennent point dans la grandeur.

A l'égard du Geant de Créte, Solin, Pline, & l'hôte de Sabellicus ne s'acordent pas mieux que Fulgoſe, Campeggi, & Cœlius, ſur celui de Valence. Vous avez vû que Solin lui donne ſeulement trente trois coudées, Pline quarante cinq, & l'hôte de Sabellicus environ ſeptante. Quelle aſſeurance peut on prendre ſur des témoignages ſi peu conformes. Pour celui de Boccace il ne vaut pas la peine qu'on y inſiſte: ni Homere, ni Ovide, ni Virgile n'ont jamais rien écrit qui reſſente plus la fiction Poëtique. Auſſi Boccace ne fait point dificulté de remonter juſques à la fable ancienne pour y chercher le principe, & le fondement de celle qu'il debite. Il dit au ſujet de ce Geant que les uns croyoient que ce fut Erix Roi du Païs fils de Venus & de Buthes qui avoit été tüé par Hercules & enſeveli ſur la même montagne;

Les

Les autres, Entellus qui dans les jeux funebres qu'Enée celebra en l'honneur de son Pere avoit tüé un Taureau à coups de point; & les autres l'un des Cyclopes & principalement Poliphême. Les seuls faits qui me paroissent de consideration entre tous ceux que j'ai raportez sont celui de la dent de Carthage, dont parle S. Augustin, & celui de la dent de St. Chistophle que l'on montre à Coria; mais il faudroit les avoir vuës pour en pouvoir juger seurement.

Le Pere Kirker (*a*) nous a donné à cet égard des lumieres toutes nouvelles, & qui ont fait disparoître bien des erreurs. Le sçavant Rickius (*b*) qui la suivi de prés n'y a pas peu contribüé non plus; tous deux ont fait voir que la Nature par le seul moyen des matieres minerales pouvoit former une infinité de ressemblances de dents & d'os de toute espece. Le Pere Kirker sur tout a decidé & terminé entierement la question par le raport de ce qu'il en avoit vû de ses propres yeux en Sicile.

Il dit qu'étant à Drepane en l'année 1637. il fut visiter avec le Marquis de Vintimille une grande Caverne sitüée à trois milles de la Ville de Palerme, en un lieu apellé la Mer douce. Il y trouva un abondante quantité de dents de toutes grandeurs, rangées dans le même ordre qu'elles sont dans la bouche des animaux. Il y en avoit tant qu'il ne craint point d'afirmer que l'on auroit pû en charger cent

(*a*) *Dans son Monde soûterain. l. 8. chap. 4.*

(*b*) *Dans une harangue imprimée avec ses notes sur Estienne de Bisance.*

cent chariots. Outre cela il vit dans la même Caverne un prodigeux nombre d'os de toutes ſortes, comme par exemple de jambes, de cuiſſes, de bras, de genous, de vertebres &c. mais parmi tout cela, ni tête, ni pied. Cependant le tout étoit pure & veritable pierre, & non point os comme quelques uns auroient pu ſe l'imaginer en conſultant ſeulement la couleur, la polliſſure & la figure. Il dit auſſi que le Marquis lui aſſeura que l'on trouvoit dans la Sicile pluſieurs Cavernes remplies de telles reſſemblances d'os. Delà, il tire une conſequence fort raiſonnable c'eſt que la plûpart de ces os monſtrueux qui ſe voyent par le monde & que l'on montre pour os de Geant, ne ſont ſimplement que des productions immediates de la nature qui ſe plaît à ce ſortes de ſingularitez. Le Pere Kirker eſt ſans doute homme digne de foy & quand il ſeroit le ſeul qui nous parlât de ces choſes en témoin oculaire, on ne pouroit juſtement lui refuſer la creance que l'on acorde à tant d'autres qui ne la meritent pas tant que lui. Mais outre les obſervations de quelques voyageurs (*a*) anciens qui ſe raportent admirablement aux ſiennes, il n'y a guéres de Villes en Europe où il ne puiſſe trouver des preuves réelles de ce qu'il avance. Je veux parler de cette prodigieuſe quantité de figures de pierres de toutes les ſor-

(*a*) Thevet en parlant des ſepultures des Geants qu'il avoit vuës au Cap Verd dit qu'à quelque diſtance de là, & y avoit auſſi une trés grande quantité de toutes ſortes d'os de Geans qui avoient été petrifiez par le tems. Il n'y a qu'à tourner l'hipothêſe, & dire que c'étoient des pierres qui avoient la figures d'os.

ſortes dont les Cabinets des Curieux ſont pleins. Les uns repreſentent des fruits, d'autres des oiſeaux, d'autres des animaux terreſtres, & d'autres des plantes. Je ſçai que pour les faire d'avantage eſtimer, on les debite toûjours ſous le titre de petrifications, & je ne voudrois pas nier qu'il ne s'en pût trouver quelqu'une entre toutes ces figures, car on eſt preſentement perſuadé qu'il y a dans le monde divers Lacs & diverſes Fontaines qui petrifient les corps que l'on y jette, & la même choſe peut arriver probablement dans la terre; mais il ne s'enſuit pas que toutes les figures que l'on voit reſſemblantes à des fruits, à des plantes ou à des animaux &c. ſoient des petrifications. On voit fort communément en Auvergne des champignons de pierre attachez au Rochers même, & quelques fois enfermez au dedans d'une maniere qui ne permêt pas de penſer qu'ils s'y trouvent fortuitement. Il y a ſur le Mont Liban un certain eſpace de terre que l'on apelle le jardin d'Elie dans lequel on trouve une grande quantité de fruits en pierre, comme des Melons, des Comcombres, des Paſtaiques &c. Le commun peuple & les Hermites de ce lieu diſent que du tems d'Elie il y avoit là un jardin rempli de toutes ſortes de fruits delicieux, & en font cette hiſtoire. Le Prophete ayant faim en demanda quelques-uns de ces fruits au maître du jardin. Cet homme qui étoit peu charitable ne voulut point lui en donner & negligeant même de ſe ſervir de quelque honnête excuſe lui dit bruſquement qu'il n'en avoit point. Un menſonge ſi de-

ſi decouvert obligea le Prophete à lui faire une petite correction, lui remontrant qu'il avoit tort de lui nier ce qu'il voyoit actuellement de ſes yeux, que s'il ne vouloit point lui donner de ſes fruits, il lui étoit libre de les refuſer, mais non pas de mentir contre la verité. Le Jardinier ſe ſentit piqué de ce juſte reproche & pretendit payer d'éfronterie, il dit à Elie que ce qu'il voyoit dans le jardin, & qui lui paroiſſoit être des fruits, n'étoit pourtant que des pierres; ſurquoi le Prophete épris de ſon zele ordinaire fit à Dieu une imprecation dont la vertu fut telle que dans le moment même tous ces fruits furent petrifiez.

Voila ce que les ſuperſtitieux, ou ſi vous voulez ce que les credules racontent la deſſus; mais les plus éclairez avoüent de bonne foi que la choſe ne peut pas être ainſi, parce que depuis pluſieurs ſiecles, tous ceux qui vont viſiter cet endroit du Liban en apportent quelque piece par curioſité, & que cependant il y en reſte encore dequoi charger pluſieurs chariots. Cela ſeul ſuffit pour prouver invinciblement que ce ne ſont pas des fruits petrifiez. Nous en pouvons dire de même de certaines reſſemblances de poiſſons qui ſe trouvent dans la terre aux environs de Palaſtro en Dalmatie. Elles ſont ſi parfaites que la plûpart de ceux qui les voyent les prennent pour de veritables poiſſons petrifiez. Cependant cette ſupoſition eſt auſſi inſoûtenable que celle des fruits du Jardin d'Elie, car par quelle avanture ces poiſſons auroient ils pû être tranſportez de la mer en terre ferme, ſur tout en un lieu auſſi élevé que l'eſt celui

celui là, & quant à force de nouvelles ſupoſitions on pouroit venir à bout d'en trouver quelque occaſion aparente, qu'elle raiſon pouroit-on donnner de ce qu'on n'y voit que d'une ſeule ſorte de poiſſon qui eſt une eſpece de Plie? Il eſt donc bien plus naturel de dire que ces champignons, ces fruits, & ces poiſſons ſont des productions originales de la Nature. On évite par là bien des abſurditez, où l'on tomberoit immancablement, ſi l'on vouloit ſoutenir la vielle opinion de la petrification.

Cette ſupoſition a encore ceci de favorable, c'eſt qu'elle ſe trouve appuyée par le raport du Pere Kirker, comme elle apuye reciproquement ſon raport. En effet vous voyez bien que ſi ce Pere nous a dit la verité touchant cette prodigieuſe quantité de reſſemblances d'os & de dents qu'il dit avoir vûs en Sicile, c'eſt une forte conjecture en faveur de mon ſentiment, & ſi d'une autre côté on tombe dans ma penſée touchant les fruits du Liban & les poiſſons de Dalmatie, on n'aura plus de peine à ſe rendre aux raiſons du Pere Kirker. Quoiqu'il en ſoit, je me range abſolument de ſon côté ſur ce point. Mais je ne voudrois pas m'en tenir aux épreuves qu'il propoſe pour connoître les veritables os des Geans d'avec ces pierres qui reſſemblent à des os. Il dit qu'il ne faut que les caſſer; que s'ils ſont ſolides au dedans, & ſans aucune concavité ce ſont des pierres, & que s'ils ſont creux comme les os ordinaires, on ſe peut perſuader que ce ſont en effet des os. Il faut que ce ſavant homme n'ait pas exa-

miné à fond les conſequences de ſa propoſition, quand il l'a miſe en écrit ; car elle eſt plus propre à conduire à l'erreur qu'à en degager. Cependant Rickius l'adopte dans ſa harangue ſur les Geans, & je ne ſçaurois aſſez m'en étonner. J'ai vû pluſieurs de ces reſſemblance de fruits & de poiſſons, dont je vous parlois tout à l'heure. Les unes étoient rompuës, les autres non, & il m'a été permis d'en rompre quelques unes par curioſité. Elles avoient toutes à peu prés une égale aparence exterieure, peut être parce que ceux qui les avoient receüillies ſur les lieux avoient eu ſoin de choiſir les plus belles, mais le dedans n'étoit point du tout ſemblable. Entre les Melons & les Concombres, les uns marquoient parfaitement la figure interieure, ſans en excepter la graine dans ſon arangement naturel ; les autres un peu moins, & les autres point du tout. Entre les poiſſons il y en avoit en qui l'on voyoit diſtinctement les arêtes, & dans les autres il ne paroiſſoit qu'une ſolidité unie & commune à toutes les pierres. Il ne faut pas douter que la même choſe n'arrive dans les reſſemblances d'os humains, qui ſe voyent par le monde. Il y en peut avoir de parfaites dans la figure, comme il peut y en avoir d'imparfaites, & ſi l'on s'arrêtoit uniquement à cette obſervation on courroit grand riſque d'être trompé. La raiſon de cela, c'eſt que dans ces fauſſes productions, où il ſemble que la Nature ſe méprend, elle n'avance pas également ſon ouvrage.

J'ai ſouvent apliqué mon eſprit à decou-

vrir la cauſe occaſionnelle qui pouvoit determiner la Nature à travailler ainſi en vain; car de dire ſimplement quelle s'y plaît, ou quelle s'y jouë, il me ſemble que c'eſt ne rien dire du tout. La Nature n'a beſoin ni de jeux ni d'amuſemens, & quand elle fait quelque choſe, il eſt à croire qu'elle ne le fait point en badinant, & moins encore par hazard. Enfin aprés bien des meditations, j'en ſuis revenu aux formes individuelles dans leſquelles j'ai cru trouver ce que je cherchois. Je n'entreprendrai point de vous expliquer ici comment, ni par quel mécaniſme, parce que cette ſeule matiere demanderoit une diſſertation à part. Il ſuffira de vous dire en paſſant, pour l'intelligence de ma propoſition, que quand la Nature rencontre la forme individuelle dans une matrice qui lui eſt convenable, & qu'elle a pareillement une ſubſtance convenable à lui fournir pour aliment, alors elle perfectionne ſon ouvrage; mais quand elle trouve la forme individuelle dans une matrice étrangere, ou elle ne travaille point, ou elle travaille (*a*) à faux. Elle ne laiſſe pour-

(*a*) Les Peintures naturelles dans les Pierres & dans les autres Mineraux ne ſont pas extrémement rares. Le Pere Kirker nous a donné les Eſtampes de pluſieurs qui ſont aſſeurément très parfaites, ſi le Graveur ne les a point embellies en les copiant. Il y a un homme en poſture de Crucifix, une Vierge, des Enfans, des Oiſeaux, des Animaux terreſtres, &c. On voit à Nôtre-Dame de Lorette une perle qu'on dit avoir été trouvée dans un Tronc. Elle eſt groſſe comme le pouce, & repreſente une Vierge tenant ſon enfant Jeſus ſur les bras, cependant on ne peut pas juger qu'elle ait éte taillée, car elle a encore tout ſon orient Mais qu'y a-t-il de plus admirable en pareil cas que ces racines qui ont couru toute l'Europe,

tant pas de faire tout ce qui dépend d'elle pour perfectionner l'ouvrage qu'elle a entrepris, & elle y employe toute son industrie. De là vient que l'on voit quelques unes de ces fausses productions auxquelles il ne manque aucun des traits ni aucune des parties qui doivent entrer dans les veritables ; de sorte que toute la difference qu'on y peut remarquer, se borme à la qualité de la substance.

Ce peu de mots suffira sans doute pour vous faire sentir la verité de ce que j'ai avancé ci-devant, sçavoir, que l'épreuve prescrite par le Pere Kirker pour discerner les os des Geans d'avec de simples productions de la Nature, n'est pas seure. J'aimerois encore mieux m'en raporter à l'examen de la matiere en elle même, & je croi que j'y serois moins trompé ; je ne craindrois point par exemple d'afirmer que l'os qui étoit suspendu à la porte de la Cour de Conseil de Spire, étoit un veritable os, & quand je l'aurois cassé & trouvé concave comme le veut le Pere Kirker, je n'en serois pas plus persuadé que je le suis : mais aprés tout, je serois bien fâché de maintenir que cet os veritablement reconnu tel, fut un os de Geant. Que sçavons nous si ce n'est point plûtôt un os (*b*) d'Elephant ? La conjecture en est du moins beau-

pe, il y a quelques années, sous le nom de Mandragore, lesquelles representoient au naturel un homme & une femme en relief, sans qu'il leur manquât aucun des membres.

(*b*) Voici un fait tout recent qui servira à confirmer ma pensée. Quelques Ouvriers creusant, il y a quelques tems dans une Coline voisine d'un Bourg de la Turinge nommé Tonne, trouverent des os d'une grandeur prodigieuse.

beaucoup plus naturelle ; & ſans le reſpect que ce nom d'Archives impoſé d'abord, je n'en aurois jamais jugé autrement.

Je ne ſuis pas dans un autre opinion touchant la dent de S. Chriſtophle, touchant celle que S. Auguſtin dit, que l'on voyoit de ſon tems à Cartagene, & touchant celles du Geant de Boccace. Je mets auſſi dans la même Cathegorie tous ces oſſemens monſtrueux dont nous avons parlé, tous ceux que Monſtrelet dit que l'on trouve de tems en tems dans la Theſſalie, & tous ceux enfin qui ſe voyent ailleurs, & qui excedent ſi demeſurément la grandeur ordinaire. Je ne doute nullement que ce ne ſoient, ou des productions de la terre, ou des oſſemens de quelque animal beaucoup plus grand que l'homme. Mais ſi l'on inferoit de là, que je nie abſolument qu'il y ait eu des hommes d'une ſtature aſſez extraordinaire en grandeur pour meritet le nom de Geans, on n'expliqueroit pas bien ma penſée. Je ſuis à cet égard à peu prés dans le ſentiment du Pere Kirker, & ſi je ne m'y range pas entierement, c'eſt ſeulement parce qu'il determine trop preciſément, ce me ſemble, le grandeur poſſible de la ſtature humaine, ſoûtenant que *la Nature, toute puiſ-*

 ſante

digieuſe. Il y avoit parmi ces os des bras & des jambes qui peſoient dix-neuf livres, une tête grande à proportion, l'épine du dos avec les côtes attachées, les vertebres du cou, & pluſieurs autres parties néceſſaires à l'homme. On crut d'abord que c'étoient des os de Geant, cependant on connut enſuite qu'ils étoient d'un Elephant, ce que Mr. Fentzelius Hiſtoriographe de l'Electeur de Saxe, a très bien prouvé dans une Diſſertation qu'il a faite ſur ce ſujet.

ſante qu'elle eſt, ne pouroit pas produire des hommes de plus de dix-huit piés de haut, ſur quoi il fait un aſſez long raiſonnement, & renvoye à ſon ami Terillus de la même Societé, qui, dit il, a prouvé amplement cette verité. Pour moi qui ne ſuis pas encore bien ſatisfait de mes lumieres ſur ce point difficile, je ne puis pas être ſi poſitif, & je me contente de raporter ſimplement ce qui m'en a paru de plus croyable.

Entre tous les exemples que le Pere Kirker propoſe lui-même, & auxquels il ſemble ajoûter une entiere foi, je n'en trouve point qui exprime plus affirmativement la grandeur de la ſtature que celui d'un Geant, dont les os ſont gardez dans la Maiſon de Ville de Lucerne. On y voit, dit-il, un Tableau de la main de Jean Boeck, Peintre de la même Ville, repreſentant le Squelete entier, & au bas une inſcription, par laquelle il paroît que la hauteur du Geant, ſuputée ſuivant les régles de la proportion naturelle par Platerus Medecin de Bâle, étoit de quarante deux fois la longueur d'une ligne qui y eſt marquée, & qui a 5. pouces $\frac{1}{21}$ lig. de longueur, d'où il s'enſuit que le Geant avoit 17. piés 6 pouces de haut. Il faut convenir qu'il n'a manqué à ce témoignage aucune des conditions néceſſaires pour le rendre authentique. Il vient d'un homme engagé par ſa profeſſion à examiner particulierement la ſtructure du corps humain, il eſt aprouvé & certifié du Magiſtrat; & enfin il eſt expoſé par ſon autorité dans un lieu public, afin que chacun ſoit inſtruit de cette eſpece de merveille. La ſeule difficulté

reſtante

restante, est de sçavoir si ce Medecin en faisant ses suputations n'étoit point prevenu du desir de trouver le Geant fort grand ; car quelque legere que paroisse d'abord cette consideration, elle ne laisse pas d'avoir des consequences qui affoibliroient beaucoup celles que le Pere Kirker semble vouloir tirer du fait pour la confirmation de son hipotêse, quoique d'ailleurs il n'en prouve pas moins fortement sur la question principale. L'Histoire du Geant de Salerne, sur laquelle il cite (*a*) Charles de Kala Duc de Diane, & qui se trouve confirmée par le Pere Luc Mandelle de l'Ordre des Augustins, n'est pas moins digne de marque. Le Pere Kirker raporte une lettre entiere de ce dernier, par laquelle il paroît que le Geant s'apelloit Marduckius, qu'il vivoit sous le regne de Henri VI. Empereur, & qu'il fut tué dans un combat singulier par Jean de Kala, qui étoit au service dudit Empereur. Mais ni le Duc ni l'Augustin ne nous aprennent rien de positif touchant sa hauteur, & ainsi nous ne sommes point obligez de croire qu'elle fut prodigieuse. Je dis qu'ils ne nous en aprennent rien de positif; car si l'on vouloit se contenter de conjectures, il ne tiendroit pas à eux que l'on ne s'en formât une idée des plus étranges. Ils s'étendent assez l'un & l'autre pour prouver que certains os d'une grandeur étonnante, qui furent trouvez dans un jardin auprés de la Ville de Cassensa en Calabre, étoient ceux de ce Geant, mais nous sommes déja convenus que cette question ne

 peut

(*a*) Dans la Vie de Jean de Kala.

peut pas être decidée par des conjectures.

Pline n'eſt pas un Auteur ſur lequel on puiſſe prendre une confiance bien entiere : néanmoins il eſt certain qu'il dit beaucoup de bonnes choſes, & en particulier ce qu'il raporte des Geans Syrbottes, me ſemble meriter bien que l'on y faſſe attention. Il en parle (*b*) en deux endroits differens, comme d'un peuple qui ſubſiſtoit de ſon tems ſur les Rivages du Nil dans la partie Septentrionale de l'Ethiopie, & leur donne un peu plus de huit coudées. Nous aurions beſoin maintenant de ſçavoir à quelle eſpece de coudée il s'arrête, car il y en avoit de diverſes ſortes. Il y avoit la coudée commune Romaine, la coudée Geometrique, la coudée Royale ou des Perſes, la coudée Grecque, la coudée Arabe, la coudée Sacrée, & pluſieurs autres qui differoient toutes en meſure. Il faudroit même que nous ſçuſſions bien préciſément quelle étoit la grandeur de chacune de ces coudées, & c'eſt un point qui n'eſt pas encore bien éclairci. Dans cette incertitude, je croi que nous pouvons nous attacher avec aſſez de fondement à la coudée naturelle, de laquelle on croit le plus communément que la coudée Romaine aprochoit beaucoup, & il eſt vrai-ſemblable que Pline qui étoit Romain, n'aura pas negligé l'une & l'autre de ces meſures pour en aller chercher parmi les Barbares. Or la coudée naturelle, à la meſurer depuis l'extremité du coude juſques à l'extremité du doigt du milieu, a d'ordinaire un pié & demi Geometrique, faiſant dix-huit

(*b*) Hiſt. Nat. l. 6. c 30. & l. 7. c. 2.

huit pouces ou vingt-quatre doigts, au quel compte les Geans Syrbottes auroient eu douze piés & quelques pouces de haut. C'eſt un tempérament contre lequel l'eſprit ni l'imagination ne reſiſtent pas beaucoup, & lors qu'on y reflêchit, on ſent bien que pour devenir probable, il ne lui manque que d'être confirmé par des exemples de quelque conſideration, & il n'eſt pas difficile d'en trouver.

Beroſe (*c*) & Arnobe (*d*) ont parlé de certains Geans qui habitoient ſur le Mont Liban où ils commettoient toutes ſortes d'infamies & de cruautez, devorant les enfans & les hommes faits, & ſe mêlant avec leurs meres, avec leurs filles, & même avec les brutes; en quoi ces Auteurs ne s'éloignent pas de l'Ecriture Sainte. Platon en fait auſſi mention dans ſon Critias, où il apelle la guerre des Geans, la guerre Atlantique; & Plutarque dans ſes Vies des Hommes Illuſtres, dit quelque part que Theſée étoit un homme d'une ſtature extraordinaire. Dallechamp (*e*) non ſeulement aprouve ce que Pline avance, mais il rencherit pardeſſus dans la vûë de la confirmer, en aſſurant que dans le Canal du Fleuve Oronte, on a autrefois trouvé le cadavre d'un Geant qui avoit onze coudées de haut. Thevet parle amplement de certaines Sepultures de ſeize piés de longueur qu'il a vûës au Cap Verd, auprés de la Ville d'Anada, dans une Montagne apellée

 Berick,

(*c*) Hiſt. des Rois d'Aſſirie.
(*d*) l. 1. contre les Gentils.
(*e*) Dans ſes Notes ſur Pline.

Berick, & de quelques autres de dix à douze piés qu'il croit être dans la Circassie. Saxon le Danois qui a écrit l'Histoire des Peuples du Nord dans le douziéme siecle, marque celle d'un Geant de Suede nommé (*f*) Hartben qui étoit haut de neuf coudées, & qui avoit toûjours auprés de lui douze forts Athletes, dont l'office étoit de le lier quand sa fureur de combattre le prenoit, de peur qu'il ne depeuplât le païs.

Nicetas (*g*) fait aussi mention d'un espece de Geant nommé Pierre, dont la seule presence mit en deroute toute l'Armée de l'Empereur Grec, & Blaise (*h*) de la Vigenere Traducteur de Chalcondile, d'un autre qui fut vaincu par Rodomont de Gonzagues.

Ces témoignages sont positifs, mais celui de Fortunius Licetus, Auteur cité par le Pere Kirker ne l'est pas moins. Il dit avoir vû à Venise un Geant Portugais d'une force si merveilleuse que s'étant fait lier les bras avec des cordes fraiches, qui étoient tirées des deux côtez par douze puissans Portefaix, il ne laissoit pas malgré leurs efforts de raprocher ses mains de sa poitrine, & de les porter à sa

(*f*) Six Athletes de ce Hartben ayant été tuez par Haldan Roi de Dannemarc, il entra dans une si furieuse rage que ne se possedant plus, il mangea les bords de son Bouclier, avala des charbons ardens, passa au travers des flames, & tua six autres de ses Athletes. Ces exploits achevez, il resolut de vanger la mort des premiers avec ceux qui lui restoient, par celle de Haldan, & il le fit apeller en Duël. mais Haldan le tua d'un coup de hache d'armes sur la tête.

(*g*) Hist. d'Alex. Duc. Murat.

(*h*) Dans son Epit. Dedic.

Vid. ci aprés l'Hist. de la Ville de Constantinople.

à sa bouche pour manger des pommes, sans qu'il parût s'éforcer en aucune maniere. Enfin nous avons les Relations du celebre Voyage de Magellan, qui témoignent que dans les Païs Septentrionaux, il trouva des hommes de huit ou dix piés de haut, autant que je m'en puis souvenir, car j'avouë que je ne cite ce fait que sur le simple raport de ma memoire. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils étoient d'une stature fort au dessus de la nôtre. On en peut juger sûrement par la seule circonstance des fléches qu'ils s'enfonçoient dans le gosier pour étonner les gens de Magellan, & qu'ils en retiroient sans se faire aucun mal.

Je serois trop long, si je voulois mettre ici tous les exemples (*i*) vrai-semblables que j'ai trouvez touchant les Geans, dans l'Histoire ancienne & moderne. On en feroit un Dictionnaire au besoin, mais pourquoi tant feüilleter les Livres, pour nous assurer par le

(*i*) Quelques Rabins ont mis Moïse au nombre des Geans, & lui donnent dix coudées de haut. Ils disent qu'il franchit d'un pas dix degrez qu'il faloit monter pour arriver sur la montagne de Nebo; mais comme l'a très bien remarqué Mr. Jaquelot dans son sçavant Livre de l'Existence de Dieu, cette Fable se detruit d'elle même.

Il me souvient d'avoir vû aussi dans un Mercure Galand, un opuscule de Mr. de Comiers, dans lequel il parle d'un Geant nommé Turgauw Suisse de Nation, d'auprés du Lac de Constance, qui combattant sous Charlemagne contre les Saxons, en enfila huit avec sa pique, & les ayant chargez sur son épaule, repassa le Rhin à pié pour revenir trouver ceux de son parti. Il ajoûte que quelqu'un ayant demandé quel gibier il aportoit là, il répondit plaisamment *ce sont des Grenouilles d'Allemagne, je n'entends point leur croassement.*

le raport d'autrui d'une chose, dont chacun a pû se rendre certain par ses propres yeux? Il n'y a guéres de païs qui ne produise de tems en tems des personnes d'une taille beaucoup plus grande que ne l'est celle du reste des hommes. Il me souvient d'avoir vû à la Foire S. Germin une fille âgée de dix neuf ans qui étoit haute de huit piés & prés de quatre pouces, la coeffure & la chaussure à part, & elle esperoit encore de croître. Je parle de quinze ou seize ans; mais on en a vû depuis une autre par les Villes de Hollande qui étoit à peu prés de la même grandeur, & tous les habitans de Rotterdam vous attesteront qu'au Village de Lekerkerk, qui n'en est pas éloigné, il a demeuré fort long-tems un Païsan (*k*) qui avoit huit piés de haut.

Voilà des faits incontestables, un peu moins étonnans à la verité que ceux, dont on trouve les Histoires en divers Livres; mais ne pouroit on pas croire avec assez de fondement que si la Nature a bien pû outrepasser la regle generale, en donnant à ces personnes un pié ou deux de taille au dessus de la commune, il n'est pas impossible qu'en quelqu'autre occasion, elle ait fait un peu davantage. C'est ainsi du moins que je raisonne, & je le fais avec d'autant plus de confiance, qu'outre la probabilité de mon sentiment, j'ai pour moi l'infaillible autorité de l'Ecriture, par laquelle je finirai ce discours.

Je n'ignore pas les divers sens qui ont été donnez

(*k*) Il s'apelloit Gueret Bastiense. Mr Misson dans son Voyage assure qu'il a vû la maison où il a demeuré, & les habits qui lui avoient servi, le tout proportionné à sa taille.

donnez par les Sçavans au mot *Nephilim* qui eſt dans l'original ; les uns l'ayant traduit par celui de Geans, les autres par ceux d'hommes forts & robuſtes, & les autres par celui de violens ou de tirans. L'imparfaite connoiſſance qu'on a des premieres Langues eſt la ſource de toutes ces incertitudes, auſſi bien que de celle où nous ſommes à l'égard de la plûpart des racines. Toutefois il me ſemble que dés qu'un paſſage eſt éclairci par l'autre, il n'y doit plus reſter d'obſcurité, & que toutes les explications que l'on pouroit lui donner ailleurs, doivent ceder à celle-ci ; car bien qu'un terme ait pû être employé en different ſens par d'autres Auteurs, cela ne conclut rien par raport à celui dont on cherche la penſée, quand il l'explique lui-même. Or c'eſt ce que Moïſe a fait très clairement au Livre des (*l*) Nombres, où les Eſpions qu'il avoit envoyez diſent qu'ils avoient vû des Geans au païs de Promiſſion, *des Enfans de Hanack, des hommes de la race des Geans, & qui étoient d'une ſtature ſi extraordinaire, qu'auprés d'eux ils ne ſembloient que des Sauterelles.* Il me ſemble que l'on ne peut guéres s'exprimer plus intelligiblement, & qu'aprés cela on ne peut pas revoquer en doute que les *Nephilim* dont Moïſe parle au 6. chap. de la Geneſe v. 4. ne fuſſent de veritables Geans. Les Livres de Samuël & ceux des Chroniques achevent de reſoudre entierement la difficulté. Il y eſt parlé fort particulierement du Geant (*m*) Goliath, qui avoit

(*l*) Chap. 13. v. 33. & 34.

(*m*) Goliath étoit de Gath : ſon corcelet, qui étoit d'airain

six coudées & une palme; de son (*n*) frere dont la hallebarde étoit grosse comme l'ensuble d'un Tisseran, de (*o*) Jiscibi-benob dont la javaline avoit un fer qui pesoit trois cent sicles d'airain, & d'un autre (*p*) Geant qui avoit six doigts à chaque main, & à chaque pié, & qui fut tué par Jonathan neveu de David. Sur quoi il faut bien remarquer que l'Ecriture ne designe pas ces Geans comme des exemples particuliers desquels on ne puisse tirer aucune consequence generale, mais plûtôt comme les derniers hommes d'un peuple entier qui avoit subsisté depuis le Deluge, & qui étoit distingué par Tribus ou Races; sçavoir les (*q*) Raphaïnes, les Hanackins, les Emins, les Horiens, les Zamzummins, &c.

Ces considerations sont aparemment les mêmes qui ont determiné Berose, Arnobe, Josephe, Tertulien, Justin Martir, S. Cyprien, Clement Alexandrin, S. Augustin, & enfin la plûpart des Peres de l'Eglise, à croire qu'il y a eu des Geans. Maintenant cette

d'airain pésoit 5000 sicles d'airain; la hampe de sa hallebarde étoit grosse comme l'ensuble d'un Tisseran, c'est cette traverse ronde sur laquelle les Tisserans roulent la toile, & le fer en pesoit 600. sicles de fer. Il fut tué par David. Sam. l. 1. c. 17. v. 4.

(*n*) Le frere de Goliath étoit à peu prés de la même taille que lui; il fut tué par Elhanan fils de Jahare Oreguim Bethlemite. ibid.

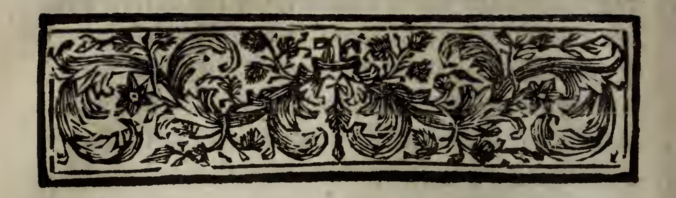
(*o*) Jiscibi-benob autre Geant qui ayant fait dessein de tuer David, aparamment pour vanger Goliath son parent, fut tué lui-même par Abisçai fils de Tseruja ibid.

(*p*) Pour ce qui est du Geant aux 24. doits, il fut tué par Jonathan, fils de Sçamma, qui étoit un des fréres de David. Cron. l. 1. ch 20. v. 6, 7, & 8.

(*q*) Deut. ch. 2. v. 10, 11, 12, & 20.

cette opinion eſt déchuë, on la traite de fable & de viſion, & la negative l'emporte quaſi ſans contradiction. Peut-être qu'un jour elle décherra à ſon tour, & que l'affirmative reprendra le deſſus. Si cela arrive comme il y a bien de l'aparence, il ne faudra point s'en étonner, car c'eſt le cours ordinaire du monde. Cependant comme je ne me pique pas de ſuivre les modes, quand il s'agit de croire ou de ne croire pas, je m'en tiens à la vieille opinion, parce qu'elle me paroît la plus certaine ſur tout quand on l'a reduit aux termes de la vrai-ſemblance, & c'eſt à quoi le Texte Sacré s'accorde parfaitement bien.





LETTRE II.

Relation de la Campagne d'Allemagne. Mr. l'Electeur de Brandebourg prend Keiserwaert. Va devant Bonn. Mayence assiegé par les Ducs de Baviere & de Lorraine. Heidelberg assiegé par le Maréchal de Duras qui est obligé de se retirer sept jours aprés. Description de cette Ville. Il brûle Visloc & Sincennes. Violences commises par son armée. Wingarten & Brucksal pris. Cocheim pris d'assaut par Monsieur de Bouflers qui se rend Maître ensuite de plusieurs autres lieux. Il se retire sous le Canon de Philisbourg pour éviter le Combat que Mr. le General Schoning venoit leur livrer. Le Maréchal de Duras continuë sa marche. Il brule Bade, Dourlac, & partie du Wirtemberg. Description de la Ville de Dourlac. Reduction de Mayence. Description de la Ville de Strasbourg. Histoire de cette Ville. Description & histoire de l'Eglise Cathedrale. Description de l'Horloge, & de l'autel.

MONSIEUR,

Voici une petite Relation qui fera finir, comme

comme je l'espere, les reproches dont vous m'acablez dans vôtre derniere, sur ce que je ne vous ai pas écrit au moins tous les mois comme vous le desiriez. Vous aurez plus de plaisir à voir tout d'un coup le recit de nôtre Campagne, que si je l'avois fait à plusieurs reprises.

Le mois de Juillet se passa assez tranquilement dans nôtre Armée, tandis que Monsieur l'Electeur de Brandebourg attaquoit & prenoit Keiserwaert, aprés quoi nous aprîmes que non content de cela, il étoit venu devant Bonn, & Monsieur le Duc de Baviere & le Duc de Lorraine devant Mayence avec une Armée de soixante dix mille hommes, ce qui nous obligea de faire une grande diversion dans le Palatinat. Nous passâmes donc le Rhin à Philisbourg au commencement d'Août sur un pont de bateaux. Vous sçavez que cette Place s'étoit renduë à Monseigneur le Dauphin dés le premier de Novembre de l'année passée, & que par un hazard qui semble ne lui augurer à l'avenir que des victoires, il se rencontra que ce même jour, qu'il illustroit par sa premiere Conquête, étoit celui de sa Naissance. Vous n'ignorez point non plus combien ce jeune Heros s'aquit de gloire pendant que dura le Siege, par sa vigilance, par sa conduite, & par le courage qu'il marqua en diverses occasions perilleuses; c'est pourquoi je ne ferai là-dessus aucun écart. Je me contenterai seulement de vous dire que Philisbourg peut maintenant passer pour une Place trés importante, tant par sa situation qui est entre le Fleuve du Rhin & un Marais

large & profond, que par le grand nombre de ses Fortifications. Pour la Ville, ce n'est rien, & à peine y a il de quoi loger la garnison quand elle est un peu grosse; la seule maison de remarque qu'il y ait, c'est celle du Gouverneur. De l'autre côté du Rhin, il y avoit une Redoute pour en deffendre le passage qui ne tint que deux jours devant Monsieur le Dauphin, mais aujourd'hui on y a tant fait d'ouvrages qu'on ne sçauroit plus l'apeller Redoute; c'est une Forteresse, & qui n'est pas mechante. Le lendemain, nous fûmes camper devant Heidelberg que nous investimes du côté du Rhin. Cette Place qui s'étoit renduë l'année precedente, en même tems que les autres, avoit payé les contributions & nos Troupes avoient eu quartier d'hyver dedans, sans que personne se fût presenté pour les en chasser. Neanmoins par une politique que je ne comprens point du tout, on l'abandonna au commencement du Printems, aprés avoir fait sauter le Château, pour revenir deux mois aprés en former le Siege. Il ne faut pas dire, parce qu'on n'ouvrit point la tranchée, que nous n'y fussions point allez dans cette pensée: la raison le vouloit, premierement, puis qu'il n'y avoit pas de plus aparent moyen pour faire diversion aux Troupes Imperiales; mais d'ailleurs il est si assuré que c'étoit le dessein de Mr. de Duras, qu'il avoit commandé l'assaut general le jour que la Place fut secouruë. La seule chose qui en empêcha l'exécution, fut qu'il y entra pendant la nuit trois mille hommes, & plusieurs batteaux chargez de

toutes

toutes ſortes de munitions de guerre & de bouche. Cependant nous fûmes ſept jours devant, au nombre de 25000 hommes, avec 45 pieces de Canon, ſans faire autre choſe que de perdre 8 ou 900 bons ſoldats, & pluſieurs Officiers, aprés quoi il nous fallut décamper de devant une bicoque, qu'on pouvoit emporter l'épée à la main dés le premier ſoir. Quelque mauvaiſe que fût cette Place, il eſt pourtant certain que ſi on y avoit travaillé, elle auroit pû devenir trés bonne. De plus elle étoit fort importante par ſa ſituation, qui nous donnoit un paſſage ſur le Necker, & nous rendoit maîtres de toute la Campagne juſques à Francfort.

Cette Ville eſt capitale du Palatinat du Rhin. Elle eſt bâtie ſur le Necker, dans un fond entre deux Montagnes. Le Château, qui étoit ci-devant la demeure des Palatins, eſt ſur une coline, qui commande toute la Ville : il y a un beau Jardin, s'il étoit entretenu, mais depuis quelques années il eſt tombé en decadence. Les Etrangers qui paſſoient dans cette Ville ne manquoient guéres d'aller rendre viſite à la fameuſe Tonne, dans laquelle on conſervoit du vin depuis plus d'un Siecle ; & ils y étoient ordinairement reçûs avec le *Wilkum* qui étoit un verre de deux pintes de Paris, ou environ. Ce vin fut trouvé ſi bon par les François qui hivernerent là, qu'ils n'en laiſſerent point dans la Tonne, quoiqu'elle ſoit d'une grandeur fort extraordinaire. Si vous en voulez voir la figure vous n'avez qu'à lire le voyage de Monſieur Miſſon, vous y trouverez une taille douce où elle eſt repreſentée.

Heidel-

Heidelberg étoit autrefois en possession de l'une des deux plus belles Bibliothéques du monde, & elle en fut maîtresse jusques à l'année 1622. que le Comte de Tilly ayant pris cette Ville, en envoya une partie à Rome, & le reste fut dispersé comme celle d'Alexandrie, ce qui a été grand dommage; car on ne pouvoit pas trouver au monde de si rares Manuscrits, ni en si grande quantité.

La Ville ayant été secouruë, comme je vous j'ai déja dit, nous décampâmes le neuviéme au matin avant le jour, & nous fumes sur les huit heures à Visloc, petite Ville à deux lieuës d'Heidelberg, que nous brûlâmes en passant, aprés en avoir fait sortir les habitans à la hâte: on en fit autant à Sinsennes, & à plusieurs Bourgs & Villages, du nom desquels ils ne me souvient pas. Le bruit de ces nouvelles s'étant repandu dans tout le Wirtemberg & le Païs de Bade, les habitans des Villes & Bourgs abandonnerent leurs demeures, fuyant devant nous à mesure que nous aprochions de chez eux, comme ils eussent pû faire devant les Ennemis ou les Destructeurs du genre humain, & chercherent leur retraite & la sûreté de leur vie, dans les bois & dans les forêts, où beaucoup d'entr'eux trouverent par la faim une mort qu'ils tâchoient d'éviter. De sorte que depuis là jusques à Strasbourg, nous ne rencontrâmes qui que ce soit sur nôtre route, ni dans les Villes ni ailleurs. Wingarten & Bruckzal seuls pretendoient tenir bon, & furent contrains deux jours aprés de se rendre, sans autre capitulation aux Gouverneurs que d'être pri-

prisonniers de guerre, eux, la garnison, & la Bourgeoisie. Les Troupes qui entrerent dans ces Villes, les traitterent comme les precedentes. Dans le même tems Monsieur de Bouflers qui commandoit un camp volant, fut devant une petite Place qu'on appelle ce me semble Cocheim, & dans laquelle il y avoit 600. hommes. Comme il craignoit le secours, il se hâta de la prendre d'assaut, & fit donner une escalade terrible, qui fut reçuë avec autant de vigueur & de fermeté qu'elle avoit été entreprise. L'action dura deux heures; mais enfin la garnison se trouvant considerablement fatiguée & afoiblie, ne put soutenir plus long temps dans une Place d'ailleurs assez mauvaise; si bien que les François entrerent dedans l'epée à la main, & pousserent jusques à la Place où ils trouverent tout le monde, & ne firent quartier qu'à peu de personnes.

De là Monsieur de Bouflers continuant sa marche, ravagea tout le plat païs aux environs de Keiseresch, Dhona, Helesheim, Mayence &c. Cela obligea Monsieur l'Electeur de Brandebourg de detacher dix mille hommes sous le commandement du General Schoning pout le combatre; mais le Marquis de Bouflers ayant eu avis de sa marche par les Espions qu'il tenoit toûjours aux nouvelles, évita le combat & se retira sous Philisbourg.

Cependant de nôtre côté, nous ne faisions pas moins d'hostilitez ni d'incendies que les Dragons de Bouflers. Nous marchâmes de Bruckzal à Bade & à Dourlach; où nous

trou-

trouvâmes les Magasins, les Boutiques & les maisons remplies de marchandises & de meubles, mais desertes d'habitans. Tout cela fut donné au pillage & l'on y mit ensuite le feu.

La Ville de Bade dont je parle est située dans la Suaube. C'est un Marquisat dont les Marquis sont Princes de l'Empire doublement. Par leur naissance qui est ancienne & illustre ; & par leur Principauté qui leur donne deux voix dans les Dietes de l'Empire. Bade étoit riche. Il y avoit de belles Maisons, de beaux jardins & de belles rües.

Dourlach n'en est eloigné que de quatre lieües & donne son nom à une branche cadette de la Maison de Bade. C'est aussi un Marquisat qui a voix dans les Dietes comme la Branche aînée. Il y avoit dans cette Ville plusieurs riches Marchands & de la Noblesse en assez bon nombre, quantité de beaux bâtimens que je n'ai pas eu le loisir de considerer.

Pendant que nous étions là, les Alemands qui avoient fait un detachement de deux ou trois mille hommes pour nous incommoder, nous prirent deux cent chevaux au fourage & quelques hommes. Ils en avoient fait autant à Sintzheim ; & d'ailleurs la maladie s'étoit mise dans nôtre Armée d'une si terrible maniere que, quand nous fumes arrivez auprés de Strasbourg, on fut contraint de mettre plus de six mille hommes à l'hôpital. Tout cela joint avec les pertes que nous fimes à Heidelberg, à Bruckzal & à Weingarten, diminua nôtre Armée de onze mille hommes, dont il y en avoit pour le moins cinq

mille de morts ſans compter plus de mille chevaux qui nous furent pris ou qui creverent dans cette marche. Le mauvais tems qui dura toute la Campagne, avoit ſi fort gâté les chemins qu'il faloit être bien monté pour s'en tirer.

Pour revenir à nôtre marche, nous decampâmes de Dourlach & laiſſant le Fort Loüis à main droite, qui eſt une bonne Place que le Roi a fait bâtir, nous vinmes auprés de Stolof. Cette Ville fut privilegiée, en conſideration d'une ſomme conſiderable que les Magiſtrats payerent comptant, & Mr. le Maréchal de Duras ſe contenta d'en abatre les murailles.

Deux jours aprés nous arrivâmes auprés de Strasbourg ou je reſolus de quiter l'Armée. Mon deſſein eſt de me retirer en Hollande ou en Angleterre. Mais comme je ne ſuis pas fâché de voyager un peu, je prendrai le chemin le plus long & le plus ſeur, qui ſera, s'il plaît au Seigneur, par la Savoye. Dans quatre jours je partirai pour ce voyage. Mais je me ſouviens qu'avant que de finir ma lettre, il faut ſatisfaire la curioſité que vous m'avez marquée touchant la Ville de Strasbourg.

C'eſt une grande Ville fort bien bâtie à la maniere Allemande. Elle eſt ſituée au bout d'une fertile & vaſte Campagne, extrémement unie & droite, tellement qu'on decouvre la Ville dés les montagnes de Saverne qui en ſont éloignées de huit lieuës. La Riviere de Beuſche qui paſſe au travers, la diviſe en vieille & nouvelle Ville. Celle d'Ill y vient auſſi, & toutes deux vont ſe rendre dans le Rein,

qui

qui n'en eſt éloigné que d'un quart de lieuë. Cette Ville à un Evêché ſufragant de Mayence, dont le Cardinal de Furſtemberg eſt Evêque par la miſericorde de Dieu & de la Couronne de France. Monſieur le Comte de Chamilli Lieutenant General des Armées de Sa Majeſté en eſt Gouverneur, & Monſieur de Labadie qui étoit Major dans la Place, fut fait Lieutienant de Roi dans le tems que j'y étois.

Cette Ville n'eſt pas moins conſiderable par ſon antiquité que par ſa grandeur, par ſes richeſſes, & par l'avantage qu'elle a d'être de droit l'une des Villes libres de l'Empire. Je n'ai pû aprendre en quel tems elle a été bâtie la premiere fois, ni par qui; mais il eſt aſſez connu quelle a precedé de beaucoup la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Du tems des Romains elle s'apelloit *Argentina*, *Argentorata*, & *Argentoratum*. Tacite l'apelle auſſi *Tribocorum*. Je croi que ce ſont les ſeuls noms ſous leſquels elle fut connüe avant le cinquiéme ſiecle. Il eſt certain du moins que l'on ne trouve point de plus ancienne époque à celui de *Strasbourg*. La generale opinion eſt qu'Atilla aprés s'être plû à la détruire, ſe plût auſſi à la rebâtir, & que l'ayant augmentée d'un grand nombre de rües, il crût ne pouvoir lui donner un nom plus convenable que celui de *Strasbourg* pour dire la Ville des Ruës. Mais comme Strasbourg n'a jamais été remarquable entre les autres Villes par cet endroit, puis qu'il y en a toûjours eu de beaucoup plus grandes en Europe, j'aimerois mieux m'en raporter à ceux qui diſent que ce nom lui

ui fut donné â cause de sa situation dans un passage fort frequenté, expliquant ce mot Strasbourg par celui de *Ville de passage*.

Clovis premier & Dagoberd Rois de France l'embellirent aussi beaucoup. On tient même que ce dernier la declara libre & y fonda l'Evêché qui y subsiste encore aujourd'hui; mais Mr. d'Audifret (*a*) traite cette opinion de vielle erreur, & cite un Concile tenu à Cologne dès l'an 446 où l'on trouve un *Amans Episcopus Argentoratensis*. A l'égard de sa liberté, elle ne la garda pas long-tems. Plusieurs Princes la prirent & reprirent à diverses fois, jusques à ce que sous Charlemagne elle fut absolument unie & incorporée à l'Empire conjointement avec l'Alsace; & quoique l'Empire devenu electif passât de France en Allemagne, elle n'en fut point separée. Elle ne reçut même aucun changement particulier jusques au tems de Luther de qui elle embrassa la reformation. Ce fut sur la fin de ce siecle là qu'elle fut declarée libre pour la seconde fois, & personne depuis ne lui avoit disputé ses droits jusques à l'année 1682. que le Roi s'en rendit Maître comme une dependance de l'Alsace dont elle est capitale & qui lui apartient en vertu du Traité de Munster. (Ce qui soit dit pourtant sans prejudice des Droits & Pretentions de l'Empire)

Le plus considerable Bâtiment qui soit dans la Ville, est sans contredit l'Eglise Cathedrale. Elle peut même passer pour une des plus belles de l'Europe, & quand je dirois que sa

(*a*) *Geographie ancienne & Moderne.*

Tour n'a point de pareille au monde, je cr
que je ne me tromperois pas. Auſſi les hab
tans de Strasbourg la nomment ils ſans faço
la merveille du Monde par excellence. Juge
vous même de ce qu'elle peut être par l'E
tampe que je vous envoye & par la deſcrip
tion que je vais en faire.

Le Corps du Bâtiment eſt fort beau. O
y entre par un Portail magnifique, qui eſt or
né de figures comme celui de Nôtre Dame d
Paris. Les Portes en ſont d'airain & tout l
dedans repond fort bien à cette entrée. O
peut dire néanmoins que le Vaiſſeau de l'E
gliſe conſideré à part n'eſt pas d'une beaut
ſurquoi l'on ſe puiſſe recrier ; mais pour l
Tour, elle eſt veritablement admirable. C'eſ
un Edifice Piramidal, d'une hauteur ſi-bie
entenduë que l'on diroit que la pointe s'e
perd dans les nües. Elle eſt toute fabriquée d
pierres de taille, dont il n'y en a guéres qui n
ſoient travaillées en relief à la Gothique. C'eſ
un ouvrage à jour comme vous le verrez aiſé-
ment dans la taille douce, de maniere que
les yeux pénétrent au travers, ce qui join
avec les differentes figures que l'on y remar-
que, fait un effet merveilleux. La hauteu
de cette Tour eſt de cinq cent ſeptante quatre
pieds ſelon le ſentiment commun. Cependant
un Ingenieur qui l'a meſurée m'a aſſeuré qu'el-
le n'en a que cinq cent ſoixante, ce qui n'em-
pêche pas qu'elle ne ſoit toujours la plus hau-
te de toutes celles que j'ai vües, ou dont j'ai
ouï parler juſques ici.

Les Archives de la Ville font foi qu'avant
la naiſſance de Jeſus-Chriſt, & au même lieu
où

L'EGLISE CATHEDRALE DE STRASBOURG

l'Eglise de Strasbourg

où elle est maintenant, il y en avoit une autre dediée à Mars, aussi-bien que le Temple dont elle faisoit l'ornement. L'un & l'autre furent demolis par le même Atilla qui depuis agrandit la Ville. Clovis Roi de France commença de la relever, & Dagoberd l'acheva heureusement l'année 343. L'Eglise & la Tour ainsi reédifiées subsisterent jusques à l'an mil & sept que la Tour, qui pour lors n'étoit que de bois, fut entierement consumée par le feu. D'autres disent que ce fut en mille dix. Quoi qu'il en soit cinq années aprés, ou huit si l'on veut, je veux dire l'an mille & quinze, Werner d'Habsbour quarante quatriême Evêque de la Ville entreprit de la rebâtir, & en fit poser les fondemens sous la direction de l'Architecte Ervin de Steinbach qui en avoit formé la plan & marqué l'enceinte. L'histoire dit que plusieurs centaines d'hommes travaillerent dix ans entiers pour mettre ces fondemens en état de perfection, avant qu'ils fussent parvenus au niveau de la terre. Ervin étant mort, il survint un nouvel incendie qui fit discontinüer l'ouvrage, & la Tour demeura ainsi imparfaite jusques à l'année mil deux cent septante sept qu'on fit venir de Cologne un Maître nommé Jean Hildz pour y travailler. Ce Hildz la conduisit en vint huit ans au tiers de sa hauteur, aprés quoi il mourut, & un autre Architecte de Suabe lui succeda : celui ci mourut aussi avant que la Tour fut achevée, de sorte qu'un quatriême Architecte en eut l'honneur. Ce fut l'année 1649. quelle fut achevée. Quand je dis achevée, j'entends parler de la Tour; car il manque encore à l'Eglise

une Piramide pareille à celle qu'on y voit, ce que vous remarquerez aisément par la figure. Au haut de la Tour qui n'a pas été continuée, il y a un trou de plusieurs pieds de diametre, par lequel on pouroit voir jusques dans le fond de l'Eglise si on le laissoit ouvert. Ce trou est fort large; cependant on asseure que l'Empereur Maximilien le sauta tout boté & éperonné. On ne m'a pû dire à quel usage il étoit destiné, mais il est à croire que c'étoit pour faciliter l'élevation des materiaux desquels on vouloit bâtir la Piramide.

Depuis que les Catholiques sont devenus les Maîtres de cette Eglise, Monsieur le Cardinal de Fustemberg, Évêque de Strasbourg, y a fait faire un magnifique Autel d'une Structure qui peut passer pour moderne, parce que l'on n'en voit quasi plus de semblables, mais qui est en effet la plus ancienne. Il n'est pas dans le fond de l'Eglise, ou attaché à la muraille, ou à quelque pilier comme le sont la plûpart des autres autels. Il est isolé entierement & presque au milieu du Chœur, de maniere qu'on le peut voir de tous côtez. Mr. Thiers (*a*) Docteur en Theologie & Curé de Champrond, qui a écrit amplement sur cette matiere, fait voir que la maniere de placer les Autels contre les murailles, s'est introduite abusivement depuis un siecle, & qu'elle empêche beaucoup de Ceremonies qui sont commandées par l'Ordre Romain. Il se recrie aussi beaucoup contre les ornemens profanes que l'on y employe aujourd'hui; au nombre desquels il met les chapiteaux; les festons

(*a*) *Dans ses Dissertat. Eclesi.*



LE GRAND AUTEL DE
L'Eglise cathedrale de Strasbourg.

festons, les niches, les feüillages & même les Tabernacles comme contraires à l'usage ancien & peu convenable à la simplicité Chrétienne. Cependant il ne rejette point les Voutes ou Dômes superbes dont on avoit accoutumé de les couvrir, ni même les colomnes d'or & d'argent. Il y a de l'aparence qu'il seroit fort satisfait de celui-ci s'il l'avoit vû, à la reserve des petits enjolivemens qui y sont; car à cela prés, il est justement fait sur le modelle qu'il en donne. La Coupe, ou si vous voulez le Couronnement, n'en est que de bois, mais d'un relief aussi delicat qu'il s'en puisse voir. Le dessein que je vous en envoye vous instruira mieux du reste que la description que je pourois vous en faire, car c'est une de ces sortes de choses qu'il faut voir du moins en portrait pour en former une idée juste. Il n'en est pas de même de la celebre Horloge qui fait l'admiration des connoisseurs & la premiere curiosité de Strasbourg. L'estampe seule ne sçauroit vous representer que la superficie, & cette superficie n'est qu'un tableau fort imparfait des mouvemens quelle contient. Ainsi l'estampe, quelque exacte quelle puisse être, n'est toujours que l'image d'une autre image. Je vous l'envoye pourtant parce que je ne la croi pas inutile étant jointe avec une description fidelle & particuliere, & c'est sur ce pied là que je vous donne celle que vous allez lire.

Description de l'Horloge de Strasbourg.

CEtte Horloge contient trois parties principales, desquelles je vous donnerai le detail l'une aprés autre.

Pour commencer par celle qui semble servir de base aux autres parce qu'elle est la plus voisine de la terre ; Je vous dirai, qu'elle offre d'abord à la vûë trois tableaux, dont li y en a deux quarrez qui sont aux côtez, & un rond qui est au milieu. Ce Tableau rond contient trois Cercles l'un dans l'autre, deux mobiles & un fixe. Le premier Cercle à dix piés de diametre dans toute sa largeur, il se meut une fois dans l'année de la gauche à la droite, marquant les mois & les jours de l'année, c'est pourquoi on l'appelle Cercle ou Rondeau d'Almanac. Le second qui est dans celui là, à neuf piés de diametre, il se meut de la droite à la gauche pareillement en un an, marquant les jours de Vigiles & de Fêtes, ce qu'il a dû faire pendant un siecle, mais il est presentement arrêté. Enfin le troisiéme Rondeau où Cercle qui est au milieu des deux precedans, ne sert que d'ornement, c'est pourquoi il est fixe, il represente l'Allemagne & la Ville de Strasbourg. Au bas de tout le Tableau on voit un Pelican portant un Globe sur ses ailles, & sur ce Globe le soleil & la Lune sont figurez & font leur cours diurne dans le Zodiaque en vint quatre heures. Les Tableaux qui sont au deux côtez ont servi autrefois à marquer les Eclipses du soleil & de la Lune, du moins c'est l'usage auquel ils

étoient

Horloge Astronomique à Strasbourg

étoient deſtinez, mais tout cela ne marche plus.

Pour ce qui eſt du ſecond étage, une partie de ſes mouvemens ſont encore en état. Il contient uniquement un grand tableau, au milieu duquel paroît un Aſtrolabe qui marque le cours du Ciel, & à l'entour les quatre ſaiſons ſont depeintes. Il y a auſſi une montre marquant les heures & les minutes, & au deſſous les ſept jours de la Semaine figurez par les ſept planétes qui paſſent en Chariot. On y voit encore un viſage de Lune qui fait paroître ſes Phaſes & en marque l'âge par même moyen.

Le troiſiême étage, ou la pattie ſuperieure de l'Horloge, n'eſt remarquable que par un aſſez joli jeu de figures pour l'execution de la ſonnerie. Les quatre âges de l'homme figurez par de petites Images convenables, paſſent & ſonnent les quarts d'heure ſur de petites cloches, & la mort vient en ſuite chaſſée par un Chriſt reſſucité, qui lui permet néanmoins de ſonner l'heure, afin que l'on ait ſouvenance de la mort. A côté droit il y a une Arche qui ſert à enfermer les poids & autres inſtrumens, & cette Arche eſt terminée au ſommet par un Coq duquel le chant avertit quand l'heure doit ſonner. Il allonge le cou, bat des ailles & chante ſi naturellement que ſi l'on ne voyoit bien qu'il eſt de metail, on y pouroit être trompé. Vers le bas dans un Cadre, on voit le portrait du celebre Nicolas Copernic Autheur de cette Horloge qui fut achevée en mil cinq cent ſeptante trois. Comme il eſt difficile qu'une

si grande quantité de mouvemens differens, desquels le soin est souvent commis à des Horlogers peu intelligens dans les Mathematiques, se puissent entretenir long-tems dans leur justesse, il est arrivé que ceux de cette Horloge se sont arrêtez ou detraquez avant qu'ils eussent achevé le periode pour lequel ils avoient été destinez, & quelque depence que l'on ait fait depuis pour la retablir, on n'y a pû bien réüssir, de maniere qu'aujourd'hui, il n'y a que la moindre partie des mouvemens qui agissent.

La belle Eglise de Strasbourg n'est pas la seule chose qu'il y ait de remarquable en cette Ville. Le reste de ses bâtimens le sont aussi beaucoup, & particulierement les Fortifications que le Roi y a fait faire, & qui lui ont coûté des sommes si prodigieuses. La Citadelle sur tout est fort belle, & le Roi y entretient une compagnie des Cadets: mais avec tout cela, comme la Ville est extrémement grande, & fort découverte, elle seroit d'une fort difficile garde, si les Forts imprenables que le Roi y a fait bâtir sur le Pont du Rhin ne la mettoient à couvert de ce côté & de tous les autres. Car enfin si on ne s'en rendoit pas maitre premierement, Strasbourg ne seroit aprés cela qu'une grande & forte prison.

Je ne vous décrirai point ici les mœurs ni les coûtumes des habitans, ils se sont tellement francisez depuis qu'ils sont sous la domination des François, qu'on les prendroit pour des François même; c'est tout ce que je puis vous dire là dessus.

Nous avons apris la reduction de Mayence

qui

qui fut le huitiême Septembre. Monsieur le Marquis d'Uxelles, qui en étoit Gouverneur, a fait pour la defendre tout ce qu'on pouvoit esperer d'un brave homme & d'un Capitaine experimenté. Et quoi que l'on puisse dire que ce n'est pas une trés bonne place, il a pourtant trouvé le secret d'y soutenir un Siege de prés de deux mois de tranchée ouverte, contre une armée nombreuse commandée par deux Princes qu'on peut appeller deux Heros sans craindre de tomber dans la flaterie. Il est vrai aussi qu'il a perdu beaucoup de monde; mais cela ne pouvoit pas être autrement; quand des assiegez font jusques à trois sorties vigoureuses en un jour, il faut bien qu'ils y laissent des gens. L'occasion où il y en eut le plus de perdu, a eté à l'assaut general donné à la Contrescarpe le soir du septiéme. Cet assaut fut opiniâtré pendant cinq heures avec une telle furie qu'on en a vû peu de pareilles. Enfin la poudre ayant manqué du côté de la Ville, & la plus grande partie des mousquets étant crevez, on fut obligé de ceder. Les Troupes Imperiales se logerent, & l'on commençoit à combler le Fossé pour donner l'assaut à la Ville même, ce qui obligea le Gouverneur de faire batre la chamade & de capituler. Il sortit armes & Bagage, Tambour batant, enseignes deployées, méche alumée & balle en bouche avec quelques pieces de Canon & deux mortiers. Le Roi a, dit-on, été si satisfait de la longue resistance du Marquis d'Uxelles, qu'il ne croit pas lui devoir une moindre recompense qu'un Gouvernement considerable, outre une gratification de 12000 écus qu'il lui a fait compter.

 On

On dit aussi que Bonn est extrémement pressé, de sorte que si le Roi perd cette Place, il ne lui restera plus que Philipsbourg de toutes les Conquêtes que Monseigneur le Dauphin avoit faites l'année passée.

Voilà Monsieur ce me semble une lettre assez longue, pour devoir vous en faire souhaiter la fin, aussi bien qu'à moi qui suis en verité las d'écrire. Je ne me rebuterai pourtant pas pour cela, & je continuerai de vous envoyer les Relations de mon voyage que j'ai dessein de commencer demain. Adieu Monsieur, je suis &c.

De Strasbourg le .... Septemb. 1689.





LETTRE III.

Description de la Ville de Mets en Lorraine. Histoire de cette Ville, & de son ancien Gouvernement. Histoire d'un Dragon miraculeux. Urnes pleines de Medailles trouvées à Mets. Reflexions sur les Bâtimens des Romains. Aqueduc du Pont à Mousson. Description de la Ville de Nanci. De celle de Langres. Histoire & Description de la Ville de Dijon. Epitaphes curieuses des quatre derniers Ducs de Bourgogne.



MONSIEUR.

Je partis de Strasbourg sur la fin du mois dernier. Je passai par Saverne, par Phalsbourg & par Marsal; qui n'est plus le même qu'autrefois, & m'en vins à Mets en Lorraine, d'où le Cardinal de Furstemberg étoit parti quelques jours auparavant. Il y étoit venu demeurer dans le commencement de l'année, ne se croyant pas trop en sûreté dans Bonn, dont il prevoyoit bien la disgrace. Je demeurai deux jours à Mets pour en considerer

rer les raretez. La Ville eſt d'un aſſez grand circuit, & paſſablement bien fortifiée. Elle a une Citadelle qui eſt un ouvrage à quatre Baſtions, avec de bons foſſez remplis d'eau. Il y a dedans une compagnie de Cadets. La Cathedrale qu'on appelle S. Etienne, eſt bâtie ſur le penchant d'une Coline, de ſorte qu'au lieu que pour entrer dans les Egliſes, il faut ordinairement monter quelques marches, à celle-ci il faut en deſcendre ſept ou huit. C'eſt un aſſez gros bâtiment, qui n'a rien d'extraordinaire non pas même dans les ornemens qu'il renferme, hormis une cuve de porphire qui ſert de fonds baptiſmaux. Elle eſt d'une ſeule piece & longue de dix piés ou environ, ce qui eſt une rareté dans ce Païs ici. L'Evêque prend la qualité de Prince du S. Empire. Il eſt ſuffragant de Trêves.

Je ne ſçaurois vous dire en quel ſiecle on trouve la fondation de cette Ville, ni quels en furent les bâtiſſeurs, tout ce que la memoire m'en peut fournir à preſent, c'eſt que dés le tems de Pline elle étoit alliée des Romains, & que depuis elle fut Capitale du Royaume d'Auſtraſie, que Clovis premier donna à ſon fils naturel Thierry, lequel en fut premier Roi. Godefroi de Boüillon partant pour ſon Voyage de la Terre ſainte lui donna ſa liberté moyennant une ſomme de cent mille écus, pour laquelle elle ſe racheta, & elle ſe gouverna en Republique juſques à l'an 1552. que le Connétable de Montmorenci s'en rendit maître pour Henri ſecond. Sur la fin de la même année Charlequint la vint aſſieger, mais le Duc de Guiſe qui étoit

de

dedans la défendit si bien, qu'il y échoüa & fut contraint de se retirer honteusement. Depuis ce tems-là Mets est demeuré sous la domination de nos Rois, comme par espece de Protection; car les habitans portoient toutes leurs appellations à la Chambre Imperiale de Spire, ce qui étant onereux à la Couronne, le Roi Loüis XIII. y créa un Parlement en 1633. auquel il assujetit Toul, Verdun, & le Païs Messin. L'Empereur se plaignit de cette innovation, & ce different ne fut entierement terminé que par la Paix de l'année 1648. Outre ce Parlement, le Roi y a encore établi depuis quelques années une nouvelle Cour, par devant laquelle on a cité des Rois & mêmes des Souverains pour venir rendre foi & hommage de plusieurs Terres sur lesquelles on a prétendu avoir le droit de dependance, comme la Comté de Chini, celle d'Alost, la Duché des Deux-Ponts, & quantité d'autres.

Il y a des Juifs dans cette Ville qui est la seule en France où ils ayent la liberté de s'établir, il y en a même quelques unes en Alsace où il ne leur est pas permis de coucher une seule nuit, Strasbourg en est une, & les Consines n'en laisseroient pas passer un qui ne leur eût donné trente sols, qui est le tribut qu'ils donnent à la Porte. Ces gens là ont une habitude toute particuliere à les connoître, & je me suis étonné plusieurs fois de la facilité qu'ils y ont.

Avant que de finir cet article, il ne sera point hors de propos de vous apprendre ce que j'ai apris moi-même depuis que je l'ai

écrit, touchant la forme du Gouvernement, que la Ville de Mets avoit tenu depuis le tems qu'elle rachepta sa liberté de Godefroi de Boüillon, jusques à celui de son assujetissement à la Couronne de France.

Toutes les Histoires témoignent qu'elle étoit considerée sur le pied de Ville libre & Imperiale de la même maniere que celles de d'Ausbourg, Nuremberg, Ulm, Strasbourg &c. Elle étoit Gouvernée par un Conseil de Notables que lon appelloit Patrices, parmi lesquels ou choisissoit encore un College superieur ou Conseil general que l'on apelloit le Conseil souverain des treize, parce qu'en effet il étoit composé de treize personnes qui decidoient Souverainement & en dernier ressort non seulement des affaires Juridiques, mais encore de celles qui regardoient uniquement l'Etat.

Lorsque Henri second se fut rendu Maître de la Ville, il dit aux Messins, qu'il y avoit été contraint par la necessité, mais que d'ailleurs il n'avoit aucun dessein de leur ôter leur liberté. En eflet bien loin d'attenter en aparence ni sur leurs loix ni sur leurs Coutumes, il leur laissa l'ancienne forme de Gouvernement, la maniere d'élire les Magistrats & enfin tout l'exterieur de leur liberté; jusques à leur permetre de batre Monnoye & de porter leurs causes d'apellation à la chambre Imperiale de Spire ainsi que je vous l'ay déja dit; & leur forme de Juger aussi bien que leur Monnoye a subsisté jusques à lannée 1670. J'en ay vu plusieurs pieces frapées aux armes de la Ville

le avec ces parolles *Moneta nova Metensis.* Et au revers un St. Etienne avec cette inscription *Stephanus Protom.*

Lorsque Louis treize établit le Parlement en cette Ville, il cassa en même temps la Chambre Souveraine des treize, accordant pour toutes grace à ceux qui en étoient membres, la liberté d'achepter des charges dans ledit Parlement.

Au reste une marque très certaine que Henri second, dans le tems même qu'il se rendoit Maître de Mets, & qu'il captivoit réellement les habitans par la construction d'une citadelle; une marque dis je qu'il feignoit néanmoins de n'en point vouloir à leur liberté, c'est qu'il ne crut point pouvoir, s'atribuer l'autorité de fondre du Canon sans l'avis de la chambre Souverainne qui nomma elle même l'un de ses Membres pour Directeur de cette fonte. Ce Directeur fut un Jallon Protestant qui en même tems eut la permission d'en faire fondre une petite piece à ses armes, laquelle ses descendans gardent encore aujourd'huy.

Voila Monsieur, ce que j'avois envie de vous dire sur l'ancien Gouvernement de Mets. Il ne me reste plus qu'à satisfaire vôtre curiosité à l'égard du Dragon miraculeux dont on vous a parlé. Il est vray que tous les ans peu après la fête de St. Marc, on en porte un en procession dans la Ville avec beaucoup de Pompe, mais il n'est ni si gros ni si monstrueux que l'on a voulu vous le faire croire; sa longueur ne passe pas sept ou huit piés au plus, & sa grosseur

ſeur eſt aſſez proportionnée à la longueur. Il n'eſt pas même bien averé que ce ſoit veritablement ni un Dragon ni la peau d'un Dragon. J'ay vu des gens qui diſoient que ce n'en étoit que la reſſemblance faite en Carton. Il eſt vray que ces gens là n'alleguoient pour tout fondement de leur incredulité que le peu de vrai-ſemblance de l'Hiſtoire qu'on en fait, & l'incertitude où nous ſommes encore aujourd'huy de l'exiſtence des Dragons qu'ils renvoyoient ſans façon aux pays des Pigmées, des Phœnix, & des Licornes. J'ay eu beau leur alleguer le ſentiment du Naturaliſte Pline qui décrit aſſez au long leur figure, leur police, & leurs guerres avec les Elephans, ils n'ont point voulu écouter ces raiſons. D'autre côté il ne manque pas ici de zelez devots qui ſe declarent les defenſeurs de la verité de l'Hiſtoire du Dragon, & leur nombre n'eſt pas le plus petit. Ils diſent que du tems de St. Clement Evêque de Mets, il y avoit auprés de cette ville un Dragon effroyable qui deſoloit la campagne. Son haleine brulante & venimeuſe faiſoit mourir les plantes & ſecher les herbes. Il empoiſonnoit les Fontaines; & ce qui étoit plus cruel, il devoroit ſans miſericorde tous ceux qu'il pouvoit decouvrir. Dès que l'on avoit eu le malheur d'en être ſeulement aperçu, il étoit impoſſible de ſe ſauver de ſa dent homicide. De ſorte que tout le monde étoit obligé de ſe tenir renfermé chez ſoy; & vous jugez bien que c'étoit le veritable moyen de rendre bien tôt la ville deſerte.

Tel

Tel étoit le pitoyable état où les habitans de Mets ſe trouvoient reduits. Chacun le reſſentoit & en prevoyoit bien les funeſtes ſuites; & tout le monde en ſoupiroit; mais perſonne ne ſe trouvoit aſſez de courage pour aller offrir ſon corps à la Gueule effroyable du Monſtre pour le ſalut de la Patrie. La mort paroiſſoit trop evidemment certaine; car encore un coup il devoroit tout. Le ſeul St. Clement qui vivoit alors touché de la miſere publique, oſa, quoi qu'Ecleſiaſtique, & qui plus eſt Prelat, ce que tant de Guerriers dont la Republique fourmilloit, n'avoient oſé. Après avoir paſſé quelques jours en prieres & en jeûnes, il s'arma de ſes habits Pontificaux & fut chercher le Monſtre. Vous vous imaginerez peut être que cette ſainte armure ne le mettoit pas à couvert de la peur, & que dans cette occaſion la magnanimité du Heros Chrêtien faiſoit un peu ſouffrir l'homme, & j'avoüe que j'ai eu la même penſée; mais l'Hiſtoire en parle tout autrement. Elle dit que la Foy raſſuroit nôtre grand Saint à un tel point qu'il ne douta pas un moment de l'obeiſſance du Dragon. En effet dès que cette affreuſe bête le vit, bien loin de lui vouloir faire du mal comme aux autres, elle vint à lui rempant & ſe laiſſa lier le col avec l'étole (*a*) en ſorte

(*a*) Ste. Marie Magdeleine ſe ſervit de ſes cheveux pour le même uſage à l'égard d'un Dragon qui deſoloit pareillement la Provence. Elle l'amena en triomphe à Taraſcon, & en memoire de ce miracle on y celebre tous les ans une fête dont les ceremonies ni les cir-

te que S. Clement le mena en triomphe jusques à la Ville dans la ruë Taison, qui depuis a été nommée ainsi parce qu'en l'amenant il disoit à tout le monde, *Chut chut, mes enfans, Taisons nous*. Là il l'étrangla ou le fit étrangler, ce qui causa une grande joye à tout le peuple. Si cela est bien vrai en toutes ses parties, je n'en sçai rien. Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les ans on porte en procession ou la peau séchée de ce Dragon, ou quelque chose qui lui ressemble beaucoup. Elle est fichée au bout d'un bâton de trois ou quatre piés, au haut duquel elle paroît en guise de signal militaire, comme autrefois les Aigles Romaines. Tout le peuple l'admire, & celui qui le porte profite toûjours d'une quantité considerable de pain. Car chaque Boulanger devant la boutique de qui le Dragon passe, est obligé de lui en mettre un dans la Gueule; comme un Tribut qu'il semble qu'on lui doive encore. Ce pain reste là, jusques à ce qu'en passant devant une autre Boutique on l'en tire pour faire place à un nouveau, & cependant il passe au plus creux d'une profonde besace, où il s'abîme à n'en sortir jamais.

Le repaire de ce Dragon étoit dans une vielle

circonstances ne different que peu ou point de celles que l'on observe à Mets La Legende Romaine fournit encore plusieurs autres Histoires de la même nature comme par exemple celle de la Gargouille à Roüen & celle de St. Georges. Les Turcs ont aussi un pareil St. qu'ils apellent Chederles, lequel ils disent avoir été un grand heros qui tüa un Dragon auquel on avoit exposé une fille.

vielle masure d'un Château ruiné, que l'on voit à un petit mille de la Ville ou environ. On juge par les ruïnes de ce Château que c'étoit un ouvrage des Romains, & d'ailleurs on le sçait par tradition, mais depuis cette avanture miraculeuse on ne le connoît plus que sous le nom de la Fosse au Serpent.

C'est de ce côté là que la Citadelle est bâtie, & comme les François ne sont guéres d'humeur à se tenir en repos sur ce qui regarde la Fortification, ils ont plusieurs fois changé les dehors qui la deffendoient. Il n'y a pas encore long-tems que le Roi y fit faire de nouveaux Ouvrages, ce qui donna lieu à une découverte qui fit plaisir aux curieux. En creusant les fondemens, on trouva quantité de Sepultures Antiques avec des inscriptions Latines, les unes absolument effacées & les autres non. Dans ces Tombeaux il y avoit beaucoup de petites Urnes de diverses grandeurs, & de diverses figures, faites la plûpart d'un Ciment rouge très fin, & à peu près semblable à celui que les Hollandois nous apportent des Indes. La plus grande partie de ces Urnes renfermoient chacune de petites pieces d'or, d'argent, ou de cuivre, le plus souvent au nombre de trois. Plusieurs personnes de la Ville ont de ces Urnes & de ces Monoyes, mais il y a des curieux qui ont d'autres antiques beaucoup plus estimées. Ce sont des Medailles qui furent trouvées en la même maniere, lorsque l'on bâtit la Citadelle dans les vieux fondemens sur lesquels

quels elle eſt aſſize. On ne ſçauroit rien imaginer de plus ſolide, & toutefois ce sont encore des Ouvrages Romains qui ſubſiſtent depuis un grand nombre de ſiecles. Les Ingenieurs que le Roi avoit nommez pour fortifier la Ville, les jugerent ſi bons & ſi bien conſervez, quels ne craignirent point de s'en ſervir en pluſieurs endroits. C'eſt ce qu'ont fait auſſi diverſes perſonnes de Mets. L'Evêché par exemple eſt preſque tout bâti ſur des fondemens poſez par les Romains, la maiſon de Mr. Dort, & pluſieurs autres. Il y a même à celle-ci un grand pan de muraille qui eſt encore entier, & qui fait partie de la maiſon. Il eſt ſûr que ſi je m'étois donne la peine de bien chercher, j'aurois pû trouver quantité de ſemblables reſtes d'Antiquité, car il y en a beaucoup dans les mai ſons des particuliers.

Vous ſçavez que les Romains bâtiſſoient toûjours de pierre dans leur Païs, & particulierement à Rome. Ils auroient inutilement cherché du mênage dans l'uſage de la brique; car le Senat ayant ordonné que l'on fit les murailles d'un pié & demi d'épaiſſeur au moins, afin qu'elles puſſent ſoûtenir aiſément le faix de pluſieurs étages, il en auroit fallu employer deux fois plus que l'on ne fait d'ordinaire, ce qui ſeroit revenu au même prix. Il n'en étoit pas de même dans les Païs Conquis ou Alliez. Ils preferoient fort ſouvent la brique à la pierre dans les Bâtimens qu'ils y faiſoient, & c'eſt d'où vient que l'on n'en voit preſque point d'autre en Lorraine qu'on puiſſe leur attri-

attribuer. Il eſt à croire qu'ils n'en uſoient pas ainſi par une néceſſité indiſpenſable, car la pierre n'eſt pas fort rare en Lorraine, mais plus vrai-ſemblablement pour occuper leurs Legions oiſives en tems de Paix, & pour les entretenir par ce moyen dans l'exactitude de la diſcipline. En effet rien n'eſt plus capable de retenir dans le devoir le ſoldat naturellement inſolent, que le travail & la peine. Auſſi voyons nous qu'en France, où d'un commun aveu l'on ſçait aſſez bien ce que c'eſt que de la guerre, on a introduit peu à peu cette coûtume, en ſorte qu'elle y eſt regardée maintenant comme un point eſſentiel de la Politique militaire. D'ailleurs il en reſulte mille biens, le ſoldat gagne quelque choſe & le mênage mieux, le Souverain fait des ouvrages magnifiques & à fort bon marché, le Païs en devient plus beau, & l'argent que ces Bâtimens font depenſer profite en roulant, & établit le commerce, qui eſt le ſang & la nouriture des Etats.

Le grand Aqueduc du Village de Joüi par où l'on vient au Pont à Mouſſon, eſt un des plus remarquables bâtimens de cette eſpece que j'aye encore vû. Il eſt d'une hauteur extraordinaire, aſſez long, & ſuporté par deux rangs d'Arches l'un ſur l'autre. Le vulgaire apelle cet Aqueduc *le Pont du Diable*, parce qu'il n'en connoît pas l'uſage, & ſur ce nom les bonnes gens du Village croyent de bonne foi, que c'eſt le Diable qui l'a bâti dans une nuit. C'eſt un fait ſur lequel ils conviennent tous; mais quand

on

on vient aux circonſtances, chacun les raconte à ſa mode ou ſuivant ſon inclination.

De Mets je vins à Nanci Capitale de la Lorraine, & le Siege des Ducs de ce nom. Cette Ville a été priſe & repriſe tant de fois, qu'elle ne ſçauroit être bien riche. Le Roi l'a fait ruïner preſque entierement en 1661, cependant il l'a fait reparer depuis, & preſentement elle eſt fort bien fortifiée. La Riviere de Meurte paſſe au pié des murailles, & remplit les foſſez qui ſont profonds. Elle eſt diviſée en deux parties, haute & baſſe Ville. Le Palais des Ducs eſt dans la haute, fort grand & d'une Architecture remarquable. Il eſt enrichi au dedans de pluſieurs belles Peintures, & on y remarque particulierement une figure humaine de grandeur naturelle, à laquelle on peut faire faire toute ſorte de mouvemens comme à un homme veritable, quoiqu'elle ſoit de bois. Elle eſt compoſée de petites pieces raportées & couſuës avec un art & une juſteſſe merveilleuſe. L'Egliſe S. George eſt encore une choſe à voir, à cauſe des ſuperbes Tombeaux des Ducs qui y ſont enſevelis. On a ôté de Nanci deux pieces de fonte les plus belles qui ſoient en France, & qu'on avoit cruës incharriables, juſques à ce qu'un Ingenieur entreprit, il y a ſept ou huit ans, de les tranſporter & y réuſſit. L'une eſt cette fameuſe Couleuvrine qui portoit le boulet juſques à S. Nicolas, Village à deux grandes lieuës de Nanci, & l'autre un Cheval de bronze ſur lequel étoit la ſtatuë d'un

Duc

Duc de Lorraine. On l'avoit destiné pour l'Equestre, que le Roi a fait mettre à la Place des Conquêtes à Paris, mais il s'est trouvé trop petit. Pour ce qui est de la Couleuvrine elle a été portée à Dunkerque. Les Bourgeois de cette Ville & tout le tiers Etat de la Lorraine en general, sont encore fort affectionnez à leur veritable Prince, & ne font point de façon de le dire dans toutes les occasions, avec une certaine ingenuité qui jointe à leur parler grossier & plaisant, fait que les François n'en font que rire. Il n'en est pas de même de la Noblesse, comme chaque Gentilhomme en particulier trouve à la Cour du Roi des honneurs & des Emplois qui flâtent son ambition, il ne songe qu'à les obtenir, & ne s'inquiete guéres des Priviléges, dont il est dechû, quoiqu'ils fussent fort grands, car la Noblesse de Lorraine, étoit du tems des Ducs presque aussi souveraine que les Ducs même, au lieu qu'à present ils n'ont point d'autres priviléges que le reste des Gentilshommes du Royaume.

Je ne fis aucun sejour à Nanci & continuant mon chemin vers Dijon, je passai à Langres en Champagne. C'est une Ville située sur une Montagne, presque inaccessible de tous les côtez, ce qui la rend à la verité trés forte, mais qui en recompense, cause une grande incommodité à ceux qui l'habitent, en ce qu'ils ne sçauroient ni sortir ni entrer sans une extrême fatigue, étant certain que quand on a monté du pied de la Montagne jusques à la Porte, on a bon be-

soin

ſoin de reprendre haleine. Les gens du Païs l'apellent Langres la pucelle, tant parce que depuis pluſieurs ſiecles, elle n'a point été priſe, qu'à cauſe de ſa fidelité à la Couronne. C'eſt une Duché & Pairie Eccleſiaſtique, dont les Evêques ſont Seigneurs ſpirituels & temporels.

Le lendemain je vins à Dijon, par une Campagne auſſi charmante & auſſi fertile qu'il y en ait au reſte de la France. La vuë de cette Ville, qu'on découvre d'aſſez loin ; eſt fort agreable, à cauſe de la grande quantité de Clochers qui s'élevent par deſſus les maiſons. On en pourroit compter juſques à cent, auſſi la nomme t'on communément la Ville aux Clochers : elle eſt ſituée ſur les Rivieres d'Ouche & de Suſon. L'Empereur Aurelien en fut le fondateur ; d'autres diſent qu'il ne fit que la reparer, & qu'elle eſt beaucoup plus ancienne. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt une fort belle Ville & qui ſent bien ſa Capitale. Les ruës y ſont larges & belles, les places grandes, & les bâtimens trés beaux. Outre cela on y voit des Egliſes d'une magnificence ſinguliere. La celebre Abaye de St. Benigne eſt de ce nombre. Ce fut Gregoire Evêque de Langres qui l'a fit bâtir, aprés qu'il eut miraculeuſement trouvé le corps de ce Saint. C'eſt un Vaiſſeau des plus grands qui ſe voyent & des plus exhauſſez avec trois Clochers de pierre, dont la hauteur répond au reſte du bâtiment. L'Egliſe Abatiale de St. Etienne eſt de l'autre côté de la Ville, & ne cede guéres en beauté à celle de St. Benigne. La

façade

façade de l'Eglise nôtre Dame surpasse encore tout cela ; c'est une grande Tour d'horloge toute ouvragée laquelle s'éléve entre deux autres qui ne le sont pas moins & qui occupent agréablement les regards du voyageur. L'Eglise St. Jean, la Ste. Chapelle, le Couvent des Jesuites, celui des Cordeliers, & tous les autres sont aussi trés remarquables ; mais particulierement celui des Chartreux, qui est hors de la Ville du côté de la Porte rouge : il est un des plus riches du Royaume & qui use peut-être le mieux de ses biens ; car outre une somme considerable qu'il donne à l'Hôpital St. Esprit, il fait encore toutes les semaines une aumône de cinq ou 600. pains. Il y a cent Moines dans cette Maison ; cependant quand on y va on diroit qu'il n'y a personne, tant ils sont religieux observateurs de la retraite & du silence. Leur Cloître est trés beau & l'Eglise encore d'avantage. C'est là que les cendres des Ducs de Bourgogne reposent sous des Tombeaux magnifiques avec leurs Epitaphes, mais je n'y ay pas vû, celles des quatre derniers Ducs de Bourgogne, que je vous fis lire un jour, & que vous trouvâtes si jolies. Les lettres numerales qu'elles renferment, donnent precisément l'année de la mort de chacun de ces Princes. Voicy celle de Philipes le Hardi qui mourut l'année 1405.

(*a*) aVdaCes Mors CœCa neCat.

Celle de Jean ſans peur

(*b*) toLLe toLLe CrVCIfIge eVM sI VIs

Celle de Philipes le Bon

(*c*) CeCIdIt IbI LVCerna PrInCIpVM.

Une autre du même pour 1467.

(*d*) eCCe obsCVratVs eſt ſoL prInCIpVM

Celle de Charles le Terrible

(*e*) noCte RegVM SVVCCVbVIt CaroLVs

Cette eſpece d'obſervation Arithmetique a ſouvent été le ſujet des meditations curieuſes de ces Meſſieurs, qui ſe ſont une étude de deviner le paſſé, en s'éforcant de prouver de quelque maniére que ce puiſſe être, que les grands evenemens dont le monde paroît étonné, avoient été predits auparavant

(*a*) MCCCCV.
1405.
(*b*) MCCLLLLVVVIIII.
1419.
(*c*) MCCCCLVVIIIIII.
1466.
(*d*) MCCCCLVVVII.
1467.
(*e*) MCCCCLVVVVVVI.
1481.

vant. Et, comme dans la forte envie qu'ils ont d'y reuſſir, il n'eſt rien ſur quoi il ne portent leur penſée, il arive d'ordinaire qu'à force de s'alambiquer leſprit, ils trouvent ce qu'ils cherchent dans l'explication de quelque vieux Dictons ou de quelque vaine ſuputation. C'eſt ainſi que quelques uns ou cru trouver dans les Lettres Numerales de *Ludovicus Magnus* 14. l'année remarquable de la caſſation de l'Edit de Nantes, comme ſi cette action étoit l'unique point fatal de ſa vie qui dût être écrit en gros caracteres au livre des Deſtinées. Cependant leur ſuputation ne ſe rencontre pas bien juſte ici; car pour y avoir l'annnée 1685, il faut retrancher deux I, comme vous pourez le remarquer.

LVDoViCVS MagnVs XiV.

Quelques autres admirateurs de ſes vertus ſe ſont atachez à trouver dans l'anagramme de ſon nom, des propheties avantageuſes. En voici une de l'invention d'un homme de connoiſſance qui la fit mettre dans le Mercure Galand :

1.2.3.4.5.6.7.8.9.10.11.12.13.14.15.16.
L o u i s, q u a t o r ſ i e m e.

1.8.9.3.11.6.7.4.14.5.2.10.15.13.12.16.
L a T u r q u i e S o u m i ſ e.

En voici une autre en faveur de l'Empe-

reur dans laquelle on trouve lannée de la reduction de Bude par le moyen des Lettres numeralles.

bVDa SeXto IneXpVgnabILIS
SepTIMo fIt Cæſarſs.

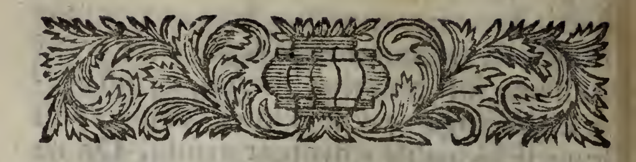
D'un autre côté de la Ville ſur une petite colline, il y a un Couvent de Moines Feuillans, qu'on dit être la Maiſon du Pere de St. Bernard qui étoit le Seigneur du lieu, qu'on apelle encore aujourd'hui Bourg fontaines. On y montre la Chambre dans laquelle il eſt né; c'eſt une fort petite Sale baſſe quarrée, & dont on a fait une Chapelle. On y voit écrit ſur la porte, *venez mes enfans & je vous introduirai dans la Maiſon de mon Pere, & dans la Chambre où m'a Mere m'a enfanté.*

Dijon eſt la capitale du Duché de Bourgogne. Il y a Parlement, Generalité, Chambre des Comptes & Cour des Monnoyes. Les Etats de la Province s'y tiennent tous les trois ans, ainſi il ne manque à cette Ville que d'être Epiſcopale, mais elle releve de Langres pour le ſpirituel. Elle avoit autrefois des privileges fort conſiderables, & même nos Rois étoient obligez à leur avenement à la Couronne, & toutes les fois qu'ils entroient dans cette Ville, de jurer de les obſerver. La charge de Maire étoit la plus belle qu'il y eût de cet ordre dans toute la France: elle donnoit le tître de Vicomte, avec le Gouvernement de la Ville, & de tout le tiers Etat de Bourgogne.

gne. Les Dijonnois ſont tout à fait ſociables, & vivent entr'eux avec une grande franchiſe. Les femmes & les filles y ont auſſi une fort honnête liberté, ce qui porte les Etrangers à y ſejourner toûjours plus long tems qu'ils n'avoient reſolu. On ne ſçauroit y demeurer un jour entier ſans y faire quelque agreable connoiſſance, dont on ſe trouve quelque fois bien dans la ſuite. Demain je partirai pour Lion, d'où je ne manquerai pas de vous écrire, je prendrai ma route par Chaalons & Maſcon, comme étant la plus droite & la plus courte, je ſuis Monſieur &c.

De Dijon le ... Octobre 1689.





LETTRE IV.

Rencontre d'un Prêtre qui disoit avoir un caractere. Histoire de Guillaume dernier Comte de Mascon. Description de la Ville de Lion. Description de l'Horloge. Affaires des Vaudois.

MONSIEUR,

Chaalons est une assez bonne Ville portant le titre de Comté. C'est la même dont Cesar parle dans ses Commentaires sous le nom de *Cabilonum* : on y voit encore les restes d'un Amphitheatre qui fait connoître que les Romains y ont autrefois demeuré. Je logeai au Pelican, où je m'acompagnai de trois Marchans Lionnois qui s'en retournoient, & qui me promirent de me faire voir à Lion tout ce qu'il y a de curieux. A peine avions nous fait une lieuë, que nous fimes rencontre d'un Prêtre assez proprement vétu, qui marchoit à pied. C'étoit un homme d'une mine fort serieuse, mais d'une conversation assez spirituelle. Un

Un des nôtres, qui n'étoit pas mal monté, lui offrit la croupe de son cheval, pour le porter une demi lieuë de méchant chemin qu'il y a avoit à passer, ce qu'il accepta. En marchant on vint à parler de l'incommodité qu'on souffroit en allant à pied, & puis de l'avantage qu'avoient certaines gens qui par le moyen d'un caractere pouvoient faire trente & quarante lieuës par jour. Comme je ne crois pas trop aux visions, je traitai cela de bagatelle, & j'eus de mon parti celui qui portoit le Prêtre en croupe. Quelques autres furent d'un sentiment contraire, & chacun apuyoit le sien de raisons differentes. Enfin on fit le Prêtre juge de ce different, lequel jusques alors ne s'étoit point expliqué. Il répondit fort serieusement qu'il n'y avoit rien de plus certain, & qu'il connoissoit même des personnes qui avoit ce secret. Je ne pû m'empêcher de rire, ce qui le fâcha & l'obligea à soutenir son discours avec chaleur. Celui qui le portoit en croupe l'entreprit là dessus, & ils disputerent pendant un quart d'heure. Enfin le Prêtre voyant qu'il ne pouvoit le vaincre, se laissa aller jusques à dire que lui même qui parloit, avoit ce pouvoir quoiqu'il ne s'en servît pas, mais que s'il en vouloit voir l'experience il n'avoit qu'à parler, & qu'il lui promettoit de le rendre dans deux heures à Mascon sur son cheval. Le Marchand le prit au mot & le pressa même de tenir parole à quoi il consentit, & aussi-tôt le Cheval prenant la course, les emporta tous deux, & dans un mo-

moment nous les perdîmes de vuë. Cet accident ne nous surprit pas beaucoup d'abord, parceque nous crûmes tous que le Prêtre avoit quelque éperon dans la main, dont il avoit piqué le Cheval, ce qui l'avoit fait partir avec une si grande vitesse. Cependant nous ne le trouvâmes plus sur le chemin, & nous n'en aprimes aucune nouvelle jusques au lendemain que nous fumes arrivez à Mascon. Là, nous vîmes le Marchand fort affligé. Il nous conta que dans deux heures precises, il étoit arrivé le jour precedent sans peine ni sans fatigue, lui semblant toûjours courir au petit galop seulement, mais que son cheval ne fut pas plûtôt entré dans l'écurie qu'il étoit tombé roide mort. Il ajoûta que cet homme étoit assurément un veritable Sorcier, ce qui fut confirmé par l'hôte chez qui nous logions, qui le connoissoit, & il se le mit si bien dans la tête, qu'il fut rendre plainte contre lui, & le fit arrêter le jour même. On m'obligea à rendre témoignage avec les autres, & je dis ingenuëment ce que j'avois vû de la chose, qui n'étoit rien dans le fond, car à bien considerer tout, un bon cheval Anglois, comme étoit celui là, ne pouvoit il pas bien, se sentant extrémement pressé d'un éperon, faire huit lieuës dans deux heures, & puis crever de lassitude en arrivant ? Cependant on fit une grande affaire de cela, & le pauvre miserable, fut mis prisonnier où je le laissai. Il est vrai qu'on trouva dans ses poches un morçeau de parchemin long de quatre doigts, & large de

deux,

deux, sur lequel il y avoit écrit en lettre rouge *Adjutor meus & Protector meus tu Domine ne derelinquas me* avec deux petites croix aux deux bouts, & deux autres une dessus & l'autre dessous, ce que l'on voulut faire passer pour un caractere.

Si je n'avois pas plus de matiere qu'il ne m'en faut pour remplir cette lettre, je pourois sans sortir du sujet de la Diablerie, vous faire plusieurs contes divertissans; car Mascon a été de tout temps une Ville cherie de Messieurs les Farfadets, & le séul Esprit Folet du Ministre Perault me fourniroit de quoi vous entretenir long temps. Mais vous en avez l'Histoire imprimée tout au long, & s'il vous prend envie de sçavoir ses faits & gestes, il ne tiendra qu'à vous de la lire. Cependant, afin que vous ne soyez pas entierement trompé dans l'atente que vous pouriez avoir conçüe de quelque chose d'extraordinaire touchant cette ville, je veux bien vous dire la maniere dont elle est venuë à la Couronne.

Guillaume dernier Comte de Mascon s'étoit rendu odieux à ses Sujets par ses injustices, ses vexations, & ses cruautez. Il haissoit particulierement les Ecclesiastiques, & entre les Ecclesiastiques les Devots Religieux de Clugny, s'étoit leur Attila. Je vous laisse à penser s'il pouvoit prosperer. Aussi finit il bien malheureusement. Le Diable armé de cornes & de grifes vint le prendre dans sa maison un jour qu'il étoit à se divertir avec ses amis & à boire à rouge bord, & malgré les efforts des con-

viez, il l'emporta viſiblement par la fenêtre. On l'entendoit crier en l'air *Succurrite Cives, Cives Succurrite*; mais quel ſecours donner à un homme que le Diable emporte? Il falut prendre patience & le laiſſer aller. Depuis ce temps là on n'en entendit jamais parler, & le Comté demeura à ſon fils unique nommé Frederic. L'Hiſtoire dit que ce jeune homme épouvanté de la fin Tragique de ſon pere, donna le Comté au Roy & qu'il ſe retira à Clugny où il ſe fit Religieux pour expier par là les crimes de ſon pere, & faire reparation à ces bonnes ames de touts les maux que le feu Guillaume d'affreuſe memoire leur avoit faits. On dit de plus que ſa retraite fut accompagnée de celle d'une Terre de vint mille livres de rente qui de ſeculiere & prophane, devint par ce moyen Domaine ſacré de Ste. Mere Egliſe.

De Maſcon nous vinmes à Lion, où il me fallut vendre mon cheval qui s'étoit bleſſé ſous l'arçon. J'y demeurai quelques jours, afin de pouvoir viſiter à loiſir, une Ville qui eſt digne de toute la curioſité d'un Etranger. Elle paſſe pour la plus grande & la plus conſiderable du Royaume aprés Paris. Elle eſt ſituée ſur le confluant du Rhône & de la Saône, dans un fond entre deux Montagnes. Toutes les Maiſons y ſont hautes autant ou plus qu'à Paris, j'en ai vû quelques unes qui ont juſques à ſix étages, ce qui rend les ruës un peu obſcures parcequ'elles ſont étroites. La plus belle de ſes places, eſt Belle Cour, quoiqu'elle

en ait plusieurs autres considerables. Les belles allées d'arbres dont elle est ornée, font une promenade d'autant plus agréable que c'est le Rendez-vous general de tout ce qu'il y a de beau monde ; & comme les charmantes Dames de cette Ville, bien qu'elles soient Lionnoises, ne sont pas Lionnes pour cela, il arrive qu'on y forme souvent des engagemens bien doux, & capables de donner bien du plaisir.

Les édifices publics sont sans contredit plus beaux en cette Ville qu'en aucune autre de France, & pour en faire un petite description, je commencerai par l'Eglise Metropole consacrée à Saint Jean, qui fut fondée par Jean Roi de Bourgogne. Elle est bâtie sur les ruïnes d'un Temple autrefois dedié à Auguste, & les colomnes qui la soutiennent sont encore les mêmes. A côté du Chœur, on voit une horloge la plus machinale qui ait jamais été faite, & qui surpasse celle de Strasbourg; car outre tout ce que l'autre a de curieux, on remarque en celle-ci beaucoup de singularitez admirables. Mais il vaut mieux vous en laisser le jugement ; c'est pourquoi j'ai crû qu'il étoit à propos de vous envoyer une exacte description & des estampes de l'une & de l'autre. Je vous ai déja decrit ce qu'il y a de curieux dans celle de Strasbourg : voici en peu de mots ce qui fait admirer celle cy, & ce qui m'a porté a lui donner la preference dans ma precedente Relation.

Description de l'Horloge de St. Jean à Lion.

LA premiere chose que l'on y remarque, c'est un grand Astrolable dans lequel les mouvemens des Cieux sont si bien representez, que l'on y peut reconnoître distinctement & exactement le cours des Astres & generalement l'état du Ciel à chaque heure du jour. Le soleil y paroît sur le zodiaque dans le degré du signe où il doit être, & marque journellement son lever & son coucher, la longueur des jours & des nuits & même la durée des crepuscules avec une justesse surprenante. La Lune qui n'y paroit jamais eclairée que du côté qui regarde le soleil, marque par là, aussi bien que par l'aiguile, son âge, son accroissement & decroissement insensible, & enfin sa plenitude.

Non seulement les douze maisons du Ciel y sont trés nettement distinguées, mais aussi la division des jours en douze parties égales, qui font les heures innégales des Juifs par lesquelles ils avoient accoutumé de compter, comme il paroît par plusieurs passages de l'Ecriture Sainte.

Une grande Allidade qui traverse tout cet Astrolabe, represente le premier mobile, donne le mouvement du soleil dans l'Ecliptique, & marquant de ses extrémitez les 24 heures du jour, indique en même tems le mois & le jour courant, aussi bien que le degré du signe que le soleil parcourt


L'Horloge de l'Eglise S.t Jean à Lion
OPERA ET STVDIO
GVILLELMI NOVRRISSON
LVGDVNI

ce jour là. Mais ce qu'il y a de plus admirable; c'eſt que pendant que cette Allidade acheve en 24 heures ſon mouvement d'Orient en Occident, tout le ſiſtême & chacune de ſes parties, conſerve ſes mouvemens particuliers, & toutes les revolutions particulieres s'achevent chacune en ſon tems ſans deſordre ni confuſion.

La plus part des Etoiles fixes ſont poſées tout à l'entour dans leur veritable ſituation, de ſorte que l'on peut voir à toute heure celles qui ſont deſſus & deſſous l'horiſon. Au deſſous de cet Aſtrolabe merveilleux, il y a un Calendrier pour ſoixante ſix ans, qui marque les années depuis la naiſſance de Nôtre Seigneur, le nombre d'Or, l'Epacte, la lettre Dominicale, les fêtes mobiles; & le tout change dans un moment le dernier jour de l'année à minuit.

On y voit encore un Almanac perpetuel qui marque les jours du mois, les Ides, les Nones, les Calendes, la fête du jour, l'Ofice que l'on doit lire dans l'Egliſe & le Cicle des Epactes. Enfin on peut dire que cette Horloge eſt un vrai microcoſme.

Il eſt vray qu'une partie de tout cela ſe voit à l'Horloge de Strasbourg, & qu'il y a de plus des figures qui ſonnent les heures en paſſant par uue petite galerie, & frapant chacune un coup ſur le Timbre; mais en recompence, on trouve en celle ci des mouvemens qui lui ſont tous particuliers & qui ne ſe voyent que je ſache en aucune autre du monde.

Auſſi tôt que le Cocq a chanté, les Anges

ges qui ſont dans la Friſe du Dôme entonnent l'hyme de St. Jean Baptiſte *Ut queant Laxis* en ſonnant de petites cloches qui y ſont diſpoſées exprès, ce qu'ils font avec une juſteſſe qui donne du plaiſir.

Une autre ſingularité qui n'eſt pas moins remarquable, c'eſt celle des jours de la ſemaine. Ils ſont repreſentez par des figures humaines placées dans des niches où elles ſe ſuccedent les unes aux autres reglément à minuit. La premiere figure qui repreſente le Dimanche, eſt un Chriſt reſſuſcité avec ce mot au deſſous *Dominica*. La ſeconde eſt une Mort *Feria ſecunda*. La Troiſiême eſt un St. Jean Baptiſte, *Feria Tertia*. La Quatriême un St. Etienne *Feria Quarta*. La cinquiême un Chriſt qui ſoutient une hoſtie *Feria Quinta*. La ſixiême un enfant qui embraſſe une Croix *Feria ſexta*. Et la ſeptiême une Vierge, parce que ce jour lui eſt conſacré *Sabbatum*. C'eſt ainſi que l'Ingenieur de cette Horloge a exprimé les Jours de la ſemaine, pour ſuivre en cela la coutume de l'Egliſe Romaine qui ne les appelle pas comme nous Lundi, Mardi, Mecredi &c. mais *Feria ſecunda*, *Tertia*, *Quarta* &c.

Tout cela, comme voûs voyez, eſt fort curieux, où pour mieux dire fort admirable; mais beaucoup moins encore que ce que je vais vous dire. Au côté droit de l'Horloge, il y a un autre Quadran pour les heures, & les minutes, dont la figure étant tout à fait ovale, il faut que l'aiguile qui indique, s'allonge & s'accourciſſe de cinq pouces à chaque bout & cela deux fois par heures, ce

qui

qui jette dans l'admiration, tous ceux qui se donnent la peine d'examiner son mouvement.

Je n'entrerai point dans un plus long detail, parce qu'insensiblement la description de cette Horloge nous meneroit trop loin, ce que je viens de dire sufisant ce me semble pour vous faire voir de combien elle l'emporte sur l'autre.

Vous verrez par l'estampe que je vous envoye, qu'elle a été refaite par un nommé Guillaume Nourrisson qui depuis a été Horloger de son Altesse Electorale de Brandebourg à Berlin, où il s'étoit retiré pour la Religion. Ce fut en l'année mil six cent soixante qu'elle fut achevée & mise en sa place, par l'ordre du Chapitre qui la fait faire. Il est pourtant certain que ce n'est pas ce Nourisson qui en a été le premier Inventeur; il n'a fait que travailler sur l'ouvrage d'un autre & l'enrichir de quelques nouveaux mouvemens. Il y a bien long tems que l'Horloge de Lion est en reputation, & même plus de cinquante ans avant la naissance de ce Nourisson. Ce fut un Mathematicien qui vivoit dans l'autre siecle, nommé *Lippius*, de la Ville de Bâle, qui l'avoit faite & inventée. C'est le même, auquel on dit que Messieurs de Lion firent crever les yeux pour l'empêcher d'en faire une pareille; mais c'est une Fable que l'on s'est plu à debiter pour rendre son Horloge encore plus admirable. Bien loin qu'il reçut un si indigne & si injuste traitement, il eut une pension considerable jusques à sa mort, &

& fut en telle estime que son Portrait se vendoit publiquement comme on fait ceux des Rois & des Princes. J'en ai vu un dans la Maison d'un particulier qui le gardoit fort precieusement avec cette inscription au bas *Nicolaus Lippius Basiliens. Ætat.* 32. *A.* 1598.

Cette Eglise a des Chanoines, dont le Roi est le premier en vertu de sa Couronne, & tous les autres ont tître de Comte & font preuve pour y être reçûs.

Il y a dans Lion quantité de magnifiques Temples, celui de Nôtre Dame de Forvieres est un des plus anciens, il fut autrefois dedié à Venus. Qui veut bien voir l'assiette de la Ville n'à qu'à monter sur la Tour de cette Eglise, c'est l'endroit dont on peut la remarquer le plus distinctement. Tout prés de là, on voit les masures du Palais d'Auguste & d'un Amphitheatre qui en étoit voisin. Les Sçavans en ce qui regarde l'Antiquité, peuvent trouver ici de quoi satisfaire leur esprit par l'examen d'une infinité d'Inscriptions, de Statuës, de Tombeaux, d'Urnes, de Medailles, & de riches Monumens de la grandeur Romaine. Pour moi qui n'ai pas une connoissance de ces choses aussi étenduë qu'il seroit à souhaiter, je suis obligé de passer par dessus ces beaux endroits fort legerement, aimant mieux en parler peu que de me tromper en quelque chose.

Entre tous les bâtimens, dont Lion est enrichi, celui de la Maison de Ville est un chef-d'œuvre de l'art; rien ne manque à sa

beauté, ſituation, étenduë, exauſſement, Architecture, Marbres, Peintures, Jardins, Fontaines, Antiquitez, & generalement tout ce qui peut rendre un édifice conſiderable. Sa façade donne ſur la Place des Terreaux, qui eſt une des plus agreables de la Ville. Elle a audevant une trés belle Fontaine qui n'eſt pas un de ſes moindres ornemens. Une grande Tour d'horloge qui s'éleve entre deux hauts Pavillons, ſe preſente d'abort à la vuë, ſous laquelle l'entrée de ce Palais ſe fait remarquer, par de grandes colomnes de marbre. Je montai en ſuite quelques degrez, pour me rendre ſous ces Pavillons où ſont deux tables d'airain, ſur leſquelles ſont gravées en lettres anciennes, les Patentes que l'Empereur Claudius donna aux Lionnois quand il leur accorda le droit de Bourgeoiſie Romaine. De là j'entrai dans la premiere, & puis dans la ſeconde Cour, d'où je conſiderai à loiſir la ſtructure & le deſſein de cette majeſtueuſe maſſe, qui eſt quarrée & bornée aux quatre coins par autant de gros Pavillons fort élevez. Je deſcendis en ſuite dans le Jardin dont la beauté convie à faire une agreable promenade. Il y a de belles Allées, des Fleurs, des Fontaines & cent autres agrémens. Aprés que j'eus ſatisfait m'a curioſité ſur les dehors, je retournai pour admirer le dedans. Un eſcalier à noyau fort remarquable, me conduiſit d'abort dans la Sale, dont la grandeur, les dorures, & les Peintures, arêterent mes yeux quelque tems. Il y a quantité de Tableaux des Rois de France qui
ſont

ſont extrémement finis, & dans tous les autres apartemens je trouvai de ſemblables beautez que j'ai admirées, mais dont je ne ſçaurois entreprendre de vous faire le détail. Je donnai tout un matin à cette Maiſon, & l'aprés midi fut employé à viſiter les Hôpitaux qui ſont des plus conſiderables de France. L'Hôtel Dieu eſt vaſte, bien bâti, & trés riche. Toutes ſortes de malades y ſont réçus, ſi bien qu'il eſt toûjours rempli, & comme quelques groſſes que ſoient les rentes, elles auroient de la peine à y ſufire, Monſieur l'Archevêque donne licence de manger des œufs, du lait &c. pour une ſomme trés modique, & de la viande pour une plus grande, le tout au profit de cet Hôpital. Celui de la Charité eſt moderne, & quoi qu'il ne ſoit pas à beaucoup prés ſi grand, que l'autre, il ne lui cede pourtant guéres. On y entre par un grand portail ſur le haut duquel on voit un Pelican, qui ſe déchire lui même pour nourrir ſes petits, veritable emblême de la charité. Il y a dans Lion ce que je n'ai vu en aucun autre endroit de France, c'eſt une maiſon de refuge pour les criminels, qui n'eſt ni Egliſe ni Maiſon Royale, c'eſt un lieu preciſement deſtiné pour cela, & qu'on apelle auſſi communément l'azile. Du côté de la porte des Trions, on voit des Aqueducs bâtis par les Romains qui portoient l'eau dans toute la Ville, & non loin de là une Cave qu'on apelle la Grotte, & qu'on dit être encore un de leurs ouvrages. Les

dehors de cette Ville ne sont pas moins remarquables que le dedans. Il y a cent belles maisons, entre lesquelles la Duchere & la Claire meritent d'être visitées avec soin. Il y a six Portes à la Ville, trois Ponts sur la Riviere, deux cent ruës ou environ, plus de cent Eglises, Couvents ou Chapelles. L'Archevêque est Comte & Primat des Gaules, & reçoit en vertu de la Primatie, les appellations de toute la France dans les causes Ecclesiastiques; Mr. de Villeroy en est Archevêque & Lieutenant General dans toute la Province.

Lion est une Ville fort ancienne, comme il paroît. Tite-Live & Plutarque en font mention sous le nom de l'Ile. Antoine qui avoit le departement de la Gaule Celtique, la fit changer de nom, cela vint de son entrée triomphante sur un char trainé par douze Lions; & depuis il y fit batre une monnoye, dont j'ai vu quelques pieces qui portent d'un côté sa figure, & de l'autre un Lion avec ce mot *Lugduni*. Cette Ville qui ne sçauroit être forte d'elle même, est assûrée par trois bons Châteaux qui en gardent les avenuës, & qui la commandent, le premier est la celebre Forteresse de Pierre Ancise, bâtie sur la cime d'une montagne escarpée de tous côtez, avec l'avantage & la rareté d'une excellente source d'eau. La seconde est celle de St. Sebastien, & la troisiême celle de S. Clair.

Je pretendois m'en aller directement de Lion à Genêve, mais j'ai connu qu'il n'y avoit

avoit pas de ſûreté pour moi. On fait une garde ſi exacte dans tous ces endroits là ſur les Religionnaires, qu'à moins que d'être oiſeau, il eſt impoſſible d'y aller ſans paſſeport. D'en demander un à l'Archevêque, ce n'eſt pas le plus court ; tout fraîchement il a fait arêter deux Marchans bons Catholiques, par la ſeule raiſon qu'ils vouloient aller à Genêve. Ce nom ſeul dans la bouche d'un homme eſt capable de le faire regarder comme un heretique pendable. Ainſi je me donne bien de garde de le prononcer, au contraire je ne parle partout que de Rome, & ne marque point d'autre deſſein que de me rendre auprés de Monſieur le Duc de Chaûnes.

Tous ces grands mouvemens qui troublent ce Païs ici ſont cauſez par le retour des Vaudois, qui s'étoient armez en Suiſſe dans le Canton de Berne à deux differentes repriſes ſans que perſonne s'en ſoit aperçû.

La ſeconde troupe ne fut pas heureuſe quoy-qu'elle fût la plus conſiderable en nombre, car les meſures ayant été mal concertées, elle fût obligée de rebrouſſer chemin, & même le Capitaine Bourgeois qui la commandoit, homme qui avoit aſſurément plus de zele que de prudence, eut la tête coupée à ſon retour à Berne pour recompence de ſa tentative. Mais à l'egard de la premiere qui s'étoit embarquée ſur le Lac de Genêve, elle réuſſit auſſi bien qu'elle pouvoit le deſirer. Car bien que tous ces

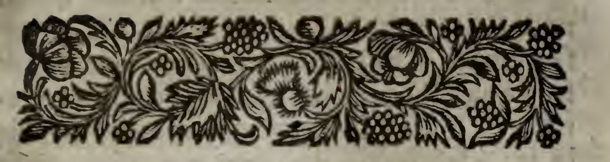
pauvres gens fussent peut être les plus chetifs Soldats de l'Europe, ils ne laisserent pas de penetrer au travers de toute la Savoye jusques dans leur Païs, malgré les opositions des François, & des Savoyards joints ensemble, qui leur ont livré cinq ou six petits combats, où les Vaudois ont toûjours eu l'avantage, mais aussi quant on peut en atraper quelqu'un à l'écart, il paye pour tous & on le pend haut & court sans misericorde. C'est une merveille de ce que ces pauvres gens ont réüssi dans leur dessein, ils étoient tous si peu expermentez au fait de la guerre, qu'il ne se trouva pas un seul Officier de service pour marcher à leur tête ; & n'eurent point d'autre Commandans qu'un Ministre nommé Monsieur Arnaud, & sous lui pour Lieutenant General un maçon nommé Turel. Je laisse à juger si de tels Capitaines, étoient capables de conduire heureusement à bout un dessein si hardi, & que trois fois autant de bonnes Troupes reglées n'auroient pas entrepris : pour moi je ne sçaurois croire autre chose, sinon que le Duc de Savoye le vouloit bien, & qui plus est, qu'il en étoit l'Auteur; car autrement il lui auroit été bien aisé de leur couper chemin, & de les faire perir dans les montagnes.

Quoiqu'il en soit, il n'y a pas de sûreté pour moi de m'en aller du côté de Gêneve : cependant je veux sortir du Royaume à quelque prix que ce soit, & je ne sçai pas trop comment m'y prendre. Dans cette in-

incertitude je marcherai toûjours du côté de Grenoble à tout hasard, remettant à me determiner suivant la conjoncture; je suis Monsieur &c.

De Lion le,... Novembre 1689.





LETTRE V.

Hiſtoire & Antiquité de la Ville de Vienne en Dauphiné. Les ſept Merveilles du Dauphiné. Maladies regnantes dans cette Province. Les Scorpions & les autres inſectes y ſont fort communs. Hiſtoire & deſcription de la Ville de Grenoble. Deſcription de la Chartreuſe. De Chamberi. De S. Jean de Morienne. Du Mont Cennis. Deſcription de la Ville de Turin.



ONSIEUR.

Partant de Lion je pris la route de Grenoble comme je vous l'avois marqué dans ma precedente lettre, & pour commodité je me ſervis d'une poſte aux ânes qu'il y a à Saint Siforin. Tout le monde ſçait ce que c'eſt que la poſte aux ânes, c'eſt pourquoi

quoi je ne vous en dirai rien : il ſufit que je ne la pris que pour la rareté du fait, & qu'aſſeurément je ne m'en ſervirai pas une autrefois quand je pourrai trouver une aurre voiture. Tout l'avantage qu'on retire de celle-ci, c'eſt qu'on ne court pas riſque de ſe rompre le cou en tombant de trop haut. Je paſſai par Vienne, Ville trés ancienne, dont les Romains faiſoient autrefois beaucoup d'état, quoiqu'elle ſoit ſituée dans un fort vilain endroit, au pied de deux grandes montagnes qui l'obſcurciſſent beaucoup. Pilate Gouverneur de Jeruſalem ſous lequel nôtre Seigneur ſoufrit la mort, y fût envoyé depuis ; & l'on voït encore le Pretoire oú il rendoit la juſtice. On montre auſſi aux Etrangers une Tour quarée, oú l'on veut qu'il ait été détenu priſonnier l'eſpace de ſept ans, & qu'il y ſoit mort.

Cependant Euſebe aſſeure que peu aprés l'injuſte jugement qu'il rendit contre nôtre Sauveur, l'Empereur Tibere lui ôta ſon Gouvernement & l'envoya en exil à Lion qui étoit le lieu de (*a*) ſa naiſſance, afin que le ſenſible deplaiſir de ſe voir pauvre & mepriſé au milieu de ſes parens & de ſes compatriotes, rendît ſa douleur plus cruelle. En effet on dit qu'il fut ſi vivement touché des juſultes continuelles qu'il recevoit de ſes ennemis ſans pouvoir en tirer vengeance, qu'il ſe tua lui même. D'autres tiennent qu'il fit penitence & mourut Chrétien

(*a*) D'autres pretendent qu'il étoit né à Vienne : Je ne croi pas qu'il y ait rien de fort certain ſur cela.

tien Dieu, s'étant servi de sa femme pour sa conversion. Quoiqu'il en soit, il est constant que ce païs ici ne lui étoit pas étranger & qu'il en avoit été tiré environ l'an 3979. du monde, & de nôtre salut le 15 pour être Gouverneur de Jerusalem.

Cette Ville est toute remplie de semblables antiquitez qui la rendent considerable aux voyageurs, car d'ailleurs elle est fort mal construite. L'Eglise de St. Sevére est bâtie dans un endroit où l'on adoroit cent Dieux, sous un grand arbre qui servoit de Temple. Ce Saint le fit couper, & deraciner, comme le témoignent ces vers qui se lisent sur une Colomne.

Arborem Deos severus evertit.
Centum Deorum.

On dit qu'on trouva sous cet arbre une tête de mort remplie d'or & d'argent, dont on fit bâtir l'Eglise qui y est aujourd'hui; d'où je conclus qu'elle étoit bien grosse, ou que les Ouvriers étoient à bon marché, car on n'en feroit pas faire autant aujourd'hui pour cinquante mille écus.

Hors de la Ville, dans un lieu qu'on apelle le Champ de l'Aiguile, on voit un haute Piramide, de plusieurs pierres jointes ensemble sans mortier ni ciment & soutenüe par une voute ancienne, bâtie de la même maniere, laquelle semble une petite chapelle. Les Viennois tiennent que cette Piramide avoit été élevée par un Empereur, à dessein que l'on mît ses cendres dans une Urne sur

l'extrémité de la pointe, afin d'être enſeveli par ce moyen preſque dans le Ciel. L'Archi-Epiſcopale eſt conſacrée à St. Maurice dont on y conſerve le chef. L'Archevêque prend la qualité de *Primat des Primats des Gaules*. C'eſt un Procès qu'il a avec Mr. l'Archevêque de Lion, qui a bien la mine de n'être pas ſi-tôt terminé. Vienne étoit Capitale du Dauphiné avant que le Parlement de Grenoble eût été érigé, & c'eſt de là que les Rois de France prennent la qualité de Dauphins du Viennois.

De là, continuant ma route, je vins à Grenoble, où je pris un paſſeport, dans lequel ma route y étoit marquée par Chambery, St. Jean de Morienne & Turin, ſi bien que je n'aurois pû en prendre un autre.

Je voudrois bien pouvoir vous dire quelque choſe de certain touchant les ſept merveilles du Dauphiné dont vous me demandez un article; mais il faudroit pour cela les avoir examinées moi même, & c'eſt ce que la precipitation avec laquelle j'ai été obligé de continüer ma route, ne m'a point permis. Je n'ay pas laiſſé de m'en informer à diverſes perſonnes dignes de foi, qui toutes m'ont dit les avoir vuës pluſieurs fois. Je les ay curieuſement interogées ſur les circonſtances, & je n'ai rien oublié de ce qui pouvoit ſervir à m'aſſurer de la verité. Cependant il faut vous avoüer que je n'en ſuis guéres plus ſçavant. Chacun en parle à ſa maniere & ſuivant ſes prejugez; mais fort peu conviennent entierement, & dans cette di-

diversité de raports & de sentimens, la verité se trouve tellement embrouillée qu'il est bien dificile de la démêler. Voicy toutefois ce que j'en ai pü recueillir de la conversation de beaucoup de gens. Si vous en êtes peu satisfait, ne vous en prenez pas à moi, puisque je vous dis tout ce que je sçai, & que j'ai fait tout ce que j'ai pü pour en sçavoir d'avantage. J'ai pourtant un conseil à vous donner, avant que de commencer à vous en entretenir. C'est de ne vous laisser pas trop préocuper des grandes idées que pouroient vous donner ce magnifique nom de merveilles; car, quoique ceux du païs les metent sans façon au dessus des sept anciennes merveilles du monde, parce, disent-ils, que celles là n'étoient que des merveilles de l'Art, & que celles cy sont des merveilles de la Nature, néanmoins je ne sçaurois m'empêcher de dire qu'elles ne repondent pas tout à fait à ce que l'on s'en figure d'abord. Imaginez vous donc simplement des singularitez assez curieuses, qui, parce qu'elles ne se trouvent pas communément ailleurs, & que l'on n'en peut pas bien penetrer la cause, ont été honorées du titre de merveilles par des personnes simples, & parconséquent toûjours prêtes à admirer.

La premiere de ces Merveilles ainsi entenduës, est celle de la fontaine brulante. Le plus grand nombre tient que c'est effectivement une fontaine, dont les eaux nitreuses & sulfurées entrent quelques fois dans une si grande fermentation, que l'on y peut faire

durcir des œufs, & même qu'elle jette des flames, & l'on ajoute que l'on provoque facilement ces flames en brulant de la paille au dessus, ou bien en y tirant un coup de pistolet. Il n'y a rien en cela que de fort croyable, car sans parler des eaux naturelles qui aprochent beaucoup de la chaleur d'une eau bouillante, comme celles de Bourbon, d'Aix, & plusieurs autres, on peut prouver la possibilité de ce Phenoméne par le moyen de la Terebentine preparée, & de l'esprit de nitre. Si on les mêle ensemble dans la quantité qu'il faut, on verra aussi tôt cette liqueur fermenter avec violence, & peu à peu prendre feu en sorte que l'on y poura alumer des alumettes, & même du bois commun. J'en ay vu moi même l'experience. D'ailleurs la fontaine brulante de Grenoble n'est pas la seule à qui l'on atribüe l'inflammation. On lit dans un Journal d'Allemagne qu'en l'année 1656 on en decouvrit une semblable à une lieüe de Sibinie dont l'eau est trouble & noirâtre, & bouillonne à huit ou dix pouces de hauteur. Le même Journal asseure qu'en l'année 1672 le feu s'y prit par hasard & y continüa pendant plusieurs semaines, par où l'on reconnut qu'elle s'enflamoit. Cela donna lieu à quelques curieux d'en faire de nouveau l'experience avec de la chandelle, & ils trouverent qu'elle prênoit feu comme de l'eau de vie, &, qui plus est, qu'elle le gardoit plusieurs jours avec une flame de trois pieds de haut. Voilà une decouverte qui fortifie beaucoup ce que l'on veut persuader de la

fon-

fontaine brulante du Dauphiné, & ce que S. Augustin même en a dit quelque part. Le Livre qui porte pour titre *les Merveilles du Dauphiné* n'en parle pas autrement, & enfin c'est l'opinion la plus generalement reçüe. Cependant il y a des gens à Grenoble même qui nient formellement que ce soit une eau inflamœable. Ils disent de plus qu'à proprement parler ce n'est point une fontaine, mais seulement un écoulement des eaux de la Montagne qui proviennent des pluies & des neiges foudües; d'ou vient aussi que cette pretendüe fontaine est beaucoup plus haute au Printems & en Autonne, que dans les autres saisons de l'année. Ils conviennent pourtant que ce n'est pas tout à fait sans raison, que cette eau porte le nom de Fontaine brulante; mais ils pretendent qu'on explique le terme trop à la lettre. Un homme de qualité & de bon sens, qui est dans ce sentiment, & qui croit être fondé sur un examen fort exact, m'en fit il y a quelques jours la description entiere telle que vous la trouverez ici.

A deux lieües & demie ou trois lieües de Grenoble, tout auprés de la Riviere de Grece, & un petit quart de lieüe au dessus du village de Vif, il y a quelques Montagnes, & entre ces Montagnes, un vieux rocher vers le pied duquel on remarque plusieurs crevasses. Les plus considerables sont justement à fleur de cet écoulement d'eau que l'on apelle fontaine; si bien que dans le Printems ou dans l'Automne qui sont des tems de pluie, les eaux croissent jusques à la crevasse & entrent quelque peu de

dans; au lieu qu'en été il arrive souvent qu'elles sont à sec. Il est vray qu'il en sort quelques fois des flames, plusieurs personnes asseurent l'avoir vu, & d'ailleurs quand on n'en auroit point de temoins occulaires, on ne laisseroit pas d'en juger ainsi par les noirceurs fuligeneuses qui paroissent autour de ces trous, & qui sont des indices certains de feu & de fumée. On demeure d'accord de tout cela, mais on ne voit nulle necessité à croire que ces flammes si violentes ayent pour cause & pour aliment, une eau qui hors ce tems-là est toûjours froide & ne differe en rien de l'eau commune. On trouve qu'il est plus naturel de les attribuer aux mines de souffre & de bitume, & voici comme on raisonne.

Il y a peu de Montagnes qui n'ayent des concavitez interieures, du moins on ne sçauroit disconvenir qu'il y en a quelques unes. Supposons donc que celle ci soit du nombre, & qu'au dessus de sa concavité il se rencontre beaucoup de souffre; il est certain que les exhalaisons qui monteront en haut, doivent former avec le tems une espece de croute de fleur de souphre contre la voute, & que cette fleur de soufre venant à s'incorporer avec le nitre, qui découle toûjours de la Montagne, produira une matiere trés propre à s'enflamer au moindre mouvement. Au reste le Phenoméne de la Fontaine brulante n'a point de circonstance ni de difficultez que l'on n'explique facilement par le moyen de cette hipotése. Les évaporations irregulieres des flames qui sortent de ces trous, seront des suites necessaires des inflammations accidentelles & irregulieres de cette matiere, & comme les ouvertu-

res

res de la montagnes ſont les paſſages les plus commodes, elles ne doivent point faire d'effort pour s'en ouvrir d'autres. Pour ce qui eſt de la chaleur extraordinaire de l'eau dans le tems de la plus grande exhalaiſon de ce feu, & de la plenitude de la Fontaine, bien loin qu'on puiſſe y trouver un ſujet d'étonnement, c'en ſeroit un veritable ſi l'eau qui eſt contenüe dans la cavité de ces trous, conſervoit ſa froideur naturelle malgré l'activité du feu qui l'agite.

Voila en peu de mots l'un & l'autre ſentiment. Ils ſont tous deux probables; cependant ils ne peuvent être tous deux bien fondez. N'eſt il pas étonnant que l'on ne puiſſe convenir ſur une choſe de fait, & que l'on peut examiner pour ainſi dire tous les jours ?

La ſeconde Merveille du Dauphiné, c'eſt la Montagne de l'Aiguille dans le Canton de Trieves. C'eſt un Montagne qui paroît montée ſur pluſieurs autres dont elle termine la hauteur, & la ſienne propre l'eſt par un Donjon naturel qui ſemble plûtôt une Tour artificiele, que la cime d'une Montagne. Il eſt extrémement haut & tellement eſcarpé qu'à le voir, on ne ſçauroit juger ni croire qu'il ſoit poſſible à une Créature humaine d'y monter. Cependant on m'aſſure que dans les Archives de la Chambre des Comptes de Grenoble, on voit un acte par lequel il eſt verifié que le Roi de France Charles ſeptieme étant venu dans le pays, crut apercevoir quelques animaux à quatre pieds au haut de ce Donjon, & que pouſſé de curioſité, il y fit monter un

Echelleur qui tant par machines que par échelles, & par l'aide de ses mains, & de ses pieds parvint enfin jusques au haut, où le Roy & toute sa Cour le virent trés distinctement. L'Histoire dit que cet Echelleur, (le Roy des Echeleurs sans doute) y trouva des Chamois, des Chévres, des Moutons & plusieurs autres Bêtes sans qu'on puisse sçavoir ni deviner comment elles y étoient montées, à moins que par la hauteur de la Montagne, elles ne se fussent sauvées du Deluge universel & conservées depuis par voye de generation. J'ay vu moi même des gens qui ne craignoient point de m'assurer qu'ils y avoient remarqué de leurs propres yeux, des Bêtes paissant sur le bord. A l'Egard de l'Echeleur il raporta que le haut de cette (a) Colomne merveilleuse & naturelle, étoit une plate forme d'une lieüe de circuit ou environ, fertile en bois & en paturage & pourvüe d'une bonne source d'eau qui formoit un assez gros ruisseau.

La troisiême Merveille est un peu moins dificile à comprendre par les raisons que je raporterai ailleurs. C'est une vielle ruïne que l'on apelle *la Tour sans venin*, parce dit on qu'elle n'en soufre point. Elle fut autrefois Tour quarée, situë à une lieüe & demie de Grenoble au dela de la Riviere du Drac prés du Village de Seissen, & n'est à present que de chetives masures.

La quatrieme Merveille est la Fontaine vineuse

(a) On dit qu'il y a des Mines dans les concavitez de cette Montagne & que les Romains en ont autrefois tiré beaucoup d'or.

vineuse dans le Gapensois. On dit que c'est une eau dont le goût aproche assez de celui d'un petit vin aigrelet & qui étant mêlée à moitié avec de bon vin rouge n'en diminuë pas beaucoup la force. (*a*) Pline fait mention d'une semblable Fontaine qui étoit en l'Isle d'Andros & qui couloit tous les cinquiêmes jours de Janvier, & (*b*) ailleurs il ajoute qu'elle couloit sept jours de suite. Quelques Peres ont pretendu même se servir de son temoignage, pour prouver que tous les ans le miracle des Noces de Cana se renouveloit, & la plus grande partie du commun peuple d'Allemagne croit encore aujourd'hui que chaque jour de Noel à l'instant de la minuit, toutes les eaux du monde sont changées en vin. Il est vray que de ces exemples l'on ne peut pas tirer grande induction en faveur de la Merveille du Gapensois, mais nous en trouvons d'autres en Kirker & en Boussingaut qui sont si particulierement circonstantiez, qu'on ne sçauroit guéres les revoquer en doute. Le (*c*) premier fait la description d'une Fontaine proche *d'Almegre* en Espagne dont l'eau est pareillement vineuse & si agreable au goût, que de mille cinq cens familles qui demeurent là autour, il y en a trés peu qui boivent d'autre liqueur & le concours de ceux qui viennent y puiser est, dit-il, si grand que sur le midy elle paroît entierement épuisée. Pour celle dont parle (*d*) Boussingaut, elle est

(*a*) Lib. 2. chap. 103.
(*b*) Lib. 31. chap 2.
(*c*) Monde souterain p. 261.
(*d*) Theatre du Monde p. 324.

est à St. Baldom en Forêt & il l'apelle *la Fons fort* : voici la maniere dont il en parle. *La Coise descend de St. Galmier amenant avec elle les eaux miraculeuses de la Fons fort dont les effects donnent autant de peine à l'esprit des Philosophes & des Medecins que d'utilité au corps des habitans du lieu. Elle suplée au defaut du vin. Elle vaut mieux que le levain pour faire lever la pâte, & un verre de son eau a plus de force que toutes les receptes d'Hipocrate & de Galien pour la purgation des humeurs. Ne sont ce pas là des gens heureux? Ils n'aprehendent point que la rigueur des hivers gele leurs vignes. Ils font vendange en toutes les saisons de l'an a peu de frais, & enfin ils peuvent conserver leur santé sans diminüer leur source. Il est hors de doute, dit-il, qu'un demi septier de cette eau miraculeuse mêlée avec un peu de vin ne l'afoiblit aucunement. Au contraire elle lui donne une force particuliere qui échaufe & anime ceux qui la boivent, leur servant de remede & de preservatif contre toute sorte de maladies, pour les conduire à une belle vielleſſe. On ne peut se servir de l'eau de cette fontaine à cuire les viandes, parce quelle s'en va toute en fumée & se resout en vapeur dès qu'elle commence à bouillir.* Le Pere Kirker parle aussi de cette fontaine en passant, & n'oublie pas les eaux de Swalbach pres de Mayence qui sont si connües en Hollande.

La cinquieme merveille, est ce que l'on apelle les Cuves de *Sassenage*. Sassenage est un Village situé sur l'Isere apartenant au Marquis du même nom, & les Cuves dont je parle sont à ce qu'on dit des Fontaines qui

ont un certain acroissement & decroissement qui marque au juste la fertilité de l'année. Quand cela seroit, je ne croi pas que ce fût un sujet suffisant pour crier miracle. Les fontaines qui haussent & qui baissent selon les tems & les saisons & même selon les heures du jour, ne sont pas rares. Il y long tems que le puits du grand Caire a été apellé Nilométre par cette raison; & l'on m'a assuré qu'il y en a une semblable à Berg op Som. Voyez sur cela le Pere (e) Kirker & Pline. (f) Je ne raporte point ce qu'ils en disent, parce qu'il se trouve au raport de toutes les personnes éclairées, que les Cuves de Sassenage ne sont pas même des fontaines: de sorte que ce seroit gloser sur rien. Ce ne sont simplement que de petites concavitez en forme de Bassin qui se sont faites naturellement dans la Roche & qui se remplissent de l'écoulement des Montagnes. On croit que lorsqu'elles se remplissent bien & pour long tems, l'année sera abondante, & que quand il y a peu d'eau, ce sera le contraire. Cela pouroit bien être, parce qu'elles se remplissent suivant l'abondance des eaux qui descendent des Montagnes toûjours couvertes de neiges pendant l'hiver, & comme vous sçavez, cette abondance n'est pas indiferente à la fertilité de la Terre. Mais avec cela je serois aisément porté à croire qu'il y auroit bien de l'abus & de la superstition. Ce qu'il y a de constant c'est que dans le Teritoire de ce Village, il se trou-

(e) Monde souterain l. 5. sect. 6.
(f) L. 2. chap. 103.

trouve une grande quantité de petites pierres qui sont bonnes contre le mal des yeux, & que ceux du pays apellent à cause de cela, Pierres precieuses.

La sixiême Merveille est la Manne de Briançon. Vous sçavez Monsieur, ce que c'est que de la Manne. C'est un espéce de Gomme blanche qui est extrémement douce & même sucrée. Il y en a de deux sortes, car l'une n'est autre chose qu'une Rosée qui venant à tomber au mois de Juin sur les arbres & sur les herbes, est ensuite séchée & condensée par le Soleil, & reste ainsi blanche sur les feuilles. J'en ai vû de cette sorte en Bretagne sur les Charmiers, mais en si petite quantité que l'on n'en sçauroit faire aucun usage ; cependant elle est fort douce & agréable au goût, ce qui fait qu'on voit assez souvent des enfans prendre ces feuilles & les lécher. Quelques uns ont écrit que dans le Levant & même en Italie, cette sorte de Manne étoit si abondamment repanduë sur les arbres, les herbes & les rochers qu'on l'y cueilloit journellement pour la conserver & s'en servir ; mais la plûpart des Medecins nient cela. Quoiqu'il en soit, la Manne de Briançon n'est pas de cette espece. C'est, comme je vous l'ai dit, une maniere de Gomme qui découle des Frênes & de quelques autres arbres pendant les plus grandes chaleurs de l'Eté. Au commencement elle coule d'elle-même des feuilles & des petites branches où elle demeure attachée en petites bules, & ensuite on y fait des incisions, afin d'en avoir une plus gran-

de

de quantité. Cette Manne est si commune & si bonne au Mont Liban, dit un Auteur, que les Païsans en mangent ordinairement. Et dans tout le reste de l'Asie, aussi bien qu'en Afrique & en Amerique, il y en a eu quantité : de sorte que je ne sçaurois deviner la raison pourquoi Messieurs les Dauphinois veulent qu'une drogue si commune soit une merveille, parce qu'elle se trouve chez eux, à moins qu'ils n'en veuillent considerer la rareté par raport à l'Europe simplement, car alors ils auront quelque raison. Cependant le Briançonnois n'est pas le seul lieu de l'Europe où l'on en trouve, la Calabre en produit plus en un an, que tout le Dauphiné ne fera en dix.

Des sept merveilles du Dauphiné, en voilà six d'expliquées tant bien que mal. Il me reste encore à vous parler du Vent de Nions, qui est la septiême : mais je n'ai pas trouvé les sentimens plus conformes sur celle-ci que sur les autres, & cela me fait craindre que vous ne demeuriez fort mal satisfait de ma Relation. Ce ne sera pas ma faute au moins, car à la reserve d'aller voir les choses moi même, ce qui n'étoit pas en mon pouvoir, j'ai fait toutes les diligences possibles pour me rendre certain de la verité. Prenez vous en donc à la bizarerie des hommes en genéral, & à leur entêtement pour leurs prejugez qui les aveuglent sur les choses les plus évidentes. Quoiqu'il en soit, voici ce que j'ai pû aprendre du vent dont il s'agit.

Dans une partie du Dauphiné qu'on nom-

me les Baronnies, il y a une petite Ville nommée Nions qui est assez connüe par la grande quantité d'huile d'Olive qu'on y recueille, le terroir étant une espece de Forêt perpetuelle d'Oliviers. La Ville est située au pied d'une grande chaîne de Montagnes qui s'étendent de la jusques à Pignerol & qui semble en être la clef, puisqu'à l'une de ses portes l'on est encore dans les Montagnes, & qu'à celle qui est à l'autre bout de la Ville, on rencontre la Plaine qui n'est presque plus interrompüe jusques aux Pirennées. Les Montagnes au pied desquelles la Ville de Nions est située sont si prés les unes des autres, qu'à peine laissent elles le Passage libre à une petite Riviere qu'on nomme Egues qui passe à Nions, où l'on voit un fort beau Pont d'une seule Arcade, apuyé des deux côtez sur deux Rochers qui sont au pied des Montagnes. A la droite de la Riviere & du Pont, est bâtie la Ville de Nions, qui est entierement commandée par une Montagne séche & aride, ou pour mieux dire par un grand Rocher fort droit & si haut que pour arriver au sommet, il faut bien une petite demi-heure. C'est de ce Rocher que sort le vent de Nions, apellé par ceux du Païs le *Pontias*, comme qui diroit vent du Pont, parceque le commun Peuple croit que ce fut St. George qui, à l'exemple d'Ulisse, l'aporta dans son Gand de la Mer du Pont & qu'il l'enferma dans un trou d'où il ne sort plus que par permission. Plusieurs Auteurs en ont parlé d'une maniére qui se raporte

assez

assez à l'opinion générale, & entr'autres le Pere Kirker dans son Monde souterain & dans son Voyage de Toscane. Il donne même (*g*) l'estampe d'une Montagne voisine de Tarni dans l'Etat Eclesiastique qui est fort semblable à celle de Nions. Elle ne semble formée que de grands rochers entassez les uns sur les autres qui laissent entre deux, des fentes & des crevasses par où sort le vent. Mais ce qu'il y a de particulierement remarquable ; c'est que les habitans de Coesio petite Ville bâtie sur le penchant de la Montagne, ont eu l'adresse de captiver le vent par le moyen de certains canaux qui le conduisent jusques dans leur Ville, & qui le distribüent ensuite par tous les quartiers, avec autant de facilité & d'égalité que de bons Aqueducs pouroient conduire & distribüer leau dans les lieux pour lesquels ils sont destinez. Le même Auteur raporte les exemples de plusieurs autres pareilles Montagnes lesquelles il apelle Moutagnes Eoliennes.

Pierre Guison (*h*) Docteur en Droit & en Medecine parlant de celle de Nions, asseure que les habitans ayant voulu boucher le trou en y faisent une muraille de brique, elle fut renversée & emportée par l'impétuosité du vent. Sur quoi m'étant informé à plusieurs personnes de Nions, j'apris qu'il n'étoit pas bien verifié que ce trou eût jamais été bouché, mais que si l'on vouloit s'en raporter au discours du vulgaire, il est vrai qu'on l'avoit essayé

(*g*) L. 2. p. 115.
(*h*) Auteur cité par le Pere Kirker l. 4. c. 10.

essayé une fois, ce qui avoit causé la mort de tous les Oliviers du Païs, de maniere qu'on fut obligé de le rouvrir. A ce conte là, Pierre Guison n'auroit pas eu de bons Memoires ; car il oublie la principale circonstance du fait & en supose une autre que la tradition n'avoüe point.

Au reste ceux qui en parlent avec le plus de connoissance, disent que ce vent ne sort pas d'un seul trou, mais de plusieurs qui sont dispersez dans la pente de la Montagne & qui sont de differente grandeur & figure. De la maniere dont ils dépeignent la Montagne, elle doit être assez bien pourvüe d'ouvertures & de fentes, car ce n'est proprement qu'un amas confus de grands Rochers plats, mis fort irreguliérement les uns sur les autres. Cela vient sans doute de ce que les pluies ayant detrempé la terre par succession de tems, l'ont emportée vers le bas & ont laissé les Rochers dépoüillez. Ce qui confirme cette pensée, c'est que l'on voit encore de lieu en lieu de grandes pieces de Rocher qui ont roulé dans le fond de divers particuliers, où elles se sont arrêtées, parce que le terrain y étoit plat & uni.

Vous venez de voir déja deux ou trois sentimens diferens au sujet du vent celebre de Nions, lesquels néanmoins s'accordent dans le point principal, sçavoir que ce vent sort des trous & des ouvertures de la Montagne ; mais en voici un plus subtil qui les contrarie tous & qui merite d'autant plus de reflection, qu'il vient d'un homme versé dans la Philosophie, & qui de plus a fait

un

un long ſejour à Nions. Pour ne rien changer à ſa penſée je raporterai ici mot pour mot le Mémoire qu'il voulut bien me donner, lorſque je le conſultai ſur cette matiére.

„ J'ai été pluſieurs fois au haut de cette
„ Montagne, ſoit par curioſité, ſoit pour y
„ boire les eaux d'une petite Fontaine qu'on
„ y trouve & que les gens du Pays croyent
„ être très ſalutaire, quoiqu'elle n'ait au-
„ cun goût particulier, ſeulement remar-
„ que-t-on qu'elle eſt plus legére que celle
„ des fontaines qui ſont plus baſſes, ce dont
„ il n'eſt pas dificile d'expliquer la raiſon.
„ J'ai viſité ſeul & accompagné d'autres
„ Philoſophes tous les trous que j'ai pû
„ trouver dans la Montagne; & dont il n'y
„ en a aucun qui ſoit aſſez grand pour y pou-
„ voir entrer. Je n'ai jamais aperçu qu'il
„ en ſortît aucun vent dans le tems même
„ où l'on ſentoit ce vent particulier ſoufler
„ avec aſſez de véhémence. Il eſt vray
„ qu'ayant interrogé un Hermite qui habi-
„ te au haut, il me montra un trou prés
„ de ſa Maiſon d'où il diſoit qu'il ſortoit du
„ vent quelquefois; mais comme c'étoit
„ un pauvre ignorand qui de valet s'étoit
„ fait Hermite ſans connoiſſance, & qu'il
„ chanceloit dans toutes ſes réponſes, il
„ n'y a point de fond à faire ſur tout ce qu'il
„ dit. Il me ſouvient même qu'un habile
„ Philoſophe qui y étoit un jour avec moi,
„ lui ayant demandé ſi ce vent au ſortir du
„ trou étoit froid ou chaud, il répondit qu'il
„ étoit chaud, ce qui eſt poſitivement con-
„ tre la verité puiſqu'on ſent journellement
le

„ le contraire dans toute la campagne, & „ fait voir que ce bon Hermite n'avoit „ d'autre dessein que de rendre le lieu de „ son séjour, recommandable. Une preu- „ ve que ce vent ne sort pas de ces trous, „ c'est qu'étant sur le penchant de la mon- „ tagne du côté qui regarde la plaine, on „ ne laisse pas de sentir ce vent dans la pen- „ te oposée & dans l'entre deux des Mon- „ tagnes où l'on en devroit être tout à fait „ à labri.

„ Voici donc ce que j'ai remarqué de „ plus certain sur tout cela, c'est qu'ef- „ fectivement il y a dans le terroir de la „ Ville de Nions, un certain vent particu- „ lier qui s'étend assez loin, selon qu'il est „ plus fort ou plus foible, & même quel- „ quefois dit on jusqu'à Orange, qui en est „ à six grandes lieües. Ce vent soufle pres- „ que tous les jours, à moins qu'il n'en re- „ gne quelqu'autre plus violent de l'Quëst „ ou du Sud, car on n'est guéres exposé au „ vent du Nord dans le territoire de Nions. „ Ce vent ne se léve pas toûjours aux mê- „ mes heures. C'est ordinairement depuis „ la minuit jusques au jour : je ne croi pas „ qu'il se léve jamais avant ce tems là. Il „ finit ordinairement sur les neuf, dix, „ ou onze heures du matin, selon les sai- „ sons. Ce vent est frais, ce qui fait que, „ quoique le pays soit extrémement chaud, „ cependant, les matinées sont toûjours „ faîches. L'hiver y est assez froid, & ceux „ qui cüeillent les Olives vers le mois de „ Decembre sont obligez à faire du feu à la cam-

„ campagne du moins le matin, pour pou-
„ voir travailler, car les aprés-diné ce vent
„ ayant cessé, il fait ordinairement fort
„ beau, & l'on n'a pas besoin de feu.

„ La conjecture que j'ai sur ce vent par-
„ ticulier, est qu'il peut bien venir du soleil
„ qui d'ardant ses rayons de ce côté là ra-
„ refie l'air, & le fait couler du côté de la
„ plaine où il a plus d'espace pour s'étendre.
„ Je croi pouvoir expliquer par ce moyen
„ tout ce que j'ai dit de ce vent, à l'égard
„ de son lever diferend, de sa durée, & de
„ toutes ses autres propriétez. Il ne doit
„ pas se lever avant minuit, par exemple, par-
„ ce qu'alors le Soleil étant occidental à
„ l'égard de ces Montagnes, il ne peut
„ avoir aucune force pour rarefier l'air &
„ le faire couler de ces Montagnes dans la
„ plaine. Il doit se lever plûtôt l'été, &
„ le contraire doit ariver l'hiver, parceque
„ le soleil se léve plûtôt l'été que l'hiver,
„ & s'il y a quelque irregularité dans tout
„ cela, on la peut atribüer à deux causes
„ principales. L'une est le combat de ce
„ vent avec quelques autres vents qui re-
„ gnent alors, & l'autre se tire de ce que
„ le Soleil est quelques fois couvert de nüa-
„ ges & quelques fois fort serein. Je croi que
„ si l'on faisoit de semblables remarques
„ ailleurs, on y trouveroit de semblables
„ vens particuliers, ou si l'on n'y en trou-
„ voit pas de tels, cela viendroit de ce que
„ les Montagnes ne seroient pas situées à
„ l'égard de la route du soleil comme le sont
„ celle de Nions.

Il

„ Il n'eſt pas neceſſaire de dire aprés ce-
„ la, que la Tradition qui veut que le trou
„ d'où ſort ce vent ait été autrefois bouché,
„ eſt une pure fable. On recueille aſſez de
„ ce que je vien de dire, que ce vent ne
„ ſort d'aucun trou, & n'eſt ſelon toutes
„ les aparences qu'un air raréfié par le re-
„ tour du ſoleil ſur l'horiſon.

C'eſt aſſez diſcourir de Merveilles, parlons un peu de choſes plus communes. J'ai remarqué que dans la plus grande partie du Dauphiné, ſurtout du côté d'Orange auſſi bien que par tout le Languedoc & la Provence, on trouve beaucoup d'inſectes de toutes ſortes, & entre les inſectes une infinité de Scorpions qui incommodent extrémement les habitans, quoique leur piqueure ne ſoit pas mortelle, pourvu que l'on y remedie. Le plus grand mal qui en arrive d'ordinaire, eſt une douleur aſſez aigue avec une petite enfleure qui ſe forme d'abord ſur le lieu ou le Scorpion a piqué. Dès qu'on s'en aperçoit, il ne faut qu'écraſer le Scorpion ſur la playe, ou ſeulement la baſſiner avec de l'huile de Scorpion & bientôt aprés on eſt entierement gueri. Le Pere Kirker dit que les Serpens ne ſont point venimeux dans les païs Septentrionaux, qu'il y en a même dans les Alpes de Baviere qui ne font aucun mal, mais qu'à meſure que l'on s'aproche de la Ligne ils deviennent pernicieux. C'eſt d'où vient, dit-il, qu'en Dauphiné, en Languedoc & en Italie on guerit la piqueure qu'ils font en les écraſant ſur la playe, mais que l'on en guerit dificilement ſous la zône torride, parce

que

que leur venin y eſt dans ſa plus grande force. Cette obſervation eſt fort curieuſe : cependant elle ne s'accommode point avec l'experience qui fait voir que ces inſectes ne ſçauroient vivre dans les Illes de Malthe, de Scicile, ni d'Ivica. Le Scorpion a d'ordinaire huit piés, outre les deux bras, & une queüe formée de cinq ou ſept nœuds & terminée par un ou deux aiguillons où reſide le venin, mais il y en a de bien plus d'une eſpece. Le Pere Kirker dit qu'il y en a d'ailez dans la Mauritanie, leſquels proviennent de certaines fourmis ailées qui ſe changent en Scorpions. Elian & Pline, aprés Apollodorus, en comptent de neuf ſortes ; de grands comme aux Indes, d'ailez comme en Afrique, d'autres ſans queüe, d'autres rouges, d'autres vers & d'autres noirs.

Outre les Scorpions, le Dauphiné eſt plein de crapauts très nuiſibles. On y en trouve de ſi larges que l'on auroit peine à les couvrir avec un bonnet de raiſonnable grandeur. Ces crapauts ſont ſi venimeux que, quand on les tüe, ce que l'on fait toûjours de loin à coups de pierre, on eſt néanmoins obligé de detourner la tête, de peur que quelque goute de venin ne jaliſſe au viſage, ce qui pouroit cauſer de fâcheux accidens. On y trouve auſſi une prodigieuſe quantité de Serpens dont quelques uns ne ſont guéres moins gros que la jambe d'un homme. Ces Serpens ne font ordinairement point de mal à ceux qui ne leur en veulent point faire, mais quand on les irrite ils

ils ſont dangereux. Un ami m'a dit qu'il en avoit vû un des plus gros qui avoit pourſuivi un petit garçon de douze à quinze ans l'eſpace de plus de trois on quatre cens pas, & qu'il l'auroit aparament ateint ſans un Berger qui ſurprit le ſerpent au paſſage d'une haye & qui le tüa. Comme les habitans ſont dans une continuelle guerre contre ces ſerpens, & qu'ils en tüent autant qu'ils en atrapent, les ſerpens ſe tiennent fort ſur leurs gardes pour éviter leur rencontre. Quand ils entendent venir quelqu'un, ils entortillent leur queüe pour leur ſervir de ſoutien & ſe dreſſant & levant la tête, ils écoutent de quel côté l'homme vient. Le tems où ils ſont le plus dangereux c'eſt quand ils frayent, car alors l'inſtinct généralement repandu dans toutes les bêtes, les animant à la defence de leurs femelles ou de leurs petits, les rend fort méchans. Lors qu'on a le malheur d'en être pourſuivi, il ne faut pas fuïr tout droit devant eux, car il n'y a guéres d'hommes qu'ils n'atrapaſſent, parce qu'ils font de fort grand ſauts: il faut fuïr obliquement & par détours, ce qui leur fait perdre du tems & donne moyen de ſe ſauver. Voila comment les Dauphinois & les Languedociens en uſent quand les ſerpens ſont irritez, mais ſi par haſard ils s'en trouvent ſurpris ſoit en dormant ou autrement, & que le ſerpent leur ait lié les jambes de ſa queue, ils demeurent tranquiles ſans ſe remuer jusques à ce qu'il ſe délie, & il s'en va d'ordinaire ſans piquer l'homme. On peut auſſi lui preſenter du lait doux,

doux, il y vient d'abord, & l'on s'eſt quelque fois ſervi de cet expedient avec ſuccès pour faire ſortir des ſerpens, qui étoient entréz par la bouche, dans l'eſtomac de quelques perſonnes endormies. Ces inſectes aiment ſi fort le lait que l'on en a vû ſouvent qui étoient atachéz au pis des vaches. On en dit une autre choſe fort remarquable, c'eſt que, quelques venimeux qu'ils ſoient, ils ceſſent d'être mal faiſans dés qu'ils ſont dans l'eau en ſorte que l'on peut les manier ſans crainte d'en être endommagé. La même choſe arive aux eaux de Digne en Provence où les ſerpens tombent quelque fois par pelotons ſur ceux qui les prennent ſans que jamais aucun en ſoit ni mordu ni ofenſé, mais il eſt à croire que cela n'eſt vray qu'à l'égard d'une ſeule eſpece qui ſe plaît dans l'eau.

Ces Provinces fourmillent encore d'une autre ſorte de reptiles fort dangereux. Ce ſont de gros Lezarts verts & jaunes. Non ſeulement ils ſont venimeux & mechans, mais ils font une grande deſtruction de lapins, & ce qu'il y a d'étonnant c'eſt que quoï qu'ils ne ſoient pas fort gros, ils avalent quelquefois un lapin de trois quartiers tout entier : on en a trouvé de tels dans leur ventre. Quand ces inſectes ont mordu quelque choſe, ils ne quitent jamais priſe, & c'eſt en quoi ils ſont d'autant plus à craindre. Au reſte il ne manque ici ni Punaiſes, ni Araignées, ni Couſins incommodes, ni Frelons, ni enfin, comme je vous l'ai dit, aucune ſorte d'inſecte.

Ce n'eſt pas tout, le païs eſt afligé de di verſes maladies qui font extrémement ſouf frir les hommes. La Phtiſie ſur tout y eſt auſſ commune & auſſi maligne qu'en Angleter re, & ce n'eſt que par le moyen d'un grand précaution & d'un régime de vie fort exać que la plus part des habitans s'en garan tiſſent. Il y regne encore deux autres ſor tes de maladies, moins dangereuſes, à la ve rité, mais en recompenſe beaucoup plu: univerſelles. La premiere leur eſt commun avec tout le Languedoc, la Provence & partie de la Bourgogne; & la ſeconde avec la Savoye, l'Auvergne, le Rouſſillon, la Catalogne, le Tirol, & généralement parlant avec tous les pais de Montagnes. Le premier mal eſt celui que les Anciens apelloient *Incube*, & les Grécs *Ephialtes*, parce qu'ils croyoient, quand ce mal les prenoit, que c'étoient des Faunes, Satires, Silvains, ou autres Incubes qui les venoient embraſſer la nuit. Effectivement quand on eſt ſurpris de ce mal, ce qui n'arive jamais qu'en dormant, on s'imagine toûjours être chargé ſur tout le corps d'un poids extraordinaire, ou plûtôt on ſe croit ſaiſi par quelque eſprit qui ſe rend Maître de la perſonne & de tous les membres, en ſorte que l'on ne ſauroit plus les remüer quoi-que l'on vienne à s'eveiller, juſques à ce que ce mal ſoit paſſé. Ceux du païs le nomment Sauteur & le menu Peuple croit encore aujourdui que ce ſont des malins eſprits qui viennent tourmenter les gens de cette maniere. Cependant ce n'eſt autre choſe qu'une op-
preſ-

pression causée par une vapeur épaisse & froide, qui remplit les ventricules du cerveau, & empêche l'action des esprits animaux qui n'étant plus portez aux nerfs avec la même rapidité, ne leur laissent plus la puissance de se mouvoir comme auparavant.

A l'égard du second mal, que je vous ai dit être fort ordinaire dans les païs de Montagnes, c'est un espece de Loupe qui vient toûjours à la gorge tant des hommes que des femmes. Elle paroît d'abord comme une petite glande ronde, ou bien elle semble simplement un double menton ; mais dans la suite du tems elle croît si extraordinairement, qu'elle devient grosse comme la forme d'un chapeau, & souvent d'avantage. Quelques fois même il s'en forme jusques à trois ou quatre qui pendent sur l'estomac, ce qui, outre la difformité, incommode beaucoup ceux qui les ont, & le pis est qu'il n'y a point de remede à ce mal, sinon de couper la loupe ; remede qui le plus souvent cause la mort du malade. On en attribüe généralement la cause aux mauvaises eaux, & sur tout aux neiges fondües, & ce qui le fait croire ainsi, c'est que les trois quarts & demi de ceux qui s'en trouvent ataquéz sont, de pauvres gens qui n'ont pas moyen de boire du vin. Ce mal est si général que de dix païsans ou païsannes, il n'y en a pas sept qui en échapent. On l'apelle communément *Goüetre*, mais les Medecins le nomment du mot Grec *Broncocelé*. C'est cette même maladie que Juvenal designe en quelque endroit en ces termes :

Quis tumidum guttur miratur in Alpibus.

Il y a long-tems que je vous entretiens du Dauphiné, ſans vous avoir rien dit de Grenoble en particulier. Ce n'eſt pas que je l'aye oublié, mais le fil du diſcours ne l'a pas permis. Cette Ville eſt ſitüée ſur l'Iſere dans un Vallon, que je ne ſaurois dire agréable, vû l'averſion naturelle que j'ai pour tous les païs de Montagnes. Elle eſt devenüe Capitale du Dauphiné depuis que Charles VII. y inſtitua un Parlement. Le païs fut donné au Roi Philippe de Valois, par Humbert dernier Prince de Dauphiné, à condition que de là en avant le preſomptif heritier de la Couronne, prendroit le titre de Dauphin du Viennois, comme je l'ai déja dit, & porteroit les armes écartelées de France & de Dauphiné, qui ſont d'or au Dauphin d'azur, crêté, barbillé & oreillé de gueulles. Le Tombeau d'André fils de ce Humbert eſt dans l'Egliſe des Dominicains, qui donne ſur la place de Grenette, la plus belle de Grenoble, tant par ſa grandeur, que par les bâtimens dont elle eſt ornée. Le Palais du Parlement en eſt le principal & le plus beau. On y entre par une Cour bordée de boutiques. La ſtructure en eſt antique, & les chambres trés bien parées. Aprés cela on peut voir la maiſon du Gouverneur, qui eſt grande & d'une vuë fort agreable. L'Egliſe Epiſcopale de nôtre Dame, eſt encore une piéce d'Architecture remarquable par ſon ancienneté. Avec tout cela ce qui rend la Ville de Grenoble con-

considerable, n'est assûrément pas ce qu'elle a de bâti. Pour en connoître l'agrément, il faut y demeurer quelque tems. On y verra une quantité de Noblesse qui ne sent point la Province, & qui au contraire peut servir de modéle pour la civilité & l'art de se bien mettre; si bien qu'au bout d'un ou deux mois on est étonné de trouver dans le fond de ces montagnes la politesse la plus rafinée de la Cour. La célébre Chartreuse de S. Bruno, connuë sous le nom de Chartreuse de Grenoble, est aussi dans les montagnes à quelques lieües de la Ville. Il faut monter six heures pour y aller, par des chemins, où je suis bien assûré que jamais charette, ni chariot ne se verront, à moins qu'on ne les fabrique sur la place. On n'y va que sur des mulets, qui sont fort communs & les plus beaux du monde en ce Païs ici. Ces montagnes qui semblent n'étre faites que pour les Loups & les Sangliers, sont pourtant habitées par quelques humaines créatures. Il est vrai que ces gens là aprochent autant de l'Ours que de l'homme. Ils portent un habit extrémement grossier qui dure toute leur vie. Il est d'une certaine étofe roussâtre, de l'aipaisseur de deux écus, & dont la trame est d'un fil gros comme de la ficelle. Ces pauvres miserables vivent dans une privation de tous plaisirs, qui fait compassion; mangeant du pain dont nos chiens ne voudroient pas (heureux encore quand ils en ont) beuvant de l'eau, demeurant nuit & jour, & faisant toutes leurs affaires

dans une miserable chaumiére, parmi les bœufs, les vaches, & les pourceaux, qui sont leur ordinaire compagnie : & enfin n'ayant pas la moindre connoissance de ce qui se passe dans le monde.

La Charteuse est un desert si afreux, que l'on ne sçauroit éviter de tomber dans une profonde mélancolie lors qu'on y entre. Le lieu où elle est bâtie est entre deux hautes montagnes ; si roides qu'a peine une muraille peut elle être plus droite. Elles sont hérissées de pins & de rochers, & dans le fond il y a un torrent, qui court avec une impétuosité, & un bruit qui acheve d'étonner l'esprit. Comme il seroit impossible de marcher le long de ces montagnes sans se precipiter en bas, les Moines ont pris soin d'y tailler un chemin, qui ne peut que leur avoir coûté beaucoup ; de sorte que dépuis les ponts qui renferment leur clôture, jusques au Couvent, on peut aller presentement avec assez de commodité, aux montées & aux descentes prés. Ces ponts sont justement aux deux bouts dans les lieux les plus étroits, particulierement celui qui est du côté de Grenoble. Il traverse d'une Montagne à l'autre, quoiqu'il n'ait qu'une petite arcade, sous laquelle passe le torrent dont j'ai parlé. Les Moines ont fait bâtir au bout de ce pont, une petite maison qui en defend le passage, que dix hommes peuvent garder contre cent mille. Il n'est guéres plus facile d'arriver à la Chartreuse de l'autre côté, ainsi ce poste peut être consideré comme trés fort : mais l'utilité n'en

n'en ſeroit pas grande ; c'eſt pourquoi je ne penſe pas qu'on s'aviſe jamais de s'en ſaiſir. Quand on a paſſé cela, on trouve une eſpece de prairie, ou de vallon large de cent pas, & long d'un bon quart de lieuë. C'eſt là que la Chartreuſe eſt bâtie, les Moines y ont depenſé des ſommes immenſes, ſans avoir pû réuſſir à en rien faire de fort beau, le terrain ne le permettant pas. Ils y font encore bâtir tous les jours, & ils le peuvent faire aſſez commodément, parce qu'ils ont le bois, la pierre & les ferremens ſur le lieu même, & que tout cela ſe travaille par des moulins, qui tournent par le moyen d'un petit torrent qui paſſe auprés du Couvent & qui leur fournit de l'eau abondamment. Ce Monaſtere a trois cens mille livres de rente, dont je ne ſçaurois croire qu'il mange la moitié, quoique les Moines ſoient obligez de tout faire venir de Grenoble ſur des mulets, & qu'ils ne ſe traitent pas mal : mais on fait bien des choſes pour trois cens mille livres. D'abord que j'y fus arrivé, le Pere qui a ſoin des Etrangers, me fit entrer dans une chambre qu'on apelle l'hôtelerie. On y alluma auſſi-tôt un bon feu. C'étoit la meilleure reception que l'on me pût faire, car j'avois ſouffert un extrême froid dans les Montagnes. Un moment aprés le Pere Prieur vint me faire civilité & me donna un Religieux, qui ſoupa avec moi & qui ne me quita point juſques à mon depart. Comme il étoit encore d'aſſez bonne heure, j'eus le tems, aprés m'être bien chauffé, de viſiter toute la Maiſon. Le

Pere me fit voir premierement l'Eglise qu
est longue & étroite, faute de place. Le
murailles en sont revétuës de bois comme
dans les autres apartemens, à cause de l'humidité du lieu qui non seulement gâte les
Peintures & les Ornemens, mais qui cause
aussi quelque fois de grandes maladies aux
Peres. Nous visitâmes ensuite la Sale du Chapitre général, lambrissée comme l'Eglise,
& parée de quelques Tableaux, entre lesquels je remarquai un martire des Chartreux
en Angleterre, qui est fort beau. De là
nous passâmes dans l'apartement du Roi,
& celui de Monsieur l'Evêque, dans lesquels ils reçoivent les personnes d'un rang
distingué, car tous les autres vont à l'Hôtelerie où l'on m'avoit mis. Ces apartemens
sont propres & joliment meublez, quoique
sans magnificence. Ce que je trouvai de plus
beau dans leur maison, est la Chapelle des
Novices, toute de marbre trés curieusement travaillé, avec des bas-reliefs & des
peintures. Il y a aussi sur l'Autel un Tabernacle d'ambre, qui est une piece de prix,
donnée par un Polonnois. Leur Cloître
ne pouvant pas étre quarré comme les autres, n'a qu'une seule rangée de Celules, de
plus de trois cent pas de longueur. Aprés
que j'eus consideré tout cela à loisir, le Pere me conduisit dans ma chambre, où l'on
nous servit à souper en poisson, car on ne
mange point de viande dans leur maison, &
l'heure du repos étant venuë, nous nous separâmes.

Le lendemain matin sur les nœuf heures,

res, il vint me retrouver, pour me conduire au lieu de la pénitence de Saint Bruno, qui eſt au haut de la montagne dans un lieu de trés dificile accès, & ſi froid qu'il ne paroît pas poſſible que des hommes y ayent habité. Cependant ces Peres diſent que Saint Bruno y a demeuré toute ſa vie, lui & ſes ſix compagnons, dans des grotes taillées dans la Roche qu'on me fit remarquer. Il y a preſentement une fort belle Chapelle, enrichie de pluſieurs Tableaux, & particulierement du ſien, qui eſt d'une beauté achevée. On y voit auſſi un rocher ſur lequel ils pretendent que l'Ange lui aparoiſſoit tous les jours, & lui aportoit ſa nourriture. Aprés ſa mort, ſes compagnons, dont le zele n'étoit aparamment pas ſi fervent que le ſien, furent obligez de quiter cet hermitage, & de deſcendre une demie lieuë plus bas où eſt aujourd'hui le Monaſtere, ce qui leur fut permis par St. Pierre lui même, qui leur aparût & leur promit l'aſſiſtance de la Vierge, pourvû qu'ils reciταſſent tous les jours ſon ofice.

Ces Peres vivent dans une retraite & un renoncement au monde & à eux mêmes, digne d'admiration. Renfermez dans la ſolitude de leurs montagnes, ils ne s'occupent uniquement qu'à la priere, à la contemplation, & à la pénitence; ſans prendre aucune part à ce qui ſe fait ſous le ſoleil, dont ils ignorent juſques aux évenemens les plus conſiderables & les plus éclatans. Ils ne mangent jamais de chair, jeûnent les trois quarts de l'année, ſe donnent la diciplіne

pline deux fois la semaine, portent le Cilice, passent noeuf heures tous les jours à l'Eglise : observent un silence perpetuël, & enfin s'infligent à eux mêmes des mortifications volontaires, & qui sont aussi rudes que fréquentes ; de sorte que si ces gens là sont damnez, ont peut dire qu'ils ont acheté l'Enfer, au même prix que les Saints aquiérent le Paradis. Comme ce lieu m'avoit inspiré une mélancolie dont je n'étois plus le maître, je fis pendant toute la nuit de serieuses reflexions sur la vanité du monde, qui s'efacerent dés que j'en fus dehors, & que j'eus pris l'air de la campagne du côté de Chamberi. On passe pour s'y rendre dans un chemin magnifique, que Charles Emanuel Duc de Savoye, fit tailler dans le roc, pour faciliter le commerce à ses Sujets ; comme cela se voit par une inscription attachée avec ses Armes au rocher qui sert de muraille. Tout le chemin depuis la Chartreuse jusques là, n'est bordé que de precipices & de rochers qui vomissent mille Torrens impétueux, avec un bruit épouvantable. Mais quand on a passé cet endroit, on trouve une route plus agreable qui reveille un peu les sens, & l'on arrive insensiblement à Chamberi. C'est la Capitale du Duché de Savoye, située entre les Montagnes sur les petites rivieres d'Orbane & d'Esse ; elle releve pour le spirituel de l'Evêché de Grenoble. Pour le temporel il y a un Senat ou Corps de justice, comme seroit un Parlement en France, qui juge toutes les causes civiles & crimi-

nel-

nelles. Sa jurisdiction s'étend sur tout le Duché. C'est tout ce que je puis vous dire de cette Ville, qui n'est au reste ni grande, ni forte, ni belle. J'y pris un Passeport de Monsieur le President, & continuant mon chemin, je passai par Montmeillan qui n'en est éloigné que de deux lieuës. C'est une Forteresse presque imprenable, autrement que par la famine, ou par le manque de provisions. Elle est bâtie sur la pointe d'une petite montagne qui s'éleve au milieu d'un valon comme un pain de sucre. Pour la Ville qui est en bas, ce n'est qu'un mechant trou, bien moins considerable que mille Villages que nous avons en France. S. Jean de Morienne, où je me trouvai le lendemain, n'est guéres plus beau quoi qu'il soit honoré d'un Evêché. J'y pris aussi un passeport que Monsieur le grand Vicaire me fit bien payer: il est vrai qu'il m'a servi pour toute la Savoye, sans que j'aye été obligé d'en prendre d'autre jusques ici. Deux jours aprés j'arrivai au Village de Lânebourg situé justement au pied du Cennis. C'est ce Mont fameux par sa hauteur, qui surpasse celle de toutes les autres Montagnes des Alpes, & par un Lac profond qu'on trouve au milieu de sa surface. Il faut monter une lieuë & demie pour y arriver, aprés quoi l'on trouve une plaine d'une bonne lieuë, dans laquelle il y a une auberge où l'on peut, non pas se rafraichir, car je vous assûre qu'on n'en a pas besoin, mais plûtôt se rechaufer; particuliérement quand on y passe dans la saison où nous

ſommes. Il y a des abîmes de neiges de côté & d'autre, & outre cela il y ſoufle un vent ſi froid & ſi coupant qu'on a bien de la peine à le ſuporter. Aprés que j'y eus reposé une heure, je remontai ſur mon mulet, car on ne ſçauroit paſſer le Mont Cennis ſur d'autres voitures, & je le deſcendis avec autant de peine que je l'avois monté. Le ſoir j'arrivai à Suze petite Ville frontiere du Piémont ſituée au pied d'une Montagne, à l'entrée d'une vaſte & fertile Plaine qui conduit juſques à Turin. L'air de cette Plaine eſt pur & ſain. Il y a d'agreables prairies, des vins aſſez bons & de belles Maiſons. Les chaleurs n'y ſont pas ſi exceſſives qu'à Rome, mais elles ſont plus grandes qu'en France; de maniere que quand on ſort des Montagnes de la Savoye, où le froid ſe fait autant ſentir qu'en lieu du monde, il ſemble qu'on ſoit paſſé tout d'un coup de la Norwege en Italie, ou du plus rude hiver dans le Printems le plus doux. C'eſt au bout de cette charmante plaine, que la Ville de Turin eſt ſituée entre les Rivieres du Pau & de la Doire, qui lui fourniſſent commodément toutes les choſes qui ſont neceſſaires dans une grande Ville. Elle eſt entourée de bonnes murailles avec des foſſez revêtùs, qui ſont larges & profonds. La Citadelle eſt un chef d'œuvre de fortification, auſſi le Duc n'a rien épargné pour la rendre magnifique & forte. La Ville eſt diviſée, comme pluſieurs autres, en vieille & nouvelle. La vieille a moins de beautez, la nouvelle en a mille pour une.

une. Des promenades & des Jardins charmans, de grandes places toutes neuves & d'une regularité admirable ; des ruës larges & droites, des Palais où l'Architecture s'est épuisee, des Eglises où la richesse des ornemens, des dorures & des peintures, répond à la beauté des bâtimens; des boutiques remplies de toutes sortes de belles & curieuses étofes; des Académies pour monter à cheval, dançer & faire des armes; & enfin une Cour, petite à la verité, mais des plus galantes & des plus polies de l'Europe; oú les Dames sont d'une beauté à tout charmer, & les hommes d'un air & d'une magnificence achevée. Voilà, Monsieur, la plus juste idée que je sçaurois vous donner de cette Ville. Je n'aurois jamais fait, si je voulois vous faire la description de chaque belle Eglise ou Palais: il y en a trop. Au reste tout ce qu'il y a de remarquable ici est moderne, du moins quelque soin que j'aye pris de m'informer des antiquitez, je n'en ai pû decouvrir d'autres que celles qui sont dans la Galerie de Monsieur le Duc. Elle est remplie de toutes sortes de belles Peintures, de rares Manuscrits, de Medailles, de Vases, & autres curiositez de cette nature. Au deux côtez de la porte du Palais, il y a deux Couleuvrines d'une grandeur, & d'une fonte admirable, & un mortier d'une grosseur prodigieuse. De toutes les Eglises de Turin la plus superbe, est la Metropole dediée à S. Jean. C'est un magnifique Dôme, enrichi au dedans de trés bel-

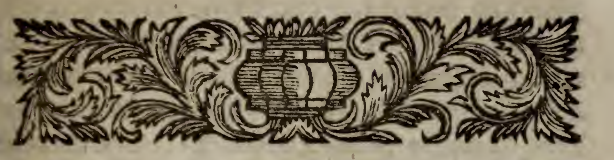
les Peintures, & très finies. On y a bâti depuis peu une Chapelle d'une beauté, & d'une richesse qui surprend. L'Architecture en est excellente, & l'or & l'argent y brillent de tous côtez. Elle a été faite exprés pour y mettre le Saint Süaire, qu'on y garde presentement. Vous ne sçauriez croire la dévotion que tout le peuple a pour cette Relique, qu'il croît être le même linceul dans lequel Jesus-Christ fut enseveli, mais il y en a tant d'autres au monde, qu'on ne sçait lequel tenir pour le veritable.

Il faut vous avertir, Monsieur, que je ne continürai pas mon voyage vers l'Italie, comme je l'avois pensé. Tout est plein d'Espagnols qui font des voleries & des brigandages horribles. On n'entend parler tous les jours que de cela; de sorte qu'à la persuasion de tout le monde, j'ay changé de route & m'en vais par Marseille, d'où je pourrai m'enbarquer de jour à autre pour Génes ou Ligourne. Je suis Monsieur &c.

De Marseille le ....Decembre 1689.



LET-



LETTRE VI.

De la Ville de Pignerol. Le Mont Genevre d'angereux passage en Hiver. De la Ville de Sisteron. Description de la Ville d'Aix en Provence. Histoire de la Province. Douceur de son Climat. Beauté de son Terroir. On y trouve quantité de Truffes.



MONSIEUR.

Depuis la lettre que je me donnai l'honneur de vous écrire de Turin, je n'y restai que fort peu de jours, pendant lesquels je n'y vis rien de plus remarquable que ce que je vous avois mandé, hors un extrême amour dans le peuple pour son Souverain. Vous me direz sans doute que cela est ordinaire & naturel dans tous les Païs du monde, & je l'avouë. Mais il faut que vous tombiez d'acord à vôtre tour, qu'il y a du plus & du moins en cela comme en toute autre chose. Je veux dire que les Pié-

montois ont pour leur Prince, des ſentimens d'amour & de reſpect, auſſi forts & auſſi intereſſans, que des Sujets ſont capables d'en conçevoir. Il eſt vrai que la douceur avec laquelle il les gouverne, ſon grand cœur, ſon eſprit élevé, & mille autres belles qualitez, qu'il poſſede, contribuent beaucoup à lui gagner ainſi généralement les cœurs.

La Ducheſſe eſt dans une parfaite union avec lui: ce n'eſt pas qu'elle ait oublié quel ſang lui a donné la vie, elle aimera toûjours la France & les François, dont elle eſt protectrice declarée; mais dans les afaires eſſentielles, cette amitié ne l'empêche point de voir tout ce qu'elle doit au Prince ſon Epoux & à elle même.

De Turin je vins à Pignerol, aprés ſept heures de marche; c'eſt une bonne Ville bien fortifiée, avec une Citadelle au deſſus, où l'on a tant fait & tant defait, que c'eſt preſentement une des plus fortes places du Roi, & une terrible épine au pied du Duc de Savoye, qui pouroit peût-être bien le faire clocher un jour, s'il n'y donne ordre de bonne heure. Le pauvre Monſieur Fouquet y eſt mort, & l'on dit qu'il y compoſa l'admirable livre des Conſeils de la Sageſſe. Si cela eſt, il falloit qu'il eût l'eſprit bien libre, & bien detaché des choſes du monde. Cependant je ſçai bien qu'il voulut une fois ſe ſauver, avec les linceuls de ſon lit qu'il avoit decoupez, & que depuis ce tems-là, on lui avoit donné quatre Sentinelles au lieu d'une, auſſi bien qu'au Comte de Lauſun qui ne

ne croyoit pas, il y a quatre ans, en sortir si librement qu'il a fait. Le Marquis d'Herville est Gouverneur de cette place, c'est un grand homme bien fait, brave, & qui entend bien son métier.

Je passai ensuite la longue Vállée de Sestriere, Guillestre, Briançon, & je vins à Ambrun, petite Ville sur la frontiére du Dauphiné. Elle est inaccessible d'un côté, à cause de la roideur du rocher sur lequel elle est bâtie, & quant à l'autre, il n'y a que de simples murailles pour defence, encore sont-elles assez mauvaises. Il y a un Archevêché tenu par Monsieur de Genlis, Neveu de Monsieur le Marquis de Genlis Lieutenant General des Armées du Roi, & Capitaine Lieutenant dela Compagnie des Gendarmes de Monsieur le Duc d'Anjou. Ce Prélat s'est signalé contre les Barbets. Il a campé tout cet Eté, & se trouva en personne au combat de Salbertrand, ce qui lui a donné un tel credit & une telle autorité dans le Païs, que, quand je montrai son Passeport à Gap, le Major qui y commandoit me dit que si j'en avois un du Roi lui même, il ne seroit pas meilleur, la verité est qu'il me le donna fort avantageux, parce que j'avois l'honneur d'étre bien connu de son Oncle, & qu'il le sçavoit bien. Il me retint aussi deux jours à Ambrun où je fis fort bonne chere.

Mais il faut que je vous dise l'embaras où je me trouvai en passant le Mont Genévre. Il n'est pas si haut ni si grand que le Cennis, cependant je souffris plus à le monter & à

les

le traverſer, que je n'ai fait en jour de ma vie. J'avois pris à quatre ou cinq lieües de là un mechant cheval de Païſan, qui ne valoit pas cinq ſols, & un guide qui ne ſçavoit point du tout les chemins, de ſorte que nous nous égarâmes dans la neige. Mon cheval qui en avoit juſques au delà des ſangles, ne vouloit plus avancer du tout, ſi bien qu'il me falut deſcendre, & lui frayer la route moi même, juſques à certains bâtons que j'aperçevois de loin, & qui marquoient le chemin. La dificulté étoit de gagner juſques là, le froid m'avoit ſaiſi & mon cheval auſſi, d'une maniere à ne pouvoir preſque plus remuër les jambes, d'ailleurs il faiſoit un vent terrible, qui me chargeoit de la neige du ciel en même tems que j'avois tant de peine à me debaraſſer de celle de la terre. Enfin je me vis ſur le point de demeurer là, & d'y mourir miſerablement, ce que je n'aurois aſſûrément pû éviter ſi je n'avois reconnu à quelques veſtiges noirs, qu'il y avoit un Village là tout auprés. Alors j'abandonnai le cheval & le conducteur avec mes hardes, & je fis les derniers éforts pour me rendre juſques à ces maiſons, où j'arivai par la grace de Dieu. J'y trouvai de pauvres miſerables, qui me reçûrent avec toute la charité poſſible, dans une chaumiere où il y avoit des bœufs, des vaches, des moutons, chats, chiens, & gens tous mêlez les uns parmi les autres dans une miſere profonde. Cependant ce lieu, tout pauvre qu'il étoit, me parut plus charmant que les plus ſomp-

tueux

tueux Palais que j'aye jamais vû. Il me sembloit être revenu de la mort à la vie, tant je trouvai de douceur & de soulagement quand je fus entré dans cette étable, où il faisoit chaud comme dans une étuve. Je priai ces gens d'aller aider au pauvre malheureux que j'avois laissé dans la neige avec le cheval, & ils y arriverent tout à tems pour le secourir, car un demi quart d'heure plus tard c'étoit fait de lui. Lors que je le vis venu, je fus content, & comme le froid m'avoit extrémement fatigué je me couchai sur de la paille, & je dormis toute la nuit d'un sommeil fort dous. Le lendemain, ils me donnerent un morceau de pain qui étoit noir comme de la terre, avec un peu de fromage sec & salé, dont je fis grande chere. Ils me dirent que pendant six mois de l'année, ils étoient ainsi enterrez dans la neige sans pouvoir aller ni venir, jusques à ce qu'elle fût fonduë, & qu'ils passoient comme cela leur triste vie parmi les bêtes, dans l'ordure & dans la puanteur.

Je reconnus bien tôt aux discours & aux manieres de ces pauvres gens, qu'ils étoient de ceux qu'on appelle *Barbets*, quoiqu'ils prissent un grand soin de le cacher. *Les Barbets* sont les Reformez des Vallées. Les Piémontois & les Savoyars s'étant accoutumez à les designer par ce nom, la haine de la Religion la fait dégénérer avec le tems en injure, quoiqu'en lui même il n'ait aucune desagreable signification. En effet, le mot de *Barbets* vient de celui

de

de *Barbe* qui en langage du païs signifie Oncle, & encore un homme ancien & vénérable, si bien qu'en plusieurs endroits des Valées on apelle encore ceux que l'on veut honorer Barbe Jean, Barbe Pierre &c. Cette qualité de Barbe étoit passée en telle consideration parmi les Reformez du lieu, qu'ils ne croyoient pas pouvoir donner un titre plus honorable à leurs Ministres, qu'ils nommoient par cette raison Barbe du Plessis, Barbe du Menil &c.

C'est à cause de cela que par sobriquet on a depuis appellé les Protestans de ce Païs, *Barbets*, de la même maniere qu'on les nomme en France *Huguenots*, & en Flandre *Gueux*.

Sisteron est une Ville située sur la Durance, & si peu considerable que ce n'est pas la peine de barboüiller du papier à vous la depeindre, sa Cîtadelle est située sur une Montagne fort escarpée, & par conséquent forte, mais elle est si petite qu'à peine y pouroit on loger trois cent Soldats.

Le Gouverneur de cette place est un vieux Oficier fort connu & fort estimé dans les Troupes, il s'apele le Marquis de Vallevoir. L'equivoque de son Nom lui pensa une fois coûter la vie. Il se promenoit seul vers le soir sur les Remparts d'une Ville dont il étoit Gouverneur; un nouveau soldat qui pour lors étoit en faction, & qui ne le connoissoit point, lui ayant crié le *qui va là*, il répondit Vallevoir qui est son nom, cependant le Soldat n'en étant point informé & prenant ce mot de *va le voir*,

pour

pour un refus de decliner ſon nom où ſa qualité, lui dechargea ſon mouſquet dans le ventre, dont il penſa mourir.

De Sitteron, je vins en un jour & demi à Aix, qui n'eſt qu'à cinq lieuës d'ici. C'eſt la Capitale de Provence. Elle reconnoît pour Fondateur *Caïus Sextius* Conſul Romain, & fut apelée de ſon nom *Aquæ Sextiæ*, à cauſe des bains tiedes qu'il y avoit fait bâtir, & qui ſe voyent encore aujourd'hui hors les murailles. La Ville eſt ſituée dans une belle campagne fertile en bons vins. Elle n'eſt pas grande ni forte, mais elle eſt bien agreable. Il y a quantité de maiſons neuves fort belles, & bâties à l'Italienne, la Nobleſſe de Provence étant ſans contredit celle de France, qui depenſe le plus volontiers en Bâtimens. On en voit dans cette Province un trés grand nombre de parfaitement bien entendus, & qui pouroient paſſer pour de petits Palais. La Metropole nommée St. Sauveur merite d'être viſitée, à cauſe des Tombeaux de quatre Comtes de Provence, & d'une petite Chapelle ſouterraine où l'on dit que Ste. Madelaine eſt morte, dans laquelle les femmes n'oſeroient entrer de crainte d'être frapées de mort ſubite, mais particulierement à cauſe d'un bel ouvrage de Marbre blanc qu'on y voit. C'eſt une grande Cuve enrichie de reliefs qui ſert de Fonds baptiſmaux. Elle eſt poſée au milieu de huit Colomnes, que les uns diſent être de pierre factice, & les autres ſimplement de Marbre. Ces Colomnes ſoûtiennent un Dôme qui forme

une

une eſpece de Chapelle enfermée dans un autre.

Il y a encore à Aix un Bâtiment remarquable, c'eſt le Palais de Juſtice, qui fait face à la place des Prêcheurs, la plus belle de la Ville, par ſa propreté, par ſa grandeur, & par les beaux Edifices dont elle eſt ornée: quant au Palais, il eſt ancien. On y voit encore un apartement, où les Comtes de Provence ont demeuré, dans lequel il y a une fort belle chambre, qu'on apele aujourd'hui la chambre du Roi. Elle eſt dorée & remplie des Portraits de nos Rois. Aprés qu'on a ſatisfait ſa curioſité dans ce lieu là, on peut s'aller promener au Cours. Il eſt long de huit cent pas, & large de quinze, ſans compter les ruës pavées qui ſont aux deux côtez & par où paſſent les caroſſes; il eſt clos de baluſtrades de bois, & ombragé par tout de grands arbres toufus, qui donnent une ſi agreable fraîcheur en Eté, qu'on pouroit s'y promener à trois heures aprés midi ſans incommodité. D'eſpace en eſpace, on y a mis des bancs de pierre, où l'on ſe repoſe quant on eſt las. Les maiſons qui bordent ce Cours, ſont toutes fort belles & habitées par des Perſonnes de qualité qui aiment mieux demeurer là qu'ailleurs, à cauſe de l'agreable vuë, & de la commodité de la promenade, dont elles peuvent jouir ſans quiter leur maiſon de vuë. Ce lieu eſt le rendez-vous général du beau monde, qu'on y trouve tous les ſoirs en grand nombre. On y voit des femmes bien faites; mais il faut avoüer que dans

cette Ville, les hommes ſurpaſſent les femmes en beauté. C'eſt une merveille de voir les jeunes Gentilshommes d'Aix, il y en a dix ou douze entr'autres qui ne le cedent point aux plus charmantes Dames. Ce ſont des teints de lis & de roſes, des yeux de feu & des bouches admirables, enfin des Adolphes & des Jocondes. C'eſt auſſi ce qui fait dire communément en Provence au ſujet de la beauté, *Hommes d'Aix*, *&* *Femmes de Marſeille*.

Ce qui contribuë encore beaucoup à rendre Aix conſiderable, c'eſt ſon Parlement, qui tient toute la Provence ſous ſa juriſdiction. Il fut inſtitué par Louïs XII. l'année 1501. Son Archevêché eſt Metropolitain d'une Province Eccleſiaſtique fort étenduë. Ce fut St. Maximin Diſciple de St. Lazare qui en fut le premier Evêque.

Depuis que le Comté de Provence fut demembré de l'Empire Romain, il a paſſé ſous la Domination de pluſieurs Maîtres, dont il ſeroit trop long de vous faire le denombrement. Il ſufira de vous dire qu'il fut annexé à la Couronne de France, par René Roi de Naples & de Sicile, Comte de Provence, qui le donna à Louïs XI. avec des conditions & des Privileges qui n'ont pas duré plus long-tems que ceux des Provinces de Languedoc, Dauphiné, Bourgogne, Brétagne &c.

Le Climat de cette Province eſt fort doux; il n'y géle preſque jamais, mais en recompence il y fait des vents terribles. Généralement parlant elle eſt montueuſe, ce qui

qui fait que la moitié de la terre n'eſt pas cultivée, encore le peu qui reſte de bon eſt-il ſi plein de pierres, qu'il ſemble qu'on les y ait portées exprés. Les Païſans les ôtent à meſure qu'ils y travaillent, & en font des murailles autour de leur champ au lieu de hayes, qui ſont preſque par tout hautes de trois pieds, ce qui rendroit le Païs d'un fort dificile accès à la cavalerie, au cas qu'on y voulut faire la guerre.

Cette terre ſéche & pierreuſe n'étant propre ni pour les bleds ni pour l'herbage, produit en recompenſe des vins excellens, & des olives à foiſon, dont il ſe fait de l'huile qui paſſe pour la meilleure & la plus douce de l'Europe. Quant aux vins, il y en a de pluſieurs ſortes, le plus commun eſt le vin rouge qui ne le cede guéres au Bourguignon. Il y en a outre cela de paillet, de blanc, & du muſcat delicieux. Le meilleur croît à la Ciotat petite Ville entre Marſeille & Toulon; je ne vous dirai point s'il eſt bon, on en boit aſſez à Paris pour que vous ſachiez bien ce qui en eſt. Les Provençaux ont outre cela un vin mixtionné, dont ils font grand état, & qu'ils apelent de la Malvoiſie. On trouve encore ici en quantité des Ortolans, de bonnes Cailles, des Perdrix rouges, & quelques Francolins. Je ne ſçai ſi vous avez vu de ces ſortes d'oiſeaux. C'eſt proprement une Perdrix rouge, même chant, même plumage, à le reſerve que le Francolin a les plumes des ailes marquetées de noir & de blanc, qu'il a les jambes un peu plus peti-

tes,

tes, & la chair, dit-on, eſt bien plus délicate. Cependant pour les faire connoître, le cuiſinier y fiche ordinairement une plume de l'aile ſans quoi on ne les pouroit pas diſcerner, ni s'apercevoir qu'il y en eût. Il n'en eſt pas de même des delicieuſes Trufes qu'on mange ici & à ſi bon marché, car bien qu'on les ſerve cachées ſous une ſerviette, afin qu'elles ne ſe refroidiſſent pas, elles rendent une odeur ſi charmante, que toute la chambre en eſt d'abord parfumée. Vous en mangez beaucoup à Paris de ſéches dans les ragous, mais ce n'eſt rien : il faut les avoir fraîches pour les bien goûter, & mordre dedans comme dans une pomme, aprés en avoir ſeulement ôté la peau. On en voit ici de groſſes quaſi comme le poing, & d'une ſaveur admirable. La Trufe eſt un mets que tout le monde aime, néanmoins une coûtume tirannique, a defendu aux filles d'en manger, du moins en compagnie.

Les Trufes ſont une production de la terre qui n'eſt ni plante, ni herbe, ni champignon ; c'eſt un eſpece de pomme de terre, qui ſe forme en trés peu de tems, & qui ſe trouve toûjours à demi pied de profondeur. Vous avez bien entendu dire la maniere dont on les decouvre. Cela ſe fait avec des Pourceaux qui ſentent où elles ſont, car ſans cela il ſeroit impoſſible d'en venir à bout. Le Païſan qui les cherche ſe tient toûjours auprés de ces pourceaux, particulierement quand il les voit remuer la terre, & d'abord qu'il en aperçoit

une

une, il s'en ſaiſit, & continuë ainſi juſques à ce qu'il en ait trouvé cinq ou ſix livres, qu'il vient vendre au marché, où il les donne pour ſept ou huit ſols la livre.

Il y a de pluſieurs ſortes de Trufes, comme il y a de pluſieurs eſpeces de Champignons, les unes groſſes, les autres petites, de rondes, d'irregulieres dans leur figures, de blanches, de griſes, & de noires. Celles d'Aſie ſont d'une couleur griſâtres & petites, auſſi ne ſont elles pas bonnes. Celles de Barbarie, qui paſſent au goût de beaucoup de gens, pour les meilleures, ſont groſſes & charnües, mais griſes auſſi. Pour celles de Provence que je prefere ſans dificulté à toutes les autres, elles ſont, ſi non tout-à fait noires, au moins en partie, & d'ailleurs tachetées, charnües & ſucculantes. La meilleure maniere de les faire cuire, eſt dans la braiſe. On aſſure que lorſque l'Automne eſt pluvieuſe & qu'il a fait beaucoup de Tonnerres, il y aura l'année ſuivante abondance de Trufes. Il eſt certain que l'on n'a pas bien connu encore la cauſe ſeminale des Trufes, & peut être en doutera-t-on encore long-tems, à moins que l'on ne s'en veüille raporter à ce qu'en a écrit Monſieur Clary Avocat de Vaiſon. Il dit que les Trufes ſe pouriſſent dans la terre au commencement de l'Eté, & que de leur corruption il s'engendre toûjours une grande quantité de Papillons d'une eſpece particuliere, leſquels ſervent à leur tour à la génération des Trufes, dont ils ont tiré la leur. Il pretend que cela arrive par le frai

de

de ces animaux dans de certaines fentes qui se font en terre au lieux où ces Trufes avoient pourri, d'où est venu le proverbe *ubi uber, ibi tuber*, & qu'aussi tôt après les crevasses se referment & les trufes y viennent une autrefois. Ce qu'il y a de certain, c'est que la Trufe n'est à proprement parler qu'un amas d'un certain suc de la terre qui s'assemble & qui forme la Trufe. C'a été le sentiment de Pline, & il n'a pas fait de dificulté de dire que ce n'étoit que de la terre transformée. Pour prouver son opinion, il raporte que de son tems un nommé Lartius Licinius auparaavnt Prêteur à Rome, & lors Gouverneur en Espagne, trouva un denier Romain en mordant dans une Trufe lequel même lui gâta une dent.

Aprés les Trufes on ne sçauroit rien manger de plus delicieux que les gros raisins de ce Païs, qu'on a le secret de conserver jusques au mois de Mai, avec la même fraîcheur que s'ils ne faisoient que de sortir de la vigne. C'est un plaisir de voir les grandes corbeilles pleines que les Païsans en aportent tous les jours au marché. Cela rapelle l'Automne au milieu de l'Hiver, aussi bien que ces arbres qu'on apelle Arbousiers. Ils sont verts en tout tems comme le Laurier, & portent leur fruit jusques au Carnaval qui semble quasi une fort grosse fraise; mais sa bonté n'égale pas sa beauté, car il est plein de petits grains comme du sablon. Ajoûtez à cela les excellentes figues qui sont si communes en Provence, & quelques pêches; & voilà, je croi tout

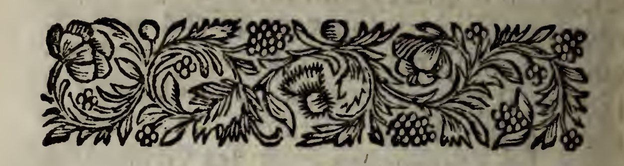
ce qu'on y trouve de fruits. Cependant si l'on veut être en paix avec les Provençaux, il ne faut pas leur dire cela; car, comme il n'y a pas de gens au monde plus prevenus en faveur de la Patrie qu'eux, ils se feroient égorger pour en soutenir les intérêts jusques dans les choses les plus indiférentes. Vous les tueriez plûtôt que de leur faire avoüer que la Provence n'est pas la Province de France, où il croît non seulement le meilleur bled & les meilleurs fruits, ce que l'on ne leur contesteroit peut être pas; mais ils veulent de plus qu'il y en ait en abondance, quoique le contraire paroisse d'abord à tous les Etrangers qui y viennent. Ils passent même jusques à soutenir que c'est un païs d'herbages, de beurre & de lait, quoique la moitié toute entiere de la terre soit en friche à cause des montagnes qui la rendent impratiquable. Il est vrai que le peu qu'il y en a de cultivée raporte un revenu incroyable à ses Maîtres, & je puis vous assurer que l'on n'en a pas beaucoup pour vingt mil livres, sur tout dans le Territoire de Marseille, ou ce qui ne seroit consideré ailleurs que comme un champ assez mediocre, est une ferme de cinq cens écus. Mais c'est de cela même que je tire une conséquence incontestable que le païs n'a pas en abondance les choses nécessaires à la vie. S'il en étoit autrement, les denrées ne seroient pas si chéres. C'est la disete, qui en fait la prix, comme la grande quantité en fait le bon marché. J'avoüe que si l'on veut prendre

le

le Canton d'Hieres pour toute la Provence, elle sera tout ce qu'on veut qu'elle soit, & quelque chose encore de plus. Car asseurément il peut disputer à celui de Blois le titre de Jardin de la France. Les Orangers, les Citronniers, & les Grenadiers y sont plantez en pleine terre, & croissent avec autant de facilité, & aussi peu de soin que les Chênes & les Chataigners font ailleurs. Cela vient de ce que ce terroir est exposé au Soleil dans une certaine situation heureuse qui en reçoit toute la chaleur & les favorables influences; de maniere que, quand l'Hiver se fait sentir le plus vivement au reste de la Provence, on trouve dans ce lieu un azile contre ses rigueurs. Je remêts à vous parler de Marseille à ma premiere lettre; je suis avec beaucoup d'attachement, Monsieur &c.

De Marseille le.... Fevrier 1690.





LETTRE VII.

Hiſtoire de la Ville de Marſeille. Averſion des Marſeillois pour les François. Deſcription de cette Ville. De la nouvelle Ville. De l'Abaye S. Victor. Des Galéres de Marſeille. Etat pitoyable des Forçats. De l'Arcenal de Marſeille.

MONSIEUR,

La Ville de Marſeille eſt ſans contredit une des plus anciennes de France. Sa fondation auſſi bien que celle de beaucoup d'autres, n'eſt pas fort certaine. Ce n'eſt pas que la plûpart des Auteurs ne conviennent qu'elle n'ait été prémiérement bâtie par les Phocéens. La queſtion eſt de ſçavoir qu'elles gens c'étoient que ces Phocéens, de quel païs, & quelle raiſon les avoit amenez ſur cette côte. Pline (*a*) pretend que c'étoient des Grecs venus de la Phoci-

(*a*) Lib. 3. c. 4.

cide petite Province de Grece, voisine du Golphe de Lepante, & qui n'étoit considérable que par le fameux Oracle d'Apollon de Delphes: mais (*b*) Ammien Marcelin soutient que c'étoient des habitans de Phocée petite Ville de l'Jonie dans l'Asie mineure, laquelle ils furent contraints d'abandonner pour fuir les cruautez de Cyrus Roy de Perse, & son sentiment se trouve apuyé de l'autorité d'Herodote (*c*).

Je trouve dans l'abrégé de Justin (*d*) trois ou quatre circonstances si remarquables touchant l'établissement des Phocéens en ce païs, que je ne sçaurois les passer sous silence.

Il dit que ces Peuples nouris dans le travail & dans le tumulte des armes, après avoir couru plusieurs fois la Mediterannée & s'y être distinguez par des actions d'éclat, & après avoir fait aliance avec les Romains, vinrent enfin aborder à cette Côte dans le dessein d'y bâtir une Ville. Comme il n'y avoit pas d'aparence de l'entreprendre avec succès sans le consentement de Nannus Roy des Segobrigiens & Seigneur de tout le païs, ils jugerent à propos de lui deputer leurs chefs nommez Simos & Protis pour le prier de leur en acorder la permission. Il se rencontra par hazard que Nannus étoit occupé ce jour là aux preparatifs du mariage de sa fille Gyp-

(*b*) Lib. 15.
(*c*) Lib. 1.
(*d*) Lib. 43.

tis, laquelle devoit ſelon l'ancienne coutume ſe choiſir elle même un Epoux; ce qui ſe faiſoit en preſentant de l'eau pour laver, à celui dont la Princeſſe faiſoit choix. Nannus avoit donc fait aſſembler tous les Seigneurs de ſon Etat pour cette importante cérémonie, & les plus conſidérables auſſi bien que les mieux faits en atendoient la fin avec un égale impatience; chacun d'eux ſe flatant que la deciſion s'en feroit en leur faveur. Mais ils furent tous bien ſurpris quand ils virent que Gyptis, ſans s'arêter à aucun d'eux, fut demêler les Phocéens parmi la foule des pretendans, & offrit l'heureuſe Ablution à Protis. Nannus ne deſapprouva point le choix de ſa fille, & vous jugez bien que Protis n'eut pas de peine enſuite à obtenir la permiſſion qu'il demandoit, ni même toute l'aide & le ſecours dont il eut beſoin. En effet, tant que ce Roi vêcut, ils jouïrent d'un parfait repos, &, à l'ombre de ſa protection, ils travaillerent avec tant de ſuccès à l'établiſſement ferme & ſolide de leur Ville, qu'au tems de ſa mort, ils furent en état de cauſer de la jalouſie à leurs voiſins. Cette jalouſie leur attira dans la ſuite des guerres, dont ils eurent pourtant le bonheur de ſe tirer toûjours à leur avantage.

La prémiére & la plus conſidérable fut contre les Génois qui ne ſe ſentant pas aſſez forts pour leur tenir tête, eurent recours à l'artifice, & engagerent adroitement dans leur parti Comanus fils de ce même Nannus qui les avoit ſi bien reçus. Celui ci gagné

gagné par leurs diſcours artificieux reſolut avec eux la perte de Marſeille, & fit deſſein de la prendre par ſurpriſe. Il choiſit le jour que l'on célébroit la fête de Flore, & pour cet effet il envoya dans la Ville des hommes afidez qui y allérent ſous pretexte de devotion, & qui y furent reçus honnêtement, comme on avoit accoutumé de recevoir les Etrangers. Outre ceux là, il y en fit conduire beaucoup d'autres ſous des chariots couverts de joncs & de paille, & pour ſoutenir les uns & les autres, il fit avancer à la faveur de la nuit une armée conſidérable juſques derriere la montagne voiſine. Cette armée avoit ordre d'entrer dans la Ville à un certain ſignal qui leur ſeroit donné un peu avant le jour, & lorſque (tout le Peuple étant endormi) les ſoldats, qui étoient entrez le jour précédent, ſe ſeroient ſaiſis des portes & de toutes les avenües: mais l'entrepriſe fut découverte par une Dame parente du Roi même. Cette Dame allarmée pour la mort preſque certaine d'un jeune Grec qu'elle aimoit avec paſſion, lui découvrit tout le ſécret de la conſpiration dans les momens de leurs embraſſemens. Auſſi tôt il courut en avertir les Magiſtrats, qui firent faire main baſſe ſur les Génois & ſur les Segobrigiens, tant ceux que l'on prit dans la Ville, que ceux qui étoient cachez dans les chariots, & de cette ſorte elle fût délivrée. Cependant ils ne ſe contenterent pas de cet avantage, ils marcherent contre le Roi qui étoit caché derriére les montagnes avec

ſon armée, & le prenant au dépourvû, lui tuerent ſept mille hommes de ſes troupes. Lui même demeura mort ſur le champ de Bataille. C'eſt de là, dit Juſtin, que les Marſeillois prirent la coutume de fermer leurs portes les jours de fêtes, de faire le Guet & la Garde, & d'examiner les Etrangers.

Depuis ce tems, ils s'augmenterent toûjours en force & en puiſſance, & ſe rendirent redoutables à leurs voiſins. Comme ils avoient fait alliance avec les Romains avant même que d'avoir bâti leur Ville, on peut dire qu'elle eſt née dans l'Aliance de ces Maîtres de la Terre. En effet, les Romains la conſidérerent toûjours ſur ce pied là. Il eſt vrai que jamais Alliez n'ont été plus fidelles que le furent les Marſeillois à leur égard. Juſtin en raporte un exemple qui merite d'être mis ici comme l'un des plus rares dont l'Hiſtoire ait jamais fait mention. Les Marſeillois, dit-il, ayant apris au retour des Ambaſſadeurs qu'ils avoient envoyez porter leurs offrandes au Temple d'Apollon de Delphes, que la Ville de Rome avoit été priſe & ſacagée par les Gaulois, furent ſi véritablement touchez de cette nouvelle qu'ils en ordonnerent un deüil public. C'étoit beaucoup faire ſans doute que de témoigner tant d'amitié pour une malheureuſe Ville Alliée; dans le tems que les Victorieux pouvoient venir fondre ſur eux mêmes; cependant ils n'en demeurerent pas au ſimple deüil. Ils paſſerent juſ-

jusques au secours, & sachant que les Romains avoient acheté la paix de leurs ennemis à un prix si haut, qu'il leur étoit impossible de fournir la somme dont ils étoient convenus, ils vendirent jusques aux bagues & aux oreilletes de leurs femmes, & en envoyerent l'argent à leurs misérables Alliez. En recompense d'un service si essentiel & si extraordinaire, les Romains accorderent aux Marseillois des Priviléges qui les exemptoient pour jamais de toute sorte de Tribut & d'hommage, & de plus, firent avec eux une Alliance en des termes si honorables que la Ville de Marseille y paroissoit presqu'en égalité d'honneur & de rang avec celle de Rome. Ils firent même quelque chose de plus; car depuis ce tems là, les Bourgeois de Marseille eurent place aux jeux & aux spectacles dans les bancs des Senateurs de la Republique. Honneur qui depuis ne fut accordé qu'avec peine aux plux grands Princes.

Je serois trop long si je voulois faire ici la continuation de cette Histoire, quelque soin que je prisse de l'abréger. Il suffira donc de vous dire en peu de mots, que le Gouvernement de cette Ville fut prémiérement Aristocratique, & qu'après avoir reçû quelques changemens à diverses fois, le pouvoir Souverain fut enfin remis entre les mains de six cent Notables, entre lesquels on en choisissoit quinze qui avoient le soin du détail des affaires. Marseille se rendit encore considérable en ce tems là par le grand nombre de Sçavans & d'Hommes

Illuſtres, par les Sciences & par les Arts qu'elle produiſit. Il y avoit des Colléges & des Académies ſi célébres & ſi eſtimées, que l'on y venoit étudier de toutes les parties du monde. D'ailleurs il n'y avoit point de peuples qui entendiſſent ni qui obſervaſſent mieux que les Marſeillois, les véritables régles de la Police, de la civilité, des bonnes mœurs, & généralement de tout ce qui peut rendre la ſocieté civile douce & commode. Ce qui a fait dire à Juſtin & à Strabon, qu'il ſembloit que la Gréce eût été tranſportée en Gaule, & que la Gaule eût été tranſportée en Gréce.

Un des premiers Illuſtres de Marſeille, fut un célébre Medecins nommé Critias ou Crinias, qui parut peu de tems après Hipocrates. Il fut ſelon Pline l'Inventeur d'une nouvelle ſorte de Medecine, mais qui étoit auſſi ſuperſtitieuſe qu'extraordinaire, car il obſervoit le cours des Aſtres, & ne faiſoit prendre ſes remedes qu'en certains tems & certains momens, & il faiſoit obſerver les mêmes régles dans le boire & le manger. En ce tems ici, & au païs où nous vivons, on ſe mocqueroit aſſurément d'un tel Medecin, mais comme l'on avoit alors des idées fort différentes des nôtres, cette invention lui réuſſit parfaitement bien. Le Peuple ignorant & toûjours admirateur des choſes qu'il n'entend pas, ne ſe trouvant deſabuſé par aucun Sçavant, admira ſi bien cet homme qu'il étoit regardé comme un Dieu, & en effet il gagna tant de bien qu'après avoir fait des depen-

ces

ces Royalles pendant ſa vie, & avoir fait rebâtir pluſieurs Villes, il laiſſa en teſtament à ſa mort dix mille Seſterces, vallant 250000 écus pour faire rebâtir les murailles de Marſeille.

Un autre Medecin nommé Charmis, qui ne fut guéres moins fameux que celui ci, lui ſucceda, & quoique ſa methode fût tout à fait extravagante & cruelle, puiſqu'il faiſoit baigner ſes malades dans l'eau(*a*)froide, même au cœur de l'hiver, vieillards & jeunes gens, il ne fut ni moins ſuivi ni moins riche que Critias, tant il eſt vrai qu'il ſuffit de promettre aux hommes la guériſon de leurs maux,& une prolongation de vie,pour les faire donner aveuglement en tout ce qu'on voudra.

Quelque conſidérable & puiſſante que fût la Republique de Marſeille, elle ne l'étoit pourtant pas aſſez pour ſe maintenir par ſes propres forces contre tous ſes voiſins qui étoient ſes ennemis. Cela fut cauſe qu'elle ne ſubſiſta pas long tems après la chûte de l'Empire Romain, & ſi nous en croyons pluſieurs Hiſtoriens,elle fit hommage à la France dès le tems de Loüis le Debonnaire. Il eſt pourtant inconteſtable que long tems depuis elle fut gouvernée Souverainnement par des Comtes particuliers, la race deſquels ayant fini en

(*a*) Antonius Muſa Medecin d'Auguſte ſuivit depuis la même methode, & la mit en pratique avec ſuccès en la perſonne d'Auguſte même, qui le recompenſa magnifiquement. Mais peu de tems après ayant ordonné un ſemblable bain à Marcellus, Neveu d'Auguſte, ce jeune Prince en mourut.

la perſonne de Roncelin qui ſe fit Moine, la Souveraineté de la Ville demeura aux habitans mêmes qui ſe Gouvernerent encore en Republicains juſques à l'année 1257. Ce fut en ce tems là que ſe ſentans trop foibles ils ſe donnerent volonlairement au Roi Charles I., à condition que la Ville de Marſeille & ſon territoire, qui s'étend deux lieuës à la ronde, ſeroit exempt de toute ſorte de Tailles, Charges & Impôts; que le Roi ne pouroit non plus tirer aucune Douâne d'entrée, ni de ſortie du Port; qu'elle ſeroit gouvernée par quatre Conſuls perpetuels, dont l'election apartiendroit aux Bourgeois; & que le Roi y pouroit ſeulement envoyer de ſa part un Viguier; Qu'elle ne ſeroit point tenuë de reçevoir aucune garniſon, ni de ſoufrir aucune Citadelle, autre que celle de nôtre Dame de la Garde. Il y avoit encore pluſieurs autres articles de cette nature qui ſubſiſterent, juſques au voyage que le Roi y fit, à l'occaſion d'une mutinerie qui étoit arrivée contre le Duc de Guiſe General des Galeres, & qui fut cauſe que le Roi abolit tous ſes Privileges. Il y fut avec une Armée & y entra par là Bréche, comme dans une Ville de Conquête. Les Marſeillois qui mouroient de deplaiſir, firent pourtant bonne mine à mechant jeu autant qu'ils purent, & recûrent le Roi avec toutes les marques de reſpect & d'amour, qu'ils pûrent lui donner. Cependant Sa Majeſté fit entrer dix mille hommes qui ſe ſaiſirent des Poſtes, & logerent chez les Bourgeois; aprés quoi elle

elle leur dit, qu'ayant remarqué le grand nombre de jolies Bastides qu'ils avoient dans le Territoire, elles lui avoient tellement pleu, qu'elle avoit resolu d'en faire aussi bâtir une, & ce fut la Citadelle qu'on voit à l'embouchure du Port sur la main droite en entrant, avec le Fort S. Jean qui est de l'autre côté. Les Marseillois voyant bien, que toutes leurs raisons seroient inutiles, se teurent & soufrirent de bonne grace ce qu'ils ne pouvoient empêcher, sur quoi on fit en ce tems là une chanson assez plaisante, dont je ne sçaurois m'empêcher de vous raporter deux couplets, je ne sçai si vous les entendrez c'est du Provençal.

A dit que voulié, bastir Citadelle
Et n'autres d'abort
Sian esta d'acord
Par force.

Serein ses souldats, serein seintinelle
Li seiren fideau
Jusques au tombeau
Par force.

Que ce soit par force ou non, il est certain que la plûpart des anciens habitans de cette Ville, soûpirent encore profondement, toutes les fois qu'ils racontent cette histoire; & même que depuis ce tems-là ils ont conçu une aversion horrible contre tous les François, qu'ils apelent *Boutillons*, *&* *Marjeasses*. Lors qu'entr'eux, ils parlent

d'un *Francillot*, c'eſt toûjours comme d'un homme de rien, & d'un miſerable; auſſi tiennent ils à injure qu'on les apele François, ni qu'on les prenne pour tels. On me contoit l'autre jour à propos de cela, que dans la derniere Paix que le Roi fit avec les Algeriens, il envoya des Commiſſaires ſur toutes leurs Galeres, & dans tous les Bains d'Alger pour en retirer les Eſclaves François; & que s'étant adreſſez à un Provençal, qui ne faiſoit aucun mouvement pour ſe faire enregîſtrer ſur le rôle, ils lui demanderent s'il n'étoit pas François, à quoi il repondit que non; *& d'où eſt tu donc?* Lui demanda l'un des Commiſſaires, *je ſuis de Marſeille*, repondit il; *hé bien repartit l'autre, écris à ton Roi de Marſeille afin qu'il te retire d'ici.* Cette hiſtoire qui vous paroîtra ſans doute un conte fait à plaiſir, eſt ſi vraye, que je connois des gens, qui en ont été eux mêmes les témoins, & ſi vous aviez été ici vous n'y trouveriez rien d'incroyable. Leur animoſité contre les François paroît en toutes rencontres; juſques là que ſi quelque Marſeillois donne ſa fille à un homme de nôtre Nation, ou ſeulement fait amitié particuliere avec lui, il s'expoſe par là, à la haine & au mepris de tous les autres, & une fille ne trouveroit pas non plus à ſe marier, qui auroit reçû les viſites d'un François; enfin ils leur ſont opoſez en tout & par tout. Il faut pourtant excepter la Nobleſſe de cette regle generale, il n'y en a point en France de plus ancienne, ni de plus polie que celle de Provence; à quoi on

peut

peut ajoûter, de mieux intentionnée pour le ſervice du Roi.

Le langage Provençal eſt extrémement dur & deſagreable, principalement celui de Marſeille & du territoire. Il n'eſt pas croyable combien l'accent & la prononciation change le parler, il n'y a preſque point de diference dans les mots entre le Languedocien & le Provençal, & toutefois, l'un eſt amoureux & agreable, & l'autre fait peur à entendre. On ne s'en aperçoit jamais mieux qu'en arivant. Il me ſouvient que le premier jour que je fus venu en cette Ville, je vis une Demoiſelle de bon air, qui voulant detourner ſon parent de quereler avec une femme du commun, lui diſoit, *bai mon Couſin laché ſta quelle fremme, non ſabais pas qua cau à la teſte dau Diable*, ce quelle prononçoit ſi groſſierement que j'en fus étonné. Cela me fit dîre quelques jours aprés à un Gentilhomme qui me demandoit ce qu'il me ſembloit de leurs Marſeilloiſes, que je les trouvois trés belles & trés bién faites, mais qu'il faudroit qu'elles fuſſent muëtes; & ſur ce qu'il me demanda pourquoi cela, je lui repondis que c'étoit parce que leur langage aſſommant feroit fuïr tous les Amans François, que leur beauté leur auroit attirez. Mais il me repartit fort bien, que cela n'étoit point neceſſaire parce qu'elles n'en veulent point de cette Nation.

La Ville de Marſeille eſt une des plus peuplées de France, mais il y a le tiers d'Etran-

trangers. Ce qu'il y a de vieux dans cette Ville, n'eſt ni grand ni beau, au contraire les ruës y ſont petites, tortuës, hautes, & baſſes à cauſe de la Coline ſur laquelle cette partie eſt ſituée, mais on y en a bien ajoûté une bonne fois autant depuis trente ans en ça. Le Cours qu'on y a fait ſe trouve juſtement au milieu d'une longue ruë fort droite, qui prend depuis la Porte d'Aix juſques à celle de Rome, & qui ſepare ainſi la vieille Ville d'avec la nouvelle. Ce Cours qui fait le tiers de la ruë dont je vous parle, à mille pas de longueur, quant au reſte il eſt tout pareil à celui d'Aix. La Ville gage quatre hommes, qui ont le ſoin de l'aroſer deux fois le jour en Eté, afin que la pouſſiere n'incommode point la Nobleſſe & la Bourgeoiſie, qui s'y va promener le ſoir, en ſi grande abondance qu'on a de la peine à s'y tourner. Il eſt bordé de maiſons bien regulieres, mais elles ne ſont pas ſi belles qu'à Aix.

La nouvelle Ville eſt bien bâtie, Les ruës en ſont larges, droites, & claires. Tous les Officiers des Galeres, la Nobleſſe, & la bonne Bourgeoiſie, y eſt venuë demeurer, ce qui rend ce quartier fort beau. Les murailles de la Ville qui ne contenoient, que ce que je viens de vous dire, ont été accruës, depuis trois ans d'un eſpace fort conſiderable qu'on a renfermé derriere l'Arcenal pour y faire une Place d'armes, qui aura trois cens pas en quarré de tous les côtez. Le Roi donne le fond des environs à ceux qui veulent y faire bâtir, pour-

vû

vu qu'ils ſuivent l'alignement qu'on leur deſigne. Par le moyen de cet agrandiſſement, l'Abaye de St. Victor ſe trouvera bien avant dans la Ville. C'eſt un Monaſtere de Benedictins non reformez, qui ne reconnoiſſent que le Pape pour Superieur dans le ſpirituel. Il y a dixhuit ou vingt Moines qui vivent fort graſſement, au depens de cinquante mille livres de rente, qui ſont anexées à cette Maiſon. L'Evêque de Marſeille, qui ne voit qu'avec peine ces independans ſi prés de lui, les a voulu tenter pluſieurs fois, en leur propoſant la réunion au Chapitre de la Cathedrale, avec les mêmes libertez & privileges que les Chanoînes, & la Coadjutorerie à l'Evêché pour leur Prieur; mais juſques ici ils ne ſe ſont pas laiſſez ébloüir par cette propoſition. Cet Evêque eſt de la Maiſon de Vintimille, des anciens Comtes de Marſeille, & Neveu du Cardinal de Fourbin Janſon auſſi Evêque de Marſeille avant lui: c'eſt un homme qui n'a pas plus de trente ans, il a fort l'air de Cour, il eſt bien fait, & a l'eſprit auſſi ſolide que civil & poli. Mais pour revenir à la deſcription que vous ſouhaitez avoir de la Ville de Marſeille, je vous diray que le Port, qui en fait une des principales beautez, eſt renfermé dans la Ville, qui le met de tous les côtez à l'abri des vents. Son embouchûre qui n'avoit pas plus de trente pas de large, a été retreſſie par deux Môles qui ne laiſſent aux Galeres pour leur paſſage, qu'une diſtance fort pe-

tite,

tite, laquelle eſt encore fermée la nuit, par une chaîne qui ne s'ouvre que le matin à ſept heures. Sa longueur peut-être de douze cens pas, & ſa largeur de trois cens; c'eſt tout le plus. Les Vaiſſeaux de Guerre ni viennent point parce qu'il n'a pas aſſez de profondeur, mais toutes les Galeres du Roi y ſont. Il y en a quarante cinq, y compris la vieille Patronne, qui ne ſert plus que de montre, & pour faire voir combien la France eſt devenuë puiſſante depuis quelque tems, car c'eſt la moins belle, toutes les autres étant magnifiquement peintes & dorées; & particulierement la Patronne neuve qui eſt ornée des plus beaux reliefs qui ſe faſſent aujourd'hui, auſſi bien que de flammes, de bannieres, de banderolles, & de guidons d'une richeſſe incroyable. Tout cela eſt d'un damas rouge, le plus fort & le plus beau qui ſe puiſſe trouver; avec des fleurs de lis, des deviſes & des armoiries en broderie d'or, qui font un éfet admirable. Il faut vous imaginer que la principale flame, a plus de quarante pieds de long & dix de large, & que tous les autres ornemens de la Galere ſont grands à proportion de celui là. La couverture qui couvre la Poupe, où eſt la chambre du General, eſt pareille aux flammes, & enrichie de plus d'une crépine d'or & de ſoye. Toutes les autres Galeres ſont ornées de la même façon, à la reſerve, qu'au lieu d'or, il n'y a que de la ſoye aurore, dont l'effet ne plait gueres moins à la vuë que celui

celui de l'or, principalement de loin; & certainement il ne ſe peut rien de plus ſuperbe que ces Galeres ainſi parées comme elles le ſont tous les jours de Fêtes & de Dimanches. Mais ſi vous entrez dedans vous y trouverez la miſere même. De pauvres Forçats mêlez indifféremment avec les eſclaves, & enchainez les uns avec les autres, rongez de vermine & de gale; bâtus du matin juſques au ſoir; n'ayant pour tout habit qu'une méchante eſpece de hoqueton, large & court, & nullement capable de les garantir du froid, ſans bas, ſans ſouliers, ſans chemiſe pour changer, ſans paille pour ſe coucher, ſans autre manger qu'un peu de pain bis, & enfin ſans eſperance de ſortir jamais de cette étroyable captivité, plus inſuportable que celle des Turcs. Cependant il ne vient aucunu perſonne de marque à Marſeille, que Monſieur l'Intendant ne le regale de cette vuë. Pour cet éfet on va ordinairement ſur la nouvelle Patronne, qu'on embellit de tous ſes ornemens, puis on fait faire l'exercice aux Forçats au ſon du fiſquet comme à des ſoldats; mais mon Dieu la pitoyable choſe. Ils commencent d'abord par ſaluër Mr. d'Intendant & ceux qu'il a amenez avec lui; ce qu'ils font en criant par trois fois tous enſemble *hou*, *hou*, *hou*, comme ſi c'étoient des Ours & non pas des hommes. Aprés cela on leur fait paſſer une corde d'un côté à l'autre de la Galere, puis une antêne, puis ils baiſſent la tente &

la

la relevent, & en suite vient l'exercice qui leur est le plus necessaire. On leur fait ôter le hoqueton, & la chemise, & à chaque fois secouër les pous dans la mer, & les abatre avec la main. Cela fait, ils remetent leurs habits, & les hautbois de la Galere donnent un plat de leur metier à la compagnie jusques à ce qu'elle sorte, & alors on la saluë derechef de trois huées, comme auparavant. Je vous assure Monsieur que cela me fit la plus grande compassion du monde quand je le vis, & que je sortis de là tout contrit. De crainte de vous inspirer la même tristesse que je ressentis, je passerai sous silence toutes les singularitez que j'aurois pû vous dire sur ce sujet; & je consens à vous entretenir de quelque chose de plus guai. Ces Galeres sont armées d'un regiment composé d'autant de compagnies qu'il y a de Galeres, chaque compagnie étant de six vingts hommes, tous les plus beaux, les plus grands, & les mieux faits que le Roi ait à son service, aussi les Capitaines, n'épargnent-ils jamais dix louis d'or pour en avoir un à leur fantaisie, & ils n'en manquent guéres, parceque la paye est d'un sou plus grosse, que celle de l'armée de terre, & qu'on ne fait jamais plus de deux mois de campagne sur les Galéres. Il y a encore une compagnie distinguée qu'on apelle les Gardes de l'Etendart, ils sont vétus de rouge avec un galon d'or, & sortent pour étre Enseignes de Galeres. Cette compagnie qui n'étoit que de cin-

quante

quante hommes a été mise à cent cet hiver, & personne n'y entrera desormais que par brevet.

Monsieur le Duc du Maine est Général des Galeres ; mais comme ce n'est qu'une charge honoraire, il en laisse tout l'emploi à Monsieur le Chevalier de Noailles frere du Duc de ce nom, & qui est Lieutenant General, au grand deplaisir de plusieurs Chefs d'Escadre plus anciens que lui, auquels il a été preferé, & qui pour cette raison ne l'aiment gueres. Toutefois comme il est fort brave homme & bien dans l'esprit du Roi, sa Cour est toûjours assez nombreuse. Il fit, il y a quelque jours, la visite de l'Arcenal, & je me servis de cette occasion pour le voir par dedans, ce qui m'auroit été fort dificile dans un autre tems, parce que Monsieur de Montmor Intendant, garde toûjours lui même les clefs des endroits les plus considerables, & ne les donne qu'à mesure qu'il faut y faire quelque chose. Bien que cet Arcenal soit tout bâti depuis trente ans, il peut être divisé en vieux & nouveau, le Roi l'ayant tellement fait acroître depuis quatre ans qu'il est deux fois plus grand qu'il n'étoit. Le vieux contient toute la largeur du Port auquel il fait face. Il y a un Magazin pour chaque Galere marqué par nom, & dans lequel on entre par une grande & belle porte ronde, c'est ce qui fait l'étage d'embas de ce côté ici. De l'autre côté sont d'autres Magazins remplis de Canons, Bombes,

Car-

Carcaſſes, & Poudre. On dit qu'il y a deux mille Canons, & trois mille cinq cens Bombes. L'étage du deſſus eſt diviſé par chambres où l'on conſerve les bannieres, flames, voiles, & autres choſes pareilles; cependant la plûpart ſont vuides, il y a ſeulement une trés belle ſale d'armes, dont les murailles ſont tapiſſées de ſix mille mouſquets & autant de ſabres, trés bien entretenus, & auprés de celle-là une autre, où il y a cinq cens Armûres, toutes entieres, claires comme de l'argent. Cet Arſenal n'eſt qu'un ſeul corps de Bâtiment, au milieu duquel il y a un Dôme qui s'éleve au deſſus avec une Horloge. Cet Edifice peut paſſer pour beau ſans toutefois qu'il y ait rien de fort extraordinaire. Quant au nouvel Arcenal, il prend depuis le bout de celui-ci, & continuë tout le long du Port, preſque juſques à la Citadelle. Celui-ci eſt bien plus grand que l'autre, mais il n'eſt pas ſi bien bâti, néanmoins quand il ſera achevé il ſera beaucoup plus beau, tant par ſon étenduë, qu'à cauſe du beau Canal qu'on y a fait, & dans lequel les Galéres pouront venir deſarmer juſques à la porte de leur Magazin. On a auſſi reſolu d'y faire des bains pour la commodité des Eſclaves, afin qu'ils ne patiſſent pas tant l'hiver. C'eſt dans cet Arſenal que les Galéres ſe fabriquent, dans un certain baſſin ſec, où l'on fait venir l'eau quand on veut, par une Ecluſe, de ſorte que la Galére ſe trouve à l'eau ſans qu'il ſoit beſoin de faire aucun effort pour la lancer.

La

La place d'armes, qu'on a dessein de bâtir, & dont je vous ai parlé tantôt, sera derriere cet Arsenal.

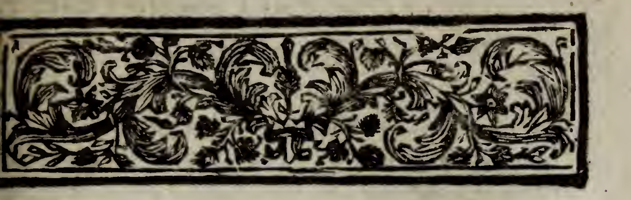
Il n'y a pas une Eglise qu'on puisse dire belle dans Marseille, mais il y en a de fort anciennes. Celle de Nôtre-Dame des Accoules fut autrefois un Temple consacré à Pallas, celle de S. Sauveur à Apollon, & celle de la Major ou la Cathedrale, étoit dediée, dit-on, à Diane. On y voit une Châsse d'argent qui renferme le corps de Saint Lazare, premier Evêque de cette Ville. Il y a encore plusieurs saintes raretez de cette nature, tant à la Major qu'à Saint Victor, où l'on garde, outre le Chef de ce Saint, la véritable Croix de S. André, qui est longue de sept pieds; ce sont deux gros soliveaux croisez en X. & enchassez dans un autre bois que l'on a fait exprés pour conserver cette Croix. Le Tombeau de quatre des sept Dormans. Les Reliques de sept des onze mille Vierges. La Barbe de S. Paul. La Boête de la Magdeleine, & plusieurs autres saintes curiositez, dont le denombrement feroit trop long à faire. On y voit aussi une Grote où Sainte Magdelaine fit penitence quelque tems. Tout est plein ici de semblables endroits; mais la devotion n'y est pas si grande qu'à la Sainte Baume, où l'on pretend qu'elle demeura trente trois ans. Ma curiosité m'a porté à faire ce Pelerinage, quelque rebuté que je fusse de marcher dans les Montagnes, afin de n'avoir pas à me reprocher d'en être venu si
près

prés ſans l'avoir vûë, je vous en entretiendrai au premier jour, pour le preſent il faut finir. Je ſuis, Monſieur, &c.

De Marſeille le .... Fevrier 1690.



LET-



LETTRE VIII.

Description de la Sainte Baume. Reflexion sur la pretenduë merveille du dégoutement perpetuel qu'on y voit. Taille extraordinaire de Sainte Magdelaine. Par quel sort elle vint en France. Reliques de cette Sainte à S. Maximin. Histoire de la Ville & du Royaume d'Arles. Diverses sortes d'épreuves auxquelles on obligeoit autrefois ceux qui étoient accusez de quelque crime. De l'Obelisque. De l'Amphithéâtre de la Maison de Ville. De l'Academie Royale des Sciences & des Langues. De l'Amphithéâtre de Nismes. Fondation de cette Ville. Temple de Diane. Tour Remagne. Maison quarrée. Manieres honétes & libres des Languedociennes. Histoire de Magdelaine de la Palud & de Goffredi. Femmes Barbieres à Marseille,

ſeille, & de quelle maniere elles ra-ſent.



MONSIEUR,

La Sainte Baume n'eſt autre choſe qu'u-ne Caverne, qui s'eſt rencontrée dans l(cœur d'un Rocher extrémement haut & eſcarpé ; deſorteque, quand on aperçoi ce lieu là de loin, il ſemble abſolumen impoſſible d'y monter. Il eſt certain d(moins que l'on n'a pû y aller les premiere fois qu'avec des difficultez fort grandes puiſque preſentement que le chemin eſt for bien taillé dans le Roc par degrez, c'eſt en-core tout ce qu'on peut faire que d'en veni à bout marchant à pied & conduiſant ſo(cheval par la bride; & je vous jure que, quan(on eſt arrivé en haut, on a beſoin de ſe repo-ſer. Le Rocher dans lequel ſe trouve la Ste Baume fait le ſommet de la plus haute mon-tagne de Provence, entre Marſeille & Tou-lon; & pour y aller il faut monter plus d(deux heures. Ce lieu eſt tenu par des Reli-gieux Dominiquains, que le Prieur de S Maximin y envoye, & auxquels il fourni mille livres par an pour chacun, ſans leur Meſſes, pour leur ſubſiſtance & entretien & tout bien compté, je ne penſe pas qu'il

en doivent avoir beaucoup de reſte, vû les grands frais qu'il faut faire pour y tranſporter preſque journellement les choſes néceſſaires à la vie; le lieu ne permettant pas de faire de grandes proviſions. C'eſt encore beaucoup qu'ils ayent pû pratiquer leur Couvent dans ce Rocher, à la faveur d'une petite avance, qui s'eſt trouvée là par fortune. Ce Couvent eſt compoſé de dix-ſept Cellules, & de trois Chambres, une pour le Roi, une pour l'Evêque, & une pour le Gouverneur de la Province. Tout cela eſt à la main droite de la Ste. Baume en entrant; & de l'autre côté il y a une Auberge, où l'on nous vendit bien cher ce que nous mangeâmes. Quant au reſte je ne ſçaurois vous dire autre choſe de cette Caverne, ſinon qu'il eſt humainement impoſſible qu'on y ait demeuré, non pas trente trois ans, mais ſeulement trente trois jours; vû la grande froideur & l'humidité du lieu. L'eau dégoute continuellement de la voûte avec tant d'abondance qu'elle remplit un Puis ou eſpéce de Citerne qui eſt embas, & les Religieux diſent, que ce dégoutement perpetuel eſt un emblême miraculeux des larmes que la Sainte y a répanduës, ſoûtenant que naturellement il ne peut pas ſourdre de l'eau d'un Rocher ſi élevé. Voilà comment les hommes toûjours entêtez du merveilleux & toûjours fidéles à leur entêtement, n'écoûtent & ne croyent que lui. Toutes leurs actions, tous leurs diſcours, toutes leurs opinions en portent le caractére & l'impreſſion, & il

 n'eſt

n'eſt point de ridicule qu'ils ne ſoient prêt de ſe donner, pour le faire entrer en toute choſes. Le miracle prétendu du dégoutement perpetuel du Rocher de la Sainte Baume, en eſt à mon avis un exemple ſenſible Car enfin voici le raiſonnement de ces bon Peres. Sainte Magdelaine a logé l'eſpace de trente trois ans dans ce Rocher, il e dégoute journellement & continuellemen de l'eau, donc ce dégoutement eſt un miracle. On a beau leur dire, qu'il n'eſt pas extraordinaire de voir des ſources d'eau a ſommet des plus hautes montagnes, & leu en nommer cent pour une, ils avoüent qu c'eſt une choſe naturelle dans celles-là, ma ils prétendent avoir raiſon de croire, qu dans celle-ci, c'eſt un miracle. J'eus l'autr jour une longue diſpute ſur ce ſujet ave un Pere Dominicain, qui a demeuré plu ſieurs années à la Ste. Baume. Il convin ſans peine avec moi, qu'une Fontaine a haut d'une montagne, ne ſeroit pas néce ſairement une merveille; mais il croyo & maintenoit que celui de la Saint Baume en eſt un viſible, parce, diſoit-il que l'on n'en pouvoit découvrir la ſource Je lui répondis qu'elle n'étoit cachée qu' ceux qui ne ſe ſoucioient point de la voir, & lui alleguai le raiſonnement que l'on fa d'ordinaire quand on veut expliquer la génération des Roches & des Rochers. Il e ſuffiſamment reconnu, lui dis-je, que le Rochers tirent de la terre une certaine ſub ſtance liquide qui les nourit. Une preuv de cela, c'eſt que dès que par trop de vie

leſ

eſſe cette ſubſtance vient à leur manquer ils tombent en ruine par morceaux. J'ai ouï aſſurer par un Voyageur fidéle & véritable, qu'en certaine route d'Allemagne, laquelle il avoit faite plus de cent fois en ſa vie, il avoit remarqué pluſieurs Rochers croiſſant à vûë d'œil, en ſorte qu'au bout de quelques années ils avoient avancé conſiderablement ſur les chemins, juſques à faire craindre leur chûte aux paſſans. Il ajoûtoit qu'en ces mêmes endroits, qui ſont toûjours des vallées & des coupures de montagnes, il ſe détachoit effectivement fort ſouvent de gros morceaux de Rochers qui rouloient tout du long de la pente, & tomboient juſques en bas. A l'égard de cette premiére circonſtance, je n'en ſçaurois raporter d'autres preuves que le témoignage de ce Voyageur, ſoûtenu de la vrai-ſemblance; mais pour ce qui eſt de la derniere, j'en ai vû moi même pluſieurs fois l'expérience, & je ne doute pas que mille autres perſonnes n'ayent fait cette remarque auſſi bien que moi. Il me ſemble qu'il n'eſt pas difficile de diſcerner une pierre décrepite, ou morte ſur ſa racine, d'avec une autre pierre vive, & pour ainſi dire dans ſa jeuneſſe. Suppoſé donc, comme il eſt très vrai, qu'il y ait des Rochers vieux & nouveaux, & qu'ils ne ſe forment & ne ſe nourriſſent que d'un certain ſuc qu'ils tirent de la terre, pourquoi ne veut-on pas que ceux qui en tirent trop abondamment, le réjettent au dehors par une eſpéce de ſuëur? Ou à peu près de la même maniere que la Vigne qui pleure au Prin-

tems quand on la coupe ? Mais ſans qu'
ſoit beſoin d'avoir recours à la Philoſophi
pour expliquer ce Phénoméne, il ne fau
que rappeller ſa mémoire. Il eſt certai
qu'il y a peu de gens qui n'en ayent vû d
ſemblables. A Orange, par exemple, il y
une Fontaine toute pareille à celle de la Ste
Baume, je veux dire, qui n'a point d'autr
ſource qu'un pareil dégoutement. Ceux d
Païs l'appellent communément la Fontain
de *Lave Talon*, quand ils ne veulent pas di
re une obſénité, & les Antres des Alpes o
des Pirenées en fourniroient ſans doute bie
d'autres, ſi l'on ſe vouloit donner la pein
de les rechercher. A toutes ces raiſons l
bon Pere crut me répondre ſuffiſammen
par celles d'une Tradition pieuſe, reçûë de
puis pluſieurs ſiecles par toute la Proven
ce, & nous nous ſéparâmes comme l'o
fait preſque toûjours en pareil cas, c'eſt
dire, ſans nous être rien perſuadez l'un
l'autre.

Dans le fond de la Caverne, il y a un peti
Rocher, que l'on montre comme une autr
Sainte merveille. Il reſſemble aſſez à un
eſpéce de lit avec ſon chevet, & il y a u
petit enfoncement au milieu, comme pou
roit être la marque du corps d'une perſonne
Ici la credule devotion du peuple preten
établir un nouveau miracle de la Providen
ce, en ſoutenant que ce Rocher a été ainſ
formé dès le commencement du monde
exprès pour ſervir de lit à la Sainte, pen
dant les années de ſa Pénitence. Les Re
ligieux tâchent à le perſuader ainſi à tou
le

les Pelerins, mais comme ils n'ont d'autre preuve de cette merveille que la tradition, ils rencontrent assez souvent des incredules, & j'ai même vû de très bons Catholiques qui ne pouvoient s'empêcher de soupçonner que les hommes n'eussent donné la derniere main à la merveille, que la Providence n'avoit peut-être qu'ébauchée dans cette pierre. A dire vrai, il est difficile de concevoir la raison pourquoi Dieu ayant bien voulu pourvoir aux commoditez de la Sainte, jusques à lui préparer lui-même un lit, le lui ait donné si dur & si froid. Quoi qu'il en soit, cette espéce de lit de pierre est renfermé au fond de la Grotte, par de grosses grilles de fer, dans lesquelles on a fait une porte que l'on ouvre, pour donner lieu aux Pelerins de satisfaire leur devotion en baisant le Rocher.

Au dedans de la clôture on voit l'image de la Sainte couchée tout de son long sur le Rocher, la tête appuyée sur la main droite, & tenant de l'autre un Ciboire, dans lequel elle conservoit des Hosties. Cette figure est plus grande de beaucoup que le naturel, ayant sept pieds, & cependant on dit que c'est sa vraye ressemblance, tant de taille que de visage. Ce qui m'étonne, est que l'Ecriture Sainte ne parle point de cette extraordinaire grandeur, non plus que de son voyage & de sa qualité (car on prétend qu'elle étoit Princesse.)

Au reste, je ne sçaurois vous dire pourquoi Mr. Robe, qui parle comme ayant vû la Sainte Baume, veut que ce Rocher

ſoit de Marbre; car je ne lui en trouve ni la dureté, ni la ſolidité, ni la couleur. C'eſt véritable pierre que Dieu fit, encore n'eſt-ce pas de la plus compacte. Les pierres blanches que lon voit à Veniſe, & en Hollande, aprochent bien d'avantage du Marbre.

Quand on a vû le dedans du Rocher, on monte ordinairement ſur la cime, qu'on appelle le S. Pilon, où l'on dit que la Ste. étoit tranſportée ſept fois le jour par les Anges, pour y faire ſa priere. Je ne m'amuſerai point à vous conter tout ce qu'on dit la deſſus; mais comme vous ſerez peut-être curieux de ſçavoir comment & par quelle avanture elle vint en ce Païs ici, je veus bien vous apprendre ce qu'on m'en a dit. Aprés l'aſcention de nôtre Seigneur, il s'éleva une violente perſecution contre ſes diſciples, ce que vous avez vû fort au long dans les Actes des Apôtres. Toute la famille de St. Lazare y tomba comme les autres. Toutes fois comme elle tenoit un rang conſiderable, les Juifs ne purent ſe reſoudre à faire mourir ceux qui en étoient. Le parti qu'ils prirent donc fut de mettre S. Lazare, & ſa ſœur, & S. Maximin, & quelques autres dont il ne me ſouvient pas bien, dans une Barque ſans rames, ni timon, ni voiles, & de les abandonner ainſi à la merci des vents, qui par la Providence Divine les conduiſirent droit au Port de Marſeille, où ils prêcherent l'Evangile aſſez long tems. On n'y voit même de toutes parts que Chapelles, dans les lieux où l'on pretend que le St. & la Sainte faiſoient

leurs

leurs ordinaires predications, lesquelles eurent tant de fruit que toute la Ville se convertit. S. Lazare en fut fait Evêque, & quant à Magdelaine, elle alla faire pénitence dans l'affreuse retraite dont je viens de vous parler. Sa tête & son bras se voyent à St. Maximin, parmi un grand nombre d'autres belles Reliques. Sa tête est enchassée dans un espece de Buste d'or, qui finit un peu au dessous des épaules & qui est enrichi d'un grand nombre de pierreries très belles; entre lesquelles on admire un rubis large & long comme le pouce. Le Buste est un present de Charles second Roi de Sicile & Comte de Provence. Toute la face de ce Chef est decouverte, ce qui est une rareté; car par tout ailleurs on ne montre d'ordinaire, qu'une châsse au lieu de Reliques, de sorte qu'il faut user de sa Foi pour croire qu'elles sont dedans. Quant à celle-ci, il n'en est pas de même, & l'on voit très distinctement une tête de mort, si grande qu'asseurément si c'est veritablement celle de la Magdeleine, on ne se trompe point en assurant, qu'elle avoit sept pieds de haut. On fait remarquer aux Pelerins une petite croute séche, qu'elle a presque au milieu du front & un peu du côté de l'œil gauche, & l'on dit que c'est la place ou nôtre Seigneur lui mit le doit, lors qu'aprés sa Resurection il lui dit, *Nolli me tangere.* Comme je n'avois pas remarqué dans l'Ecriture, qu'il lui eût mis le doit sur le front en lui disant ces paroles, je demandai au

Religieux qui montroit le Thréſor, comment on avoit apris cette circonſtance, & il m'allegua de nouveau la Tradition, aprés quoi il m'aſſura, que pendant les quarante jours que Jeſus-Chriſt avoit converſé avec ſes Diſciples, il n'en avoit point été touché, hors de la main de St. Thomas, qui a cauſe de cela étoit auſſi demeurée en ſon entier, auſſi bien que cet endroit du front de la Magdeleine.

Ce Chef eſt conſervé dans une Cave ſoûteraine fermée de quatre portes de fer, & laquelle dit on fut faite exprés pour y enſevelir les corps de Ste. Magdeleine, St. Maximin, St. Marcel, & St. Sidoine; dans quatre tombeaux de marbre qui y ſont encore, mais on en a ôté ces corps Saints pour les mettre dans des lieux plus honorables. Dans la même Cave ou Chapelle ſouteraine, on montre auſſi une petite Phiole où il y a de petits caillous, qui furent mouillez du ſang que le Seigneur répandit de deſſus la croix, & l'on veut perſuader aux regardans, que ce ſang y eſt encore viſible. Pour moi, quelque ſoin que j'aye pris de conſiderer ces caillous de tout mon mieux, je n'y ai aperçu aucune teinture de ſang, c'eſt pure prévention. Sortant de là, nous montâmes en haut, où l'on nous fit voir une châſſe de Porphire, dans laquelle ſont le reſte des os de la Sainte, hors un bras qui eſt enchaſſé dans de l'argent, & qui eſt proportionné en grandeur à la tête. Les cheveux, qui ſont de couleur blonde, ſe voyent dans un autre Reliquaire.

L'Eglise de ce Couvent est grande, bien éclairée & d'une Architecture fort estimée. Elle est ornée au dedans de plusieurs belles colomnes de marbre, & particulierement le Maître Autel, qui est un vœu de Louis XIII. & qui passe pour un des plus grands & des plus magnifiques de France. Tout le reste de l'Eglise est tapissé *d'ex voto* en Peintures de la main des plus habiles Peintres, & chaque Autel est enrichi de toutes sortes de Vases, Chandeliers, Lampes, & autres ornemens d'or & d'argent en grand nombre. Cette Eglise fut bâtie par Charles Duc d'Anjou, Roi de Sicile. Il y attacha des revenus fort grands, qui ayant été augmentez depuis par la pieté de nos Rois, sont presentement suffisans pour entretenir honnétement cinquante Religieux qui y demeurent.

Il y a si long tems que je ne vous entretiens que de Saintetez, qu'apparemment vous ne serez pas fâché que je diversifie un peu. Le voyage que j'ai fait exprés à Arles & à Nîmes, pour y voir les admirables Antiquitez qui y sont restées de la grandeur Romaine, nous en fournit l'occasion.

Arles est une Ville si ancienne, que l'on ne sçait rien de fort assuré touchant sa fondation. Il n'est pas croyable combien les Auteurs sont opposez à cet égard dans leurs sentimens, aussi bien que sur l'Etimologie du nom. Les uns l'attribüent à Aurulus neveu de Priam, d'autres à Arulus fils de Gad & d'autres aux mêmes Peuples qui bâ-

tirent Marseille. Ce qu'il y a de (*a*) certain, c'est qu'Arles est une des plus anciennes Villes des Gaules, qu'elle fut autrefois Colonie Romaine, & que les Romains en firent tant d'état qu'ils n'épargnerent rien pour l'embellir de Temples, de Palais, d'Amphithéâtres & d'autres ouvrages semblables, par lesquels ils se plaisoient à marquer leur pouvoir & leur inclination pour les beaux Arts. Elle fut depuis Capitale d'un Royaume qui porta son nom. Ce fut en 879. qu'il commença sous Boson lequel en fut le dernier Comte & le premier Roi. Comme l'Histoire de cette érection a quelque chose d'assez agreable, & d'assez particulier, vous ne serez peut être pas fâché que je la raporte ici.

Louis II. Empereur avoit épousé Engelberde fille, à ce que l'on croit, d'un Duc de Spolete. Quoiqu'il en soit, elle n'étoit pas d'une naissance égale à celle de son Epoux, ce qui lui attira le mépris & la haine de beaucoup de Princes, & de Princesses d'Allemagne, qui ne pouvoient la voir élevée à la dignité Imperiale, & par consequent au dessus d'eux, sans depit & sans jalousie. Quelques uns même pousserent leurs passions

(*a*) C'est l'Arelatum de Ptolomée, *l'Arelate Sexanorum* de Pline, laquelle il nomme ainsi à cause que les Soldats de la sixieme legion y furent envoyez en colonie. Marcellin l'appelle *l'ornement de beaucoup de Citez*, & Ausone *la Rome Gauloise*. L'Empereur Fl. Const. ordonna qu'elle seroit apellée *Constantina*. Quelques uns tiennent aussi qu'elle a tiré son nom *Arelata* d'un Autel sur lequel on immoloit tous les ans deux jeunes hommes nourris aux depens du public pour expier les pechez qui se commettoient dans la Ville.

sions si loin qu'ils resolurent de la perdre. Le Prince d'Anhald & le Comte de Mansfeld furent de ceux là, & se rendirent accusateurs de la pudicité de l'Imperatrice, soutenant qu'ils l'avoient surprise en adultere. La pauvre Princesse qui étoit entierement incocente, fut fort surprise & se defendit autant quelle put. Malheureusement pour elle, la coutume de ce tems là autorisoit les accusations sans preuves, & il ne restoit point d'autre moyen aux femmes de se justifier que de passer par de certaines épreuves de (*b*) feu ou d'eau (*c*) que la superstition avoit mis en usage. L'épreuve par eau, se faisoit en jettant les accusées pieds & mains liez dans une eau profonde, comme une Riviere ou un Etang &c. Si elles submergeoient, elles étoient innocentes, & si elles nageoient elles étoient criminelles. Celle du feu se faisoit en prenant de la main un fer ardent qui ne devoit point of-

(*b*) On voit dans le Recueil des Histoires des Archevêques & Evêques d'Angleterre par Warton, qu'Edouard second Roy d'Angleterre ayant accusé sa mere Emme de plusieurs crimes, & entr'autres d'adultere avec Aswin Evêque de Winchester, elle fut condamnée à l'épreuve du feu qui étoit alors de passer sur sept socs de charüe rouges de feu. Elle le fit, aidée de quelques Evêques qui la tenoient sous les bras; mais le Roi n'y étoit point, ce qui rend un peu le miracle douteux Cependant les mêmes Evêques l'ayant menée en triomphe à son fils, il se jetta à genoux devant elle, lui demanda pardon, & soufrit même par pénitence qu'elle lui donnât le foüet assistée de ses Evêques en cette occasion comme en la precedente.

(*c*) Il y avoit encore plusieurs autres sortes d'épreuves. Voyez ce qu'en a écrit Mr. Saldenus Ministre de la Haye dans ses Dissertations Theologiques & Morales liv. 2.

offencer les accusées, si elles étoient innocentes. Ce fut de cette maniere qu'Otthon III. fit éprouver Marie d'Aragon sa femme aussi accusée, non pas d'adultere, mais seulement d'y avoir solicité un jeune Comte Italien. Heiss (*d*) dit que la femme de ce Comte qui s'étoit rendue l'accusatrice, avoit passé elle même par l'épreuve la premiere, sans en avoir été incommodée, ce qui étonna l'Empereur, & le determina à faire bruler sa femme toute vive. Rien n'étoit plus ordinaire alors que ces sortes d'épreuves. Les lombards s'en servoient même contre les Esclaves, & l'Eglise (*e*) Catholique ne fit point difficulté d'ordonner que l'on éprouveroit ainsi les Heretiques, si bien que l'on en fit une Constitution dans les Canons du Concile de Triburin tenu en 895. Vous verrez dans l'Histoire de Sablé par Monsieur Menage qu'un Vicomte du Maine, ayant été arêté prisonnier dans une Eglise, se plaignit de cette violence comme d'un sacrilege, mais que n'en ayant aucune preuve, parce que malheureusement il n'y avoit point de témoins quand la chose fut faite, le Concile de Chartres tenu en 1128. autorisé par le Pape Calixte, lui ordonna de subir l'épreuve du fer chaud, pour verifier sa plainte. C'est d'une lettre d'Ildeberd Evêque du Mans, que Mr. Menage a tiré ce fait, & il ajoûte que ce même Ildeberd pensa subir la même épreuve en sa propre personne pour se disculper du crime de leze Majesté, dont il étoit

(*d*) Hist. de l'Empire.
(*e*) Banage Hist. des Eglises Réfor.

étoit accusé contre Guillaume le Roux Roy d'Anglererre. Vous trouverez encore dans Cette Histoire plusieurs autres manieres d'épréuves à peu prés de la même nature, soit en cas de larcin, ou autrement, avec la formule des prieres & des Oraisons que l'on disoit pour cet effet. Je vous en raporterai seulement une pour la rareté du fait. On la recitoit sur un pain d'orge posé sur l'Autel, & qui devoit tourner de lui même au moment que le larron s'aprochechoit pour le prendre.

Domine Jesu-Christe appareat hic magna virtus tua, & magna misericordia tua, super hunc panem, ut quotiens de illo acceperit homo iste, si veritas est quod culpabilis sit de hac re, unde reus putatur, aut facto aut consensu, tornet se panis iste in gyro. Deus Abraham, Deus Isaac, Deus Jacob: Deus qui Susannam de falso crimine liberasti, Loth de Sodomis, tres pueros de camino ignis ardentis; Agios, Agios, Agios, Exaudi Christe famulum tuum Amen.

La persuasion que Dieu n'abandonne jamais les innocens, étoit si grande en ce tems là, que personne ne s'advisoit de se plaindre d'un usage si dangereux & si tyranique. Les Espagnols furent les premiers qui s'aperçurent des abus funestes qu'il causoit tous les jours. Cependant ils ne purent se resoudre à le reformer autrement que par un autre, qui bienque plus équitable, & plus noble en apparence, n'exposoit guéres moins la vertu & l'innocence à l'infamie d'une conviction suposée, & à la cruanté d'une

d'une mort violente, dont elle étoit ordinairement ſuivie. Je veux parler de la Coûtume qui s'établit inſenſiblement chez eux; & enſuite parmi les autres Nations, de combatre en champ clos pour ſoutenir l'honneur & l'innocence d'un accuſé contre ſes accuſateurs. Mais ſans nous jetter mal à propos dans une queſtion problématique, il ſuffira de rapporter ici avec ſimplicité le fait dont il s'agit.

L'Empereur s'étant malheureuſement trouvé de l'humeur de ces maris, qui ſont toûjours prêts à prendre les mauvaiſes impreſſions qu'on veut leur donner de leurs épouſes, & même à en croire encore plus qu'on ne leur en dit, ſe perſuada que la ſienne étoit une femme perduë, & ſur l'accuſation de ces deux Seigneurs, dont je vous ai parlé, ſe diſpoſoit à la faire paſſer par l'épreuve de l'eau. Le Comte d'Arles qui croyoit connoître la vertu de cette Princeſſe d'une maniere à n'en point douter, touché de la voir opprimée ſi injuſtement, ou peut-être auſſi ſe ſentant porté à la ſecourir dans ce beſoin preſſant, par quelque autre motif plus fort que l'eſtime ordinaire que l'on a pour la vertu, prit la reſolution de lui ſauver l'honneur & la vie au peril de la ſienne propre. Pour cet effet il partit de chez lui incognito, & ſe rendit de même à la Cour de l'Empereur, deux jours avant celui qui étoit deſtiné pour faire ſubir l'épreuve à l'Imperatrice. Il ſe preſenta armé de toutes pieces, & monté ſur un beau cheval à la porte du Palais de l'Empereur, où il afficha un car-

tel de défi contre les accusateurs de la pudicité de l'Imperatrice, par lequel il les appelloit au combat pour les faire *mentir & mourir, ou avoüer leur calomnie.* L'Empereur qui dans le fond de l'ame aimoit assez sa femme, fut ravi de voir qu'il y eût encore des hommes dans le monde qui eussent assez bonne opinion de sa vertu pour en entreprendre la deffence, & fit venir le Prince & le Comte pour soûtenir ce qu'ils avoient avancé. Ils furent battus l'un & l'autre, & plusieurs autres après eux qui se mirent en tête de les soûtenir pour gens d'honneur; si bien que Bozon délivra l'Imperatrice, & remporta je ne sçai combien de victoires signalées. Cependant au milieu de tant de gloire, soit par modestie, ou pour ne donner aucun sujet de soupçon contre celle pour le service de laquelle il venoit d'exposer sa vie, il se retira sans hausser la visiere. L'Empereur charmé d'une maniere d'agir si généreuse ne voulut point lui commander de se découvrir, & ne pouvant néanmoins se resoudre à le laisser partir sans le connoître, il le fit suivre par des gens exprès qui revinrent bientôt lui dire que c'étoit le Généreux Bozon. Aussitôt l'Empereur nomma des Ambassadeurs pour aller le remercier, & lui porter en même tems la Couronne avec l'Erection du Comté d'Arles & de Provence en Royaume, en reconnoissance du service qu'il lui avoit rendu, ajoûtant à cela que la dignité de Roi étoit la moindre chose qu'il pût offrir à un Prince dont l'ame étoit toute Royale. Il ne s'en tint même pas là,

car

car peu de tems après, il lui donna en mariage sa fille Hermengarde, de laquelle Bozon eut pour fils & successeur Loüis Bozon dit l'Aveugle, qui étoit aussi Prince de Vianne.

Ce Royaume dura si peu, qu'à peine en trouve-t-on quelques vestiges dans l'Histoire. Il ne subsista que quarante sept ans, encore ne fut ce pas sans interruption, car Constantin fils de Loüis l'Aveugle n'eut jamais d'autre qualité que celle de Prince de Vianne, & ce ne fut qu'après sa mort que Hugues osa reprendre & le titre & les marques de la Royauté. Depuis ce Hugues il n'y a point eu de Rois particuliers d'Arles; cet Etat fut réüni avec les deux Bourgognes en la personne de Rodolphe second, qui le laissa ensuite à Conrard le Pacifique.

Voilà, Monsieur, en peu de mots quels furent autrefois les avantages de la Ville d'Arles. Pour à present, on peut dire tout au plus que c'est une des bonnes Villes du Pays, & qu'elle est d'ailleurs considerable aux curieux à cause des beaux restes d'Antiquité qu'on y trouve encore aujourd'hui. De plus, il y a un Archevêché qui a pour suffragans Marseille, Toulon, S. Paul trois Châteaux, & Orange. Autrefois Avignon en dépendoit aussi, mais il en a été démembré avec trois Evêchez, dont il a été fait Metropolitain, qui sont Carpentras, Cavaillon, & Vaison. Au reste, Monsieur, vous n'ignorez pas qu'Arles est presentement en possession d'une Académie de beaux Esprits, connuë sous le nom d'Académie Royale des

l'Obelisque d'Arles

OBELISQUE DE GRANITE D'EGYPTE, trouvé à Arles, & élevé à la gloire du Roi le 20. de Mars 1676.

Inscriptiones in quatuor Stylobatæ Lateribus incisæ.

I.

LUDOVICO MAGNO
Omnes omnium ante se Principum virtutes amplexo,
Imperatori Invictissimo,
Legislatori Sapientissimo,
Æquissimo Judici,
Clementissimo Domino,
Benefactori Amplissimo,
Patri Populorum Optimo,
Verè Regi
S. P. Q. A.

II.

Olim Soli sacrum,
Gentium Deo,
Nunc felicioribus auspiciis
LUDOVICO MAGNO
Splendore ac sublimitate fortunæ,
Ingenii Lumine, Perspicacitate,
Vi, Celeritate,
Mentis magnitudine ac beneficentiâ,
Vero Orbis Gallici Soli,
Nec pluribus Impari,
Qui nec errat nec cessat,
Quieto similis,
Proque ejus incolumitate atque salute,
In qua salus publica versatur,
Deo Optimo Maximo,
Dicat, vovet, consecrat,
S. P. Q. A.

III.

LUDOVICO MAGNO,
Ad Æternitatem Gallici nominis nato,
Semper Victori,
Semper Pacifico,
Studiorum, Artium, Virtutum omnium
Parenti Mitissimo & Liberalissimo,
Ejusque Justitiæ, Pietati, Providentiæ,
Munificentiæ
S. P. Q. A.

IV.

LUDOVICO MAGNO,
Quod labefactatam Rempublicam
Restituerit,
Auctoritatem Regibus, Vim Legibus,
Rebus Ordinem
Reddiderit,
Impium singularium Certaminum rabiem
Extinxerit,
Terrâ Marique in immensum
Francorum vires, Commercia, Imperium,
Auxerit, propagaverit,
Gentes Fœderatas Armis,
Ipsam Invidiam Gloriâ
Vicerit
S. P. Q. A.

Inscriptions gravées sur les quatre faces du Piédestal.

I.

A Loüis le Grand, à qui il ne manque pas une des Vertus de tous les Princes qui l'ont devancé, Empereur Invincible, Législateur très-Sage, Juge très-Equitable, Seigneur très-Humain, très grand Bienfaiteur, le meilleur Pere du Peuple qui fut jamais, véritablement Roi, le Senat & le Peuple de la Ville d'Arles.

II.

Ce qui étoit autrefois dedié au Soleil, le Dieu des Gentils, & maintenant sous des meilleurs Auspices à Loüis le Grand, qui par la splendeur, & l'éclat de sa fortune, par la pénétration de son grand Genie, par sa force, par sa rapidité, par la grandeur d'Ame, par sa liberalité, est le Soleil de la France, qui n'est point insuffisant à plusieurs, qui n'erre ni ne cesse point, semblable à celui qui est en repos; & pour le rétablissement de sa santé, qui fait le salut public, est dedié, voué, & consacré à Dieu tout-Puissant & tout bon, par le Senat & le Peuple d'Arles.

III.

A Loüis le Grand, né pour l'Eternité du Nom François; toûjours Victorieux, toûjours Pacifique, le Pére très-affable & très-liberal des Etudes, des Arts & des Vertus, & à sa Justice, à sa Pieté, à sa Prevoyance, & à ses Bienfaits, le Senat & le Peuple d'Arles.

IV.

Pour avoir rétabli la République ruïnée, pour avoir rendu l'Autorité aux Rois, la force aux Loix, l'ordre aux choses; pour avoir aboli les Duëls; pour avoir extraordinairement accrû & augmenté par Mer & par Terre les Forces, le Commerce, & l'Empire des François; pour avoir vaincu par les Armes les Nations Etrangéres, & l'Envie même par sa propre Gloire, le Senat & le Peuple d'Arles.

Cet Obelisque de 36. piez de hauteur, & de 7. piez de base, fut découvert par l'ordre du Roi Charles IX. & de la Reine Catherine de Medicis sa Mère, dans un Jardin près de la Porte de la Roquette.

Echelle de ...

Sciences & des Langues. Elle commença par des conférences qui se faisoient entre quelques Gentilshommes d'Arles, qui aimoient les belles Lettres; mais l'année 1668. elle fut confirmée, ou pour mieux dire érigée par Lettres patentes du Roi, avec les mêmes priviléges dont joüit l'Académie Françoise, & fixée au nombre de vingt Académiciens, qui doivent être Nobles de naissance. Mr. le Duc de S. Aignan qui étoit de celle de Paris, en fut le premier Protecteur. C'est aux empressemens & aux solicitations de ces Messieurs, que la Ville doit son plus considérable ornement; je veux dire, ce fameux Obelisque de Granite, que les Consuls firent élever en 1676. & embellir l'année suivante de plusieurs ornemens. Il a 52. pieds de haut sur sept de base, quoi qu'il ne soit que d'une seule pierre. Il fut trouvé dans le jardin d'un particulier, où il étoit enterré d'une telle maniere qu'il n'en paroissoit que la pointe, & on l'avoit laissé là depuis plusieurs siecles, sans songer à le retirer, soit pour n'en vouloir pas faire la dépense, ou par manque de curiosité. On dit pourtant que Charles IX. en passant à Arles avoit donné ordre qu'on le déterrât, mais on n'en fit rien. Il est presentement dans une des principales places de la Ville, avec quantité de magnifiques Inscriptions à la gloire du Roi. Il est terminé en haut par un monde chargé des armes de France, & surmonté d'un soleil. Cet Obelisque a cela de singulier & de rare, qu'il est tout uni & sans aucun hierogliphe qui fasse connoître
son

son antiquité, ce qui a fourni à Mr. Roubin cette belle pensée, qui fait la chûte du Sonnet qu'il presenta au Roi avec l'Estampe de l'Obelisque.

Puisqu'on voit que les ans ne l'ont tant respecté
Qu'afin de préparer une table d'attente,
Pour y graver ton nom à la postérité.

On ne doute pourtant pas que ce ne soit un ouvrage des Egyptiens; mais ceux qui viendront après nous, & qui n'en jugeront que par les Inscriptions, feront l'honneur à nôtre siecle de croire qu'on y sçavoit travailler de telles piéces, à moins que la matiere ne leur en fasse juger autrement. C'est la seule de cette nature qui soit en France, & peut-être en Europe, à la reserve de celles que l'on voit à Rome. Ainsi je n'aurai pas de peine à vous persuader que Mr. Roubin fut très bien reçû à la Cour, quand il y vint à cette occasion de la part de Messieurs les Magistrats d'Arles & de l'Académie Royale. Le Roi lui fit beaucoup de caresses, & lui fit expedier d'une maniere toute obligeante des Lettres patentes pour une augmentation de dix Académiciens, qu'il avoit demandé au nom de sa Compagnie, de sorte qu'elle est à present composée de trente Membres, qui sont tous Gentilshommes & la plûpart Officiers.

Je n'entrerai point dans le détail des Antiquitez, & des curiositez de la Ville d'Arles, parceque ce sont les choses auxquelles je m'arrête d'ordinaire le moins. Je vous dirai

irai ſeulement qu'entre toutes celles qu'on
trouve, l'Amphithéâtre eſt remarquable,
uoiqu'il ne ſoit pas entier, & que l'on
oute (*a*) même s'il l'a jamais été. La Mai-
on de Ville ne l'eſt pas moins, elle eſt bâtie
ans le même lieu où fut autrefois le Tem-
le de Diane, ce qui ſe reconnoît par les
ondemens & par certaines Arcades aſſez
ntieres qui ſont ſous la Tour de l'Horloge.
es murailles de la Ville ſont pleines de
orceaux de Statuës, de Corniches & de
olonnes qui font juger de la quantité de
eaux ouvrages qu'il y avoit. Le plus entier
le plus beau qui ſoit reſté après l'Obeliſ-
ue, eſt la Statuë de Diane, qui étoit adorée
ans le Temple, dont je vous ai parlé, où
lle rendoit ſes Oracles; on la voit dans la
aiſon de Ville.

Arles eſt, comme vous ſçavez, Mon-
eur, ſitué ſur le Rhône à ſept lieües de ſon
mbouchure, cependant il n'y peut venir
ucun Vaiſſeau ni groſſe Barque, à cauſe
es Bancs de ſable, dont cette Riviere eſt
leine.

De là je fus à Niſmes, Ville des plus
onſidérables du Bas Languedoc, par ſes
ntiquitez, par ſon Commerce, & par ſa
randeur, quoiqu'elle ſoit bien moindre
ue du tems de ſa fondation, que l'on attri-
uë à Nemauſus fils de Hercule l'Egyptien.
ar vous ſçavez qu'il y en a eu ſix de ce
om. Stephanus de Urbibus eſt dans ce
ſenti-

(*a*) C'eſt Lipſe qui a donné lieu à cela, quand il a
it, *Arelate etiam eſſe ajunt Amphitheatrum ſed parum
tegrum.* Lipſ. de Amphit.

sentiment; je ne vous raporterai pas ses paroles en Grec, les voici en Latin. *Nemausus Civitas Italiæ à Nemauso Herculis filio.* Ne croyez pourtant pas qu'il parle d'une Ville d'Italie qui portât ce nom là, c'est de celle dont il s'agit à present, & où les Empereurs Romains avoient envoyé des Colonies. Auguste César après la defaite de Marc Antoine & de Cleopatre à la Bataille d'Actium, & après qu'il eut soûmis l'Egypte à sa domination, envoya une Colonie à Nismes; c'est ce qui se justifie par les Medailles qu'on trouve encore en grand nombre, sur lesquelles il y a d'un côté un Crocodile enchainé à un Palmier, avec ces lettres *Col. Nim.*, & ce sont aujourd'hui les Armes de cette Ville. De l'autre côté on y voit les têtes de Lucius & de Cajus, si je ne me trompe. Vous n'ignorez pas, Monsieur, que le Crocodile dénote l'Egypte, que c'est un Animal Amphibie fort commun dans le Nil, & que les Egyptiens adoroient, dit-on, autrefois. *Crocodilon adorat*, dit Juvenal (*a*), parlant de l'Egypte.

On dit que Nismes avoit onze mille huit cent cinquante-huit pas de tour, auquel compte Rome du tems de Vespasien n'en auroit eu que deux mille cinq cent (*b*) d'avantage. Mais Lipse (*c*) dans son Traité de *Magnitudine Romana*, pretend qu'elle avoit vint deux mille pas de circuit.

Quelques Auteurs ont écrit, qu'elle avoit été

(*a*) Sat. 15. v. 2.
(*b*) Plin. l. 3. c. 5.
(*c*) L. 3. c. 2.

été rebâtie ſur le modéle de Rome, y obſervant juſques à la même grandeur, mêmes proportions, mêmes Places, & mêmes Bâtimens; mais ce ſentiment ne paroît pas trop bien fondé. Elle enfermoit, dit un (*d*) Anonime, ſept Montagnes, comme l'ancienne Rome, & elle avoit mille Tours autour de ſes murailles, dont la Tour Remagne en étoit une. Je vous en parlerai tout preſentement.

La premiere & la plus conſiderable des Antiquitez de Niſmes eſt l'Amphitéâtre le plus entier qui ſoit au Monde. C'eſt dommage que l'on ait permis aux particuliers de le remplir de Maiſons, car cela en dérobe preſque toute la vüe, & par conſéquent la beauté. Il eſt ovale, & ſon circuit eſt de quatre cent ſoixante à quatre cent ſoixante dix pas. On y voit ſoixante Arceaux ou Arcades, ſur la plûpart deſquelles on remarque quelques figures en relief; entr'autres la Louve alaitant Remus & Romulus, les Vautours qui furent vûs par ces deux Fondateurs, lorſqu'ils voulurent bâtir Rome, deux Athletes ou Gladiateurs luttans, deux Priapes ailez & quelques autres repreſentations de cette nature. Cet Amphitéâtre à trois entrées, dont la plus ancienne, qui eſt maintenant fermée, eſt du côté du logis des Arénes vers le marché, ce que l'on remarque aiſément par les têtes de Bœuf qui ſont au deſſus. La ſeconde eſt vis à vis des priſons & du Palais, & la troiſiême eſt oppoſée diamétralement à celle là.

(*d*) Delices de la France.

là. La Porte qui est du côté de la prison a sur sa gauche deux grosses Tours qui ne sont pas du même ouvrage que le reste de l'Amphithéâtre, aussi tient-on qu'elles furent bâties long tems depuis par les Gots, qui en avoient fait un Fort que l'on appelloit le Fort des Arénes. Tout ce magnifique & durable Bâtiment est composé de grosses pierres de taille qui ne paroissent liées d'aucun ciment. Elles ne sont pas toutes égales en grosseur, mais les plus petites n'ont guéres moins de quatre ou cinq pieds de long, & elles sont épaisses & larges à proportion.

Le même Auteur Anonime, dont j'ai déja parlé, pretend que cet Amphithéâtre ait été bâti par l'un des Antonins, peut-être parce qu'ils étoient originaires de Nismes, mais beaucoup d'autres en doutent, & ne sçavent à qui en attribuer la gloire: On est dans la même incertitude à l'égard des autres Antiquitez dont cette Ville est enrichie, faute d'inscriptions, qui en donnent l'éclaircissement. Il est même difficile de dire au vrai ce qu'elles pouvoient être, & à quel usage elles étoient destinées. Je n'en excepte pas le Temple de Diane, que l'on voit hors la Ville ; car bien que pour me conformer à la commune façon de parler, je l'appelle Temple de Diane, il y a néanmoins beaucoup de gens qui la rejettent, aimant mieux attribuer ce Temple à la Déesse Isis. D'autres aussi veulent qu'il fut consacré à Vesta, mais il

il n'y a guéres d'aparence, car les Temples de cette Déesse étoient d'ordinaire au milieu des Villes, & non pas à l'extrémité, comme celui-ci; outre que les Temples de Vesta étoient de figure ronde, & que celui-ci étoit quarré. Il étoit bâti de grosses pierres comme l'Amphitheâtre, de sorte qu'en cas de néceſſité, on auroit pû s'y retrancher, & y tenir bon même contre le Canon. A present il est ruïné, & il n'y reste d'entier que le côté droit, où l'on voit plusieurs niches, & plusieurs Colomnes. Il y a auſſi un Victimaire, qui n'est pas si endommagé qu'on ne le reconnoiſſe aisément.

A l'égard de la Tour-Remagne, (*a*) c'est un autre Monument qui n'est pas moins considerable, & que je prendrois aisément pour un espece de Mausolée élevé à l'imitation de ceux d'Egypte, quoiqu'il ne soit pas fait sur le même modelle. Je ne l'avance auſſi que par forme de conjecture, & sans pretendre decider une chose sur laquelle les plus Sçavans n'ont osé prononcer. D'ailleurs, les sentimens sont differens. Ne vous ay je pas dit que quelques uns pensoient que ce fut l'une des Mille Tours qui défendoient les anciennes murailles de Nimes? Quoiqu'il en soit, cette Tour est un ouvrage Romain & fort solide, quoiqu'il ne soit pas maſſif, comme

(*a*) On pretend que ce nom lui ait été donné par corruption de *Turris magna* parce quelle étoit plus grande que les autres, ou de *Turris Romana* supposant quelle ait été bâtie par les Romains.

je l'avois crû d'abord. Il eſt Piramidal, & l'on a pû autrefois monter juſques au haut par des degrez qui étoient mênagez tout au tour.

Je ne ſçai ſi je dois vous parler de la Fontaine ſi renommée, car c'eſt une des ſingularitez de Niſmes la plus connûe. C'eſt un grand Baſſin, au milieu duquel il y a un gouffre, que l'on n'a jamais pû ſonder, mais dont l'eau ſort en ſi grande abondance qu'elle fait tourner pluſieurs moulins dans la Ville. C'eſt la même dont Auſone fait mention quand il dit *Vitrea non luce Nemauſus*. Léau en eſt fort bonne & fort claire. Elle ſe partage auprès du Couvent des Recolez en deux Canaux, dont l'un traverſe la Ville, & en ſort auprès de la porte des Carmes ſous le Château. L'autre partie coule le long des murailles & après avoir arroſé en partie toute cette étendüe de Jardins qui ſont du côté de l'Eſplanade, ſe va joindre avec la premiere dans la Viſtre.

Vers cette fontaine, & peu loin de la Tour-Remagne on remarque une merveille de la Nature, qui eſt poſitivement le contraire du rocher ſourd d'Ecoſſe que les Géographes ont tant vanté. C'eſt un petit trou creuſé au pied d'un Rocher, & qui n'a que très peu de profondeur. Cependant ſi l'on y chante, ou que l'on y prononce quelques parolles, les perſonnes qui ſont de l'autre côté de la Montagne entendent très diſtinctement ce que l'on chante, ou ce que l'on dit.

Rentré dans la Ville, je fus voir un an-

ien Bâtiment qui sert de demeure à un
articulier, & que l'on nomme communé-
ment la maison quarrée. Il est beaucoup plus
ong que large, bâtie de grosses pierres de
aille, & orné au dehors de plusieurs bel-
s Colomnes. Il y en a six au frontispice,
utant au bout opposé, & dix à chacun des
ôtez. On dit que cette maison servoit an-
iennement de Prétoire pour rendre la jus-
ce, mais d'autres tiennent que c'étoit un
Capitole, se fondant sur la conformité du
mot de Capitole à celui de *Cap duœil*, que
orte aujourd'hui ce quartier; & d'autres
nfin croyent que ce fut un Temple cons-
truit par Trajan à l'honneur de sa femme
Plotine.

Nismes est une Ville remplie de beau
monde, & quoiqu'elle soit fort voisine de
a Provence, les coutumes y sont toutes
differentes & même toutes opposées. Car
u lieu qu'à Marseille on ne peut pas souf-
frir les François, ici on les cherit, on les
previent, & on les comble de civilitez &
d'amitiez. Cela va plus loin que vous ne le
çauriez croire. Les Dames se font un plai-
sir d'accoster le soir à la promenade, un
Etranger qui est seul, & qui marque
quelque distinction & l'on trouve dans leur
societé toute la gayeté, & l'honnête liber-
té qu'on peut desirer. Enfin, quoiqu'elles
soient aussi sages que dans tout le reste de
a France, leur vertu n'est point tigresse, &
pourvû qu'un homme ait du merite &
de la tendresse avec un peu d'exterieur, il
ne demeure guéres sans quelque attache-

 ment,

ment, dont les Languedociennes ne ſont point du tout ennemies. On m'a fait cent Hiſtoires de mariages, qui ſe ſont faits par des inclinations de cette nature, priſes à une promenade, avec des Etrangers qu'on n'avoit jamais vus, & dont pourtant les ſuites n'ont rien eu que d'agréable. On dit qu'il n'y a pas d'engagemens plus doux que ceux qu'on peut prendre avec des Languedociennes; qu'elles ſont tendres, & complaiſantes, adjoûtons à cela, qu'elles ſont généralement parlant fort jolies; & d'un petit air amoureux qui ſemble toûjours demander le cœur, & il ſe trouvera que nous ne ſerons pas éloignez de croire ce qu'on dit.

Je finirois ici ma Lettre, comme je vous l'ai promis, ſi l'apoſtille de la vôtre ne me faiſoit ſouvenir que je dois vous rendre conte de ce que j'ai apris touchant l'Hiſtoire de la fameuſe Magdelaine de la Palud, mais ne vous attendez pas à en devenir plus ſçavant. Après m'en être informé avec tout le ſoin imaginable de diverſes perſonnes dignes de foi, qui toutes croyent ſçavoir très certainement la choſe, je me ſuis trouvé moi-même auſſi peu inſtruit du principal point, que je l'étois avant que de leur avoir parlé: ainſi je ne ſçaurois vous bien ſatisfaire la deſſus. Tout ce que je puis vous en dire de poſitif; c'eſt que les ſentiments ſont auſſi partagez à Aix qu'à Paris, ſur le fait de la poſſeſſion de la Palud, & de la ſorcelerie de Goffredi. Les uns n'en doutent nullement, & feroient même un cas de conſcien-

ſcience d'en douter. Cinquante ou ſoixante témoins l'ont depoſé, Goffredi & la Palud l'ont eux mêmes confeſſé, & enfin un Senat Illuſtre par la ſageſſe, l'équité, & la capacité de ſes membres, l'a ainſi declaré, & jugé autentiquement. A cela ils ajoûtent, pour ſurabondance de preuves, les Stigmates Diaboliques qui ſe trouverent ſur le corps de la Palud, & vingt Hiſtoires qui ne ſont point inſerées dans le procès, vrayes ou fauſſes, mais deſquelles on n'eſt pas en peine de citer des témoins. Voila en général qu'elles ſont les raiſons des premiers. Celles de ceux qui leur ſont oppoſez en ſentiment & que l'on appelle d'ordinaire ici les incredules, ſont un peu plus longues, & quoiqu'elles ne ſoient pas fondées ſur des faits tout à fait ſi autentiques, elles ne laiſſent pas d'être aſſez vrai-ſemblables. Je vais vous les raporter telles que je les ay appriſes de pluſieurs perſonnes, & en particulier d'un fort habile homme, qui a connu la Palud & Goffredi, & qui leur a parlé pluſieurs fois.

Il dit que de tout l'expoſé du procès, il n'y a que la moindre partie de vrai & que le reſte eſt entierement faux ou mal interpreté. Que beaucoup de membres du Parlement en étoient eux mêmes perſuadez; mais qu'ils étoient obligez de juger, & qui plus eſt de juger, non pas ſelon leurs conjectures, quelques fortes quelles puſſent être, mais ſelon les depoſitions des témoins, & les confeſſions des prevenus, ce qui tout enſemble condamnoit Goffredi. Qu'il ne

faut point s'étonner de ce que l'une & l'autre de ces malheureuses personnes confesserent si facilement des choses qui leur devoient être si funestes; parce que Goffredy étoit un fou mélancolique qui s'étoit mille fois imaginé de voir divers objets, & de parler à diverses créatures, quoique toutes ses visions, & ses conversations n'eussent aucune réalité que dans son imaginion déréglée. Que, quant à Magdeleine de la Palud, c'étoit une pauvre fille tourmentée d'une maladie aussi peu connüe que violente, qui la faisoit tomber dans des convulsions, & dans des mouvemens involontaires si terribles & si étonnans, qu'elle même étoit la premiere à en accuser le Demon, quoique dans le fond, il n'y eût aucune part. Il pretend que ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on s'est avisé de confondre ces sortes de maladies extraordinaires avec les possessions, & ne craint pas d'avancer que l'ignorance (*a*) des Medecins n'a guéres moins contribüé que la mauvaise Demonomanie à introduire cette erreur dans l'esprit des peuples. Ils ne connoissoient point, dit il, la cause de ces maladies, & par consequent ils étoient bien éloignez d'y pouvoir a porter du remede; mais la presomption, qui leur est comme naturelle, ne leur permettant pas d'en faire l'a-

(*a*) C'a été aussi la pensée de Messieurs de Haute Feüille & de Santeur dans un plaidoyé sur les Magiciens à la Cour de Liege, & particulierement celui de Mr. Conig dans son Royaume des Plantes, où il asseure que le tout n'est que maladie d'esprit, guerissable par le bon usage des simples.

l'aveu ſincére, ils ont mieux aimé mettre leur honneur à couvert ſous le manteau de la Diablerie en ſe rendant fauteurs des erreurs du vulgaire, que d'avoüer leur ignorance. Il aſſure qu'il a vû la Palud pluſieurs fois dans les accès de ſon mal, qu'il en a examiné curieuſement tous les ſymptômes, & qu'il n'y avoit rien reconnu que de naturel. A cela il ajoûte que ſon mariage pretendu avec le Diable, ſes frequentes allées & venües au Sabath, les ſtigmates inſenſibles dont elle étoit marquée, & vingt autres pareilles circonſtances qui ſe liſent dans ſon Hiſtoire, & même dans le procès de Goffredi ſont des faits, ou reconnus pour entierement faux, ou du moins fort mal établis; & il ſe moque de ce qu'en ont écrit le Pere Michaeli, Fontaine &c. Enfin il pretend que tout ce qu'il y a de certain en cette affaire, c'eſt que Magdelaine de la Palud étoit une fille fort ſimple, que Goffredy étoit viſionnaire, & que l'un & l'autre eurent le malheur de s'attirer ſur les bras une Legion de Devots & de Devotes, à la ſainte fureur de qui le Parlement ne put ſe diſpenſer de les ſacrifier. Goffredy, comme vous ſçavez, expia dans les flames le crime dont on l'accuſoit, & quant à la Palud, quoique depuis ce temps là elle ſe fût retirée à la Campagne oú elle vivoit fort regulierement, ſa retraite ne la mit pas à couvert pour long tems des atteintes inevitables de ſes ennemis. Elle fut remiſe en priſon ſous pretexte de malefice, ſon bien fut confiſqué, & elle fut réduite à s'enfuïr

comme une malheureuſe, & à ſe cacher tout le reſte de ſa vie pour éviter leur perſecution.

Voilà ce que j'avois à vous dire pour cette fois; il ne me reſte plus qu'à vous apprendre le nouveau deſſein que j'ai formé. Les frequentes occaſions qu'on trouve ici pour aller en Turquie, m'ont fait naître l'envie d'en faire le voyage. J'y pourrai trouver quelques vaiſſeaux Anglois ou Hollandois, & ainſi je verrai ce Pays dont on nous raconte tant de merveilles, ſans qu'il m'en coûte beaucoup. Je m'embarque donc ſur un vaiſſeau de la Ciotat qui v'a premierement à Génes, puis à Livourne où il demeurera quelque tems, ce qui me donnera auſſi occaſion de voir une partie de l'Italie, & de là nous ferons voile pour Conſtantinople, d'où je continuerai de vous envoyer mes relations, ſi vous me faites connoître par vos reponces qu'elles continüent de vous divertir. Je ſuis &c.

P. S. L'empreſſement que j'ai eu de finir ma longue lettre, m'a fait oublier une ſingularité qui merite aſſez ce me ſemble d'entrer dans mes remarques. J'ai vû ici, pour la premiere fois de ma vie, des femmes qui font le metier de Barbier, & qui ſans en avoir d'autre ne laiſſent pas de gagner leur vie aſſez commodément. Ce ne ſont pourtant pas des hommes qu'elles raſent. Elles pouroient le faire, & le voudroient bien auſſi, mais les Maîtres Barbiers de la Ville ne le ſouffriroient pas, ſi bien qu'elle n'oſeroient raſer que des femmes, ce

quelles

quelles font encore pour un très petit ſalaire. Cela n'empêche pas que, pour peu qu'elles ſoient adroites, elles ne gagnent comme je vous ay dit dequoi ſubſiſter fort à leur aiſe. Delà vous conclurez apparemment que les femmes Barbües ſont donc bien communes en ce païs ici, & vous ne vous tromperez guéres. Il eſt cependant vray qu'il y a plus de coûtume & d'uſage, que de neceſſité. Car je connois des filles fort jolies, & dont le teint eſt fort uni qui ſe font pourtant raſer. On a beau leur dire que c'eſt le plus aſſeuré, & le plus court moyen de devenir laides, & leur citer pour exemple tous les hommes à qui le raſoir gâte viſiblement la peau & fait épaiſſir la barbe; elles n'en diſconviennent point, mais leur Mere, leur Tante, & leur grand Mere en uſoient ainſi, il faut bien quelles en faſſent de même. D'ailleurs elles ne ſçauroient reſiſter au plaiſir de ſe voir pendant tout un jour uu viſage uni comme glace, & tout-à-fait bien decraſſé, car il eſt vrai que pour pen qu'une femme ait de poil au viſage, ou qu'ellle ait la peau rude, ſon teint paroît bien plus doux & plus éclatant le jour quelle s'eſt fait raſer, que les autres. Elles ont à cet égard le même entêtement que les Pariſiennes ont pour le Blanc de la Reyne de Portugal, le Plâtre ou le Mercure. Qu'importe qu'à dix ans d'ici elles ſoient laides & même vielles avant le temps, pourvu qu'aujourd'hui elles ſoient jolies, & plus jeunes s'il ſe peut de trois ou quatre ans que leur âge naturel? On m'a dit qu'en Italie toutes les femmes ſe raſent auſſi, pour peu quelles en ayent beſoin, & de plus qu'elles n'en font aucun miſtere, parce

 que

que cet usage, qui est ici tenu par les personnes sevéres pour un soin excessif & même condamnable de sa beauté, n'est regardé en Italie que comme une propreté essentiele & indispensable à toute fille ou femme qui ne passe point soixante ans. En un mot l'entiere dépilation est en telle estime chez les Italiennes, qu'à la reserve de leurs cheveux & des sourcils, dont elles prennent un soin fort curieux, elles ne féroient pas grace au moindre petit poil. Au reste ni en Italie ni ici, les femmes Barbieres ne se servent pas des rasoirs ordinaires, parceque le fil n'en est pas assez assèz delicat. Elles ont de certaines Bulles de verre de la grosseur d'une Grenade, plus ou moins, quoiquelles soient toutes d'une égale tenüité; les Verriers les enflant toûjours avec le chalumeau jusques à leur dernier point d'extension, de la même maniere que l'on voit quelques fois les enfans enfler des Bulles de savon avec une paille, pour les faire voler dans l'air. Imaginez vous donc que ces Bulles fussent de verre, & vous aurez la juste idée de celles, dont les femmes usent. Elles les rompent, & c'est avec les morceaux qui leur en demeurent quelles se rasent les sourcils, le menton, les bras &c.

Quelque peu considerable que soit cette remarque en elle même, je suis persuadé que vous ne laisserez pas de la rendre utile par le bon usage que vous sçavez faire de toutes choses. Elle pourra vous donner lieu par exemple de faire des reflions sur la vanité, que l'on decouvre immancablement, toutes les fois que l'on se veut donner la peine d'examiner ce que nous appellons d'ordinaire Beauté; car enfin

cette

cette Beauté depend entierement du goût, & de l'opinion. Ce goût & cette opinion, dependent du temperament, & des impressions desquelles on est prevenu. Ce Temperament & ces impressions dependent, l'une du climat & des aliments; & l'autre d'une habitude à voir & entendre toûjours les mêmes choses; & si vous remontez à la source de tout cela, vous trouverez que c'est le cours admirable de la Nature, dont l'ordre & la concurrence nous sont si inconnüs, que les plus penetrans n'y voyent goute. Faut il donc s'étonner de ce que d'un principe si obscur, si inconnu, si contingent en lui même, il emane tant d'obscuritez, d'erreurs & de contingences, tant dans la Morale que dans la Phisique.

La longueur de ma letre ne m'ayant pas permis d'y inserer, ce que j'avois à vous dire sur les Amphithéâtres à l'accasion de celui de Nismes, j'en ay fait un discours que je vous envoye separement afin que vous puissiez le voir à vôtre loisir.





DES AMPHITHEATRES, ET DES SPECTACLES que l'on y donnoit au Peuple.

DISSERTATION.

JE commencerois par expliquer le mot d'Amphithéâtre, si de lui même il n'étoit assez intelligible, mais il suffit de l'entendre prononcer pour concevoir que c'est un double Théâtre, ou, si l'on veut, deux Théâtres joints ensemble, ce qui fait connoître d'abord que les Théâtres ont été inventez les premiers. Chacun sçait au reste qu'ils étoient également destinez pour la celeberation des Jeux & des Spectacles que les Souverains, les Triomphateurs, ou les personnes qui se vouloient distinguer, donnoient au peuple. C'est donc dans l'antiquité de ces Jeux mêmes qu'il faut chercher l'origine des Théâtres.

Il

Il ne faut pas douter que dès les premiers siecles du Monde, la necessité de se defendre & l'envie de se divertir, n'ait engagé les hommes à inventer diverses sortes de jeux & d'exercices, propres à recréer l'esprit, ou à donner au corps l'agilité & la force dont ils avoient besoin, mais on ne trouve point qu'avant Hercule, il y en ait eu aucune institution publique. C'est à ce Heros que l'on en attribüe communément la gloire, & à la Gréce celle d'avoir religieusement conservé & maintenu cette belle institution, pendant tout le tems qu'elle a pû se dire maîtresse d'elle même.

Ces Jeux étoient celebrez au commencement dans une vaste campagne voisine d'Olympie Ville d'Arcadie, d'où ils avoient tiré le nom d'Olympiques qu'ils conserverent toûjours depuis en Gréce, & cette maniere de les celebrer dura quatre cens ans ou d'avantage, sans qu'on y remarquât de changement considerable. Mais au bout de ce tems là, les Grecs ayant reconnu l'utilité qui en revenoit à leur jeunesse, & se persuadans d'ailleurs que la Religion s'y trouvoit engagée, parce que Hercule avoit consacré ces jeux à Jupiter, firent une nouvelle institution dans laquelle le lieu, le tems, l'ordre, & toutes choses generalement, étoient plus precisément & plus particulierement reglées. Il fut arrêté que ces jeux seroient celebrez de cinq ans en cinq ans, ou si l'on veut de cinquante mois en cinquante mois, & que pour rendre cet-

te institution plus ferme & plus vénérable, on s'en serviroit à l'avenir pour compter le tems. C'est cette revolution de cinq ans ou de cinquante mois, que l'on appeloit Olympiades, & suivant laquelle les Grecs comptoient ainsi : la premiere, seconde, troisiême, ou quatriême année de la dixiême, vintiême, ou centiême Olympiade. La premiere Olympiade & par conséquent l'Epoque des Grecs se prend selon Eusebe sept cent quatre vint ans devant la naissance de nôtre Seigneur ; & la derniere fut l'an trois cent seize de nôtre salut, Constantin le Grand ayant aboli cette maniere de compter à laquelle il substitua ses Indictions. Je sçai que ce calcul n'est pas sans contradiction ; mais j'alongerois trop mon discours, si je voulois y faire entrer la question des Olympiades : il me suffit d'y avoir rencontré l'origine des jeux & des spectacles publics autorisez du Souverain.

Il y en avoit anciennement de cinq sortes, *le Ceste*, *le Disque*, *la Course*, *le Saut* & *la Lutte*. *Le Ceste* étoit un combat de coups de poing tel, ou a peu près qu'il se pratique encore aujourd'hui à Venise, à la reserve que dans ceux-ci, les Combatans ont le poing nud, & que dans ceux là, ils s'armoient d'un gautelet fait de couroyes de boeuf desseichées. *Le Disque* n'étoit autre chose que le jeu du palet, & il se pratiquoit avec de larges pierres plates & taillées exprès pour cet usage. *Le Saut* étoit different selon les tems, les lieux, & l'occasion. *La Course* de même, & la *Lutte* aussi ; d'ailleurs il n'est pas

ne-

necessaire d'en faire ici la description. Il suffit de dire qu'à ces cinq jeux, les Grecs ajoûterent en suite la *Comedie*, & *la Musique.*

Du tems qu'on les celebroit en pleine campagne on choisissoit ordinairement quelque place enfoncée, afin que le peuple se tenant sur les collines & les hauteurs voisines pût voir plus aisément, sans que ceux de devant incommodassent ceux qui étoient derriere. Que si l'on ne trouvoit pas de lieu naturellement bien disposé, on élevoit tout autour des places avec des gasons plus hauts les uns que les autres, & qui formoient ainsi des degrez sur lesquels les Spectateurs se tenoient, à moins qu'ils n'eussent eu la précaution & le moyen de faire apporter des siéges de chez eux. Mais l'experience aïant fait sentir l'embarras, & l'incommodité qui étoient comme inévitables à ceux qui assistoient à ces sortes de spectacles, & même à ceux qui les donnoient, parce qu'un même lieu n'étoit pas propre à toutes sortes de jeux, on se determina enfin à ériger des Bâtimens & des lieux publics, qui ne fussent destinez qu'à cet usage. Ces Bâtimens furent premierement de deux sortes sçavoir des *Stades* & des *Théâtres*. Les Stades étoient destinez pour les exercices du Corps, & les Théâtres pour la Comédie & la Musique. Mais dans la suite, on fit servir les Théâtres à tout. On peut juger de la figure des uns & des autres par les masures anciennes qui en restent en divers lieux de la Grece, ou

des

des païs qui ont été soumis aux Grecs. Il y en a à Athénes, à Delph, à Smirne, à Ephése & en plusieurs autres endroits, qui sont d'une fort grande antiquité. Le Stadium d'Athénes est large de vint sept pieds ou environ, fermé des deux côtez par deux murailles paralleles qui se joignent en rond à l'une des extrémitez, mais l'autre est ouverte. Il a six vingt pas géométriques de long, qui est la mesure du Stade des Grecs, dont il faloit huit pour faire un mille Romain, & c'est aussi à cause de cette mesure qu'on appelloit ces lieux des Stades. Celui de Delph ne diferoit en rien de celui d'Athénes, mais celui de Smirne étoit deux fois plus long, quoique de la même figures. Ces sortes de Stades étoient particulierement destinez pour la course des Chevaux, & on les appelloit par distinction *Diaules*. L'Hipodrome de Constantinople, par exemple, étoit un *Diaule*, mais s'il n'avoit eu que six vint pas de longueur, sçauroit été un *Stade*.

Il y avoit d'ordinaire en chaque *Diaule* trois Colomnes, la premiere à un bout, la seconde au milieu, & la troisiéme à l'autre extremité. Sur la premiere d'où l'on faisoit partir les chevaux, étoit écrit ce mot **ΑΡΙΣΤΕΥΕ**, *Courage* sur la seconde **ΣΠΕΥΔΕ** *hâte toy*, & sur la derniere **ΚΑΜΨΟΝ** *retourne d'où tu es parti.* Celui d'Ephése étoit aussi un *Diaule*, mais il a cela de particulier, que l'une de ses extremitez est formée par un espece de Théâtre.

Pour ce qui est des Théâtres, ils étoient tous

tous faits en demi cercle, dont la corde, le Diametre ou la tranche faisoit la façade; en sorte que les Spectateurs qui étoient assis sur les degrez du demi cercle, l'avoient en vüe. Cette Façade avoit ordinairement plusieurs étages, tant pour l'utilité que pour l'embellissement, & chaque étage étoit orné d'Arches, & de Colomnes. Le plus bas étage de tous servoit le plus souvent pour y loger les bêtes sauvages, ou pour y tenir de l'eau, ou enfin pour y renfermer les instrumens & les choses nécessaires dans les jeux. Quelques fois aussi l'on y faisoit l'entrée du Théâtre par une grande & large Arcade comme par exemple à celui d'Athénes, qui, outre celle du milieu, il y en avoit encore deux autres plus petits aux deux côtez. C'étoit au dessus de ces Grotes que la Scene & l'Avant-Scene étoit bâtie. Par la Scene il faut entendre la place ou les Acteurs chantoient ou recitoient, & par l'Avant Scene, l'espace qui étoit au devant; le tout ensemble representant assez bien cet échafaut sur lequel nos Comediens joüent, & que l'on appelle aujourd'hui Théâtre.

Le second étage de la Façade occupoit l'enfoncement de la Scene, orné comme celui de dessous de Colomnes & d'Arches, qui servoient pour y faire retirer les Acteurs & les faire paroître selon que leurs Rôles le demandoient. S'il y avoit quelque autre étage au dessus de celui là, c'étoit plustôt pour l'ornement que pour la necessité.

Aux extremitez de l'Avant-Scene, & de la Scene vers le bout des sieges des Specta-

teurs,

teurs, il y avoit d'ordinaire deux Autels l'un consacré à Bachus, & l'autre au Dieu en l'honneur de qui se celebroient les Jeux.

A l'égard du sol ou champ bas qui se trouvoit compris entre l'étage qui soutenoit la Scene & la courbure du demi cercle, il étoit uniquement destiné pour les jeux d'exercice.

Vous sçavez au reste que ces Jeux étoient ouverts à tout le monde, & que cependant les personnes de la premiere distinction se faisoient un honneur d'y venir disputer les prix avec tous ceux qui se presentoient, & il arrivoit souvent que l'on érigeoit des monumens publics à la gloire de ceux qui les avoient remportez, ce qui se peut aisément verifier, par le raport de divers Auteurs, & plus certainement encore par un grand nombre d'inscriptions (*a*) qui se voyent en Gréce encore aujourd'hui.

On voit par là que ces Prix étoient en très grande consideration parmi les Grecs, car autrement ils n'auroient pas tant pris de soin, ni tant fait de dépence pour en consacrer la mémoire. On en tenoit aussi des Regîtres publics qui étoient gardez par des Officiers fort considerables, & generalement tous ceux qui avoient quelque inspection sur ces jeux, de quelque maniere que ce pût-être, étoient des hommes d'autorité

(*a*) Il y en a une entr'autres à Athenes qui est de la 115. Olympiades : c'est à dire 320. ans avant la naissance de Jesus-Christ.

té dans les Villes. Les principaux de ces Officiers étoient les *Archontes* : c'étoient eux qui présidoient aux Jeux & qui distribuoient les prix à ceux qui les avoient meritez.

Comme toute la Grece prit bien tôt goût à la celebration de ces jeux ; que chacun néanmoins n'avoit pas la commodité de quiter sa maison pour se rendre à Olympie, afin d'y prendre part ; & que d'ailleurs, comme je vous ay dit, on en avoit fait un culte religieux, les Villes les plus aisées en voulurent avoir chez (*b*) elles, & en instituerent en effet sous la protection des Dïeux pour lesquels elles avoient le plus de devotion, ou même en l'honneur des Héros & des Grands Capitaines, quelles estimoient le plus. En ce tems là, les Arts, les Sciences

(*b*) Il y avoit les Jeux Pythiens à l'honneur d'Appollon à Delphes. Les Neméens à Argos. Les Panathenées à Athenes. Les Eleusiniens, les Isthmiques dans l'Isthme de Corinte. Les Pantelleniens, c'est à dire de toute la Grece, encore à Athenes. Les Heracliens à l'honneur d'Hercules à Thebes. Les Trophoniens, à Lebadia. Les Eleutheriens à Platée. Le Bouclier de Junon à Argos. Les Phytiens à Milet dans l'Ionie. Le Phytiens à Magnesie. Les Jeux communs de l'Asie à Phyladelphe. Les Jeux Actiens pour Appollon à Nicopolis. Les Pythiens à Side. Les mêmes à Bergame. Les mêmes à Thessaloniques. Les Asclepidiens à l'honneur d'Esculape à Epidandre. Les Capitoliens à Rome. Ceux de Minerve à Promachos. Les mêmes à Rome. Ceux qu'on appelloit Eusebeïa à Pouzzol. Les Jeux à l'honneur des Empereurs à Naples, & une infinité d'autres. Car je ne rapporte ici que ceux qui se trouvent marquez dans une vielle inscription trouvée à Megare, par laquelle il paroît, qu'un seul homme avoit remporté tous ces prix. Weller. lib. 3.

ces, & les Armes fleuriſſoient également en Grece, & elle fleuriſſoit par leur moyen; c'étoit ce qui lui donnoit moyen de faire tant de belles inſtitutions, & de ſe rendre ainſi de plus en plus l'admiration de toute la Terre. Rome au contraire étoit encore foible, & de peu de conſideration, & ſa plus fine politique ſe bornoit à bien étudier celle de l'Aréopage, & à ſe former ſur un modelle ſi univerſellement applaudi. Caton le Cenſeur, quoique peu ami des Grecs, fut au raport de Strabon celui qui apporta leurs jeux à Rome, & ils y furent ſi bien reçus, que les Romains devinrent dans la ſuite les gens du monde les plus adonnez à ces ſortes de ſpectacles; auſſi ne s'en tinrent ils pas à ce qu'on leur avoit enſeigné, ils ſurpaſſerent bien tôt les Inventeurs, & leur Republique s'étant accrüe avec le tems, de la maniere que vous ſçavez, ils pouſſerent à cet égard le luxe, & la profuſion juſques où elle pouvoit aller. La Comedie, la Tragedie, la Muſique, & les exerçices moderez ne furent plus capablez de les toûcher. Il leur falut des Naumachies, des chaſſes, de combats effectifs & ſanglans; & comme ſi tout cela eût eté peu de choſe, ils ne ſe purent ſatisfaire qu'en faiſant combatre des miſerables hommes contre les bêtes les plus feroces & les plus ſauvages.

Alors les Théâtres & les Stades qu'ils avoient conſtruits ſur le modelle de ceux qu'ils avoient vûs en Grece, ſe trouverent trop ſimples & trop petits pour l'execution

tion de leurs grands projets. Il leur falut des Cirques & des Amphithéâtres d'une grandeur & d'une magnificence incroyable, & à mesure que leur puissance s'augmenta ; ils augmenterent aussi la depense & la somptuosité. Pour en être convaincu, il ne faut que voir Rome toute ruinée qu'elle est. Cette Ville a été cruellement pillée, sacagée & brulée trois diverses fois, ou par des Barbares ou par des Peuples voisins qui n'étoient pas moins avides de richesses que de sang. Elle a soufert d'ailleurs plusieurs autres fois toutes les miseres de la Guerre, de la famine & de la contagion, & dans les derniers sciecles le peù qui lui restoit de ses premieres beautez, a été abandonné à tous ceux qui ont crû y pouvoir trouver dequoi s'accommoder ; de maniere que la plus part des maisons modernes de Rome & des environs, ne sont fabriquées que des dépoüilles des anciennes. Cependant elle fait encore aujourd'hui l'admiration de tous les Voyageurs, par raport à ses Antiquitez. Je laisse à part ces Temples superbes, ces Mausolées, ces Arcs de Triomphe, & ces autres monumens de l'Orgueil Romain, dont les ruines ont échapè à la desolation generale & continuelle ; & pour ne me point écarter de mon sujet, je ne veux parler que des ceux qui servoient aux plaisirs du Peuple.

On croit que M. Val. Massalla & Cassius Longinus qui étoient Consuls l'année 599. de la fondation de Rome, furent les premiers qui firent construire un Théâtre,

&

& qu'auparavant tous les jeux ſe célébroient, auſſi bien que ceux de Grece, dans les places ordinaires de la Ville, ou bien en pleine campagne. Ce qui confirme cette opinioin, c'eſt que P. Scipion ſurnommé Naſica, fit vendre à l'enchére tout l'apareil de ce Théâtre, ſuppoſant aparemment que c'étoit une nouveauté de mauvaiſe conſéquence, & il fut même ordonné par un Decret du Senat, que perſonne n'aſſiſteroit aſſis aux jeux publics de plus près que de mille pas; mais la pompe & la dépence de ces mêmes jeux, ayant beaucoup augmenté ſous les Conſulats de Marcus Antonius, & d'Aulus Poſtumius, Claudius Pulcher étant Edile Curule, & de Pompée le Grand, ce dernier fit bâtir un Théâtre public de pierre ſur le modéle de celui qu'il avoit vû à Mitiléne. C'eſt ſur les ruines de ce Théâtre que l'Egliſe de S. Andrea della Valle eſt aujourd'hui bâtie. Auguſte Céſar en fit depuis conſtruire un autre à l'honneur de ſon neveu Marcellus, & donna la derniere main au Cirque que Jules Céſar avoit commencé.

Quant aux Amphithéâtres, Lipſe avouë qu'il en a long-tems, & curieuſement recherché l'origine, mais toûjours en vain, & il ſe borne à dire qu'ils peuvent avoir commencé vers la fin de la Republique Romaine. Cette conjecture ſe trouve fortifiée par le raport de Pline liv. 36. chap. 15. lequel après avoir décrit la magnificence exceſſive du (*a*) Théâtre de Scaurus, qui contenoit

(*a*) Ce Théâtre avoit trois étages. Le prémier étoit de

noit trois mille Colonnes, & un infinité de Statuës, dit, que Cajus Curius voulant célébrer les funerailles de son Pére, & desespérant de pouvoir égaler cette somptuosité jusques à lors inouïe, s'avisa d'y suppléer par la nouveauté & la rareté de l'invention, en faisant construire deux grands Théâtres de bois, qui tournoient chacun sur un Pivot, en sorte qu'on les pouvoit affronter & adosser, ou aligner, le Peuple étant dessus selon que le spectacle le demandoit. On peut en quelque façon inferer de là, que les Romains n'avoient point encore vû d'Amphithéâtre, autrement Pline ne se récrieroit pas tant qu'il fait sur la nouveauté de l'invention. Car pour celle du Pivot en elle même, je ne voi pas qu'elle meritât de grands applaudissemens, puisqu'elle exposoit tout le Peuple Romain en un visible danger. Il paroît même que Pline étoit de ce sentiment, puisqu'après avoir depeint le grand peril où étoit ce Peuple dominateur & distributeur des Couronnes, il s'écrie, *Quel bon marché d'hommes! Peut-on croire que la Journée de Cannes fut plus dangereuse.*

Quoiqu'il en soit, l'Histoire ne fait point mention d'Amphitéâtre plus ancien, que celui-là, du moins que je sçache, mais bien de plusieurs autres qui furent faits depuis, tant de pierre que de bois, pour toûjours ou pour un tems.

Statilius Taurus en fit construire un de pierre

de Marbre, entremêlé de Statuës de bronze. Le second étoit de Verre; & le troisiême de Peintures, & de dorrures.

pierre à la persuasion d'Auguste César l'an 725. de Rome, & ce fut le seul que l'on y vit jusques au tems de Vespasien qui fit commencer sous son huitiême Consulat, celui qu'on voit aujourd'hui à Rome, comme il se justifie par une Medaille qui a d'un côté *Imp. Cæsar Vespasian. Aug. Cos. VIII. P. P.*, & de l'autre la figure de l'Amphithéâtre, que Tite son fils fit achever, & qu'il consacra. Il est vrai que l'Empereur Caligula en avoit aussi commencé un, mais il ne fut point achevé, Claudius en ayant fait cesser l'ouvrage.

Pour ce qui est du magnifique Amphithéâtre que Néron fit dans le Champ de Mars, il n'étoit que de bois, non plus que tous ceux que l'on avoit vûs jusques à celui de Statilius. Les malheurs qui arrivoient souvent par la chûte des Amphithéâtres de bois, qui succomboient quelques fois sous le poids des spectateurs, furent sans doute les principales raisons qui porterent les Romains à en abolir l'usage, & à se servir de la pierre pour les construire.

Les Anciens appelloient ces superbes bâtimens *Amphitheatrum*, *Cavea*, & *Arena* indifferemment. *Amphitheatrum*, parce qu'ils étoient composez de deux Théâtres; *Cavea* à cause du creus ou de la cavité qui étoit comprise au milieu, dans laquelle se faisoient les combats de Gladiateurs, ceux des Bêtes sauvages, & les autres Spectacles; & *Arena*, parceque l'on y repandoit d'ordinaire beaucoup de sable, afin que le sang ne parut pas aux yeux du peuple, & que les Gla-

Gladiateurs pussent combattre d'un pied ferme ou fuïr devant leurs adversaires sans glisser. Au lieu de sable, on se servoit quelques fois de la raclure d'une pierre très blanche ; & il y a eu des Empereurs qui non contens de faire paroître leur magnificence par cette depence, qui aloit fort loin, & par la somptuosité des spectacles, ont voulu que l'on foulât aux pieds, & le vermillon & la (*a*) Chrisocole.

Au milieu de l'Aréne il y avoit un Autel consacré, ordinairement à Diane : les Amphithéâtres, & les Spectacles lui étoient particulierement dediez. Tertulien veut aussi, qu'ils le fussent à Mars, *Martem & Dianam utriusque ludi Gladiatori*, scilicet & *venatorii*, *præsidem novimus*. Quelques fois aussi l'Autel étoit consacré à Jupiter Stigius, qui est le même que Pluton, & à Saturne que les anciens metoient au nombre des Divinitez Infernales & mal faisantes. A dire vrai je ne croi pas qu'il y eût rien de fort reglé sur la dédicace, chaque Dieu y avoit sa part, & cela dependoit de la disposition d'esprit où étoient ceux qui faisoient bâtir les Amphithéâtres ou qui donnoient les jeux. Le Théâtre d'Athenes, & celui de Delph étoient dediez à Bacchus, & il n'y a point eu de Divinité dans le Paganisme à l'honneur de qui l'on n'ait celebré quelques jeux.

Ce Sol ou cette Aréne qui étoit ordinai-

(*a*) C'est un espece de Mineral qui se trouve dans les mines de Cuivre & d'Argent. Il y en a de quatre sortes, de blanche, de jaune, de verte & de noirâtre.

nairement d'une figure ovale, comme l'Amphitheâtre, n'avoit aucun autre bâtiment exterieur que l'Autel, dont je vous ay parlé; mais au dessous il y avoit des cloaques ou des égouts pour recevoir les eaux, desquelles on s'étoit servi à la representation du spectacle, ou pour les faire venir d'ailleurs par le moyen des Aqueducs dont la pente suffisoit pour faire remonter l'eau jusques à la hauteur où on la vouloit avoir.

C'étoit dans l'Aréne que se donnoient tous ces sanglans & divers combats, dont les Romains étoient si amateurs; car, comme je croi l'avoir déja dit, les jeux innocens de la Grece devinrent en peu de tems meprisables pour eux. Les Empereurs, les Triomphateurs, les Consuls & les autres personnes élevées en dignité, connoissant le goût du peuple là dessus, & cherchant à lui plaire pour s'élever de plus en plus ou pour affermir leur puissance, contribüerent de leur côté tout ce qui dépendoit d'eux pour introduire quelque nouveauté dans les Spectacles, soit par le luxe soit par la crüauté. La férocité des Romains à cet égard vint enfin à un tel point, qu'un spectacle ne leur sembloit plus ni rare, ni beau qu'au prix de ce qu'il étoit sanglant & meurtier. Voila comment à force de voir repandre du sang, on s'accoutume insensiblement à s'y delecter. Pline dit que Pompée le Grand ayant donné un combat d'Elephans contre des hommes, qui fut le second de cette nature que l'on vit à Rome,

me, le peuple en fut tellement touché de compassion, qu'il s'en retourna pleurant, & maudissant la crüauté de Pompée. Mais cette humeur tendre ne lui dura pas longtems, & dans la suite le plus grand soin des Ediles, & de ceux qui voulurent gagner son affection par la voye des Spectacles, ne fut qu'à rassembler de toutes les parties du monde un grand nombre de Bêtes sauvages pour les faire combattre à l'Amphithéâtre. L'Edile Claudius (*a*) Pulcher y avoit fait paroître les Elephans comme une chose nouvelle. Vingt ans après les Luculles y amenerent encore les Taureaux. Pompée le Grand y fit combatre six cent Lions tout à la fois, dont il y en avoit trois cent quinze avec le crin. Le même après Sçaurus y fit amener plusieurs centainnes de Lubernes; & ceux qui les suivirent rassemblerent à l'envi des milliers de Loups, de Tigres, de Pantheres & generalement de toutes sortes de Bêtes carnacieres, soit pour combattre les unes contre les autres, ou contre des hommes, selon que le peuple témoignoit le soûhaiter.

Ces Bêtes devenoient extrémement dangereuses lors qu'elles avoient combatu quelque tems; & comme dans la fureur où elles tomboient quelques fois, elles auroient pû se jetter parmi les Spectateurs, & y faire de terribles ravages, on prevenoit ce malheur par le moyen d'une muraille haute de douze ou quinze pieds que l'on bâtissoit toûjours autour de l'Aréne, & par des

(*a*) L'an de Rome 650.

des rouleaux de bois qui étoient ſur le bord de l'Orqueſtre, afin que ſi elles y ſautoient par haſard, ces rouleaux venant à tomber les fiſſent tomber auſſi. Outre cela on y mettoit une Baluſtrade de fer, & de filets de ſoye de couleur de pourpre, dont les noeuds étoïent quelques fois d'ambre. Voila de quelle maniere on ſçavoit mettre les Spectateurs à couvert des inſultes des Bêtes farouches ; & l'on ajoûtoit encore à toutes ces précautions, des canaux pleins d'eau, lors que l'on faiſoit combattre des Elephans, parceque cet animal la craint beaucoup.

Après vous avoir donné une deſcription de l'Aréne, diſons auſſi quelque choſe de l'Amphithéâtre en lui même. Je veux dire de ces degrez, dont l'Aréne étoit environnée, & qui ſervoient pour aſſeoir les Spectateurs.

Vous ſçavez que la Republique Romaine étoit compoſée de trois Ordres. Celui des Senateurs, celui des Chevaliers, & celui de la Comune où du Peuple. Du Tems de ſa liberté, j'entends celui auquel elle étoit gouvernée par les Conſuls, tout le monde indifferemment aſſiſtoit aux Spectacles du Cirque & de l'Amphithéâtre pêle-mêle ſans aucune diſtinction de rang. C'eſt ce que vous remarquerez dans la vie de Silla par Plutarque ; mais cela fut changé ſous les Empereurs, & ces degrez qui s'élevoient en forme d'Amphithéâtre pour la commodité commune du Peuple, furent diviſez en trois parties. *Orcheſtra*, *Equeſtria*, & *Popularia*. L'Or-

L'Orcheſtre étoit le lieu, où étoient aſſis les Senateurs, les Veſtales, les Prêtres, & les Ambaſſadeurs des Nations étrangeres alliées des Romains. Il étoit le plus bas, & contenoit quatre ou cinq rangées de degrez, ou même davantage. Sur la premiere rangée étoit le *Podium*, c'eſt à dire un eſpece de Balcon orné de colomnes, & de petites Victoires. Vitruve marque quelle en étoit la grandeur lib. 5. chap. 7. Comme l'Orcheſtre étoit de pluſieurs rangs de degrez, il eſt bon d'expliquer que le plus honorable étoit le plus proche du Balcon & de l'Aréne. Juvenal le témoigne quand il dit :

. . . . . Generoſior & Marcellis
Et Catulis paulique minoribus & fabiis &
Omnibus ad podium ſpectantibus.

On pretend même que cette derniere place la plus proche du Balcon, & qui le ſeparoit des degrez, étoit vuide, ou occupée ſeulement par les perſonnes de la plus haute diſtinction. Les Conſuls, & les Préteurs s'y plaçoient dans leurs chaiſes curules, environnez de leurs Licteurs, de leurs autres Officiers, & de cette pompe qui accompagnoit toûjours les Magiſtrats Romains. Le ſiege des Empereurs même y paroiſſoit dans un lieu un peu élevé, & tout auprès étoit la chaiſe de celui qui donnoit le Spectacle, où il étoit aſſis revêtu d'une Robbe appellée *prætexta*, dont le bord étoit de pourpre. On croit auſſi que c'étoit là

que les chaises des absens ou des morts Illustres étoient mises pour faire honneur à leur memoire.

L'Equestre contenoit les quatorze degrez qui suivoient immediatement aú dessus de l'Ochestre, & étoit reservée pour les Chevaliers qui vouloient assister aux Spectacles.

Le reste des degrez à compter depuis l'extremité superieure de l'Equestre jusques au haut de l'Amphithéâtre étoit ce que les Romains apelloient *Popularia* , parce que toute cette place étoit remplie par le Peuple. Mais comme elle contenoit dans son étendüe deux fois autant d'espace que les deux autres, on la partageoit encore suivant la condition, l'âge & le sexe. Dans l'Amphithéâtre de Nismes, on ne peut pas remarquer toutes ces distinctions, parce que l'on n'en peut voir que la partie la plus éloignée de l'Aréne, destinée aux femmes & à ceux qui étoient en deüil, le reste étant couvert par des maisons, que l'on y a bâties, & que divers particuliers possedent; mais il ne faut pas douter qu'il ne fût disposé de cette maniere.

Vous jugez bien qu'il étoit très dificile que parmi une prodigieuse quantité de gens de toutes conditions, quoique également avides de ces sortes de spectacles, il n'arivât souvent de la confusion. C'étoit aussi pourquoi on avoit établi certains Officiers apellez *designatores* ou *Locarii*, qui avoient le soin de marquer à chacun sa place; selon son rang & sa qualité, & de faire sor-

tir ceux qui en avoient pris quelqu'une qui ne leur étoit pas düe. Je croi même qu'ils tiroient quelque argent du Peuple pour le loüage des places, & que c'est ce qui leur avoit fait donner le nom de *Locarii*, peut-être aussi qu'ils fournissoient des ais, ou quelques tapis pour étendre sur les degrez dont la froideur auroit pü incommoder les personnes delicates, & que le prix qu'ils en retiroient étoit leger. Ne pouroit on point expliquer par là, ce bon mot d'Aristipe qui repondit, lorsqu'on lui demanda à quoi servoit l'érudition & le sçavoir *à cela au moins que l'on ne soit pas au Théâtre assis comme une pierre sur une pierre*. Dans la suite du tems les Senateurs eurent des carreaux sur leurs sieges par la permission de Caligula, qui le premier leur accorda cette commodité suivant Dion Cassius. Ce fut aussi le même Empereur qui leur permit de se servir de chapeaux à grands bords pour se garantir des ardeurs du soleil. Jusques là tous les Romains en general avoient assisté aux Spectacles nüe tête; mais dans la suite le peuple obtint la même liberté. Il paroît d'ailleurs en Martial qu'ils se servoient de parassols, quoique tout l'Amphithéâtre fût environné de hautes (*a*) voiles qui faisoient ombre presque par tout. On voit encore à celui de Nismes beaucoup de Modillons & de pierres percées à jour, dont l'usage étoit pour ficher les perches qui soutenoient les voiles.

 Je

(*a*) Les voilles dont Neron se servit à son Amphithéâtre étoient teintes en pourpre, & celles de Sçaurus étoient de toille d'or.

Je ne m'amuſerai point à examiner ici en detail les dimenſions qui devoient être obſervées dans toute la ſtructure d'un Amphithéâtre bien bâti, parce que cela ne me ſemble pas neceſſaire à ſçavoir. Je me contenterai ſeulement de vous dire que l'Orcheſtre, l'Equeſtre, & la Populaire, étoient ſeparées les unes des autres par deux (*a*) eſpaces aſſez larges, pour y placer encore pluſieurs perſonnes qui n'avoient point de lieu aſſigné, comme les Etrangers, ceux qui pretendoient au rang de Chevalier &c. qu'à l'extremité des degrez, il y avoit de petits canaux mênagez dans la pierre pour écouler les eaux de la pluie, & que d'eſpace en eſpace il y avoit des trous faits exprès pour y placer des tuïaux ſecrets par le moyen deſquels on repandoit quelques fois des eaux de ſenteur ſur les Spectateurs. Vous ſçavez au reſte que ces eaux étoient compoſées ordinairement de ſafran, detrempé dans du vin.

J'ai oublié, en vous parlant des portes que l'on remarque à l'Amphithéâtre de Niſmes, de vous dire que, ſelon ma penſée, celle qui eſt vis à vis du Palais, & que j'ai mis la ſeconde en ordre, étoit peut-être celle que l'on appelloit *Libitinenſis*, parce que c'étoit par là que l'on emportoit ceux qui avoient été tuez. *Libitina* étoit la Déeſſe des funerailles, & c'étoit dans ſon Temple que l'on gardoit tout ce qui étoit neceſſaire pour les Pompes funebres. Tout auprès de cette porte, étoit le lieu que l'on ap-

(*a*) Præcinctiones.

appelloit *Spoliarium*, c'eſt à dire le lieu où l'on trainoit, & où l'on depoüilloit les corps des Gladiateurs qui avoient éte tuez ſur l'Aréne. Plus je fais reflexion ſur la condition de ces miſerables victimes, dont la pluſpart ſe dévoüoient volontairement à la mort, & plus j'admire ce que peut ſur les hommes la force de la coutume & de l'exemple jointe à la pauvreté. Vous avez vû dans Pétrone la formule du ſerment qu'ils prêtoient, & vous ſçavez par conſéquent ſi c'eſt improprement que je les nomme victimes, *Juravimus*, *uri*, *vinciri*, *verberari*, *ferroque* Necari. Ces paroles ſeules ſont capables d'inſpirer de la frayeur à une ame timide, mais ce qu'il y a de plus admirable, c'eſt que ces hommes euſſent la force de garder, & d'exécuter leur ſerment avec une fermeté de courage, telle qu'elle nous eſt décrite dans tous les livres. Rien n'étoit plus ordinaire que de voir ſur l'Aréne mille ou deux mille hommes armez les uns contre les autres, combattre avec une fureur cruelle, & rien n'étoit plus rare que d'en voir un ſeul faire quelque mouvement lâche. Quelque bleſſez qu'ils fuſſent & preſque ſur le point de rendre l'ame, on ne les entendoit pas ſeulement ſe plaindre ni lâcher un ſoupir. Ils mouroient avec la même conſtance qu'ils avoient combattu, & ils s'en eſt trouvé, qui après avoir tué pluſieurs adverſaires,& ſe voyant prêts à mourir couverts de bleſſures, ont envoyé demander au peuple s'il étoit content d'eux, ſans quoi ils n'auroient pas voulu ſe coucher pour rendre l'eſprit en repos.

Ces sortes de gens, qui étoient appellez *Arenarii*, parcequ'ils combattoient sur l'aréne, étoient, comme je croi, consacrez à Hercule, car il étoit reconnu pour leur Dieu, & quand l'on en recevoit quelqu'un la cérémonie se faisoit dans sa Chapelle. *Il faut placer*, dit Vitruve, *les Temples de Hercule dans le Cirque, lorsqu'il n'y a point d'Amphithéâtre ni d'autres lieux d'exercice.*

Comme ils avoient besoin de beaucoup d'adresse aussi bien que de force pour garantir leur vie & pour vaincre leurs ennemis, ils s'exerçoient journellement dans des lieux destinez à cela, que l'on appelloit Ludi. *Ludus Gladiatorius inquit Isidorus inde dictus quod in eo juvenes usum armorum condiscant.* Il y en avoit plusieurs dans la Ville de Rome. Chacun de ces lieux avoit son nom, & contenoit plusieurs chambretes pour les Gladiateurs. On y entrenoit des Maîtres d'armes qui enseignoient avec des épées de bois, ou des baguettes qui n'étoient point polies, que l'on appelloit *Rudis*, & leur Exercice *Rudibus batuere.* Ces Baguetes ou fleurets étoient beaucoup plus pesantes, que les armes dont ils se servoient dans les Cirques ou Amphithéâtres, afin qu'ils ne perdissent rien de leur adresse accoutumée lorsqu'ils viendroient à se batre tout de bon, & lors qu'on donnoit congé à quelqu'un d'entreux, on lui en metoit une entre les mains, à peu près comme l'on pouroit faire aujourd'hui d'un fleuret à l'égard d'un Prevôt de Salle, que l'on recevroit Maître d'Armes. Mais quand on vouloit leur accorder une en-

entiere liberté on leur metoit auſſi le chapeau ſur la tête.

Les Gladiateurs étoient, comme vous ſçavez, partagez en pluſieurs differens ordres, dont les noms & l'employ étoient auſſi differens. Les uns étoient appellez *Buſtuarii* parce qu'ils combatoient auprez des Buchers pour honorer la mort des Grands. Les autres *Convivales* parce que c'étoient eux que les Empereurs, & même les particuliers faiſoient batre pendant les repas qu'ils donnoient à leurs amis.

Il y en avoit d'autres qui étoient nommez *Beſtiarii* à cauſe qu'ils combatoient contre les Bêtes ſauvages, & d'autres *Naumachiarii*, parce qu'ils ſervoient à repreſenter des combats de mer.

Outre ceux là, il y avoit pluſieurs autres ſortes de Gladiateurs qui tiroient leurs noms, ou de leur pays, ou des armes qu'ils portoient, ou de quelque autre cauſe. Les *Retiarii* par exemple portoient pour armes un trident à la main droite, & un reſt à la gauche, lequel ils j'étoient ſur la tête de leur adverſaire pour l'embaraſſer. *Les Secutores* étoient ainſi appellez parcequ'ils ſuivoient leurs ennemis, & ils portoient une épée à la main droite, un bouclier à la gauche, & un caſque ſur la tête. Voyez la huitiême Satire de Juvenal. Il y en a qui croyent auſſi, que ceux qui ſuccedoient à un Gladiateur qui avoit été tüé, étoient ainſi appellez, & ainſi ils ſeroient les mêmes que les *Subditicii*, *Suppoſiticii*, *Secundarii*, *& Tertiarii &c.* Les *Threces*, ou

Thraces étoient des Gladiateurs ainsi nommez, parce qu'ils étoient de Thrace ou parce qu'ils étoient armez comme ceux de cette nation. Ils avoient un petit bouclier à la main droite, un sabre recourbé à l'autre, & un petit casque sur la tête. Les *Mirmillones* étoient armez à la Gauloise & portoient sur leur casque une figure de poisson, d'où vient que leurs Adversaires qui étoient ordinairement *Retiarii*, chantoient *Non te peto, Piscem peto quid me fugis Galle!* Ce n'est pas à toi que j'en veux, c'est au poisson qui est sur ta tête, pourquoi me fuïs tu Gaulois? Les *Hoplomachi* étoient des Gladiateurs qui combatoient armez. Les *Samnites* étoient ainsi appellez parce qu'ils étoient armez comme ceux de cette Nation. Les *Essedarii* combatoient de dessus des Chariots, & ceux que l'on nommoit *Audabatæ* combattoient ayant les yeux bandez. Les *Laquearii* avoient une epée dans une main, & une corde dans l'autre où il y avoit un noeud coulant. Les *Caternarii* combattoient en troupe, & enfin les *Postulaticii* étoient ceux qui étoient demandez par le Peuple.

Ces Gladiateurs étoient ordinairement ou des Esclaves, ou des prisonniers de guerre, ou des hommes condamnez à cela. Mais ils n'étoient pas les seuls qui combattoient dans ces lieux. On y voyoit souvent paroître des personnes de condition libre, & même des Chevaliers & des Senateurs qui de leur propre mouvement, & par plaisir, donnoient ce divertissement au peuple.

Les

Les femmes mêmes, malgré leur ſexe naturellement craintif & timide, ne ſe ſont pas toûjours contentées d'être ſpectatrices. Elles ont voulu deſcendre dans l'Aréne & s'y battre avec la même fureur que les Gladiateurs. Ce que l'Empereur Severe defendit dans la ſuite. Quelques fois on faiſoit combattre des Nains les uns contre les autres, ou des perſonnes de condition libre, que l'on appelloit *Auctorati*, leſquels s'y engageoient pour un certain prix que l'on appelloit *Auctoramentum*.

A legard de ceux qui donnoient au public ces ſortes de Spectacles, ils étoient appellez *Munerarii*. C'étoient ordinairement Les Empereurs & les Magiſtrats, comme les Ediles, les Préteurs, les Queſteurs, les Conſuls, & les Prêtres; & quelques fois auſſi de ſimples Particuliers. Martial parle d'un Savetier.

Das Gladiatores Sutorum regule cerdo
Quodque tibi tribuit ſubula ſica rapit.

Sans doute qu'en ce tems là, le métier de Savetier étoit plus honorable & plus lucratif que de nos jours, car la depence de ces jeux étoit exceſſive & en quelque façon incroyable.

Lorſque les Empereurs donnoient ces Spectacles aux Peuple, c'étoit au jour de leur avenement à l'Empire, à celui de leur naiſſance, aprés une victoire, ou le jour du Triomphe, dans les fêtes ſollemnelles, comme les Saturnales, & la fête celebrée en l'honneur de Minerve; ou enfin lors de

la conſecration de quelque ouvrage public, & ils duroient pluſieurs jours. On remarque que ceux que l'Empereur Tite donna, lors qu'il fit la dedicace de ſon Amphithéâtre, durerent cent jours, & que ceux que donna en ſuite l'Empereur Adrien, durerent cent vingt jours, avec une depence & une magnificence admirable. vid. Lipſ. de Magnitud. Rom. lib. 2. chap. 11.

Dion raporte que dans une pareille fête, Neron donna premierement le divertiſſement d'une chaſſe dans l'Amphithéâtre, & qu'après qu'elle fut finie, & que les Bêtes furent tüées, tout d'un coup il fit remplir l'Aréne d'eau, & fit repreſenter un Combat Naval. Il fit enſuite combattre les Gladiateurs à pied ſec dans le même lieu, & finit cette journée par un Repas public de la derniere magnificence.

Mais, quelque ſuperbe que fut cette fête, elle ne pouvoit l'être d'avantage que celle de Scaurus, qui ſans parler des ſommes immenſes qu'il lui avoit falu depenſer en Bêtes ſauvages, en marbre, en Statües, en Ouvriers pour fabriquer, en Gladiateurs pour combatre, en eaux de ſenteur pour regaler le peuple, & en faux fraix qui étoient de ſuites invévitables de ces ſortes d'entrepriſes, perdit de plus à ſa maiſon de Tuſculum pour dix mille Seſterces de Tapiſſeries, de toiles d'or, & de peintures qu'il y avoit employées, ſes Eſclaves y ayant mis le feu par indignation d'une profuſion ſi exceſſive. Plin. lib. 36. e. 15. Je n'entrerai point plus avant dans le detail de ces ſu-

ſuperfluitez, cela me meneroit plus loin que je ne me le ſuis propoſé; & comme je n'écris rien ici que par maniere d'Eſſay, je laiſſe à ceux qui auront envie de traiter les matieres à fond, toute l'occaſion de le pouvoir faire.





LETTRE IX.

Des Isles d'If. Bravoure des Provençaux. De la Republique de Génnes. Quelques Remarques sur les Bâtimens de la Ville. Differente maniere de compter les heures du jour. Maniere d'empêcher l'effet des Bombes & des Grenades. Remarques générales sur l'Italie. Différens exemples de filles & de femmes qui ont changé de sexe.

ONSIEUR,

Nous partimes de Marseille le vingt-cinquiême du mois de Mars : de vous dire avec quel vent, c'est ce qui vous seroit fort inutile, ainsi ne vous attendez point de lire dans le recit de mes trajets, que le Grec & Levant nous étant contraires, nous avons donné un

un Bort vers le Ponant, ou la Tramontane. Comme je ne prétens point faire mon mêtier de celui de la Mer, je ne me ſens pas ſeulement la moindre curioſité ſur ce chapitre. D'ailleurs je me ſouviens qu'il m'eſt quelques fois arrivé de ſauter par deſſus ces endroits en liſant des Voyages, & comme je juge toûjours des autres par moi même, je m'imagine que vous en pourriez bien faire autant. C'eſt pourquoi, pour vous en éviter la peine, je paſſerai tout d'un coup d'un Port à l'autre, ſans vous fatiguer de la manœuvre qu'il nous aura fallu faire pour y arriver. Toutefois, comme après être ſortis de Marſeille, nous donnâmes fond pendant un jour aux Iſles voiſines, je vous y ferai faire, s'il vous plaît, une petite ſtation avec nous.

Ce ſont trois petites Iſles ſituées à trois mille de Marſeille qui font entr'elles un Port très aſſuré contre toutes ſortes de vents, & gardé par deux forts Châteaux, dans leſquels le Roi entretient garniſon. Ces Iſles ſont d'une très grande importance pour faciliter le commerce de Marſeille, qui ſans cela deviendroit une priſon, d'où il ſeroit impoſſible de ſortir, ſans s'expoſer viſiblement à être pris. D'ailleurs, comme cette Mer eſt fort orageuſe, elles ſont abſolument néceſſaires pour y relâcher, ſans quoi les Vaiſſeaux courroient grande riſque de ſe rompre ſur la côte. De quelque conſéquence qu'elles ſoient, un de nos Rois les avoit cependant engagées à un Duc de Florence, pour une ſomme de ſix cent mille écus, &

pen-

pendant tout le tems qu'elles demeurerent entre les mains de ces Ducs, l'Espagnol fit tout ce qu'il pût pour les avoir; mais soit qu'ils voulussent les garder pour eux-mêmes, où qu'en s'en défaisant en faveur de l'Espagne, ils craignissent de s'attirer la France sur les bras, ils ne le firent point, & elles revinrent à la Couronne par le mariage de Marie de Medicis avec Henri IV. En ce tems-là, il y avoit pour Gouverneur un Marquis de Pile, qui ne contribua pas peu par ses conseils à les faire rendre au Roi, remontrant au Duc François, qu'il lui seroit fort difficile de les garder malgré lui, & pour ce service le gouvernement lui en fut continué, avec une bonne pension, & à son fils en survivance, lequel y est mort, & ayant laissé deux fils, l'aîné nommé le Marquis de Pile lui a succedé, & le second qui s'appelle le Comte de Forville, a été fait Gouverneur Viguier de Marseille, & Capitaine d'une des Galéres du Roi, ce qui lui vaut tout ensemble plus de vingt mille livres de rente.

Comme je me souviens de vous avoir dit quelque chose contre les Provençaux, & que j'aime à rendre justice à tout le monde, je veux reparer cela d'un autre côté, afin de me racommoder avec eux avant que de sortir de leur Païs. Ils sont très bons Mariniers, & passent pour les plus diligens qui soient en Europe; intrepides au reste, & qui se battroient contre dix aussi forts qu'eux. Il n'y a pas encore bien long-tems que l'oncle de nôtre Capitaine, nommé Blaise Marin, montant un Vaisseau de quarante piéces, se batit pen-

pendant trois jours dans un calme, contre cinq Vaisseaux de guerre de Tripoli & se fit quiter. Une autre mechante Barque équipée seulement de trente Hommes, se sauva aussi l'année passée des mains des Algeriens par la prudence & la bravoure du Nocher. Elle étoit poursuivie par un de leurs plus gros Vaisseaux, dans lequel il y avoit quatre cents hommes & ne pouvant fuir, elle prit le parti d'aramber sans abaisser ses voilles & sans s'acrocher. Le Nocher sauta dans le bort Algerien le sabre à le main, & coupa la corde qui soutenoit leur grande voile, laquelle tomba aussi-tôt sans qu'il fût possible de la relever de plus de trois heures, après quoi ce brave homme ressautant legerement dans sa barque se separa du Vaisseau, en criant aux siens courage enfans nous sommes sauvez. Effectivement le Vaisseau Barbarois ne pût plus les joindre. Pour cette belle action, le Commerce lui a fait present d'une medaille d'or, & sans doute qu'il la meritoit bien. Il est seur qu'on n'en fera pas de même à un Capitaine nommé Curet, qui a eu le malheur d'être pris il y a trois mois ou environ par les Galeres de Naples; car, bien qu'elles fussent sept, & qu'il n'eût que cent hommes sur son Bort, & vint quatre Canons, cependant les Provençaux crient sur lui comme sur le dernier des lâches, & je ne sçai s'il osera jamais reparoître à Marseille. Pour moi je trouve qu'il y a un peu de bravade là dedans, car par toute Mer sept Galeres prendront un Vaisseau marchand, sans peine.

Trois

Trois jours aprés nôtre depart des Isles nous arivâmes à Gennes, celle même qu'on appélle communement Gennes la superbe, mais qui à mon avis ne merite rien moins que ce titre. Elle est Capitale de la Ligurie, & tire son nom suivant quelques uns de Jauns premier Roi d'Italie ; d'autres disent de Janus Roi des Toïens, d'autres de Janus à deux fronts, & d'autres encore de *Janua*, Porte, parce qu'effectivement elle est comme la Porte d'Italie. Au reste peu d'Auteurs conviennent de son veritable nom, Luitprand, Tircin, & quelques autres la nomment *Janua*; Tite Live, Ptolomée & Strabon, l'appellent *Genua* avec plus de raison ce semble que les premiers ; leur sentiment se trouvant confirmé, par une petite planche de cuivre qu'on voit ici, laquelle fut trouvée l'an 1507 par un Païsan qui travailloit à la terre. Elle ast gravée en lettres Romaines fort petites, mais encore assez distinctes, & les Genois y sont appellez *Genuates*.

La fondation de cette Ville est immemoriale, aucun Auteur ni ancien ni moderne ne nous ayant donné qùe je sache des lumieres certaines là-dessus. Elle est située dans le fond d'un petit Golphe, sur le penchant & au pied d'une montagne, ce qui la fait paroître par étage ; son Port est fort ouvert du côté de la Mer, de sorte que les Vaisseaux n'y sont point en seureté. Elle a trente cinq Paroisses ; les ruës sont hautes & basses, & fort petites quoique les Maisons soient d'une hauteur prodigieuse. Au mi-

milieu de la Place on voit une Statuë de marbre d'une grandeur extraordinaire, qui represente André Doria, Liberateur de cette Republique, foulant aux pieds trois têtes de Turcs, sur lesquels il avoit remporté des victoires signalées. On parle fort des Palais de Gennes, & la vérité est, qu'il y en a quelques uns de fort beaux, mais il ne sont pas si communs que l'on penseroit bien.

Le marbre n'est pourtant pas rare en ce Pays ici. Les Eglises en sont toutes ornées, aussi bien que le Palais Royal, dans lequel sa Serenité fait sa demeure: Il y en a même quelques-uns dans la Ville qui en sont entierement bâtis, ou du moins revêtus, quoi qu'ils apartiennent à des particuliers, comme par exemple celui du Duc Doria dans la Strada Nuova, mais il ne faut pas croire que les ruës en soient pavées. Comme je n'ai resté que deux jours en cette Ville, je n'ai pû trouver l'occasion de voir aucun Palais par dedans: ainsi les Mémoires que vous aurez de moi là-dessus, seront assez abrégez pour vous laisser lieu d'en souhaiter une description plus circonstanciée. J'ai fait ici comme la plûpart des jeunes gens, qui voyagent, font d'ordinaire par tout. J'ai visité deux ou trois Eglises sans trop les examiner. J'ai vû aussi le Port, la principale Place, & quelques unes des plus belles ruës, mais toûjours avec la précipitation d'un homme qui croit partir de moment en moment. Enfin je n'ai rien vû qu'en courant, & vous jugez bien que ce

n'est

n'eſt pas le moyen de faire de grandes obſervations. Ne vous attendez donc à rien de nouveau ni de curieux, & ſi vous voulez abſolument que j'allonge ma lettre de quelque choſe, contentez vous d'une remarque ſi commune, qu'il n'y a point de femme ni d'enfant qui ne la pût faire auſſi bien que moi.

Depuis que je ſuis ici je ne ſçai plus quelle heure il eſt, quand ma montre marque neuf heures du matin, tout le monde me dit qu'il en eſt quinze, & ſi elle montre midi, l'on m'aſſure qu'il eſt dix-huit heures juſtes. Cela vient de ce que les Italiens ne diſtinguent point le jour (*a*) artificiel du jour naturel. Il eſt certain du moins que le vulgaire n'en connoît point d'autre que ce dernier, qui commence préciſément au coucher du Soleil, & finit le lendemain à pareil inſtant; renfermant ainſi les vingt-quatre heures que les François ont diviſée en deux fois douze. Cette maniére de compter eſt aſſez embarraſſante d'abord pour les Etrangers, mais on

(*a*) La maniére de définir le jour, & de compter les heures a toûjours été différente ſelon les Nations. Celle que les François ſuivent aujourd'hui étoit reçûë autrefois par les Egyptiens, par les Juriſconſultes Romains, & par les Sacrificateurs. C'étoit celle que les Ordonnances Civiles autoriſoient. Les Athéniens au contraire définiſſoient le jour & comptoient les heures comme font aujourd'hui les Italiens. Les Babiloniens avoient déterminé le jour d'un Soleil levant à l'autre, & les Gaulois avoient reçu d'eux cette définition. Les Peuples Modernes de l'Iſle de Ceylan, qui ſe piquent d'être de grands Aſtronomes, en ſuivent auſſi une qui n'eſt pas fort différente de celle-là, car quoiqu'ils diviſent le jour en naturel & en artificiel, ils ne commencent pourtant à compter les heures qu'au Soleil levant.

on ne laisse pas de s'y accoutumer bientôt, & l'on y trouve même une commodité à mon avis fort grande, c'est que l'on juge aisément de l'heure qu'il est, par la hauteur du Soleil, sans le secours des Horloges, que l'on n'a pas toûjours au besoin, & qui d'ailleurs sont rarement justes.

J'avois quelque envie de vous parler du Gouvernement des Génois, mais outre que je n'ai pas demeuré chez eux assez longtems, pour en aprendre rien de fort particulier, je croi que vous n'ignorez pas quel il est. C'est pourquoi je ne vous en parlerai point. Je ne sçaurois pourtant m'empêcher de vous dire qu'il est bien déchu depuis le tems qu'il portoit ses conquétes jusques au Tanais & qu'il possedoit en Souveraineté toute la côte d'Asie, & les Isle, de Chipre, de Chio, de Lesbos, &c. Il leur est cependant resté une petite Isle en titre de Royaume dont il font grande parade, quoi que ce ne soit pas grand chose. Les Nobles sont ici vêtus comme des Conseillers en France, ils n'oseroient porter d'Or ni d'Argent au dehors, mais à la maison ils ont de très riches Camisoles & des robes de Chambre de prix. Depuis le bombardement, les François ne sont pas bien venus à Génes : on ne les peut pas souffrir. On m'a montré un Couvent de Filles qui n'a pas reçû une Bombe, quoi qu'on y en ait tiré plus de cent. On dit qu'on voyoit une main dans l'air, qui les rejettoit d'un autre côté. Les Juifs étoient en ce tems là fort cheris ici. Ils avoient trouvé l'invention

d'étein-

d'éteindre les Bombes avec des peaux de bœuf, mais elle n'eſt pas nouvelle. La même choſe ſe fit à Groningue, quand l'Evêque de Munſter la vint aſſieger dans la Guerre de ſeptante deux, & depuis les Algeriens ſe ſervirent du même ſecret, pour éteindre celles qu'on leur jettoit, outre le ſable dont ils avoient comblé toutes leurs ruës. Dans le fond il n'y a rien d'étonnant à cela, & pourvû qu'on arrive à tems pour boucher la Bombe, avant que la fuſée ſoit finie, elle s'éteindra infailliblement. J'ai vû un Soldat prevenir l'effet des grenades de la même maniere. C'étoit à l'aſſaut qui ſe donna à l'ouvrage à Corne de Philisbourg. A meſure que les Allemands nous les jettoient, il les ramaſſoit & metant ſa main ſur l'ouverture il les étegnoit dans le moment, où bien les rejettoit aux ennemis. J'avouë néanmoins que s'il n'y a pas de la difficulté, il y a du danger; car on fait toûjours la fuſée la plus courte qu'on peut, & ſi le feu étoit parvenu à la poudre vive, dans le tems qu'on ſe feroit jetté ſur la Bombe, ce feroit bien inutilement qu'on voudroit lui ôter l'air, elle n'en creveroit que plûtôt.

Monſieur, ſi mon peu de ſejour à Gennes m'a ſervi valablement d'excuſe, pour m'exempter de ſatisfaire vôtre curioſité touchant les beautez & ſingularitez de cette Ville, je confeſſe qu'il n'en eſt pas de même de celui que j'ai fait à Rome, à Florence, & ici. J'ai paſſé deux mois entiers

dans

dans une exacte recherche de cette infinité de merveilles, qui semblent être rassemblées de toutes les parts du monde & renfermées dans ce Païs comme dans un tresor. Je me suis pour ainsi dire plongé à souhait dans l'admiration de tant de somptüeux Bâtimens, de Biblioteques inestimables, de Statües, de Tableaux, de Marbres, d'Antiquitez de toute espece, & de mille autres richesses qu'on trouve ici dans une abondance incroyable. J'ai vû toutes ces magnifiques choses, & quoique j'en aye encore l'imagination remplie, je ne sçaurois me resoudre à vous en donner l'entiere description. Deux raisons également puissantes m'en empêchent; l'une est la trop grande étenduë & l'importance de la matiére qui demanderoit toute seule plusieurs Volumes pour être bien traitée; l'autre, le grand nombre de Relations qui ont déja paru. Un Voyageur se hazarde plus qu'on ne pense, quand il entreprend de donner une nouvelle Relation. S'il ne dit rien de plus que ceux qui l'ont précedé, c'est un Copiste, & s'il ne convient pas en tout avec eux, c'est un Conteur. Je vous avouë que je tremble quand je songe qu'il est comme impossible que je puisse éviter l'un de ces deux blâmes, & peut être que je n'eusse jamais commencé l'ouvrage, si j'y avois bien reflechi auparavant. Je continurai pourtant puisque j'en suis venu jusques ici, & si je ne puis échaper à la critique, je tâcherai du moins à ne lui point donner de prise légitime. Pour cet effet je m'impose dès à present une loi,

c'eſt de ne différer jamais à écrire les remarques que j'aurai faites dans la journée, & de ne juger de ce que j'aurai vû, ou oüi dire, qu'après un meur examen. Je me flate qu'avec cette précaution, je n'avancerai rien, que je ne puiſſe maintenir, & ſurquoi, par conſéquent, vous ne puiſſiez faire fond; mais je ne laiſſerai pourtant pas d'éviter autant que je pourrai de m'étendre ſur les choſes qui ſont déja trop généralement connuës. C'eſt par cette raiſon, qu'au lieu d'un détail fort circonſtancié, que vous attendiez dans mes Lettres de Rome, vous n'y trouverez qu'un petit abrégé, lequel je ne vous donne encore, que, parceque je ne le puis refuſer à vos inſtances.

Rome, comme vous ſçavez, s'attribuë le titre de Capitale du Monde, *Roma caput mundi*. Elle prétend auſſi en être la plus belle, à cauſe de la magnificence de ſes Antiquitez & de ſes Bâtimens modernes. Ce ſont deux points importans dans leſquels il eſt certain qu'elle l'emporte ſur toutes les autres Villes. Mais en celui de la grandeur & de l'étenduë, il faut qu'elle le céde à pluſieurs autres. Je ne penſe pas que Rome ait plus de quatre à cinq milles dans ſa plus grande longueur, & elle n'eſt pas à moitié habitée. Elle eſt bâtie ſur ſept hauteurs principales, qui lui ont fait donner le nom de *Ville aux ſept Montagnes*. 1. Le Mont *Capitolin*, ainſi appellé du Capitole qui y eſt bâti. 2. Le Mont *Palatin*, du Palais des Empereurs qui y étoit autrefois. 3. Le Mont *Aventin*, d'Aventinus Roi d'Albe
qui

qui y fut enterré. 4. Le Mont *Cœlius*. 5. Le Mont *Esquilin*. 6. Le Mont *Viminal*, de la grande quantité d'Osiers qui étoient dessus, & qu'on appelle *Viminæ*. 7. Et le Mont *Quirinal*, d'un Temple de Quirinus ou Romulus que l'on y voyoit. On y en ajoûte maintenant trois autres, qui sont le *Janicule*, le *Vatican*, & le Mont *de la Trinité*. Le premier est appellé *Janiculo*, de Janus qui y fut enterré au même lieu où est à present l'Eglise de S. Pierre Montorio, & le second *Vaticano*, parceque c'étoit là où l'on tiroit les Augures dites *Vaticiniæ*.

Il me souvient d'avoir lû quelque part, que, quand les Gaulois vinrent en Italie, & prirent la Ville de Rome; ce qui arriva l'année 364. de sa fondation, on n'y trouva que mille livres d'or, mais qu'il y avoit cent cinquante deux mille personnes de condition libre, sans parler des Esclaves & des Etrangers, qui apparemment se montoient à plus de deux (*a*) millions d'ames. Les choses ont bien changé depuis ce tems-là, car je ne croi pas que tout bien compté l'on trouvât presentement cent cinquante mille personnes dans Rome; & je suis persuadé qu'il y a plus de deux cent mille livres pesant d'or. Un changement si extraordinaire, &

(*a*) Juste Lipse *de Magnetudine Romana cap.* 3. parle ainsi après avoir calculé que du tems d'Auguste il y avoit dans Rome au moins deux millions d'hommes libres sans les femmes & les enfans, *croyez vous*, dit-il, *qu'il y eût moins d'Etrangers & d'Esclaves, vû qu'un seul Pedanius avoit* 400. *Esclaves. Ce sont donc quatre millions de personnes au moins, & combien pensez vous qu'il y eût d'ailleurs de soldats, de femmes, & d'enfans; certes le nombre en étoit grand.*

même ſi opposé à l'ordre commun des choſes, pourra, ſi vous voulez, ſervir de matiére à vos réflexions. Car enfin, ſuivant toutes les régles de la Politique, il ſemble preſque impoſſible qu'une Ville s'enrichiſſe à meſure qu'elle diminuë d'habitans. L'hiſtoire, l'expérience, & la raiſon nous enſeignent également le contraire; & de tous tems la Politique des plus habiles Souverains a été d'attirer dans leur Pays autant d'Etrangers qu'ils ont pû, dans l'eſpérance d'y attirer en même tems l'abondance & la commodité. En effet, cela ne manque jamais d'arriver; témoin la Republique des Provinces Unies, qui par le moyen de cette Politique, dont elle ne s'eſt jamais éloignée, eſt enfin parvenuë à ce haut degré de puiſſance & de grandeur où nous la voyons aujourd'hui. Tout cela eſt conſtamment vrai, & même entiérement hors de controverſe. Mais après tout, il faut convenir qu'en Politique comme en toute autre choſe, il n'y a point de régle ni de maxime pour générale qu'elle ſoit, qui n'ait ſes exceptions, & celle-ci en eſt du nombre. Rome dans les prémiéres années, & même dans les prémiers ſiecles de ſa fondation, ne cherchoit la ſeureté de ſon établiſſement, & l'éclat de ſa gloire, que dans la magnanimité de ſes Citoyens, leur courage invincible, leur zéle pour la Patrie, leur deſintereſſement, le mépris qu'ils avoient pour la vanité, & enfin dans l'étroite obſervance des loix & de la diſcipline. Au reſte à meſure qu'elle faiſoit des conquêtes, elle ſe faiſoit

faisoit des Esclaves, des Amis, & des Citoyens, qui bien loin de diminuer, augmentoient chaque jour par le moyen du mariage, & par le grand nombre d'Etrangers qui y étoient attirez, ou de leur bon gré, ou par le sort des armes. Vous voyez bien, Monsieur, que de cette façon il faloit nécessairement que Rome fut extrémement peuplée, & vous conclurez aisément que les mêmes moyens ne subsistant plus, on n'y peut plus trouver aussi la même abondance d'hommes qui y étoit en ce tems-là. A la vérité Rome est toûjours opulente. Elle est toûjours la Capitale du monde, & la plus florissante de toutes les Villes; ce qui semble d'abord incompatible, avec ce que je vous ai dit du petit nombre de ses habitans. Mais cette difficulté ne fait aucun embaras dès que l'on a fait quelque attention sur deux choses. Rome est en possession depuis plusieurs siecles d'un nombre incroyable de Benefices, dont le plus grand revenu se consume chez elle. Elle a eu l'adresse de se rendre Tributaire tout le monde Chrêtien, & d'établir ce Tribut sur le fond solide & fixe de la devotion des Peuples. Voilà ce qui la rend opulente & riche. Cependant la temperature du climat est contraire à la génération, il rend la plûpart des femmes ou steriles ou peu fecondes; & ce qui est encore plus, la moitié toute entiére des hommes & des femmes y vivent sous la Loi du Célibat; Loi que je ne sçaurois m'empêcher de nommer, après un de nos Poëtes, le couteau fatal duquel Ste. Mere Eglise a jugé à propos

d'égorger la Posterité. Voilà ce qui rend & Rome & toute l'Italie peu habitée. Je n'en dirai pas moins de ce nombre prodigieux de Courtisannes, dont la Ville & tout l'Etat Ecclesiastique est rempli. Car bien qu'elles fassent un mêtier qui semble d'abord assez propre à peupler en peu de tems un pays désert, l'expérience a fait reconnoître tout le contraire; & si je ne craignois de m'attirer le reproche d'avoir fait une comparaison odieuse, je dirois que l'Ordre des Courtisannes est du moins aussi sterile que celui des Moines & des Religieuses.

Mais à propos de Religieuses. Dois-je vous parler de la Benedictine & de l'Ursuline, qui changerent de sexe il y a cinq ou six ans ? Si vous avez lû le Voyage de Mr. Burnet, l'histoire ne vous en sera pas inconnuë. En tout cas je vous dirai, que ces deux bonnes Dames, qui avoient passé chacune dix ou douze années sous la Guimpe, sont à present deux hommes portant l'épée, & auxquels il ne manque autre chose qu'une Barbe épaisse & noire, pour leur donner entiérement la mine de ce qu'elles sont en effet. Il est vrai qu'elles ont encore un sein qui semble dementir leur sexe present, mais à cela près la metamorphose a été si entiére en elles, que beaucoup de gens & même des Medecins ont douté, si elles avoient jamais été femmes. Quelques rares que soient ces mutations de sexe, elles ne sont pourtant pas sans exemples. J'ai oüi dire à un vieux Nocher de la Seine en Provence, qu'il avoit une Cousine Germaine, qui devint très

parfai-

parfaitement ſon Couſin par une ſemblable avanture. Que depuis cette metamorphoſe il s'étoit établi à Rochefort, où il faiſoit le métier de pêcheur, & où il s'étoit marié ſous le nom de Pierre Maugueux; ajoûtant qu'il avoit eu trois enfans, & qu'il s'étoit ſi bien acquitté du devoir de mari, que ſa femme ne ſçût jamais rien de ſon avanture. Le Naturaliſte Pline raporte pluſieurs exemples ſemblables, entr'autres celui d'une femme d'Argos, qui étoit mariée ſous le nom d'Areſcuſa, & qui étant devenuë homme ſe maria encore, & ſe fit appeller Areſcon; & celui d'une autre fille de la Ville de Curſula dans le Duché de Spolete, qui étant encore ſous la tutelle de ſon pére & de ſa mére, devint Garçon, & fut confinée dans une Ile déſerte par arrêt des Aruſpices. Il eſt vrai que tout ce que Pline raport par ouïr dire, n'eſt pas article de foi, mais il aſſure qu'il avoit lui-même vû en Afrique un nommé Lucius Coſſitius Bourgeois de Tiſdrita, qui avoit été changé de femme en homme le propre jour de ſes nôces, & quand les gens diſent qu'ils ont vû, il me ſemble que l'on doit les croire, à moins que ce ne ſoient des impoſteurs averez, ou qu'il n'y ait une impoſſibilité abſoluë dans le fait. Or, c'eſt ce qui ne ſe rencontre pas en celui-ci, du moins ſi l'on doit ajoûter foi à beaucoup d'Auteurs graves qui raportent pluſieurs Hiſtoires ſemblables. Hipocrates même, que tout le monde reconnoît pour le Prince de la Medecine, & duquel par conſéquent le témoignage peut

passer pour Autorité, raconte au sixiême *De Morbis Popularibus*, qu'en la Ville d'Abdere une femme nommée Phetula, ayant été quelque tems séparée de son mari, que l'on appelloit Pirée, parce qu'il avoit été banni, se trouva pendant plusieurs mois dans un état, qui lui fit juger qu'elle étoit grosse: mais qu'au bout de ce tems-là, elle s'apperçût d'un changement bien plus extraordinaire, puisque de femme elle étoit devenuë homme, avec cette circonstance remarquable que la Barbe lui sortit, & que même le corps lui devint vêlu comme celui d'un homme fort & robuste. Il dit, que cet accident fut précedé en elle de beaucoup de violentes douleurs qu'elle soufrit dans tous ses membres. Et il ajoûte, que la même chose arriva en Tase à Anamia femme de Gorgipe. Que si de l'Antiquité la plus vénérable nous voulons descendre à des tems moins reculez, nous ne manquerons pas de semblables exemples. Amatus Medecin Portugais, a écrit qu'en un lieu nommé l'Eguierre, à neuf lieuës de la Ville de Coymbre, il demeuroit un Chevalier qui avoit une fille appellée Marie Pacheco, & que cette Demoiselle étant parvenuë à l'âge de douze ans ou environ, se trouva tout d'un coup metamorphosée en homme, ce que le pére ayant sçû, il lui fit changer d'habit & de nom, l'apellant Manuël Pacheco. Ce nouveau Cavalier, soit par honte, soit par curiosité, passa aux Indes Orientales, où il acquit beaucoup de bien, & en revint avec la reputation d'un Gentil-

homme

homme de merite. L'Auteur ajoûte qu'il se maria ensuite, & qu'il n'a pas sçû s'il avoit eu des enfans ou non; mais qu'il avoit très bien remarqué que la Barbe ne lui étoit point venuë, & qu'il avoit toûjours le visage feminin. Pontanus dit aussi la même chose d'une femme de la Ville de Cayette, qui avoit été mariée quatorze ans à un pêcheur, & d'une autre nommée Emilie femme d'Antoine Spensa, laquelle après avoir demeuré douze ans avec son mari fut changée en homme, se maria à une autre femme, & en eut des enfans.

Je ne pousserai point plus loin la recherche sur cette matiére, ce que j'en ai dit étant plus que suffisant pour faire voir qu'à proprement parler, on ne peut pas mettre ces sortes de mutations (*a*) de sexe au rang des Prodiges. Je suis, Monsieur, vôtre &c.

De Rome le .. *Mai* 1690.

(*a*) Lisez là-dessus *Charondas, Réponces du Droit François*, & *Del Rio dans ses Disquisitions Magiques*. Voyez aussi *Sonnert*. Les exemples de femmes changées en hommes se trouvent en grand nombres dans les Livres, mais je n'y ai jamait vû aucun homme changé en femme. Ne poutroit-on point en donner la raison, en disant que la Nature tend à la perfection en tous ses ouvrages?



LETTRE X.

Curiositez antiques & modernes de la Ville de Rome, y compris les Temples Palais, Places, Monumens, Sculptures & Peintures, avec des observations particulieres sur toutes ces chochoses.


ONSIEUR,

Comme je suis fort éloigné d'entreprendre une description entiere d'une Ville, qu'on peut nommer avec plus de raison qu'aucune autre, l'abregé du Monde, le peu de sejour que j'y ai fait ne mayant pas permis de la visiter assez a loisir ni assez exactement pour cela, je vous prie de vous contenter de quelques remarques, & même de trouver bon que je vous les communique dans le même ordre & dans les mêmes termes où elles se trouvent sur mes Memoires, sans

sans

me donner la peine d'aranger ce qui de soi-même n'a pas besoin d'arangement.

Moles Adriani

C'est un Bâtiment tout rond & construit de fort grosses pierres. L'Empereur Adrien y avoit été (*a*) enterré, & c'est à cause de cela qu'il portoit le nom de *Moles Adriani* : mais depuis que Gregoire le Grand y vit un Ange qui remettoit son épée dans le foureau après une Peste qui avoit desolé toute la Ville, il a pris celui de *Château St. Ange.* Le Pape Urbain VIII. fit une depence fort considerable pour le fortifier, & aujourd'hui c'est une Citadelle fort reguliere. On y va par le Pont St. Ange sur les bords duquel on voit douze grandes & belles Statües de Marbre que Clement IX. y fit mettre; mais on y peut aussi venir du Vatican par une Galerie de communication que les Papes ont fait faire, pour s'y pouvoir retirer seurement en cas d'émotion seditieuse, ou d'autre pressante necessité. C'est dans ce Château que l'on garde la Triple Couronne du Pape. Il y avoit aussi autrefois une grosse pomme de Pin de cuivre doré, dans laquelle on pretend que fussent

(*a*) Voici une Epigrame de Theodore de Beze sur ce Mausolée, qui n'est pas moins spirituelle que mordante.

Cæsareos Cineres quæ moles clauserat Olim
Arx est Romano nunc Sacra Pontifici,
Quam bene, qui mortis nunc est mortalibus auctor
Morti Sacratas obtinet iste domos.

les cendres de l'Empereur Adrien. Elle est presentement au Jardin du Vatican qui n'en est pas éloigné.

Le Vatican.

C'est le Palais où le Pape demeure en hiver. On y va de l'Eglise St. Pierre par un Escalier où dix personnes de front peuvent monter. On entre après dans la Sale Royale, où le Pape donne les audiances publiques aux Ambassadeurs. Cette Sale est enrichie d'un nombre prodigieux de très belles Peintures. On y voit entr'autres l'Empereur Frideric (*a*) Barberousse prosterné aux Pieds du Pape, à la Porte de l'Eglise St. Marc. Un Tableau representant la Bataille de Lepante : Un autre dans lequel l'Empereur Charles magne est depeint signant la donation qu'il fit à l'Eglise de l'Exar-

(*a*) Grotius rapporte qu'en 1636. ce tableau fut cause d'un grand demêlé entre le Pape & les Venitiens. Ce fut à l'occasion d'une inscription demi-éffacée qu'on y voyoit pourtant encore assez distinctement ; mais comme elle étoit aussi glorieuse à la Republique qu'onereuse au St. Siege, il la fit entierement ôter pour y en mêttre une autre dont les Venitiens ne furent pas satisfaits. La premiere inscription étoit en ces termes. *Alexander Papa III. Fréderici imperatoris iram & impetum fugiens abdidit se Venetias & a Senatu perhonorifice susceptum, Ottone Imperatoris filio Navali prælio a Venetis victo captoque, Fridericus pace facta supplex adorat, fidem & obedientiam pollicitus. Ita Pontifici sua dignitas Venetæ Republicæ beneficio restituta est.* Voici celle qui fut mise à la place. *Fridericus I. Imperator Alexandrum III. Pontificem, quem diu insecutus fuerat, post constitutas cum eo pacis, conditiones & damnatum Schisma, Venetiis Supplex Veneratur.* Grotius. let. 366. p. 2.

l'Exarchat de Ravennes; & un portrait de la Foi. Aux deux côtez de cette Sale, il y a deux chapelles, la Pauline, & celle de Sixte. Cette derniere eſt magnifique, le Pape y tient chapelle. Il y a ſur la muraille une peinture du dernier jugement de la main de Michel Ange qui eſt fort eſtimée. Les ornemens ſacrez de l'autel & ceux du celebrant y ſont d'un prix ineſtimable, & l'on y garde une grande quantité de reliques. Sortant de cette Sale, on entre dans un appartement où le Pape fait le Jeudi Saint la Ceremonie de laver les pieds à douze Pelerins.

Il y a au Vatican trois grandes Galeries, qui regnent autour de la Cour principale. L'Hiſtoire du vieux & du nouveau Teſtament repreſentée en divers tableaux de prix, fait l'ornement de celles de deſſous; mais dans la plus haute il n'y a des Peintures qu'à la voute, & ce ſont au reſte des Cartes Geographiques, qui ſont attachées aux murailles. Il y a pourtant une très belle perſpective ſur la porte par où l'on vient du grand Appartement.

Ces trois Galeries qui ſont les principales du Palais introduiſent dans la plus part des appartemens conſiderables, comme par exemple dans celui de Sa Sainteté, dans l'appartement doré & dans la Bibliotéque. L'appartement doré eſt celui où le Pape traite les gtands Princes qui viennent à Rome. Pour la Bibliotéque, c'eſt comme vous ſçavez, le lieu où l'on conſerve les anciens regiſtres de l'Egliſe avec une

infinité de manuſcrits de tous âges & de toutes langues. Elle eſt auſſi enrichie d'un grand nombre de Tableaux choiſis des meilleurs Maîtres. Il y en a une ſi prodigieuſe quantité dans le Vatican qu'il faudroit pluſieurs années & pluſieurs voulumes, pour en faire la deſcription. Jugez en vous même, puiſque l'on y compte cinq mille ſoixante ſales ou chambres logeables, & que chacune de ces chambres eſt pleine de tableaux. Il n'y a guéres moins de Statües ou d'autres rares antiquitez, & par deſſus tout cela on eſt contraint d'y admirer un amas inconcevable de tout ce que les quatre parties du monde peuvent fournir de plus riche & de plus éclatant pour les ameublemens. Dans la chambre où le Pape couche, on voit une pierre blanche tranſparente repreſentant la Vierge & ſon petit enfant Jeſus, que l'on eſtime un million, & dans le cabinet il y a une infinité de ſemblables raretez. Le Belvedere eſt un appartement du Vatican, dans lequel les Conclaves ſe tiennent d'ordinaire, & où ſoixante Cardinaux ſont toûjours logez fort commodément. On y va par une grande & magnifique galerie au fond de laquelle il y a une très belle fontaine avec la Statüe de Cleopatre mourante toute environnée de jets d'eau. Le Belvedere eſt un lieu un peu élevé & d'une fort belle vûe, ce qui lui a fait donner le nom de Belvedere. Il y a tout autour de grandes niches & des Statües fort rares, entre leſquelles on eſtime particulierement celles du Nil, & du Tibre,

bre, celle d'Antinous favori de l'Empereur Adrien, celle de Cleopatre, celle de Venus, & celle de Laocoon & des deux jeunes hommes qui sont à ses côtez entortillez d'un grand serpent. Cette derniere passe pour un chef d'oeuvre, de même qu'un tronc qui n'a ni bras ni jambes, & qui est un reste de la Statüe d'Hercule.

En descendant l'on voit l'Arcenal, où il y a des armes pour soixante mille hommes tant à pied qu'à cheval.

Le Jardin du Vatican est delicieux, par ses promenades, ses grands orangers, ses fontaines, & ses autres beautez. Il y a dans un grand bassin un Navire de cuivre doré, qui jette de l'eau de par tout, & près de là des Paons de bronze qui étoient sur le tombeau de Scipion l'Affriquain

Le Palais de Monte Cavallo.

C'est la demeure du Pape pendant l'Eté. Il s'en faut bien qu'il soit si grand que le Vatican, mais il n'est pas moins enrichi. Les appartemens en sont magnifiques, & fort spacieux, & les Peintures admirables. Pour les promenades du Jardin, elles ne cedent en rien à celles du Vatican. On y voit entr'autres curiositez un Orgue qui joüe par le moyen de l'eau, sans que personne y touche.

Le Palais du Prince Pamphile.

C'est un des plus beaux & des plus richement

ment meublez qui soit en Italie. Il est situé sur le Cours où il y a encore beaucoup d'autres Palais superbes, comme celui du Prince Carbomano, de Francioli, de Ludovisio, de Cajetani, de Viteleschi, & enfin comme j'ai dit celui de Pamphilio où il y plus de meubles & de richesses qu'en aucun qui soit à Rome. Le Palais du Duc de Mathei est aussi fort embelli de beaucoup de Statües & de peintures.

Le Palais Farnese.

Il appartient au Duc de Parme, c'est un des plus superbes Batimens modernes de Rome. La Cour est entourée de Colomnes & d'Arcades avec des Statües. Celle d'Hercule appuyé sur sa massüe, passe pour un ouvrage inimitable. Elle fut trouvée dans les Bains d'Anthoninus Caracalla. On voit dans une galerie, la figure d'un Dauphin portant sur son dos un petit garçon qui est une piece fort estimée, & dans une autre un grand nombre de Statües qui representent les amours des Dieux & des Déesses. On y montre entr'autre chose comme une grande curiosité, une figure d'Appollon taillée dans un caillou, & la Statüe d'Alexandre Farnese Duc de Parme équipé en Hercule.

La grand Salle n'est pas moins riche en Statües que cette galerie. On y voit celle de la Charité, & celle de l'Abondance, celle de deux Rois Parthes enchaînez, celle du même Alexandre Farnese tenant sous

les pieds l'heresie & la rebellion, & une Renommée qui lui met une Couronne sur la tête. Ces quatre figures sont d'une seule piece de marbre blanc. Tout autour de l'appartement il y une infinité de Gladiateurs l'épée à la main, dans les differentes postures que leur maniere de combattre leur faisoit prendre le plus souvent. Et dans les autres appartemens, une infinité de tableaux sur toutes sortes de sujets. On y remarque aussi les Statües de plusieurs anciens Philosophes & Poëtes, comme Euripides, Platon, Possidonius, Zenon, Seneque, Diogenes, Meleagre, &c. La fameuse Statüe du Taureau de Farnese sur tout, n'est jamais vüe sans admiration. Une femme paroît attachée par ses cheveux à l'une de ses cornes & deux puissans hommes font leurs efforts pour les pousser dans la Mer du haut d'un rocher. Une autre femme & un petit garcon accompagnez d'un chien regardent ce spectacle, & ce qu'il y a d'admirable ces sept figures sont taillées dans un seul & même bloc de marbre. Tout auprès de ce Palais on voit encore les Statües de Venus & d'Adonis qui sont aussi des pieces fort prisées.

Le Palais du Prince Justiniani.

Les appartemens en sont grands & enrichis de très beaux tableaux. La Galerie est tellement remplie de Statües qu'à peine y reste-t-il assez de place pour le passage. Toutes les Divinitez des Payens y sont, & plusieurs

ſieurs Idoles des Egyptiens. Entre les plus eſtimées, on remarque la mere Nature ſur un Rocher d'où elle donne à vivre à toute ſortes d'animaux qui ſont autour. Le Satire Marſias attaché à un arbre à demi échorché par Appollon, trois petits Amours endormis qui ſe tiennent embraſſez, deux Gladiateurs combatans, le vaincu eſt terraſſé par l'autre & paroît expirant de ſes bleſſures. La Statüe du Sphinx, celle d'Adonis & d'un Sanglier qui le tüe d'un coup de ſes defences, & pluſieurs autres.

Le Palais Borgheſe.

C'eſt une des plus grandes & des mieux meublées Maiſons de Rome. Les Satües & les Peintures y ſont en grand nombre. On y voit la Reine de Sabba qui vient viſiter Salomon, & le Rapt des Sabines. Mais la piece la plus eſtimée c'eſt le fameux crucifix de Michel Ange, pour lequel, on dit, qu'il tüa un homme qui s'étoit laiſſé attacher à une croix pour ſervir de modelle. On nous l'aſſeura fortement ainſi en nous le montrant ; mais il eſt à croire que ſi Michel Ange revenoit au monde, il n'avoüeroit pas la dette. Je ne ſçai d'où vient que dans la vüe de faire paſſer les hommes illuſtres pour des prodiges de Science & de capacité dans leur profeſſion, on affecte ſouvent de les depouiller de la qualité la plus eſſentielle, qui eſt celle d'homme de bien. Le Jardin de cette Maiſon eſt charmant.

Le Palais Salviati eſt plein de très rares

Pein-

Peintures, & celui de la Reine de Suede, de riches ameublemens. Il y à des Tapisseries de drap d'or, d'autres de Flandre relevées d'or & d'argent, & quantité de Tableaux tous originaux.

La Villa Pamphilia hors de la Ville.

Les Tableaux en sont très finis, & les Statües achevées. Entre les Tableaux les plus estimez, on fait remarquer un St. Pierre à la Croix, la conversion de St. Paul, & l'entrée des animaux dans l'arche de Noé. Et entre les Statües celle de Jacob lutant contre l'Ange, celle de Seneque, celle de Jules Cæsar, celle d'Auguste, celle de Virgile, & celle du Satire Marsias. Il y dans le Jardin une fort belle grote & quantité de jets d'eau.

La Vigne du Duc Mathei.

Il y a de fort belles Allées avec quantité de Statües placées tout du long, & quantité d'Urnes anciennes avec des inscriptions. On y voit aussi un ancien tombeau de marbre blanc sur lequel les noeuf Muses sont representées avec leurs instrumens de Musique, & plusieurs autres Antiques, comme les Statües de Brutus & de Porcia sa femme d'une seule pierre, celle de Cleopatre, celle d'Hercule, la tête de Ciceron, la Statüe de Marc Aurelle. Dans un autre endroit on montre la Statüe d'Andromede enchaînée à une Roche, celle d'Ap-

d'Appollon qui attache le Satire Marſias à un arbre, & qui tient un couteau pour l'écorcher. Celle d'un Dieu Satire qui tire une épine du pied du Pere Silene, & trois petits Amours dormans embraſſez. Il ne faut pas oublier non plus un tableau à la Moſaïque de pierres rapportées, que l'on eſtime beaucoup, & moins encore l'Obeliſque Egyptien qui eſt au milieu du Jardin, ni les eaux, & les fontaines qui en font l'agrément le plus naturel.

La Vigne de Montalto.

C'eſt un des Jardins de Rome le mieux entretenu. Il y a de fort belles promenades & quantité de jets d'eau. Il n'y manque pas non plus d'Urnes antiques ni de Statües. Une des plus belles, eſt le Buſte d'Alexandre. Il y en a deux taillées dans une même pierre, que l'on eſtime beaucoup. Elles repreſentent un mariage.

La Villa Borgheſe hors la Ville.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que Monſieur Miſſon a trouvé cette maiſon de Campagne, une des plus belles qui ſe voyent autour de Rome, car elle eſt en effet pleine de charmes. On ne ſçauroit rien ajoûter à la beauté de ſes promenades. Il y a un Etang, un Parc pour les Bêtes ſauvages, des Grotes, des fontaines, des volieres, des Cabinets de verdures fort propres, & un monde de Statües antiques & Modernes. Dès que l'on

entre dans le Jardin, on voit un grand Cercle qui en eſt tout environné, & ſi l'on revient dans les appartemens, on y en trouve encore d'avantage. La grande Sale particulierement en eſt extremement remplie. C'eſt là que ſont ces deux bellez Satües de Diane en Albaſtre d'Orient dont on croit qu'Auguſte ſe ſervoit en ſes devotions, & celle d'un Gladiateur combattant qui marque dans ſes yeux une extrême fureur, & dans ſa poſture une force extraordinaire. On y voit encore la Statüe de Seneque en marbre noir. Il eſt tout ſanglant dans un bain & paroît prêt à expirer. La Statüe d'Appollon & de Daphné en Albaſtre. Ce Dieu ſemble courir après elle, il l'embraſſe, & les pieds de cette belle fille commencent à prendre racine en même tems que ſes doigts & ſes cheveux commencent auſſi à ſe transformer en rameaux de laurier. Cette piece, quoique moderne, eſt fort eſtimée auſſi bien que l'Enée qui porte ſon pere Anchiſe, & le David combattant Goliath qui ſont du même Auteur. Il en eſt de même de la Venus & de l'Adonis en marbre d'une ſeule piece, des trois Graces auſſi en marbre, de la tête d'Alexandre le Grand, des Buſtes des douze Empereurs, de l'Appollon, de l'Agrippine, de la Diane ſortant des Bains, de la Flore, du Narciſſe, de la Ceres, du Pere Silene qui tient le petit Bacchus entre ſes bras, & de pluſieurs autres. Entre les bas reliefs qui y ſont en quantité, on admire particulierement le Tombeau de Meleagre

avec

avec toute son histoire & un Triomphe de Bacchus.

La Villa Ludovisio.

Elle n'est pas moins riche en Statües que la Villa Borghese, mais elle n'est pas si bien entretenüe. En voici quelques unes. La Statüe d'Appollon, celle d'un Gladiateur mourant de ses blessures, les Bustes de Scipion, de Seneque & de Ciceron. Le Ravissement de Proserpine en marbre, un Cestius Marius se tuant sur le corps de sa fille, qui s'étoit aussi donné la mort pour éviter les poursuites de l'Empereur. Dans la Galerie sont les Statües de Junius, de Brutus, de Neron, de Domitian, & celles de deux Gladiateurs assis. Un saint François, une Lucresse, & la conversion de St. Paul. On y voit aussi trois raretez fort remarquables & fort differentes. La prémiére est une Horloge qui ayant la figure d'un homme marche seule quand elle est montée pour ce dessein. La seconde un bois de lit couvert de pierreries, & la troisiême un homme petrifié comme le pretendent ceux qui le montrent, ou bien les os d'un homme inscruté de pierre, comme le croit Mr. Misson.

La Place Navonne.

Cette Place est fort spacieuse, & embellie de plus par un grand nombre de Palais qui sont à l'entour. Il y aussi dans le milieu une magnifique Fontaine. C'est un Ro-

Rocher au dessus duquel il y a une piramide toute couverte de Hierogliphes. Il sort une grande quantité d'eau de tous les côtez de ce Rocher, & il est d'ailleurs orné de quatre grandes Statües qui y sont appuyées, & qui representent les quatre parties du monde. Le tout est au milieu d'un grand Bassin d'eau.

La Place de Pasquin.

C'est proprement un grand Carrefour, auquel aboutissent quatre rües, ce qui donnoit moyen à ceux qui venoient attacher quelque satire à la Statüe, de se sauver promtement sans être decouverts. Ce Pasquin est une figure mutilée des bras & des Jambes & appuyée contre une maison, quelle defigure plûtôt qu'elle ne l'embellit. Son Camarade Marforio est dans une Cour du Capitole en aussi mechant état que lui.

Le Pont des Triomphes.

Sur la gauche de ce Pont, on voit les ruïnes de l'ancien Pont triomphal qui étoit ainsi appellé, parce que tous les Triomphes passoient par dessus pour aller au Capitole. Il étoit si considerable que le Senat defendit sur de grosses peines aux Païsans d'y passer.

Le Ponte Senatorio.

Il étoit appellé ainsi parce que les Senateurs

teurs passoient ordinairement par dessus quand ils alloient au Capitole, ou à quelque Sacrifice. Il n'étoit pas éloigné de l'Ille Tiberina, mais il n'en reste plus aujourd'hui qu'une Arcade qui soit entiere & quelques masures. La Maison de Pilate, ou du moins celle que l'on appelle de ce nom, en étoit fort voisine. Elle est toute ruïnée d'un côté & le reste a été reparé par quelques habitans qui y logent. Pour le Pont, il est maintenant connu du Peuple sous le nom de *Ponte rotto.*

Pons Sublicius.

Ce fut dit on à l'entrée de ce Pont que Cocles tout seul arrêta l'ennemi, tandis qu'on le coupoit derriere lui; après quoi il se jetta en bas, & se sauva à la nage. Ce fut aussi de dessus ce Pont que l'on jetta l'Empereur Heliogabale dans l'eau avec une Pierre au cou.

Pons Fabricius, maintenant Pont des quatre têtes.

L'on va par ce Pont à l'Ille appellée Insula Tiberina, qui se forma après que l'on eût chassé Tarquin de Rome en cette maniere. On avoit arraché tous les bleds qu'il avoit fait semer aux environs de la Ville, & on les jetta avec les racines dans le Tibre qui les charroya jusques à cet endroit où les eaux s'étant trouvées basses, tout cet amas de paille & de terre s'y arrêta & y

forma peu à peu l'Ille qu'on y voit. On en peut sortir aussi par le Pont *Cestius*.

Tabernæ meritoriæ

On distribuoit autrefois du pain aux pauvres Soldats estropiez en cet endroit. Il y a presentement une Eglise qui porte le titre de *Santa Maria Transtevere*.

Le Théâtre de Marcellus.

Le Palais du Prince Savelli est bâti sur ses ruines. Auguste l'avoit fait faire pour l'amitié qu'il portoit à son neveu, quatre vingt mille personnes s'y pouvoient placer commodément. On peut juger de sa magnificence par les masures qui en restent.

Le Temple de Juno Matutina.

Cette Déesse étoit encore connüe sous le nom *d'Alba Dea*, parce qu'elle presidoit à l'Aube du Jour. Le Temple qu'elle avoit à Rome, & dont je parle ici, est maintenant une Eglise dediée à St. Etienne.

Tout près de là, il y a un grand égout qu'on appelloit *Cloaca magna* lequel se décharge dans le Tibre. Tarquinus Priscus l'avoit fait bâtir magnifiquement de pierres de taille.

Le Temple de la liberté & *l'Armilustrium* des Romains étoit sur le Mont Aventin.

Le Tombeau de Caïus Ceſtius hors la Ville.

C'eſt une grande & haute Piramide quarée revétuë de marbre blanc. C'eſt le plus entier monument de l'antiquité Romaine ; mais il ne le ſeroit pas tant, ſi quelques Papes n'avoient pris ſoin de le reparer. Vous en verrez la deſcription dans le voyage de Mr. Miſſon. Ce Ceſtius étoit un des ſept que l'on appelloit *Epulones* à cauſe qu'ils avoient ſoin des viandes que l'on preſentoit aux Dieux & qu'il leur étoit permis d'en manger.

Le Tombeau de Metella.

C'eſt un Bâtiment de figure ronde fort grand & fort ſolide. Les murailles en ſont d'une épaiſſeur extraordinaire & l'on remarque tout au tour des reliefs en marbre de pluſieurs animaux qui y furent preſentez en Sacrifice. Cette Metella étoit femme de Craſſus, comme il paroît par cette inſcription en gros caracteres. *Caeciliæ q: cretici f: Metella Craſſi.* Ce tombeau eſt ſur la *via Apia.*

Le Cirque de Caracalla.

Il eſt auſſi ſur la voye Apienne. C'eſt une place très ſpacieuſe, & qui eſt reſtée en aſſez bon état. On pretend quelle pouvoit contenir cent cinquante milles perſonnes. A côté de ce Cirque, on voit une Pla-

ce

ce quarée au milieu de laquelle il y a un grand reservoir qui servoit à garder l'eau, pour s'en servir à la representation des Batailles navalles, par le moyen des aqueducs qui la conduisoient dans le Cirque. On y distingue aussi fort bien le lieu que l'on appelloit *Carceres* d'où partoient les Chariots, quand ils commençoient leur course, & à une fort petite distance du Cirque, sur une hauteur, on voit les masures du Temple de Mars & de celui de la Fortune.

Le Pretorium.

C'étoit le quartier où logeoient les Gardes Pretoriennes de l'Empereur. Il n'est pas fort éloigné du Cirque de Caracalla, & il y a de l'apparence qu'on l'avoit établi là plûtôt qu'ailleurs pour la commodité du voisinage ; car on croit que le Cirque de Caracalla étoit le lieu où les Soldats s'assembloient pour faire l'exercice.

Le Tombeau de l'Empereur Gordien, & celui de Scipion l'Africain.

Les masures de ces deux Tombeaux sont des restes suffisans, pour faire juger de leur ancienne magnificence. On les voit hors de la Porte d'Ostie sur la *via Apia* qui est toute couverte de semblables antiquitez, parce que c'étoit en ces quartiers là que les plus Illustres Romains faisoient bâtir leurs Mausolées. On y montre aussi la place où le combat des trois Horaces & des trois Cu-

Curiaces ſe fit, ſuppoſé pourtant qu'il ſe ſoit jamais fait, car on en peut douter avec aſſez de fondement, vû l'incertitude & l'indeciſion avec laquelle les Auteurs en parlent. Tite Live avoüe que de ſon tems on ne ſçavoit pas même à Rome pour quel parti les Horaces ou les Curiaces avoient combattu, & moins encore leſquels avoient remporté la victoire, ce qui a donné lieu à Mr. Baile de dire, *& qui ſçait ſi ce combat n'eſt pas une avanture de Roman?* Quoi qu'il en ſoit, le lieu où l'on pretend qu'il ſe ſoit paſſé, eſt à trois milles de la Ville dans le païs du *Latium*.

Les Trophées de Marius.

Proche les Ruines du Palais de l'Empereur Gordien, il y a des grandes & hautes maſures qui formoient autrefois un reſervoir d'eau que C. Marius avoit fait conſtruire pour donner de l'eau, par le moyen d'un Aqueduc, à pluſieurs endroits de la Ville qui en manquoient. Au deſſus de ce reſervoir qui ſemble un Château ruïné, on avoit élevé deux magnifiques trophées d'armes à l'honneur de ce Grand General; mais depuis peu on les a mis dans la Cour du Capitole où ils ſont maintenant.

Le Temple de Venus & de Cupidon hors la Ville.

Conſtantin ayant trouvé ce Temple en aſſez mauvais ordre, le repara & l'augmen-

ta

ta pour en faire une Eglise, qui subsiste encore aujourd'hui sous le titre de St. Laurent hors la Ville. Il y a tout autour des colomnes de marbre, & l'on y voit deux Sepulchres aussi de marbre avec des bas reliefs, dont l'un represente un Sacrifice, & l'autre la ceremonie d'un mariage.

L'Arc de Triomphe de Septime Severe & de Marc Aurelle.

Il est tout auprès de l'Eglise St. George. Sa figure est quarée & l'on y voit huit co lomnes d'ouvrage Corinthien, avec un bas relief fort ruïné qui represente les victoires de ces deux Empereurs. C'étoient les Marchands & les Orfevres de Rome qui l'avoient fait bâti à leurs depens.

Le Temple de l'Honneur, & celui de la Vertu hors la Ville.

Ces deux Temples sont au bout du Cirque. Ils sont joints ensemble, & l'on ne pouvoit entrer dans le Temple de l'Honneur sans passer par celui de la Vertu. Il y a un Echo qui repete un vers tout entier.

Le Temple des Faunes & Silvains.

Cet ouvrage, qui est un des plus entiers de l'Antiquité, est soutenu par un grand nombre de fort belles Colomnes. Il est bâti sur le Mont Coelius, & porte à present le nom de St. *Stefano rotondo à* cause

de sa figure. C'est dans cette Eglise qu'est le Seminaire du College Allemand.

A quelque distance de là, on voit les Murailles de l'Aqueduc que Claudius fit faire.

Le Colisée.

C'étoit l'Amphithéâtre le plus magnifique qui ait jamais été, c'est grand dommage qu'au lieu de faire quelque depence pour l'entretenir, on ait souvent contribüé à le ruïner pour des Bâtimens modernes. Ce qui en reste ne laisse pas d'être l'un des plus majestüeux monumens de Rome. Il contenoit, disent quelques uns, deux cent milles personnes, & dans une demie heure de tems tout ce monde pouvoit entrer ou sortir sans confusion, par le moyen des galeries spacieuses & des issües qui étoient embas. L'on voit tout auprès du Colisée les Masures de là belle fontaine appellée *Meta Sudans* au dessus de laquelle étoit la Statüe dé Jupiter. Je vous ay déja dit ailleurs, qu'il avoit été commencé par Vespasien dans son huitiême Consulat, & achevé & consacré par son fils Titus.

L'Arc de Triomphe dé Constantin.

Il est bâti de Marbre & enrichi de quantité de bas reliefs, & de quantité de Statües. Il fut élevé à Constantin, comme au Liberateur de la Patrie après la victoire qu'il remporta sur Maxence, ainsi qu'on le voit

par

par ces paroles qui y ſont écrites. *Liberatori urbis, fundatori quietis.*

Les Bains d'Antoninus.

On peut aiſément juger par ce qui en reſte qu'ils étoient d'une très grande étendüe, mais à cela près on n'y trouve plus aucun veſtige de cette ancienne magnificence qu'on leur attribüe. Ces pierres precieuſes, ces bancs, & ces canaux couverts d'argent, ces Statües & ces tableaux innombrables, tout cela a été enlevé, & en leur place il ne reſte plus que des ruïnes en fort mauvais état. C'eſt à l'occaſſion de cette ſomptüoſité que Seneqne dit. *Eò deliciarum venimus, ut vix gemmas calcare velimus.*

Palazzo Magiore.

Autrement le Palais des Empereurs. Il étoit bâti ſur le Mont Palatin, & l'occupoit preſque tout entier. Il en reſte encore de belles ruïnes, mais le Jardin Farneſe qui eſt deſſus, empêche qu'on n'en remarque aiſément toute l'étendüe. Proche de la ſur le penchant du Mont, on voit auſſi les maſures de la maiſon de Ciceron.

Le Grand Cirque.

L'on en voit les ruïnes entre le Mont Palatin & le Mont Aventin. Il fut commencé par Jules Cæſar & Auguſte l'ache-

va. Il y avoit trois galeries couvertes, les unes ſur les autres, dans lequelles cent cinquante milles perſonnes pouvoient ſe placer. Il étoit d'ailleurs embelli d'un grand nombre de Statües, de belles Colomnes, & de deux Obeliſques, mais il n'y a plus rien de tout cela. Les Obeliſques ſont maintenant devant St. Jean de Latran & devant St. Pierre.

Le Temple de Janus quadrifrons.

Ce Temple eſt preſque tout entier, il eſt de figure quarée avec quatre portes, qui repreſentoient les quatre ſaiſons de l'année. Les douze Mois y étoient auſſi repreſentez par autant de Statües placées tout au tour dans des niches.

Le Temple de Remus, & de Romulus.

Il eſt maintenant conſacré à St. Theodore. Ce fut en ce lieu là que ces deux Fondateurs de Rome furent expoſez & trouvez par la Louve qui les nourit, du moins c'eſt la tradition. On le voit dans la Place appellée *Foro Bavario.* Il eſt de figure ronde.

Le Temple de Veſta.

C'eſt à preſent l'Hopital de nôtre Dame de la Conſolation. C'étoit dans ce Temple que l'on gardoit le feu ſacré ſuivant l'inſtitution de Numa Pompilius.

Le Temple de Jupiter Stator.

Romulus l'avoit fait bâtir en execution d'un vœu qu'il fit dans une bataille contre les Sabins. Voyant que ses Soldats lâchoient le pied, il pria Jupiter de les arrêter & lui promit un Temple *siste foedam fugam*, dit il, à Jupiter. A peine eut il prononcé ces paroles, que ses troupes commencerent à faire ferme, en sorte qu'il défit ses Ennemis. Voila l'origine du Temple de Jupiter Stator, dont il ne reste plus que trois colomnes.

Lacus Curtii.

Il y avoit autrefois en cet endroit un Gouffre dont les exhalaisons venimeuses desoloient Rome. On avoit tâché plusieurs fois de le fermer, & toûjours sans effet. l'Oracle ayant été consulté là dessus, on apprit de lui qu'il faloit y jetter ce que Rome avoit de plus precieux. Cette reponce captieuse fut cause qu'on y jetta inutilement beaucoup de richesses, sans que l'on aperçut aucune diminution au mal dont on étoit affligé. Enfin Curtius Chevalier Romain s'imaginant qu'il n'y avoit rien de de plus precieux qu'un vaillant homme & bon Citoyen, monta à cheval armé de toutes pieces, & à la vûe du peuple se precipita dans le Gouffre pour victime à sa patrie, après quoi le goufre se ferma.

St. Pierre del Montorio.

L'Eglise en elle même est peu de chose, mais il y a de fort bonnes pieces. Le Tableau de la Transfiguration par Raphael en est une. Je n'oserois vous dire combien on l'estime. Il suffit qu'on le met au nombre des quatre premiers tableaux du monde. Entre les Statües, on fait grand état de celles de St. Pierre, & de St. Paul. Mais ce ne sont ni les Statües, ni les Tableaux qui rendent cette Eglise considerable parmi les bons Catholiques. C'est le martire de St. Pierre qu'on pretend y avoir été fait, & l'on montre même un trou dans lequel sa croix étoit plantée. On me fit remarquer le Tombeau d'un Comte de Tirconnel qui s'étoit refugié à Rome du tems de la Reine Elisabeth.

St. Alexis.

C'est sur le Mont Aventin. On y voit l'Escalier de bois sous lequel St. Alexis mourut, après y avoir demeuré 17. ans entiers sans être reconnu pour ce qu'il étoit, quoique dans la maison de son Pere. Il est vrai qu'il avoit été quinze ans absent. Son corps repose sous le grand Autel, où il fait l'objet d'une des plus generales devotions de Rome.

St. Paul hors de la Ville.

Pour aller à cette Eglise, il faut passer par la porte de St. Paul anciennement *Porta Ostiensis*, & par un endroit où l'on voit une petite chapelle bâtie sur la même place où St. Pierre & St. Paul se dirent adieu avant que d'aller au suplice. Ce qu'il y a de plus remarquable dans le Bâtiment, sont cent colomnes de marbre blanc, qui le soutiennent & qui ont été prises, dit-on, aux Bains d'Anthoninus, mais l'Eglise est riche en reliques. On y voit la tête de la Samaritaine qui fut convertie par la conversation de nôtre Seigneur, un Bras de sainte Anne mere de la Vierge, la chaîne avec laquelle St. Paul fut attaché & le Crucifix qui parla autrefois à Ste. Brigide. L'Eglise St. Paul est bâtie sur le lieu où l'on tient que *Lucia* Dame Romaine le fit enterrer.

L'Eglise des trois Fontaines.

Celle ci est bâtie sur le lieu où St. Paul fut decapité. On dit que sa tête ayant bondi trois fois, fit naître trois fontaines, ce qui a donné lieu de nommer ainsi l'Eglise. Sur le chemin on voit un lieu où l'Empereur Diocletien fit mourir dix milles Chrêtiens à une fois. On croit ce chemin santifié parce qu'il fut tout trempé de leur sang.

St. Sebaſtien hors la Ville.

On croit communément que les Corps de St. Pierre & de St. Paul furent cachez fort long tems dans les Catacombes qui ſont ſous l'Egliſe, à cauſe de la perſecution; & comme c'eſt une des principales entrées de ces Saintes cavernes, la devotion y eſt fort grande. On y montre une Cave où l'on pretend que le Pape St. Etienne a eu la tête coupée. A l'égard des reliques, la principale eſt le corps entier de St. Sebaſtien qui eſt gardé ſous l'Autel. *

La Chapelle apellée Domine quo vadis.

St. Pierre s'étant échapé de ſa priſon de Rome, Jeſus Chriſt s'aparut à lui au même endroit, où cette chapelle eſt bâtie. L'ayant reconnu il lui demanda *Domine quo vadis*? à quoi Jeſus Chriſt repondit, *Vado* Romam *ut ibi iterum crucifigar*. C'eſt de cette interrogation que la chapelle a tiré ſon nom. On y voit un marbre blanc ſur lequel les pas de Jeſus Chtiſt ſont demeurez empreints.

St. Jean de Latran

Rome, comme je vous ay dit, pretend être la Capitale du monde, ou tout au moins du

* On voit dans une Chapelle de *St. Andrea della Valle*, la place où St. Sebaſtien fut foüeté & jetté dans un Vivier avant qu'on l'eût fait mourir à coups de fleches.

du monde Chrêtien, & St. Jean de Latran en eſt la premiere Egliſe, auſſi a-t-elle le titre de Metropolitaine generale & de mere de toutes les Egliſes de la terre. Il y a un chapitre de Chanoines dont le Roi de France eſt le premier en vertu de ſa Couronne & comme fils ainé de l'Egliſe. C'eſt à St. Jean de Latran que le Pape prend poſſeſſion de ſa dignité, & ſoit que la ceremonie de la chaiſe percée en fût autrefois une des plus eſſentielles, comme le croyent beaucoup de gens, ou que ce ſoit une fable inventée par les ennemis des Papes, il eſt toûjours certain que cette Chaiſe y eſt gardée encore aujourd'hui, quoique l'on n'en faſſe plus aucun uſage. Elle eſt de Porphire, d'une figure aſſez biſarre : vous la trouverez entre les eſtampes dont Mr. Miſſon a orné ſon Voyage d'Italie. Ceux qui pretendent quelle ne fut deſtinée que pour faire ſouvenir les Papes, au milieu de leur triomphe qu'ils ne ſont pourtant que des hommes, diſent que dans le tems que le Pape s'y aſſeyoit l'on chantoit ce verſet *Suſcitat de pulvere egenum, & de ſtercore erigit pauperem.*

Les fonds baptiſmaux ſont auprès de l'Egliſe & ſemblent une petite Chapelle ronde. Sur la muraille ſont peintes les actions les plus remarquables de Conſtantin. On y voit la victoire qu'il remporta ſur Maxence & la viſion celebre qu'il eut d'une croix au ciel avec ces paroles *in hoc ſigno vinces.* Ce lieu eſt en quelque maniere conſacré à la memoire de Conſtantin, parce qu'il y

fut baptisé par le Pape Silvestre second, & c'est aussi ce qui a donné lieu à en faire un Baptistere. Au reste vous pouvez bien juger que si toutes les Eglisesde Rome, jusques à la plus petite sont pleines de saintes raretez & de richesses, celle ci qui est la mere des autres n'en doit pas manquer. On y voit la table sur laquelle Jesus Christ mangea l'Agneau paschal, celle qui servit aux Soldats pour joüer ses habits entr'eux, une colomne qui se fendit par le milieu à sa mort, & une autre sur laquelle le Coq chanta lors que St. Pierre le renia, le tout apporté de Jerusalem & donné à St. Jean de Latran, par Ste. Helene mere de Constantin. On ne sçauroit trop admirer la diligence de cette Ste. à rechercher les pieces qui avoient été de quelque usage dans la vie ou dans la mort de nôtre Seigneur. Non seulement on lui doit tous les instrumens de la Passion, mais encore une si grande quantité de choses qui ont servi à nôtre Seigneur, où à la Vierge, qu'il ne semble pas qu'il lui en soit échapé aucune. On diroit même quelles se sont multiplées pour satisfaire la sainte ferveur de ceux qui les ont reçües depuis; car comme vous sçavez le nombre en est bien plus grand aujourd'hui que dans l'origine. L'Eglise St. Jean de Latran est bâtie sur le Mont Coelius.

La Scala Santa.

Ce sont vint huit degrez de marbre blanc par où l'on pretend que Jesus Christ ait mon-

té quand il fut conduit chez Pilate. Ces degrez ont six pieds de long, & comme ils sont fort usez & que l'on craint qu'à l'advenir ils ne s'usent encore d'avantage, on a eu la precaution de les couvrir de fil de laton. Il n'est pas permis d'y monter autrement qu'à genoux; mais en recompence, pourvu qu'on le fasse devotement, on gagne à chaque degré une indulgence considerable. Quand on est en haut, on trouve la Chapelle *Sancta Sanctorum* parce que les plus precieuses reliques de Rome y sont, ou pour mieux dire y ont été, car les Soldats du Duc de Bourbon en ôterent beaucoup dans le tems de la prise de Rome. On y gardoit entr'autres le prepuce de Jesus Christ, mais ils le translaterent à Calcata où il est à present. Cela n'empêche pourtant pas que le *Sancta Sanctorum* ne soit encore un lieu très venerable & très Saint. C'est ce que l'on aprend d'une inscription en gros caracteres qui est au dessus de l'Autel. NON EST IN TOTO SANTIOR ORBE LOCUS. Au dessus de cette inscription il y a une espece de chambrette ou cabinet de planches peintes, dans laquelle on dit que les choses les plus saintes & les plus precieuses sont enfermées. Mais on ne l'ouvre point depuis qu'un certain Archevêque ayant eu la curiosité de le faire il y a plusieurs siecles, devint aveugle à l'instant. Les Reliques de ce saint lieu ne sont donc pas visibles, & pour en croire quelque chose de positif, il faut s'en rapporter à l'opinion publique: le mal est encore qu'elle n'est pas bien la

même

même dans tous les eſprits. La plus part néanmoins s'accordent ſur un point d'ailleurs fort dificile à recevoir, c'eſt que St. Jean l'Evangeliſte y eſt tout vivant.

Sur le même Autel, on voit le miraculeux portrait de Jeſus Chriſt repreſenté en l'âge de treize ans. On dit que St. Luc le commença & qu'un Ange l'acheva. D'autres croyent que St. Luc n'en prepara que la toile, & que s'étant mis en priere afin que Dieu lui fit la grace de tirer ſon fils au naturel, il trouva le portrait parfait quand il fut levé. De la vient que l'on dit que c'eſt la veritable reſſemblance de Jeſus Chriſt. A côté de la Chapelle on voit des portes de pierre qui ont été, dit-on, celles du Palais de Pilate, & les mêmes auſſi par où Jeſus Chriſt paſſa, quand il fut mené devant lui. On y voit auſſi un tableau à la Moſaïque repreſentant Jeſus Chriſt après ſa reſurection. Il tient un livre ouvert & benit ſes Apôtres en diſant *Pax vobis*. Le Pape Leon fit, dit on, ce tableau il y a huit cent ans. Il y en a un autre où Jeſus Chriſt paroît ſur un Thrône donnant d'une main les Clefs de l'Egliſe à St. Pierre, & de l'autre l'Etendart Imperial à Conſtantin; & tout auprès un autre encore repreſentant St. Pierre auſſis ſur une chaiſe, & donnant le ſiege Pontifical à Leon troiſieme d'une main, & de l'autre main l'Etendart imperial à Charlemagne qui avoit retabli ce Pape ſur ſon ſiege. Ces deux tableaux ont peût être été faits dans la vûe d'établir l'independance des Papes à l'égard des Empereurs & Princes temporels.

La

La chapelle St. Pietro in carcere.

Il y a deux grottes l'une ſous l'autre, où l'on croit que St. Pierre & ſaint Paul furent empriſonnez. On y montre une petite fontaine qui parut miraculeuſement pour donner moyen à St. Pierre de batiſer deux de ſes Gardes, appellez *Proceſſus* & *Martinianus*. Il ne fit pour cela que mettre le doigt en terre, & auſſi tôt l'eau ſortit. On y montre auſſi l'empreinte du viſage de St. Pierre qui eſt marquée dans une pierre ſur laquelle il tomba lors qu'il fut empriſonné.

L'Egliſe de Ste. Maria Tranſtevere.

On y voit la place d'où ſortit une fontaine d'huile un peu avant la naiſſance de Jeſus Chriſt, & une pierre qui fut attachée à St. Calix quand on le jetta dans un puits. Il y en a auſſi d'autres fort groſſes, que l'on attachoit aux pieds des Martirs dans les priſons.

L'Egliſe de St. Pierre ad vincula.

Il y a une Statüe de marbre blanc repreſentant Moïſe aſſis, qui eſt admirée de tous les Sculpteurs. On y garde auſſi la chaîne dont St. Pierre fut lié dans ſa priſon, & on la montre au peuple le jour de la Fête.

L'E-

L'Eglise de Ste. Praxede.

La Colomne à laquelle Jesus Christ fut lié & flagellé est dans cette Eglise, & autant qu'il m'en peut souvenir, elle est de granite d'Egipte. La Statüe de Ste. Praxede est sur un puits, qui est fermé. J'en voulus sçavoir la raison, & l'on me dit que cette Sainte ramassoit le sang des Martirs avec une éponge, & le metoit en ce puits pour l'y conserver.

Ste. Marie Majeure.

C'est une des plus belles & des plus grandes de Romes, & aux deux bouts on y a placé deux fort beaux Obelisques. La Creche dans laquelle Jesus Christ naquit est sous le grand Autel, & outre quantité d'autres Reliques qui ne se presentent pas à mon esprit, on y voit un Tableau de la Ste. Vierge tenant son enfant Jesus entre ses bras qui est dit on de la main de St. Luc.

St. Croce in Jerusalem.

Cette Eglise fut bâtie par Constantin, lequel y fit mettre toute la terre que sa mere Hellene lui envoya de Jerusalem où elle étoit, de sorte que l'on en estime tout le sol pour saint. Il y a aussi quantïté de Reliques sçavoir trois pieces de la Croix de Jesus Christ, un des cloux dont il y fut attaché, deux épines de sa couronne, & l'une

l'une des trente pieces que Judas reçut pour le prix de sa trahison.

St. Laurenzo fuori delle muri.

L'Empereur Constantin fit encore bâtir celle ci, & y mit le corps de ce St. sous le grand Autel. A côté, dans un lieu fermé par une grille, on voit la pierre sur laquelle il fut rôti, & l'on y remarque encore quelques vestiges de son sang.

Il y a encore une autre Eglise dediée au même St. sous le titre de *St. Lorenzo in panciperna*. Cette derniere est bâtie sur le lieu où il fut martirisé, par ordre de l'Empereur Decius.

L'Eglise de S. Pudentina.

Dans la même place où elle est, il y avoit autrefois une maison dans laquelle demeuroit un Senateur Romain, chez qui St. Pierre logea la premiere fois qu'il fut à Rome. Dieu permit, en remuneration de cet acte d'hopitalité, qu'il fût converti à la foi lui & ses deux filles par le ministere de l'hôte qu'il avoit si bien reçu. L'une de ces filles s'appelloit Pudentina, & c'est à elle que l'Eglise est consacrée.

Santa Maria della vittoria.

Elle est ainsi appellée à cause de la bataille de Prague, & elle n'est ornée tout au tour que des Drapeaux & des Etendarts qui y fu-

y furent pris. On y voit auſſi cette Bataille repreſentée en peinture.

Ste. Agnès.

Le corps de la Ste. repoſe ſous le grand Autel, & au deſſus on voit ſon image en boſſe qui eſt de cuivre doré. La draperie en eſt de fine Agate, & le tout enſemble paſſe pour un fort bel ouvrage.

L'Egliſe des Douze Apoſtres.

St. Jaques & Saint Philipes y ſont enterrez. C'eſt encore une Egliſe bâtie par Conſtantin, & l'on aſſure que lui même porta ſur ſes épaules les douze premieres pierres qui ſervirent aux fondemens.

St. Silveſtre in Capite.

Quelques Moines Grecs ayant été chaſſez de leur païs par les Iconoclaſtres, ſe refugierent à Rome & apporterent avec eux cette fameuſe image que Jeſus Chriſt envoya au Roi Abagarus, & qu'il fit lui même par un miracle. Elle fut reçüe à Rome avec tant de foi & tant de veneration, que pour la mieux honorer on lui bâtit exprès une Egliſe qui eſt celle ci.

St. Euſtache.

St. Euſtache avoit été pendant pluſieurs années General des armées de Trajan, & avoit

avoit même gagné plusieurs Batailles. Toutesces considerations n'empêcherent pourtant pas qu'on ne le fit mourir cruellement dans un Taureau d'airain, sous lequel on fit un grand feu, & dans lequel on avoit aussi enfermé sa femme Theophila & ses deux enfans. L'Eglise est bâtie, dit on, sur le lieu où il fut martirisé.

Des Catacombes.

Je ne vous en dirai rien que vous ne sachiez sans doute déja, car c'est peut être la singularité de Rome la plus connüe dans les païs étrangers. Ce sont des caves qui occupent, comme l'on croit, une bonne partie de l'étendüe de Rome, ou même d'avantage. Elles sont étroites mais assez profondes, & se croisent l'une l'autre, comme les rües d'une Ville. Il y a aussi d'espace en espace des especes de Places & de grands Carrefours, où plusieurs personnes pouroient s'assembler, ce qui a fait nommer ces Catacombes, la Rome sous terraine. Comme elles n'ont aucune ouverture par où le Soleil y puisse faire entrer sa clarté, on ne sçauroit y marcher sans chandelle, ni sans d'extrêmes difficultez. C'est aussi d'oú vient que l'on n'en connoît qu'une partie, & que l'on ne sçait pas bien si elles ont toutes communication ensemble. Les plus frequemment visitées sont celles de St. Sebastien, celles de St. Agnés & celles de St. Laurent hors la Ville. Vous n'ignorez pas que depuis long tems, on dis

put

pute pour ſçavoir, ſi ces Cavernes ont été creuſées par les ſeuls (a) Chrêtiens des premiers ſciecles pour y faire leurs aſſemblées & pour y enterrer leurs morts; ou ſi elles leur étoient communes avec le pauvre peuple de Rome, & apparemment cette queſtion ne ſera pas ſi tôt vuidée. Mais ſi vous voulez qüe je vous en diſe mon ſentiment, je vous renvoyerai à ce qu'en a écrit Mr. Miſſon dans ſon Voyage d'Italie: à cet égard auſſi bien qu'à beaucoup d'autres nous nous ſommes rencontrez ſi juſte, que je ſuis ſouvent obligé de ſuprimer mes remarques & mes reflexions pour ne pas repéter ce qu'il a dit avant moi. Il n'en a pas été de même par tout, & je me ſuis trouvé aſſez peu mênagé dans ſa ſeconde édition pour n'en devoir pas être fort content. Je repondrai dans la ſuite aux choſes qu'il a repriſes dans mon livre plûtôt qu'à la maniere dont il l'a fait. Cependant je ne ſçaurois m'empêcher de reconnoître qu'en tout ſon ouvrage il s'eſt montré très judicieux voyageur. Il eſt exact

(a) Il n'y a gueres d'apparence que ces Cavernes fuſſent deſtinées & apropriées aux ſeuls Chrêtiens, mais on ne ſçauroit nier qu'elles ne leur ſerviſſent de Cimetiere, & que la plus part des Martirs n'y fuſſent enterrez. Aurelle Prudence qui vivoit dans le quatrieme Siecle en parle de cette maniere dans ſes hymnes, & même en parlant de la prodigieuſe quantité de corps ſaints qui y étoient depoſez, il aſſeure qu'on ne peut pas dire combien le ſouterrain de Rome étoit riche de ces tréſors.

Vix fama nota eſt abditis
Quam plena Sanctis Roma ſit
Quam dives urbanum Solum
Sacris Sepulchris floreat. Hym. 2. v. 541.

exact dans les choses essentielles, il en parle toûjours comme connoisseur; & quand il se trompe dans ses observations ou dans sa critique, c'est ordinairement en des choses de si peu de conséquence, qu'il faudroit, comme il dit, aimer la contradiction pour le chicaner la dessus. Que les petites differences qui se trouvent entre sa Relation & la mienne ne vous fassent donc aucune peine. Il est difficile que deux Voyageurs qui n'ont pas conferé ensemble conviennent generalement de tout. Messieurs Spon & Weller qui avoient voyagé de compagnie, & qui n'avoient presque rien vû l'un sans l'autre, ne sont pourtant pas d'accord en tout; faut il donc s'étonner si Mr. Misson & moi, qui ne nous étions jamais vûs, sommes tombez en quelque discordance.

Ne me demandez plus rien touchant les Antiquitez & les autres raretez de la Ville de Rome. Je vous ai dit tout ce que j'en sçai, & tout ce que j'en ai trouvé marqué sur mes Memoires. Mais si vous voulez que j'ajoute quelques remarques generales aux particulieres que je vous ai communiquées, je le ferai volontiers afin que vous soyez content de moi. L'heureuse memoire, & l'odeur de Sainteté que le Pape Innocent XI. a laissée après lui, en fera le premier sujet. On ne trouve personne ici qui ne s'empresse de raconter aux Etrangers curieux les circonstances de sa vie, & de faire l'éloge de ses vertus. Les Protestans, & les Juifs même, quoi qu'ennemis declarez du Siege Papal, ne sçauroient s'empê-

cher

cher d'en parler avec éloge tant il eſt vrai qu'une conduite ſimple,quoi qu'auſtere,unie avec une pieté douce, & pleine de charité, a de force pour enlever les ſuffrages des hommes.

La Veneration, que l'on a dans Rome pour ce Pontife, eſt ſi grande que bien des gens ne font point difficulté de lui adreſſer leurs prieres, & le bruit court déja qu'il s'eſt fait des miracles à ſon Tombeau. Pour peu que cela continüe, il aura toute la devotion du Peuple, & je ne ſçai même ſi on ne le canoniſera (*a*) point quelque jour. Il eſt vrai que c'étoit un homme d'une vertu bien rare & bien admirable. Toute ſa vie n'a été qu'un tiſſu d'actions exemplaires. Je ne dis pas ſeulement depuis ſon exaltation au Pontificat, mais auſſi auparavant, & c'eſt de lui que l'on peut veritablement dire qu'il a été fait Cardinal, & Pape par merite. Il étoit natif de Como dans l'Etat de Milan, d'une famille conſiderable, connüe ſous le nom d'Odeſcalchi. Il porta d'abord les armes, mais s'en étant bien tôt degouté, parceque toutes ſes inclinations étoient paci-

(*a*) L'evenement a juſtifié mes conjectures. Dès que le Pape Innocent fut mort, tout le Peuple s'empreſſa de lui addreſſer des vœux. On couvrit ſon tombeau de fleurs & de chandelles, le bruit ſe repandit bien tôt qu'il en ſortoit une odeur la plus ſuave du monde, enfin il fut preconiſé Beat dès les premiers ſix mois, & la Devotion publique a ſi bien continüé depuis, que l'on ſonge tout de bon à preſent à le Canoniſer. C'eſt le Patriarche Matheï qui eſt chargé du ſoin de recueillir ſes actions miraculeuſes pour en faire rapport à ſa Sainteté, & à la chambre Apoſtolique.

pacifiques & benignes, il les quita & ſe fit d'Egliſe. Il fut Clerc de chambre ſous Urbain VIII., & ſous Innocent X. & ce fut en ce poſte qu'il commença à faire connoître & goûter ſon mérite. On n'a jamais dit de lui (au moins que je ſache) qu'il fût fort ſçavant, mais chacun eſt convenu qu'il étoit homme de bien, & rempli de candeur, de pieté, de douceur, & de charité. Tant de vertus plûtôt qu'aucune autre conſideration engagerent le Pape Innocent X. à l'élever à la Pourpre l'année 1645. Depuis il lui donna la Legation de Boulonge & l'Evêché de Nouare, & dans tous ces emplois il parut toûjours le même qu'il avoit été auparavant & qu'il fut depuis, c'eſt à dire, modeſte, dous, humble, & pieux. Il avoit de la charité pour tous, mais il ne pouvoit tolerer ni la débauche, ni la licence deſordonnée. Enfin le Pape Innocent X. étant mort, le ſacré College ne jugea perſonne plus digne que lui de remplir le Trône Pontifical, & il fut élu le 21. du mois de Septembre 1676. Depuis ce jour là, on le vit uniquement appliqué à remplir les devoirs de ſon Pontificat, reformant les abus qui s'étoient gliſſez dans Rome, viſitant les Hopitaux & ſecourant les pauvres. La premiere choſe qu'il fit après ſon elevation à la Tiare fut de ſuprimer le Népotiſme, & même de lui donner le coup de mort par une Bulle que nul autre Pape avant lui n'avoit oſé fulminer. Il ſecourut de tout ſon pouvoir l'Empereur & les Ve-

nitiens contre les Turcs, & il defendit les Droits de l'Eglise avec une fermeté qui seule meriteroit l'admiration universelle. Ses demêlez avec le Roi T. C. sur la Regale, & sur les Franchises, seront celebres à jamais dans l'Histoire, & contribueront comme tout le reste de sa vie, à faire admirer son zele & sa patience. Il y auroit de quoi faire sur cela seul des volumes entiers. Avec tout cela, il faut confesser qu'ayant entrepris avec tant de courage un œuvre aussi dificile, aussi épineuse & d'un droit aussi douteux que l'étoit celle de l'abolition de la Franchise des Quartiers, metant pour cet effet tout le Temporel de l'Eglise dans un danger évident, il n'osa le pousser jusques à sa perfection en abolissant aussi l'azile des Eglises. C'est un grand abus que cet Azile, & tandis qu'il subsistera, ce sera bien inutilement que l'on tiendra la main à l'abolition de celui des Quartiers. Il y en a tant dans Rome qu'li faut qu'un homme qui a fait un mechant coup, soit bien malheureux s'il n'en trouve pas un assez près pour se sauver; & ce que je trouve de pis, c'est que les Sbires qui ont ordre de faire la Patrouille toutes les nuits pour empêcher les desordres, ont ordre aussi de ne faire feu sur personne, de maniere que pour n'avoir rien à craindre d'eux il ne faut qu'aprendre à bien courir. Mais je m'aperçois que je sors de mon propos & que je n'ai pas encore expliqué tout ce que je voulois vous dire touchant la mémoire du feu Pape Innocent XI. Il mourut sur la fin de l'année 1689. avant
que

que d'être sorti de l'embaras étrange où l'avoient jetté ces affaires de la Regale & des Quartiers, & fut regretté de toute l'Europe, hors des François contre lesquels il avoit decreté même en mourant. Telle fut la destinée de ce Pontife aussi simple en ses mœurs, qu'en sa doctrine, & en sa conduite. Le Docteur Burnet a écrit qu'il ne depensoit jamais plus d'un écu par jour pour sa nourriture, & plusieurs personnes dignes de foi me l'ont assuré pour veritable. Quelle frugalité! Quelle moderation dans un si Grand Prince?

Vous voyez Monsieur que tout esprit de Parti à part, j'aime à rendre justice au vrai merite & à la vertu en quelque sujet qu'elle se rencontre, & je suis seur de vôtre approbation à cet égard. Mais en sera-t il de même si j'ose, quoiqu'après mille autres voyageurs, faire aussi quelque attention sur les abus & sur les dereglemens dont Rome la Sainte, toute Sainte qu'elle est, fournit tant d'exemples scandaleus. Le bon Pape Innocent fit en vain tous ses efforts pour y remedier. Il n'en pût venir à bout, temoin l'azile des Eglises, que je viens de toucher. Il avoit particulierement pris à tâche d'humilier les Courtisannes & de diminüer leur nombre; mais s'il ne perdit pas tout-a-fait son tems, on peut dire toûjours que l'effet de ses soins ne passa point le terme de sa Vie. Veritablement cette entreprise étoit grande, & tout bien consideré je ne croi pas qu'il soit possible d'extirper l'Ordre des Courtisannes, tandis que celui

des Ecclesiastiques subsistera. L'un sert de soutien & de fondement à l'autre, & parlant franchement je ne sçai pas comment pourroient faire en ce cas là tant de jeunes gens qui se sont engagez inconsidérément dans le celibat. Quoiqu'il en soit, je n'eusse jamais crû que les Courtisannes eussent tant de licence, & si peu de honte qu'elles en ont en Italie. Il faut que je vous dise là dessus ce que j'ai vû de mes yeux. A peine nôtre Vaisseau eut il donné fonds à Livorne, qu'il fut arambé par une demi-douzaine de ces Demoiselles qui s'en allerent avec chacun son Matelot sans que le Capitaine pût s'y opposer. Cela me surprit d'autant plus que je n'ignorois pas combien l'obeïssance aux Superieurs est étroitement pratiquée parmi les Mariniers François, mais on me dit que c'étoit la coutume, & un privilege de la Marine établi de longue main en ce Port. Je finirai là ma lettre pour ne pas vous ennuyer, & demain je vous entretiendrai de ce qui me reste à vous dire avant que de sortir de Rome. Je suis Monsieur vôtre &c.

De Rome le... May 1690.

LET-



LETTRE XI.

Opinions ſingulieres touchant le Commerce des Eſprits. Impietez fauſſement attribuées à toutes les nouvelles Sectes. Hiſtoire de Molinos, & de la condamnation de ſes erreurs. Brieve expoſition d'une Doctrine qu'on lui attribüe & qui enſeigne la Tranſmigration des ames. Obſervations là deſſus.



MONSIEUR,

Je ſuis retourné à Rome avec le même Prêtre qui avoit été accuſé de ſortilege à Mâcon à cauſe de ce pretendu caractere qui lui avoit fait faire huit lieües en deux heures. Il fait ſa Cour aſſidüement au Cardinal Chigi par la faveur duquel il eſpere obtenir un Bénéfice. Mais ſi cette Eminence vient à être informée de ſes opinions, j'ai peine à croi-

re qu'elle faſſe beaucoup de choſes pour lui. L'etude des Rabins & celle des Philoſophes anciens, lui ont fait prendre de certains ſentimens ſi extraordinaires, que l'on ne ſçauroit les entendre ſans étonnement. Il pretend que l'Air, la Terre & l'Univers entier ſoit rempli de certains peuples fantaſtiques, approchans de la nature des Eſprits, par le commerce deſquels les choſes les plus dificiles deviennent aiſées. Je ne ſçaurois, Monſieur, vous dire au juſte comment il entend que cela ſe peut faire, parce qu'il ne s'en eſt pas ouvert avec moi juſques là. Mais vous jugerez aiſément que, de quelque maniere qu'il l'explique, il ne ſçauroit guéres éviter de tomber dans les viſions attribüées aux Cabaliſtes & aux Freres de la Roſe-Croix, ou du moins d'en approcher beaucoup. Ce fut auſſi la premiere penſée qui me vint à l'eſprit lorſqu'il m'en fit l'ouverture. Je lui decouvris mes ſoupçons, mais il s'en defendit comme d'une injure. Je remarquai ſeulement qu'il ne condamnoit pas tout-à-fait les principes de ces Fanatiques, & quand je lui parlai en particulier du Comte de Gabalis, il me dit que l'Auteur de ce petit livre n'étant informé que fort groſſiérement de la matiere qu'il traitoit, il l'avoit fait pitoyablement, & d'une maniere qui n'avoit ſervi qu'à la rendre mépriſable à ceux qui ne la connoiſſent que par ſon expoſition, & qui n'avoient pas aſſez de lumieres pour penetrer en cette Science ra-

rare & ſublime. Il dit que c'eſt la Philoſophie des Chaldéens, celle des Egyptiens du premier tems, & la même Science par laquelle les Patriarches & les Prophetes ont fait tant de merveilles. Sur ce fondement il cite hardiment Zoroaſtre, Moïſe, David, & Salomon pour ſes Auteurs. A l'entendre parler, c'eſt dans leurs écrits qu'il a puiſé ſa Sience & ſes connoiſſances, & il n'ignore rien non plus de ce qui étoit contenu en ceux d'Enoch & de Noé, ſoit ſur la Phiſique, la Metaphiſique, les Mathematiques, ou les Propheties de l'avenir. Il allegue auſſi fort ſouvent un certain livre contenant la Science univerſelle de la Nature, qui fut donné à Adam par l'Ange Raziel, un autre ſur le même ſujet par Abraham, & un grand nombre d'autres par Triſmegiſte, qu'il croit être Moïſe. Les Oracles des Payens, les Sibilles, Apollonius, Noſtradamus, Cardan, Paracelſe, & van Helmont ſont encore, dit il, des ſiens. Les uns ont profeſſé la verité ouvertement, les autres l'ont publiée ſous des Emblêmes & des propoſitions énigmatiques, & les autres étant venus dans des ſiecles plus ignorans & plus malheureux, ſe ſont contentez de la connoître, & de joüir de ſa lumiere ſans la communiquer aux autres. Jaurois bien voulu voir tous ces livres, mais outre que ce ſont des miſtéres, il me dit qu'il n'en avoit aucun à Rome. Je ne laiſſai pas d'avoir pluſieurs conferences avec lui ſur la même matiere,

& comme il en étoit extraordinairement plein, je remarquai que je lui faisois toûjours plaisir, quand je voulois bien employer une heure ou deux à l'entendre. Je vous avoüe que j'y en trouvois moi même quelques fois, car il possedoit très bien son sistême, & je ne pouvois guéres trouver d'objections aux quelles il ne fût toûjours préparé. Il est vrai qu'à l'envisager de prime abord, il semble si ridicule qu'il ne merite pas d'examen, mais pour peu qu'on écoute, on en est diverti, & peu à peu on s'aperçoit qu'il n'est pas si absolument contraire au raisonnement humain qu'on se l'étoit persüadé. Quelle raison en effet peut on alleguer contre le témoignage de tant de Voyageurs qui nous asseurent d'une commune voix qu'en Amerique & vers l'Orient, les apparitions sont si frequentes & si familieres, tant de jour que de nuit, que les enfans même y sont accoûtumez. Chacun sçait que dans le Perou, le Chili & la plus grande partie de l'Amerique Meridionale, aussi bien que vers les Indes au Royaume de Ceilan, les habitans ont été comme forcez à rendre un culte religieux à certains Fantômes visibles, qui sont toûjours avec eux, & dont sans cela ils seroient fort tourmentez. Ils ne sont pas moins familiers ni moins fâcheux au Royaume de Calicut, car après avoir diverti les gens par mille singeries plaisantes, ils les quitent en leur faisant quelque mechant tour. Ils s'adressent particulierement aux Voyageurs qu'ils accompagnent quelque tems, après quoi ils

se

ſeparent d'eux en leur enſeignant le chemin, mais malheur à ceux qui les croyent, car ils ne manquent guéres de s'aller perdre en quelque abîme. La même choſe arrive vers les ſources du Gange, où ces Fantômes ont un commerce ſi familier avec les habitans qu'ils ſont preſque tous connus par leurs noms. Que ſi nous voulons nous en raporter au témoignage de ceux qui ont travaillé, ou fait travailler dans les mines d'Or, ils nous apprendront qu'il n'y en a pas une, pour peu conſiderable quelle ſoit, qui ne ſoit gardée par ces ſortes de Farfadets, dont les uns ne font que rire & folâtrer, les autres plus charitables ſervent les Travailleurs, & leur font d'ordinaïre le plus difficile de la beſonge, & les autres au contraire cruels & ſanguinaires en batent quelques uns juſques à la mort, ou les écraſent avec des morceaux de Rocher. Je n'inſiſterai point ſur les apparitions, dont une infinité de perſonnes ſe vantent en nôtre païs, quoiqu'il y en ait de ſi conſtamment établies & reconnues, que l'on ne puiſſe guéres les nier ſans tomber dans une incredulité peu raiſonnable. Mais dans le fond ſeroit il poſſible que de tant d'Hiſtoires, dont les meilleurs livres ſont remplis, & de toutes celles dont le public s'entretient, il n'y en eût pas une de veritable. Parlons de bonne foi, il n'eſt gueres croyable que cinq cent millions d'ames qui ont vécu en differens Siecles, ſe ſoient donnez le mot depuis le commencement du monde pour nous en faire accroire ſur ce point.

Je n'ai garde de me rendre l'Apologiste d'un Visionnaire, mais je ne sçaurois me resoudre non plus à condamner absolument ce que je n'entends pas. *Douter de tout jusques à ce que l'on en soit entierement éclairci*, c'est ma grande maxime, & à mon sens le meilleur secret pour éviter les écueïls de l'erreur où tant de gens ont fait naufrage. Combien de choses reconnoît on chaque jour dans la vie pour très certaines, dont la seule supposition auroit fait rire il n'y a pas cent ans. La plus grande, & peut être la plus admirable partie des ouvrages de Dieu, n'est point sous la jurisdiction de nos sens, & aussi peu sous celle de nôtre speculation. Nous aurons beau philosopher, si nous n'avons encore pû decouvrir quelle est l'essence de la lumiere ni celle du mouvement, si l'union de nôtre propre ame avec nôtre corps, & si la maniere dont elle pense, dont elle veut, dont elle rejette & dont elle agit enfin dans toutes ses fonctions, nous sont inconnües jusques à n'en pouvoir sentir que les effets, & encore fort imparfaitement, quelle évidence, pouvons nous raisonnablement chercher en des choses si éloignées de nous, & par conséquent si fort hors de nôtre portée? Pour moi, je le dis encore une fois, j'aime mieux me tenir resserré dans les limites d'un doute humble, quoique peu satisfaisant, sur un million de mensonges ou d'erreurs, que de nier une seule verité. Vous trouverez peut être que c'est pousser le Pironisme bien loin, mais jusques ici je ne voi point de plus seur parti à pren-

prendre. La plus part des hommes vont trop vîte en leurs jugemens soit qu'ils approuvent, soit qu'ils condamnent, & je crains de tomber dans la même faute. Cette precipitation se remarque sur tout, quand il s'agit de Politique, de Philosophie, ou de Religion. On n'estime que ses propres prejugez, & non seulement on condamne à l'absurdité & au ridicule tout ce qui ne s'y rapporte pas, mais il n'y a point d'inepties, d'extravagances, & d'impietez qu'on n'attribüe au parti contraire pour le rendre odieux, & pour justifier la haine qu'on a prise pour lui. De quoi n'a-t-on point accusé les premiers Chrêtiens, & quel jugement n'a-t-on point fait des assemblées qu'ils étoient obligez de tenir la nuit à cause de la persecution? On a dit qu'ils sacrifioient un petit enfant nouveau né au Diable, & qu'après en avoir bû le sang, ils éteignoient les chandelles pour se mêler indifferemment avec leurs meres, leurs sœurs & leurs filles. Les mêmes abominations ont été attribüées depuis aux Fraticelles, aux Protestans, & particulierement aux Calvinistes, aux Trembleurs, & aux Sociniens, dans les commencemens de leur établissement. Et comme si cette calomnie devenoit l'apanage des nouvelles Sectes à mesure quelles se montrent, le Quietisme n'en a pas été plus exempt que les autres, quoi qu'il soit venu dans un tems ou chacun se pique de moderation & d'équité. Je ne vous dis point cela à la legere, ni sans en être bien informé. J'ai vû & entendu

moi même un homme qui assuroit s'être trouvé en quelques assemblées de Quietistes, où il avoit été le témoin occulaire de ces horreurs. Cependant on sçait maintenant que cela n'est point, & la plus grande impieté dont on les accuse généralement, c'est de faire Dieu l'Auteur de tous nos mouvemens. Je ne voudrois pas même vous affirmer bien positivement que ce soit leur sentiment, car le veritable Quietisme n'est guéres plus connu que le Spinosisme.

Je m'en tiendrois là si vôtre curiosité étoit moins grande, mais puis que vous voulez indispensablement que je vous fasse part de tout ceque j'ai apris en Italie, touchant Molinos & sa Secte, je m'étendrai un peu d'avantage sur cet Article.

Molinos est Espagnol, natif de Valence, & non pas d'Arragon ainsi que plusieurs l'ont écrit. Il n'avoit point d'autre caractere que celui de Prêtre, son humilité feinte ou veritable, ou si l'on veut sa politique, ne lui ayant jamais permis d'accepter les dignitez Ecclesiastiques qu'on lui a diverses fois proposéés. Il craignoit sans doute d'exposer sa doctrine dans un trop grand jour. Quoi qu'il en soit, on asseure que le feu Pape, l'auroit volontiers avancé aux plus hautes dignitez, si la repugnance extrême qu'il trouvoit toûjours en lui sur ce point là, ne l'en eût empêché. Jamais homme n'en a tant imposé au monde par son exterieur que celui là. L'humilité; la modestie, & la

pieté

pieté étoient peintes sur son visage & dans toutes ses actions. Il parloit très peu, mais ce n'étoit jamais sans faire impression. Il se fit connoître d'abord à Rome par quelques ouvrages de devotion, ou l'amour Divin paroissoit porté à son plus haut point. Sa conduite simple, & son humilité affectée acheverent bien tôt de le mettre en vogue, & avant qu'il se fût passé beaucoup de tems on le regarda comme un Saint. Ce n'étoit pas seulement parmi le Peuple qu'on jugeoit ainsi de lui, c'étoit parmi les personnes de qualité, & au Vatican même. Il n'y avoit point de Cardinal qui a l'exemple du Saint Pere ne se fit un devoir d'honorer sa pieté. Cependant il insinuoit adroitement & secretement ses Dogmes a toutes les personnes qu'il trouvoit susceptible de les recevoir, & il continüa de le faire pendant une espace de vingt & deux ans, au bout desquels il fut pris & mis à l'Inquisition. On asseure qu'on trouva chez lui douze mille lettres qui servirent à faire connoître le nombre & la qualité de ses Sectateurs, entre lesquels on compte beaucoup de Prelats, & même des Cardinaux. Chose étrange qu'un tel homme ait pûf faire des progrez si grands à la face du Pape & pour ainsi dire sous les yeux de l'Inquisition! Je vous envoye le Decret de la condamnation de ses erreurs reduites en soixante huit Propositions. Je pourois bien y joindre aussi celui de sa propre condamnation, mais il ne me semble pas que cette piece vous soit fort utile. C'est assez de vous dire qu'il fit ab-

juration publique de ſes erreurs dans l'Egliſe des Dominiçains ſur un échafaut en preſence du ſacré College, & que tous ſes écrits furent brulez à ſes yeux. Il étoit revétu du San-benit qui eſt un eſpece de Scapulaire jaune avec une croix rouge devant & derriere, & en cet équipage qu'il doit porter toute ſa vie, il fut conduit par les Officiers de la juſtice ordinaire à la Priſon perpetuelle à la quelle il avoit été condamné, & où il eſt encore à preſent.

Molinos paſſe pour un homme qui a plus de meditation que d'étude. Les uns veulent que la trop grande appliquation lui ait gâté l'eſprit & l'ait fait tomber dans le Fanatiſme & dans l'Enthouſiaſme, & les autres, qu'il n'y ait que de la debauche & de l'impieté dans ſon fait. Ces derniers ſe fondent ſur je ne ſçai combien d'hiſtoires clandeſtines dans leſquelles on ne manque pas de trouver quantité de femmes ſeduites par des principes de Devotion. Vous ſçavez ce que je vous en ai dit tout à l'heure. Avec cela ce n'eſt pas dans les ſoixante huit Propoſitions qu'il faut chercher tout le mal qu'on attribüe à Molinos, on pouroit faire un gros livre de ce qui s'en debite d'ailleurs. J'ai vû entr'autres un manuſcript que l'on aſſuroit être venu de lui, & qui contenoit une doctrine auſſi extraordinaire qu'heritique, mais qui ſçait ſi ce n'eſt point une nouvelle impoſture de ſes ennemis? Il n'y a guéres d'apparence que les Inquiſiteurs, qui firent la recherche de ſes erreurs, en euſſent ignoré de ſi capitales,

&

& moins encore que les ſachant, ils n'en euſſent fait aucune mention dans leur jugement. Quoiqu'il en ſoit, je veux bien vous en donner le precis, ſauf à vous Monſieur à vous ſervir de vôtre diſcretion dans la créance que vous y donnerez.

Le principal point ſur lequel roule tout cet écrit, & celui qu'on s'attache le plus à établir, c'eſt la Metempſicoſe ou transmigration des Ames d'un corps dans un autre, ſans diſtinction d'hommes, de femmes, ou de brutes. Vous jugez bien dès là que l'Auteur n'eſt pas Carteſien ou du moins qu'il ne l'eſt qu'en partie, puis qu'il croit qu'une même ame peut animer tour à tour un homme, & une bête. Il ſembleroit plûtôt Pythagoricien ſi ce n'eſt qu'il reçoit le miſtere de la Redemption; du reſte il ne s'éloigne que fort peu des principes de cet ancien Philoſophe. Il dit que Dieu en creant le monde, comme il eſt rapporté au livre de la Geneſe, crea auſſi une très grande multitude d'Eſprits ou d'Etres ſimples par leur nature, & par conſéquent incorruptibles & immortels, deſquels les uns devoient ſubſiſter & vivre ſeuls, qui ſont les Anges, & les autres conjointement avec des corps, qui ſont les Ames. Il croit qu'après leur creation, elles furent unies en la perſonne d'Adam à quoi il ne trouve aucune difficulté, parce que ces Ames étant toutes d'une même nature, elles devoient tendre auſſi naturellement à l'union. Mais lors que Dieu eut tiré Eve de la côte d'Adam, elle eut la moitié de ces ames en dépôt pour ſon partage. Sui-

Suivant cette hipothêſe on conçoit aiſément qu'encore qu'Adam & Eve euſſent en eux pluſieurs millions d'ames, chacun d'eux n'étoit pourtant animé que d'une ſeule, car l'Auteur reconnoît qu'un corps ne ſçauroit être animé que d'une ame, & qu'une ame ne peut auſſi animer qu'un corps.

Il faut donc ſe repreſenter cette multitude d'ames en Adam, comme dans un reſervoir où elles ont été depoſées, & comme empriſonnées en attendant le moment deſtiné à chacune d'elles pour être tranſmiſes en quelque corps, par le moyen de la generation. Et, ſelon l'Auteur, l'empreſſement & l'impatience que reſſentent l'une pour l'autre deux perſonnes de different ſexe, n'eſt qu'un effet de l'agitation de ces ames, qui demandent la production. Après avoir ainſi expliqué les miſteres de la tranſmigration generative & directe, il vient à celle qui ſe fait par voye de revolution après la ſeparation des parties qui formoient l'Homme ou la Bête, & bien loin que cette ſeparation affreuſe à tous les hommes, & que le Sage même appelle le Roi des épouvantemens lui paroiſſe d'aucune conſéquence, il en pretend tirer une induction favorable. Dans cette vüe il cite un paſſage de Socrates, qui dit que toutes choſes ſont produites par leurs contraires : le chaud de ce qui étoit froid, le froid de ce qui étoit chaud, le grand ce qui étoit petit, le petit de ce qui étoit grand, le pé-

pesant de qui étoit leger, le leger de ce qui étoit pesant, le salé de ce qui étoit doux, & le doux de ce qui étoit salé : d'où il conclut que la vie vient de la mort comme la mort vient de la vie.

C'est là le grand fondement sur lequel il croit pouvoir établir la revolution de toutes choses, & particulierement celles des Ames, car selon lui à peine la machine du corps est elle detruite, que l'ame qui l'animoit entre dans un autre corps pour se joindre à celle ou à celles qu'il y trouve, & qui lui servent comme d'aimant pour l'y attirer par la raison commode quoiqu'inexpliquable, de la simpathie, ou si vous voulez de l'homogenité.

Cette seconde translation d'ame ne se fait point au hasard, non plus que la premiere, mais par des voyes naturelles & necessaires, en suivant toûjours les loix de la simpathie. Ainsi lors qu'un homme meurt environné de ses parens, ou de ses amis, son âme au sortir de son corps va s'unir à celle de la personne qu'il a le plus tendrement aimée, soit sa femme, soit sa mere, soit son fils ou sa fille, ou quelque autre personne, & en s'y joignant elle entraine avec elle toutes les ames qui lui étoient unies. Ainsi un Amant bien touché laisse ordinairement son âme à sa Maîtresse, un enfant qui est au berceau, à sa nourice, & un veritable ami, à son ami. Mais quand à ces ames heteroclites qui n'aiment rien, & qui ne sont point aimées, elles vont se joindre à d'autres

tres ames du même caractere, vers lesquelles elles se trouvent inclinées par la raison de la conformité.

Tout cela comme vous voyez est du plus pur Pythagorisme, & vous êtes peut être embarassé de sçavoir comment l'Auteur pourra le convertir en Christianisme. Pour cela, il nous faut remonter jusques au premier homme. Il nous le represente à l'ordinaire créé dans l'innocence & la pureté, doüé de plusieurs grandes & belles connoissances, & d'un nombre innombrable de privileges & d'immunitez qui pouvoient le garantir de la mort, & le conduire au milieu des delices, lui & ses enfans procréez de lui, jusques au jour determiné de Dieu pour la fin du monde; auquel jour il devoit être uni à Dieu d'une union inéfable & inseparable. Le peché du premier homme ne fut pas simplement d'avoir desobéi à son Createur en mangeant du fruit de l'arbre defendu; ce fut d'avoir plus aimé les Creatures que lui, & d'avoir pretendu vivre heureux, independamment de son union avec Dieu. Dès lors il devint miserable, mortel, sujet à mille infirmitez pendant sa vie, & digne d'une éternelle punition après sa mort. Il ne restoit donc plus d'autre voye équitable à la divine Providence que celle de la Redemption. Dieu la promit à Adam, & elle à été accomplie par la mort de Jesus Christ, que l'on reconnoît vrai Dieu & vrai homme comme dans l'Eglise Chrétienne. Par les mérites de cette mort, &

par

par le moyen du Baptême, l'homme a été retabli dans ses principales prerogatives, qui sont celles du franc & libre arbitre, & l'esperance à l'union avec Dieu après cette vie. C'est cette union bien-heureuse que l'Auteur propose à ses Disciples comme le souverain bien, auquel ils doivent aspirer, & il ne leur en donne point d'autre moyen que celui d'un parfait amour, par lequel il croit que toutes choses sont unies.

Voila à quoi abouttit toute cette étrange Doctrine de la transmigration des âmes, car si l'on aime Dieu souverainement, l'ame au sortir du corps s'unit à Dieu qu'elle aimoit le plus, & par conséquent elle entre dans la Beatitude éternelle sans être plus sujette aux revolutions precedentes, ni aux miseres qui les accompagnent, soit dans la naissance, soit dans les conditions diverses de là vie, soit enfin dans le genre de mort. Mais si l'on est assez peu sage pour aimer les Creatures plus que Dieu, on suit le sort de ces mêmes Creatures jusques au jour du jugement, auquel chacun de ceux qui seront restez recevront la retribution suivant leurs œuvres. Ce qu'il y a de plus extraordinaire en ce Sisteme, c'est qu'il n'excepte pas même la condition brutale, de celles par où les Ames doivent passer, si elles dirigent mal leur amour; soutenant que l'ame d'un homme qui aura trop aimé son cheval passera à la mort en ce même cheval, & que l'ame d'une Dame qui se sera attachée particulierement à son

pe-

petit chien, entrera de même dans le chien &c.

De là l'Auteur prend occasion de recommander à ses Disciples de mepriser le monde & ses vanitez, de n'aimer que Dieu, de ne s'attacher qu'à lui, de se donner tout entiers à la contemplation de ses grandeurs & de ses bontez, & de negliger pour cet effet toutes sortes de soins & d'inquiétudes terriennes.

On reconnoît assez Molinos en cette conclusion, ou du moins les Dogmes qu'on lui attribüe generalement. Mais à dire vrai tout le reste semble plûtôt un jeu d'esprit, & un Sisteme fait à plaisir que de vrais articles de foi. Ce qui m'en fait juger ainsi, ce n'est pas la Doctrine en elle même, c'est la maniere dont elle est appliquée & expliquée, car on sçait au reste que dans tous les sciecles du Monde, elle a trouvé des Partisans entre les Philosophes, les plus éclairez & sur tout parmi les Egiptiens.

Vous sçavez Monsieur qu'ils croyoient un Dieu superieur à tous les autres, Createur de tout le monde & en particulier de tous les esprits, & duquel ils avoient une idée très conforme à celle que nous avons nous même de la Suprême Divinité. Ils admetoient au dessous de lui sept Divinitez Subalternes qui devoient gouverner le Monde chacune mille ans, faisant ainsi ensemble une semaine milliaire, au bout de laquelle chacune d'elles devoit reprendre le Gouvernement à son tour, & continüer l'alterna-

native jusques à la fin de sept semaines ou quarante neuf mille ans. Ils croyent encore que les ames de ceux qui auroient bien vecu dans le monde, seroient placées après leur mort dans la premiere Sphere Celeste, où elles demeureroient environ sept mille ans, après quoi le Gouvernement étant revenu au même Dieu, cette ame retourneroit dans son même corps pour y vivre une seconde fois, & être en suite transmise dans la seconde Sphere Celeste, si elle s'étoit encore bien acquitée de ses devoirs. C'est ainsi qu'ils supposoient que de sept mille ans en sept mille ans, une même ame revenoit au monde; & après la mort montoit d'une Sphere jusques à ce que la revolution entiere des quarante noeuf mille ans étant finie, elle se trouvât suivant cet ordre parvenüe au dernier Ciel & unie à l'Idée Divine & éternelle, qu'ils appelloient *Iynx*, & dans laquelle ils esperoient trouver un bonheur parfait & permanent. Pour ce qui est des ames de Mechans, ils croyoient qu'elles demeuroient en ce bas monde errantes autour de leurs cadavres, ou quelles seroient contraintes d'entrer dans le corps de quelque malheureuse bête, dont elles subiroient la condition & la destinée. Il est pourtant vrai qu'ils faisoient en cela beaucoup de distinction, car s'ils avoient crû que les ames seules des Mechans iroient animer des Bêtes, ils ne les auroient pas adorées comme ils faisoient; mais du moins est il certain qu'ils admetoient la préexisten-

ſtence des Ames & leur tranſmigration en des Corps nouveaux pendant le cours d'une revolution de quarante nœuf mille ans.

C'étoit dans les miſteres de cette Philoſophie que Pythagore avoit puiſé la ſienne, &, quelque extraordinaire qu'elle nous paroiſſe, elle ne laiſſa pas de faire tant d'impreſſion parmi les Orientaux, & d'y jetter de ſi profondes racines que malgré le tems & le changement ordinaire des choſes du monde, elle y a prevalu ſur toutes les nouvelles Philoſophies, en ſorte qu'encore aujourd'hui la plus part de ces Peuples croyent la Metempſicoſe. Mais les Payens & les Turcs n'ont pas été les ſeuls chez qui elle ait trouvé creance, beaucoup de Chrétiens l'on ſoutenüe, & bien des gens croyent qu'Origene n'en étoit pas éloigné. On ſçait du moins qu'il tenoit pour la préexiſtence des Ames. Un Theologien de Cambrige, nommé Moure, la maintenüe pareillement, il y a environ cinquante ans ; & depuis fort peu de tems on a imprimé trois ou quatre écrits qui enſeignent ſans detour la Revolution des Ames quoi que differemment. Il y en a un en Anglois ſous le titre de *Queſtions modeſtement propoſées ſur la Doctrine de la revolution des âmes humaines*, & quelques autres en Italien inſerez dans le livre intitulé la *Kabala denudata*. Peut être auſſi que tous ces divers Traitez ne ſont pas plus ſerieux que celui, dont je viens de vous parler.

Je

Je m'aperçois que ma lettre eſt bien longue & je vais la finir, mais auparavant il faut que je vous diſe ce que j'ai vû ici depuis trois jours. Un Soldat Florentin qui n'eſt point invulnerable & qui ne ſe pique point de l'être, a ſouffert volontairement que de cinquante pas on ait tiré ſur lui quatre coups de fuſil chargez à balle de calibre, & n'en a reçu aucun. Je ſuis pourtant bien certain que celui qui tiroit avoit bien miré; car le Florentin s'étant mis en blanc vis à vis d'une porte, toutes les balles y ont donné, & cela s'eſt fait pour une gageure d'un écu. Avoüez que c'eſt riſquer ſa vie à bon marché. Pour moi j'en ai été ſi étonné, que je n'en ai pû croire mes propres yeux qu'après l'avoir vû recommencer quatre fois. Cependant il n'y a aucune magie là dedans. Tout le ſecret du Florentin eſt de ſe retirer le plus vîte qu'il peut dès qu'il voit le feu, & il m'en a ſi bien fait comprendre la facilité que mon étonnement a beaucoup diminué. Il eſt pourtant vrai que pour dix mille Piſtoles, je n'en voudrois pas faire l'épreuve autrement que de la façon qu'il me l'a fait faire, qui a été en tirant un fuſil dans la Mer, J'ai remarqué qu'avant que la balle tombe, il s'écoule un eſpace de tems conſiderable, & ſuffiſant pour ſe pouvoir retirer à côté. Vous pourez vous en donner le plaiſir quand vous voudrez, il ne vous en coûtera qu'un coup de poudre. Le Capitaine du Vaiſſeau ayant achevé de char-

ger

ger, nous n'attendons plus que le vent pour partir. La bonne fortune veut que le tiers de ſa carguaiſon ſoit pour Malthe, de ſorte que j'aurai pour le moins quinze jours à voir cette Ile, Je ſuis Monſieur, &c.

De Livorne le... May 1690.





DECRET
DU
PAPE INNOCENT XI.
CONTRE
D. MICHEL MOLINOS,
Et ceux de sa Secte,

Avec les propositions dudit Molinos, Condamnées publiquement par le Clergé Romain, le 28. d'Août 1687.

DAns la Congrégation Générale de la Sainte & Universelle Inquisition Romaine, assemblée au Palais Apostolique du mons Quirinal, en presence de nôtre très Saint Pere & Seigneur Innocent par la Providence divine Pape XI. de ce nom, & des Eminentis-

fimes & Reverendiffimes Cardinaux de la Sainte Eglife Romaine, Inquifiteurs généraux dans toute l'étenduë de la chrétienté contre la perverfité des Héréfies, Deputez fpecialement par le St. Siege Apoftolique.

Nous ne pouvons nous difpenfer d'employer la Severité Apoftolique à l'extinction d'une Herefie très pernicieufe qui s'eft répanduë dans plufieurs parties du Monde, en danger de caufer la perte d'un grand nombre d'ames; afin que par nôtre follicitude, autorité, & prevoyance Paftorale, la malice des Heretiques foit étoufée dans fes commencemens, & que la lumiere de la verité Catholique répandant fes rayons dans toute la Sainte Eglife, faffe voir clairement qu'elle eft purgée de toutes les ordures d'une fauffe doctrine. Or comme nous avons été pleinement informez que le nommé Michel Molinos, enfant de perdition, a enfeigné en toutes fortes d'occafions, de vive voix & par écrit & même mis en pratique des dogmes pernicieux, lefquels fous le nom fpecieux d'Oraifon de repos, détournoient les fidelles de l'exercice de la veritable Religion & de la pureté du Chriftianifme pour les entrainer dans des erreurs deteftables, & les plonger dans des ordures abominables, contre la doctrine & l'ufage reçu & autorifé par les S. S. Peres dès le commencement de l'Eglife naiffante; nôtre très Saint Pere & Seigneur Innocent Pape, XI. du nom, n'ayant rien plus à

cœur

cœur ſinon que les ames des ſideles que Dieu a commiſes à ſa conduite, puiſſent arriver en ſureté au port deſiré du Salut éternel, en évitant les écueils des fauſſes opinions; après avoir entendu pluſieurs fois ſur une matiere auſſi importante que celle là, le rapport qu'en ont fait en ſa preſence les Eminentiſſimes & reverendiſſimes Seigneurs Cardinaux, établis Inquiſiteurs Generaux dans toute les parties de la Chretienté, & pluſieurs Maîtres & Docteurs dans la ſacrée Faculté de Theologie; & avoir reçu, ramaſſé & peſé meurement leurs ſuffrages & leurs ſentimens de vive voix & par écrit; après avoir pareillement imploré l'aſſiſtance du St. Eſprit, pour la condamnation des propoſitions dudit Michel Molinos que nous rapporterons ci après, & qu'il il a été dûment convaincu, d'avoir dictées, écrites, communiquées & crües, avoüant reſpectivement qu'elles étoient émanées de lui, ſa Sainteté a donné le Decret énoncé plus bas.

PROPOSITIONS.

I.

Il faut anéantir ſes propres forces, & c'eſt en cela que conſiſte la vie interieure.

I I.

Vouloir operer par la voye d'action eſt un peché contre Dieu, puis qu'il veut agir ſeul; & par conſéquent il faut ſe per-

dre & se confondre entierement en lui, & demeurer en cet état comme un corps sans vie.

III.

Le desir, que l'on a de faire quelque chose, est un obstacle à la perfection.

IV.

L'activité naturelle est ennemie de la grace & empêche Dieu d'agir en nous, & nuit à la veritable perfection; Dieu voulant agir en nous sans nous même.

V.

L'ame s'anéantit par l'Inaction, & retourne à son principe & à son origine, qui est l'essence de Dieu en qui elle demeure transformée & deïfiée, & alors Dieu habite en lui même. Car ce ne sont plus pour lors deux choses unies, mais une seule, & c'est ainsi que Dieu vit & regne en nous, l'ame étant anéantie, &, pour ainsi dire, absorbée dans cet Etre agissant.

VI.

La voye interne est celle dans laquelle on ne connoît ni lumiere, ni amour, ni resignation, & où il n'est point nécessaire de connoître Dieu; & dans cette situation tout est en bon état.

VII.

L'ame ne doit point penser à la recompense ni au châtiment, au Paradis ni à L'enfer, à la mort ni à l'éternité.

VIII.

Elle ne doit point être envieuse de sçavoir, si elle suit la volonté de Dieu, ni

si

ſi elle lui eſt reſignée ou non ; & il n'eſt pas neceſſaire qu'elle veuille connoître ſon état, ni ſon propre anéantiſſement : c'eſt aſſez qu'elle reſte comme un corps ſans ame.

IX.

L'ame ne doit être occupée ni d'elle même, ni de Dieu, ni d'aucune choſe, puiſque dans la vie interieure toute reflexion eſt nuiſible, même celle que l'on fait ſur ſes actions humaines & ſur ſes propres defauts.

X.

S'il lui arrive de ſçandaliſer quelqu'un par ſes imperfections, il n'eſt pas beſoin qu'elle y faſſe reflexion, pourveu qu'elle n'ait pas eu intention de cauſer du ſçandale ; & c'eſt un don de Dieu de ne pouvoir reflechir ſur ſes propres defauts.

XI.

On n'eſt pas obligé, de faire attention aux doutes qui naiſſent de l'incertitude où l'on eſt de ſçavoir ſi l'on eſt dans le chemin du Salut, ou non.

XII.

Celui, qui a abandonné à Dieu ſon franc arbitre, ne doit ſe mettre en peine de rien, ni ſe ſoucier de l'Enfer, ni du Paradis, ni de parvenir à la perfection, non plus que des vertus, ni même de ſon Salut dont il doit rejetter toute eſperance.

XIII.

Lorſque nous avons mis nôtre franc

arbitre entre les mains de Dieu, nous devons lui abandonner le ſoin de tout ce qui nous regarde; afin qu'il accompliſſe en nous ſa volonté divine.

XIV.

Celui, qui s'eſt une fois reſigné à la volonté de Dieu, ne lui doit rien demander: la demande étant une marque d'imperfection, puis qu'elle eſt un acte de nôtre propre volonté & de nôtre choix, ce qui eſt à proprement parler, vouloir que la volonté de Dieu ſe conforme à la nôtre & non pas la nôtre à la ſienne; ces paroles de Jeſus Chriſt, *demandez & nous recevrez* ne s'adreſſant pas aux ames qui vivent de la vie interieure & qui ayant renoncé à leur propre volonté, ſe ſont reduites à la neceſſité de ne pouvoir rien demander à Dieu.

XV.

Comme elles ne doivent rien demander à Dieu, auſſi ne ſont elles point obligées de le remecier de ſes bien faits, puiſque ces deux choſes ſont également des actes de volonté propre.

XVI.

Il ne faut pas demander la remiſſion des peines düeſ à nos pechez; car il vaut mieux ſatisfaire à la juſtice de Dieu, que d'implorer ſa miſericorde, puiſque le premier procede du pur amour de Dieu, & qu'au contraire l'autre n'eſt qu'un effet de nôtre amour propre, qui n'eſt ni agreable à Dieu, ni meritoire; & que ce n'eſt rien autre

autre chose que vouloir se soustraire aux souffrances de la croix.

X V I I.

Lorsque nous avons resigné entre les mains de Dieu nôtre volonté avec le soin de nôtre ame, il ne faut plus se mettre en peine des tentations, & il suffit de leur opposer seulement une resistance negative, sans y apporter d'autre soin. Que s'il arrive que nôtre nature les ressente, il faut la laisser joüir de ce sentiment, parce que c'est nôtre nature.

X V I I I.

Celuì qui dans l'Oraison se sert d'images, de figures, & de ses propres especes & conceptions, n'adore pas Dieu en esprit & en verité.

X I X.

Celui qui n'aime Dieu qu'autant qu'il le connoît par les lumieres du raisonnement, & suivant la portée de son esprit, n'aime pas le vrai Dieu.

X X.

C'est une ignorance grossiere que de soutenir que dans l'Oraison on ait besoin du secours des lumieres de la raison, & de pensées, lorsque Dieu ne parle pas interieurement à nôtre ame. Dieu ne parle jamais, & sa parole n'est rien autre chose que son action. Or il agit toûjours dans nôtre ame, lorsqu'elle ne l'en empêche pas par ses raisonnemens, ses pensées & son operation propre.

XXI.

Dans l'Oraison il faut se contenter d'avoir une foi obscure & generale, jointe au repos & à l'oubli de toute autre pensée particuliere & distincte des attributs de Dieu & de la Trinité ; & en cet état, il faut se mettre en la presence de Dieu, pour l'adorer, le servir & l'aimer, mais sans former aucun acte : car Dieu ne se contente pas de tout cet appareil.

XXII.

Cette connoissance de foi n'est pas un acte qui procede de la Créature, mais c'est une connoissance qui lui a été infuse de Dieu, & la Créature ne sçait point quand elle l'a, ni ne se souvient point ensuite qu'elle l'ait eüe : nous disons la même chose de l'amour.

XXIII.

Les Theologiens Mistiques, après St. Bernard dans son Livre intitulé l'échelle dès Cloitrez, établissent 4. differens degrez dans la vie spirituelle, la lecture, la meditation, l'oraison & la contemplation infuse.

Celui qui demeure toûjours au premier, ne passe jamais au second.

Celui qui s'arrête toûjours au second, n'arrive jamais au troisiême, qui n'est rien autre chose que nôtre contemplation acquise, dans laquelle il faut perseverer pendant tout le cours de nôtre vie, à moins que Dieu surpassant nôtre attente, n'éléve nôtre ame à la contemplation infuse, laquelle

quelle ne cesse pas plûtôt, que l'ame retourne au troisiême degré. Et y demeure sans pouvoir jamais descendre au second ni au premier.

XXIV.

Quelque grand nombre de pensées même dèshonnêtes, ou contre Dieu, contre les Saints, contre la foi, ou contre les Sacremens, qui nous arrivent pendant l'oraison; pourvuque nous ne nous y arrêtions point volontairement, & que nous ne les repoussions point par un acte de nôtre volonté; mais qu'au contraire nous les endurions avec patience & avec une resignation entiere à la volonté de Dieu; elles n'empêchent point l'oraison de foi, au contraire elles ne servent qu'à la rendre plus parfaite, parcequ'en cet état l'ame est plus soumise & plus resignée à la volonté de Dieu.

XXV.

Bien que quelqu'un se laisse aller au sommeil, il ne laisse pas pour cela d'être en oraison, & de contempler actuellement, parceque la resignation & l'oraison ne sont qu'une même chose, & que l'oraison dure aussi long tems que dure la resignation.

XXVI.

Ces trois sortes de voye par lesquelles on va à Dieu & qu'on appelle Purgative, Illuminative & Unitive sont quelque chose de si peu convenable à la verité, qu'on n'a jamais rien dit de plus absurde dans la

Theologie Miſtique, puis qu'il n'y a, pour arriver à Dieu, qu'une ſeule voye qui eſt la voye interne.

XXVII.

Celui, qui aſpire à la devotion exterieure & qui l'embraſſe, ne deſire ni ne cherche nullement Dieu, mais il ſe cherche plûtôt lui même, & celui qui marche dans la voye interieure, péche en la recherchant & en s'efforçant de la trouver dans les lieux ſacrez auſſi bien que dans les jours de fête.

XXVIII.

Le dégoût des choſes ſpirituelles eſt ſalutaire, puiſque par là on ſe défait de l'amour propre.

XXIX.

Quand l'ame interieure commence à concevoir du dégout pour les diſcours qu'on lui fait de Dieu & des vertus, & qu'elle demeure froide & immobile de telle ſorte qu'elle ne s'aperçoit point de l'épouvante qu'on lui veut donner, c'eſt un bon ſigne.

XXX.

Toutes les choſes ſenſibles, qui ſe font ſentir à l'ame dans la voye ſpirituelle, ne ſont qu'abominations, ordures & impuretez.

XXXI.

Tout homme, qui eſt dans la meditation, ne peut pratiquer les vertus interieures, parce qu'il n'y a rien en elles qui puiſſe tomber ſous les ſens. Il eſt neceſſaire de perdre les vertus.

Ces

XXXII.

Ces ames internes n'ont point besoin d'autre preparation ni d'action de graces devant & après la communion, que de la seule perseverance dans cette resignation passive qui leur est ordinaire : puis qu'elle renferme en elle l'amour qui supplée à cette preparation d'une maniere plus parfaite, que ne peuvent faire tous les autres actes de vertu qui se pourroient pratiquer & qui se pratiquent dans la voye ordinaire. Que si dans l'action & la communion, on sent interieurement dès mouvemens d'humiliation, de demande ou d'actions de graces, on les doit étoufer, à moins qu'on ne reconnoisse que ce sont des inspirations particulieres de Dieu ; car autrement ce ne sont que des impressions de la nature qui n'est pas encore morte en nous.

XXXIII.

L'ame, qui suit cette voye interieure, commet un péché lorsqu'aux jours & fêtes solemnelles, elle fait des efforts extraordinaires pour exciter en elle des sentimens de devotion, puisque tous les jours sont égaux à l'égard de l'ame qui vit de la vie interieure : on doit dire la même chose dès lieux sacrez, puisque tous les lieux doivent être les mêmes pour elle.

XXXIV.

Rendre graces à Dieu de bouche & pas des paroles, n'est pas l'action des ames interieures, puisqu'elles doivent être toû-

jours tranquilles, & ne point former d'obstacle à l'Esprit de Dieu qui agit en elles; & plus leur resignation à la volonté de Dieu est grande, plus elles experimentent en elles mêmes qu'elles ne peuvent pas seulement dire, *nôtre Pere.*

XXXV.

Ce n'est pas le propre des ames qui marchent dans la voye interieure, de faire dès actes de volonté & d'activité qui lui soient propres, quelques vertueux qu'ils puissent être; car autrement elles ne seroient pas mortes à elles mêmes. Elles ne doivent pas non plus former des actes d'amour envers la St. vierge, ni envers les Saints, ni même envers l'humanité de Jesus Christ; car, comme toutes ces choses sont dès objets sensibles, il en est de même de l'amour qu'on a pour elles.

XXXVI.

Nous ne devons donner nôtre affection à aucune Creature, non pas même a la St. Vierge ni aux Saints, car Dieu seul veut en être le maître.

XXXVII.

Dans les tentations même les plus violentes, l'ame ne doit point former des actes exprès & formels des vertus qui leur sont opposées, mais elle doit s'en tenir seulement à cet amour & à cette resignation dont nous avons parlé ci dessus.

XXXVIII.

La souffrance volontaire des mortifications est trop à charge & ne produit aucun

aucun fruit; & c'eſt la raiſon pour laquelle il faut s'en défaire.

XXXIX.

Les actions les plus ſaintes & les œuvres de penitence que les Saints ont pratiquées, ne ſont pas capables de mettre un ame à couvert d'une ſeule attaque de la tentation.

XL.

La bien-heureuſe Vierge n'a jamais pratiqué aucun acte exterieur, & cependant elle a été plus Sainte que tous les Saints enſemble, d'où l'on doit conclure que l'on peut parvenir à l'état de la Sainteté ſans le ſecours des œuvres exterieures.

XLI.

Quand Dieu veut nous humilier & nous faire arriver à l'état d'une veritable transformation, il permet & veut quelquefois que le Demon exerce ſa tirannie ſur les corps où logent les ames les plus parfaites, bien qu'il ne les obſede pas corporellement, & qu'il les oblige de commettre dès actes charnels même en veillant, & ſans leur troubler l'eſprit, imprimant un mouvement naturel à leurs mains & à leurs autres membres contre leur volonté. Il faut dire la même choſe des autres actes qui, quoique mauvais en eux mêmes, ne le ſont pas neanmoins en ce cas là, par le defaut du conſentement.

XLII.

Il peut arriver un cas, où ces mou-

vemens violens qui nous portent aux actes charnels, se rencontrent en même tems en deux personnes de different Sexe, & que de part & d'autre l'acte s'en ensuive.

XLIII.

Dans les siecles passez, Dieu se servoit des Tirans pour faire des Saints, & aujourd'hui il se sert des Demons pour le même effet, & lors que ces mauvais Esprits excitent dans les Saints ces mouvemens involontaires, ceux ci en tirent un avantage qui est de devenir plus humbles, de s'anéantir en eux mêmes, & de se resigner à la volonté de Dieu.

XLIV.

Job a blasphemé & néanmoins il n'a pas pêché, parce qu'il y étoit forcé par la violence du Demon.

XLV.

Saint Paul a éprouvé dans son corps de semblables violences du Demon; & c'est ce qui lui a fait dire, *je ne fais pas le bien que je veux, au contraire je fais le mal que je ne veux pas.*

XLVI.

Ces violences sont un moyen très efficace pour anéantir l'ame & la faire arriver au point d'une veritable union & transformation, & pour y parvenir il n'y a point d'autre voye que celle là, & l'on peut même assurer qu'elle est la plus seure & la plus aisée de toutes.

XLVII.

Lorsque ces tempêtes s'élevent dans

nôtre

nôtre ame, il faut laisser faire Satan tout ce qu'il voudra sans lui faire la moindre resistance, mais il faut demeurer dans son anéantissement, & bien qu'il s'en ensuive des pollutions, des attouchemens impurs & même quelque chose de pis, il ne faut pas pour cela nous inquieter ni tourmenter nôtre ame par des remords, des doutes, ni des scrupules; puisqu'elle n'en devient que plus éclairée, plus fortifiée & plus pure, & que par là elle se met en possession d'une sainte liberté : & sur tout il faut remarquer qu'il n'est pas besoin de s'en confesser, & que même il est très bon de ne le pas faire, puisque c'est là le plus sûr moyen de vaincre le Demon & d'acquerir le tresor de paix si cher & si precieux à nôtre ame.

XLVIII.

Lorsque Satan exerce en nous ces sortes de violences, il ne manque pas de nous en faire des monstres & de nous les representer avec toute la difformité imaginable, pour troubler le repos de l'ame & l'empêcher dès s'avancer dans la perfection & la vie interieure; de là vient que pour affoiblir les forces de cet ennemi, il vaut mieux s'abstenir de se confesser de ces sortes de mouvemens qui ne sont pas même des péchez veniels.

XLIX.

Job poussé par la violence du Demon

mon a commis exterieurement des actions impures, dans le *même tems qu'il faisoit à Dieu dès prieres très pures*, nous interpretons en ce sens les passages qui se trouvent dans le 10. chapitre du livre de Job.

L.

David, Jeremie, & plusieurs Saints Prophetes ont éprouvé exterieurement en eux, les mêmes violences de ces actions impures.

L I.

L'Ecriture Sainte nous fournit plusieurs exemples de ces sortes de violences à l'égard de ces actions exterieures mauvaises en elles mêmes, comme on le voit en la personne de Samson lequel entrainé par cette violence se fit mourir avec les Philistins; & poussé par la même force prit pour femme une Etrangére, & commit l'acte de fornication avec Dalila femme de mauvaise vie; quoique d'ailleurs toutes ces actions fussent defenduës & que ce fussent autant de pechez. La même chose nous est confirmée par les exemples de Judith qui mentit pour tromper Holoferne, d'Elizée qui maudit les enfans qui se moquoient de lui, d'Elie qui fit tomber le feu du Ciel sur les deux Centeniers. & sur les Soldats que le Roi Achab envoyoit pour le prendre. Mais si cette violence est partie immediatement de la main de Dieu, ou si elle a été faite par

par le Miniſtere du Demon, c'eſt dequoi l'on n'eſt pas bien aſſuré.

L I I.

Lorſque ces mouvemens, mêmes ceux qui ſont ſales & impurs nous arrivent ſans offuſquer les lumieres de nôtre entendement, c'eſt alors que nôtre ame peut s'unir à Dieu & qu'en effet elle s'y unit toûjours plus étroitrement.

L I I I.

Pour connoître par pratique, ſi une operation, qui ſe fait dans quelqu'autre perſonne, eſt violente; les proteſtations que fait cette ame de n'y avoir pas donné ſon conſentement; ou qu'elle ne peut pas faire ſerment qu'elle y a conſenti, ou bien la connoiſſance que j'ai que c'eſt une ame qui fait des progrès dans la vie ſpirituelle, ne ſont pas des preuves ſuffiſantes de cette violence; mais la regle que je tiens pour infallible dans cette occaſion, c'eſt d'examiner la choſe par le diſcernement que me donne la lumiere qu'on appelle actuelle & qui eſt au deſſus de toutes les connoiſſances humaines & Theologiques, laquelle me donne une aſſurance certaine accompagnée d'une ſecurité interieure, qu'une telle operation eſt violente; & je ſuis certain que cette lumiere vient de Dieu qui en me la donnant y joint en même tems le don de cette ſecurité qui eſt un écoulement de la Divinité, de telle ſorte qu'il

qu'il ne me reste aucun sujet de former le moindre doute contraire à cette assurance; comme il arrive ordinairement lorsque Dieu revelant à nôtre ame quelque verité, lui donne en même tems une assurance si parfaite qu'il est l'Auteur de cette revelation, qu'il ne lui est pas permis d'en douter.

L I V.

Les ames qui suivent le train ordinaire de la vie spirituelle, seront bien étonnées à l'heure de la mort, de se voir abusées & confuses avec leurs passions, dont il faudra qu'elles se purifient en l'autre Monde.

L V.

Par cette voye interieure, on parvient, quoiqu'après beaucoup de souffrances, à l'extinction & à la mortification entiere de toutes les passions, de telle sorte qu'on ne sent plus rien du tout, qu'on est dégagé de toute inquiétude comme si l'on étoit mort, & que nôtre ame ne peut plus changer de situation.

L V I.

Il y a en nous deux sortes de loix & deux volontez differentes; l'une apartient à l'ame & l'autre à l'amour propre; leur pouvoir dure aussi loug tems que dure cet amour, d'où il s'ensuit que lorsque, cet amour est mort & éteint par la pra-

tique de la vie interieure, ces deux loix & ces deux volontez ne subsistent plus, & que l'ame est degagée de tout sentiment, même de celui du péché veniel.

LVII.

Par la contemplation acquise, on se met en état de ne plus commettre de pechez mortels ni veniels.

LVIII.

Le moyen de parvenir à cet état, est de ne plus reflechir sur ses propres actions, la reflexion étant la cause la plus ordinaire de tous nos defauts.

LIX.

La voye interieure n'a rien de commun avec la Confession, les Confesseurs, & les cas de conscience, la Theologie & la Philosophie.

LX.

Dieu rend quelquefois la Confession impossible aux Ames avancées dans la vie spirituelle lorsqu'elles commencent à n'être plus sujettes aux reflexions, & lors même qu'elles sont parvenues à ce point qu'elles y meurent entierement, & alors Dieu supplée à ce defaut en leur donnant la grace de preservation au double de ce qu'ils en auroient reçu dans le Sacrement. C'est pourquoi il n'est pas à propos en ce cas là qu'elle s'approchent du Sacrement de penitence, parce qu'elles ne le peuvent pas.

Quand

LXI.

Quand l'ame eſt arrivée à ce point de mort miſtique & interieure, elle ne ſçauroit plus vouloir que ce que Dieu veut, parce qu'elle n'a plus de volonté, Dieu la lui ayant ôtée.

LXII.

Cette voye interieure met l'ame dans un état d'immobilité perpetuelle, & lui aſſure un repos que rien ne peut troubler.

LXIII.

La voye interieure donne entierement la mort à nos ſens; & même le ſigne par où l'on reconnoît que l'ame eſt anéantie, c'eſt a dire, morte miſtiquement, c'eſt lorſque les ſens exterieurs ne lui repreſentent plus les images des choſes ſenſibles, non plus que ſi elles ne lui étoient point preſentes; puis qu'alors elles ne vont pas juſqu'à obliger nôtre entendement à y faire attention.

LXIV.

Un Theologien a moins de diſpoſition à la Contemplation, qu'un Ignorant. En premier lieu, parceque ſa foi n'eſt pas ſi pure que celle de l'autre. Secondement, parce qu'l a moins d'humilité que lui. En troiſiême lieu, parce qu'il n'a pas tant de ſoin de ſon ſalut. Et en quatriéme lieu, parce qu'ayant la tête remplie d'idées, d'eſpe-

peces, d'opinions & de ſpeculations, la veritable lumiere y a bien moins d'accés.

LXV.

Il ne faut obéïr à ſes Superieurs que dans ce qui regarde l'exterieur, parceque le vœu d'obedience que font les Religieux, ne s'étend qu'aux choſes purement exterieures. Il n'en eſt pas de même de l'interieur dont Dieu ſeul eſt le maître.

LXVI.

La nouvelle Doctrine qui s'eſt introduite en l'Egliſe de Dieu merite la raillerie, lorsqu'elle enſeigne que l'ame, en ce qui regarde le ſpirituel, eſt ſujette à la puiſſance de l'Evêque, bien qu'il ſoit incapable de gouverner, & qu'ainſi l'ame s'éloigne de la vie ſpirituelle avec celui qui la conduit. Je dis, que c'eſt une Doctrine nouvelle, en ce que ni l'Ecriture Sainte, ni les Conciles, ni les Canons, ni les Bulles, ni les Saints, ni les Auteurs ne nous en donnent aucune preuve, & même ne le peuvent faire, attendu que l'Egliſe ne juge point des choſes interieures & occultes, & que d'ailleurs l'ame eſt en droit de choiſir pour ſa conduite qui bon lui ſemble.

LXVII.

C'eſt une erreur évidente de vouloir ſoûtenir qu'on eſt obligé de découvrir ſon interieur en preſence d'un Tribunal exterieur,

rieur, & que c'eſt un péché de diſcontinuer de le faire ; puiſque l'Egliſe n'entre point en connoiſſance des choſes cachées ; & que ceux qui ſuivent ces erreurs & autoriſent ces fonctions, agiſſent contre les interêts de leurs ames.

LXIII.

Il n'y a dans le monde aucun pouvoir ni juriſdiction qui puiſſe commander à un Directeur, de montrer ſes lettres en ce qui regarde l'interieur de l'ame. C'eſt pourquoi il eſt néceſſaire que nous ſoyons avertis, que cela même n'eſt rien aûtre choſe qu'une invention du Demon.

Toutes leſquelles Propoſitions la Sainte Inquiſition ſuſdite condamne, proſcrit, & abolit reſpectivement comme Hérétiques, ſuſpectes, erronées, ſcandaleuſes, blaſphematoires & ſeditieuſes, offenſant les oreilles des perſonnes pieuſes, temeraires, tendant au relâchement & même au renverſement de la Religion Chrétienne ; & pareillement tout ce qui a été mis au jour ſur ce ſujet de vive voix, par écrit, ou par l'impreſſion ; defendant en outre à quelque perſonne que ce puiſſe être de parler, écrire, ou diſputer en quelque maniere que ce ſoit ſur ces Propoſitions ; ni de les croire, ſuivre, enſeigner, ni pratiquer ; & ſi quelques uns contreviennent à ces défenſes, elle les prive pour toûjours de toutes dignitez, degrez, honneurs, benefices, &

offi-

offices *ipso facto*, & les déclare incapables & inhabiles à toutes sortes d'emplois & de fonctions, & les lie des nœuds d'une excommunication, dont aucune Puissance inferieure à celle du Pontife Romain ne pourra les absoudre sinon à l'article de la mort.

De plus sa Sainteté defend & condamne tous les Livres & toutes les Oeuvres dudit Michel Molinos, en quelque lieu & en quelque Langage qu'elles ayent été imprimées, & semblablement tout ce qui a été écrit de sa main, & elle fait défense à toutes personnes de quelque degré, condition ou état, & même quelques élevées en dignité qu'elles puissent être, d'oser sous quelque pretexte que ce soit, les imprimer ni faire imprimer en quelque langue que ce soit, ou sous leurs propres termes, ou sous des expressions équivalentes; ou sous un nom faux ou emprunté, ni d'en lire les Livres imprimez ou écrits à la main, ni de les retenir chez eux; leur enjoignant sous les mêmes peines ci-dessus mentionnées, de les mettre aussi-tôt entre les mains des Ordinaires des lieux, ou des Inquisiteurs de l'Hérésie, lesquels auront soin de les brûler, ou de les faire brûler sur le champ.

ALEXANDRE SPERONI,
Notaire de la Sainte Inquisition Romaine & Universelle.

Place † du sceau.

Le

Le 3. jour de Septembre 1687. le Decret susdit a été affiché & publié devant la principale porte de l'Eglise du Prince des Apôtres & du Palais & Office, à la pointe du Champ de Flore, & dans les autres lieux ordinaires & accoûtumez de la Ville, par moi François Perimo Courier de nôtre Très-Saint Pere & Seigneur le Pape & de la Très-Sainte Inquisition.

FIN du Premier Tome.





TABLE DES PRINCIPALES MATIERES DU PREMIER VOLUME.

A.

*A**Driani* (Moles) Pourquoi ainsi appellé. 251. On le nomme aujourdui Château St. Ange, pourquoi? *ibid.*

Adultere. Diverses Epreuves qui étoient en usage pour Justifier les femmes qui en étoient accusées. 181. Histoire de quelques Princesses condammées à ces Epreuves. 181. & 182. Les Lombards s'en servoient contre les Esclaves. L'Eglise Cathol. contre les Heretiques. Divers autres Exemples de personnes sujettes aux mêmes Epreuves *ibid.* Formule de l'Oraison que l'Accusé recitoit en semblable cas. 183

Agnes (Ste.) Description de ses Reliques. 284

Aiguenfeld (la Baronne d') Maitresse de l'Electeur

lecteur Charles Louis. 10. Sujets de plainte de Made. la Duchesse d'Orleans contr'elle. Les soldats ouvrent son Tombeau & le brisent. *ibid.*

Aix. Capitale de Provence. Origine de son nom. 139. Beauté de ses Bâtimens. Inclinanation & sumptuosité de sa Noblesse pour les Edifices. Son Eglise Metropole remarquable par les Tombeaux de quatre Comtes de Provence. Chapelle soûterainne où Ste. Magdelaine est morte. Les femmes n'y osent entrer crainte de mort subite. Le Palais de Justice remarquable par l'apartement où les Comtes ont demeuré. Description du Cours où le beau monde d'Aix se promene. *ibid.* Son Parlement un des plus Illustres du Royaume. 141

Alexis (St.) Escalier de bois sous lequel le Saint mourut, & sa Description. 274

Ambrun. Ville Frontiere du Dauphiné. Sa situation. 135. M. de Genlis en est Archêveque. *ibid.*

Amphitheatres & Spectacles, que l'on donnoit au Peuple, Dissertation. 204

Antoninus (les Bains d') leur Description. 271.

Apôtres (l'Eglise des douze) St. Jacques & St. Philipes y sont enterrez. 284

Aquedue. Descriptions de celui par où l'on vient au Pont à Mousson. 69. Il est appellé *le Pont du Diable*. Le Diable le bâtit dans une nuit. arbousier 145 *ibid.*

Arles, une des plus anciennes Villes des Gaules. 180. Elle est embellie de Temples, de Palais, & d'Amphitheatres par les Romains. Elle est Capitale d'un Royaume de même nom. Comment cela arriva. Noms differens qui lui sont donnez par Ptolomée, Pline, Mar-

Marcellin, Ausone, & l'Empereur Fl. Const. *ibid.* Ce Royaume ne subsiste que quarante sept ans. 186. De son Academie Royalle des Sciences. *ibid.* Obelisque de Granite élevé à la gloire du Roi. 187. De ses Antiquitez, & entr'autres de la Statüe de Diane. 189.

Augustin (St.) Son sentiment au sujet des Geans. 14. Dent qui se voyoit de son temps à Carthage, & qui étoit grosse au centuple des dents communes. 19

Authée Fille du Géant Alcyoneus. Son Squelete trouvé dans un Tombeau ouvert par Sertorius. 16. Hauteur de ce Squelete Raport de M. Anth. Sabellicus là dessus, *ibid.*

B.

B*ade.* Sa situation. 46. Ses Marquis sont Princes de l'Empire doublement. Description de cette Ville. *ibid.*

Barbets. Origine de ce nom. 137. 138. Les Protestans ainsi appellez dans les Vallées, comme on les appelle *Huguenots* en France, & *Gueux* en Flandre. *ibid.*

Baume (la Sainte.) Degoutement miraculeux des larmes de Ste. Magdeleine. 171. Rocher qui lui sert de lit. 174. son Image couchée sur le Rocher. 175. Le St. Pilon où la Sainte étoit transportée par les Anges sept fois le jour. 176. Comment Ste. Magdeleine vint dans ce lieu. *ibid.* Endroit touché par le doigt de Nôtre Seigneur. 177. Petits Caillous mouillez du sang de Jesus Christ repandu sur la Croix. 178

Berose & Arnobe. Cequ'ils disent de certains Geans, qui habitoient sur le Mont Liban 33. Ils

53. Ils devoroient les Enfans & les hommes faits. *ibid.*
Boccace. Son raport au sujet d'un Geant trouvé dans une profonde Caverne par des Laboureurs. 17. Leur frayeur à la vûë de ce monstre. Hardiesse de quelques Bourgeois qui entrent dans cette Caverne avec des Flambaux *ibid.* Ils touchent le Bâton du Geant, qui se reduit en cendres. 18. Ils touchent aussi le Corps du Geant qui se reduit en poudre. On trouve qu'il avoit deux cents Coudées de haut. Trois de ses dents pesoient ensemble cent onces. *ibid.*
Bonn assiegée par les Troupes de S. A. E. de Brandebourg. 41
Borghese (la Villa) hors la Ville. Un des plus beaux Bâtimens qui se voyoient autour de Rome. Sa description. 260. 261.
Borghese (le Palais.) C'est une des plus grandes & mieux meublées Maisons de Rome. 258
*Boufler*s (Maréchal de) vient à la tête d'un Campvolant devant Cocheim. 45. Terrible Escalade qu'il y fait donner. Il est reçû avec beaucoup de vigueur par les Assiégez. Il s'en rend enfin Maitre l'épée à la main. Il ravage le plat pays de Keiserefchs, Dhona, Helesheim, Mayence &c. Il a avis de la marche du General Schoning, évite le combat & se retire sous Philipsbourg. *ibid.*
Bozon Comte d'Arles. Il affiche un Cartel de defi à la porte du Palais de l'Empereur. 184 il triomphe du Prince d'Anhald & du Comte de Mansfeld. 185. Il se retire Victorieux sans se faire connoître. L'Empereur se fait suivre *ibid.* Erection du Comté d'Arles & de Provence en Royaume. Hermengarde lui est donnée en mariage pour recompense de

sa bravoure. 186
Broncelé autrement *Goüêtre* ce que c'est. 121 on en attribuë la cause aux Neiges fonduës *ibid.* Vers de Jevenal là dessus. 121.122

C.

C*Ajus Cestius* (le Tombeau de) hors la Ville. C'est une grande & haute Piramide quarrée, revétuë de marbre. Sa Description 266.
Caracalla (le Cirque de). 266. 267
Catacombes de Rome. Description de ces lieux soûterrains & des Reliques qu'on y conserve 285. 286. 287.
C*aves* de Spire, les plus belles qu'il y ait au monde. 9. Ressemblent à des Temples souterrains consacrez au Dieu Bachus. 10
Cennis Montagne, dont la hauteur surpasse toutes les autres des Alpes. 129
Chamberi. Capitale du Duché de Savoye, sa situation. 128. Autres Particularitez de cette Ville. *ibid.*
Charmis Medecin fameux. Sa Methode extravagante à traiter ses malades 155. Il ordonnoit le bain dans l'eau froide au cœur de l'hyver. Antonius Musa Medecin d'Auguste l'imite avec succès. Il ordonne le méme bain à Marcellus Neveu d'Auguste, mais ce Prince en mourut. *ibid.*
Chartreux de Dijon, les plus riches du Royaume 73. Magnificence de leur Cloître & de leur Eglise. On y voit les superbes Tombeaux des Ducs de Bourgogne, ornez d'Epitaphes. *ibid.* Description de la fameuse Chartreuse de Grenoble. 123. 124. & suivantes. Desert où St. Bruno faisoit penitence. 127. Rocher sur

ſur lequel un Ange lui aportoit à manger *ibid.*

Christophe (St.) une partie de ſa Mâchoire gardée dans Aſtorgue. 19. Une de ſes dents groſſe comme le poing conſervée dans Coria *ibib.*

Cirque (le grand) on en voit les Ruines entre le Mont Palatin & le Mont Aventin. 271 272.

Coliſée (le) c'étoit l'Amphitheatre le plus magnifique qui ait jamais été. Sa Deſcription 270.

Concorde (la) Egliſe de Manheim, elle fut bâtie par l'Electeur Charles Palatin. 11. Pourquoi ainſi appellée. *ibid.*

Conſtantin (l'Arc de Triomphe de) ſa Deſcription. 270. 271

Crapaux. On en trouve en Dauphiné de prodigieuſe grandeur. 117. Ils y ſont extremement venimeux. *ibid.*

Critias ou *Crinias* Medecin celebre. 154. Il invente une nouvelle ſorte de Medecine par le Cours des Aſtres *ibid.* Il eſt regardé comme un Dieu par le peuple. Il fait rebâtir pluſieurs Villes des richeſſes qu'il amaſſe. 154 155. Il laiſſe aprés ſa mort. 250000. Ecus pour rebâtir les murailles de Marſeille. *ibid.*

Croce (Ste.) en *Jeruſalem.* Egliſe bâtie par Conſtantin. Sa Deſcription. 282

D.

D*Allechamp* ſon raport au ſujet d'un Geant trouvé dans le fleuve Oronte. 33. Hauteur de ce Geant. *ibid.*

Dauphiné. Hiſtoire des ſept Merveilles de cette Province. 98. 99. 100. 101. & ſuivantes.

Dauphin. (M. le) fait le siege de Philisbourg. 41. Sa bravoure & son intrepidité. Evenement remarquable. Il s'en rend maître le même jour qui étoit celui de sa naissance. Il s'y acquiert beaucoup de gloire *ibid.*

Decouvertes de la Medecine Moderne. Suivant M. d'Almeloveen, les hypoteses que l'on croit nouvelles sont celles des Anciens. 14

Decret du Pape Innocent XI. contre Molinos. 313.

Dijon. Beautez de cette Ville. 72. Elle est appellée la Ville au Clochers & pourquoi. L'Empereur Aurelien en est le Fondateur. Description de ses rües & de ses Bâtimens. Magnificence de ses Eglises. De l'Abaye de St. Benigne. Le Corps de ce Saint miraculeusement trouvé dans cette Abbaye. *ibid.* De l'Eglise Abatiale de St. Etienne & de celle de Nôtre Dame. 72. & 73. Couvens des Jesuites, des Cordeliers, & des Chartreux remarquables. 73. Les Dijonnois sont sociables & francs. 77. Agrémens & honnêteté des femmes & des filles. *ibid.*

Domine quo Vadis (la Chapelle) où Jesus-Christ apparut à S. Pierre échapé de sa prison. 276

Dourlach. Marquisat qui a voix dans les Dietes. 46

Dragon miraculeux dont on celebre la Fête à Mets. 63. Il desole la Campagne & devore les hommes. 64. St. Clement seul triomphe de ce Monstre. *ibid.* Il le mene lié par le cou avec son Etole. 65. & 66. Autre Dragon dont Ste. Magdeleine delivre la Provence Elle se sert de ses cheveux pour le mener lié à Tarascon. 66. Histoire de la Gargoüille

le & de St. Georges. Autre Dragon auquel on avoit exposé une fille. Il est tué par St. Chederles. *ibid.*

Duras. (le Maréchal de) Ses Expeditions en Allemagne. 41. Il assiege Heidelberg. 42. La conduite qu'il tient durant ce Siege. *ibid.* Incendies & Ravages de son Armée. 44. & 45. La maladie s'y met. 46. Elle diminüe de onze mille hommes. *ibid.*

E.

EPitaphes Curieuses des quatre derniers Ducs de Bourgogne. 73

Eustache (St.) lieu où ce St. fut Martirisé. 284. & 285.

F.

FArnese. (le Palais) C'est un des plus superbes Bâtimens de Rome. Sa Description. 256.

Fabricius, (Pons) maintenant Pont des quatre Têtes. 264. & 265

Faunes & Silvains. (le Temple des) Ouvrage des plus entiers de l'Antiquité. Sa Description. 269. & 270

Femmes qui font la barbe à Marseille. 200

Figure de bois, qui fait toute sorte de mouvemens, comme un homme veritable. 70

Fontaines. (l'Eglise des trois) Elle est bâtie sur le lieu où St. Paul fut decapité. 375

Fortunius Licesus. Son raport au sujet d'un Geant Portugais qu'il avoit vû à Venise. 34. 35. Force surprenante de ce Geant. *ibid.*

Frankendal. Ville du Palatinat. Elle est demolie par les François. 11

Des francolins 142

Fulgose. Recit qu'il fait d'un vieux Tombeau dans lequel on trouva les os d'un Geant. 15. Hauteur de ce Geant. *ibid.*

G.

G*Eans*. Dissertation sur la question, s'il y en a eu. 12
Genes. Noms differens qui lui sont donnez par Luitprend, Tirein, Tite-Live, Prolomée & Strabon. 236. Sa Fondation. Son Port. Statuë d'André Doria Liberateur de la Republique, foulant aux pieds trois Têtes de Turcs. 237. Remarques sur les Bâtimens. *ibid.* Maniere differente de compter les heures du jour. 28. De son Gouvernement. 239.
Genlis. (M. de) Archevêque d'Ambrun. 135. Il se signale contre les Barbets. Il se trouve en personne au Combat de Salbertrand. *ibid.*
Goliath Geant. 37. Combien pesoit son Corcelet d'Airain. 38. Grosseur de la hampe de sa Hallebarde. Pesanteur du Fer. Il est tué par David. *ibid.*
Gordien. (le Tombeau de l'Empereur) Sa magnificence paroit par ses masures. 267. & 268.
Grenoble en Dauphiné. Sa situation. 122. Le Presomptif Heritier de la Couronne, prend le titre de Dauphin de Viennois, pourquoi. Description du Palais du Parlement. Ses agrémens. Civilité & honnêteté de ses Habitans. 123. De la celebre Chartreuse de St. Bruno. *ibid.*
Gueret Bastiense. Paysan d'un Village, nommé Lekerkerk prés de Roterdam. Sa Hauteur. 36

Guillaume dernier Comte de Mâcon. 81. Histoire de sa vie. *ibid.* Le Diable le prend dans sa Maison, & l'emporte par la Fenêtre. 82. On n'entend depuis plus parler de lui. Son fils Frederic se fait Religieux de Clugni, pourquoi. *ibid.*

H.

Hartben. Hauteur de ce Geant. 34. Il a toûjours auprés de lui douze Athletes pour le lier, quand sa fureur de combattre le prend. Six de ces Athletes sont tuez par Haldan Roi de Danemark. Il est transporté de rage, mange les bords de son Bouclier & avale des Charbons ardens. Il passe au travers des flammes & tuë six autres de ses Athletes. Il se bat en duël contre Haldan. Il est tué d'un coup de Hache d'armes. *ibid.*

Heidelberg. Investi par les François. 42. Description de ce Siege De la fameuse Tonne où l'on conserve du vin depuis plus d'un Siécle. 43. Sa Bibliotheque des plus belles du monde par ses rares Manuscrits. 44. Le Comte de Tilly s'en empare & la fait transporter à Rome. *ibid.*

Honneur (le Temple de l') & celui de la Vertu hors la Ville. Ce qu'il y a de remarquable. 269.

Horloge. Description circonstanciée de celle de Strasbourg avec son Estampe. 54. De celle de St. Jean à Lion. 84

J.

Janus Quadrifrons. (le Temple de). Ce Bâtiment est presque tout entier. Sa Description.

tion. 272

Jardin d'Elie ce que c'eſt. 23. On y trouve quantité de fruits en pierre. Hſtoire que le Peuple & les Hermites font de ce lieu. *ibid.*

Jeſuites. Beauté de leur Maiſon à Spire. 3. Six mille Volumes de leur Bibliotheque brulez. *ibid.* Deux Threſors cachez, trouvez ſous les Ruïnes de leur Couvent. 9

IF. (les Iles d') Leur importance pour le commerce de Marſeille. 233. Elles ſont engagées au Duc de Florence pour ſix cent mille Ecus. Les Eſpagnols tâchent de s'en emparer. 234. Elles reviennent à la France par le Mariage de Marie de Medicis avec Henri IV. *ibid.*

Incube ou Ephialte, ce que c'eſt. 120. Le Peuple croit que ce ſont de malins Eſprits. *ibid.*

Innocent XI. Circonſtances remarquables de ſa vie. 287. 288. 289. *& ſuivantes.*

Juno Matutina. (le Temple de) Sa Deſcription. 265

Jupiter Stator. (le Temple de) Ce qui donna occaſion à Romulus de le bâtir. 273

Juſtiniani. (le Palais du Prince) Les apartemens en ſont grands. Ils ſont enrichis de trés belles Peintures. Sa Deſcription, 257.

Inventions Il n'y en a point aujourd'hui qui ne ſoit diſputée 13. Les Allemans & les Hollandois s'attribüent celle de l'Impreſſion. Elle étoit en uſage dans la Chine avant eux. De l'Artillerie & de la Poudre à Canon. Decouverte de la Pendule portative par M. Huygens. Opinion de Deſcartes touchant l'Ame des Bêtes. *ibid.* On l'a trouvée dans Gomeſius Pereira Autheur Eſpagnol, & dans les Ecrits de Platon & de Diogenes. 14

K.

Keidiſcum petite Ville du Palatinat detruite & raſée. 11
Keiſerwaert. Sa reduction par M. l'Electeur de Brandebourg. 41
Kirker. (le Pere) Remarques curieuſes qu'il fait ſur les Serpens. 116. Ils ne ſont point Venimeux dans les Pays ſeptentrionneux. On guerit difficilement de leur morſures ſous la Zone Torride. *ibid.* Ils ne ſçauroient vivre dans les Iles de Malthe, de Scicile, & d'Yvica. 117. On en trouve une prodigieuſe quantité en Dauphiné. *ibid.*

L.

Lacus Curtii. Gouffre, dont les exhalaiſons venimeuſes deſoloient Rome. Sa Deſcription. 273
Ladembourg. Ville du Palatinat detruite par les François. 11
Langres en Champagne. Ce qu'il y a de remarquable. 71. Elle eſt appellée Langres la Pucelle, pourquoi. 72
Latran. (St. Jean de) Premiere Egliſe de Rome. Ses Rarerez. 276
Laurenzo (St.) *fuori dello muri*. Egliſe bâtie par l'Empereur Conſtantin. 283.
Lazaro (St) Premier Evêque de Marſeille. 167. Son corps repoſe dans une Chaſſe d'argent dans la Cathedrale. *ibid.*
Lezarts ſorte de Reptiles fort dangereux. 119. Il y en a beaucoup en Dauphiné. Leur Deſcription. *ibid.*
Lion. Situation de cette Opulente Ville. 82. Magni-

Magnificence de ses Bâtimens. 83. De sa Metropole fondée par Jean Roi de Bourgogne. Horloge la plus machinalle qui ait jamais été faite. *ibid.* Sa Maison de Ville un Chef d'œuvre de l'art 88. Tables d'Airain où sont gravées les Patentes de l'Empereur Claudius. 89
Lorenzo (St.) *in Panciperna.* Lieu où le Saint fut martirisé. 283
Lorette. (Nôtre Dame de) Perle trouvée dans un Tronc representant une Vierge & le petit Jesus. 27
Ludovisio. (la Villa) Sa Description. 262

M.

Macrobe. Son sentiment sur les Geans. 12. Il est autôrisé par Philon Juif. Opinion particuliere de ces Philosophes là dessus. *ibid.*
Magdeleine de la Palud & Goffredi. Leur histoire. 196. Les Stigmates Diaboliques qui se trouverent sur le Corps de la Palud. 197. Goffredi brûlé tout vif. 199
Maison de Ville de Lucerne. 30. Tableau du Squelete d'un Geant. Inscription qui represente sa hauteur. *ibid.* Description de celle de Lion & des beautez de son Architecture. 88. & 89.
Mandragore, ce que c'est. 28
Manheim. Sa Demolition par le Regiment de la Reine. 10. Elle est bâtie par Charles Loüis Electeur Palatin. Regularité de ses Rües & de ses Maisons. Sa situation avantageuse. Beauté de son Eglise *la Concorde ibid.* Les C. Romains, les Lutheriens, & les Réformez y font le service divin tour à tour. 11
Marcellus. (le Theatre de) Le Palais du Prince

ce Savelli est bâti sur ses Ruïnes. Sa Description. 265

Maria Transtevere (l'Eglise de Ste.) Place d'où sortit une Fontaine d'huile un peu avant la Naissance de J. Christ. 281

Maria (Sta.) *della Victoria*. Pourquoi ainsi nommée. 283

Marie Majeure (Ste.) Eglise des plus belles de Rome. La Crêche où. J. Christ naquit est sous le grand Autel. 282

Marius (les Trophées de) leur Description. 268.

Marseille. Histoite de sa Fondation. 148. & 149. &c. D'où vient la coutume de fermer les Portes, les jours de Fêtes. 152. De son Ancien Gouvernement. 153. Elle se rend Illustre par le grand nombre de Sçavans. Pensée Ingenieuse de Justin & de Strabon là-dessus. 153. & 154. Elle fait hommage à la France. 155. Elle se gouverne en Republique jusqu'en l'année 1257. Elle se donne au Roi Charles I. 156. Elle se revolte contre le Duc de Guise & perd ses Privileges. Le Roi y entre par la Brêche *ibid*. Chanson plaisante sur ce sujet. 157. Noblesse de Provence la plus ancienne de France. Description de cette Ville, & de son Port. 160. & 161. Des Galleres & des Forçats. 162. 163. Le Duc du Maine General des Galleres. 165. De l'Arcenal. *ibid*. L'Eglise Nôtre Dame ci-devant consacrée à Pallas, celle de St. Sauveur à Apollon, & celle de la Major à Diane. 167

Mathei. (la Vigue du Duc) Il y a fort belles Allées & quantité de Statuës. Sa Description 259. 260.

Mayence assiegé par les Ducs de Baviere & de Lorraine. 41. nombre des Combatans qui com-

composoient leur Armée. *ibid.*
Medailles Curieuses trouvées sous les fondemens de la Citadelle de Mets. 67
Metella. (Le Tombeau de) ce qu'il y a de curieux. 266
Mets en Lorraine. Remarques sur sa fondation. 60. Elle se gouverne en Republique jusques à l'annnée 1552. Le Connétable de Montmorenci s'en rend maître *ibid.* Elle est assiegée par Charles Quint. 61. Creation de son Parlement. De la celebre Chambre de Mets. De son ancien gouvernement depuis Godefroi de Bouillon, jusques à sa réduction à la Couronne de France. 62
Moyse. Il est mis au nombre des Geans par les Rabbins. 35, De la hauteur qu'on lui donne. Il franchit dix Degrez pour monter à Nebo. *ibid.*
Molinos. (Michel de) particularitez de sa vie 300. 301. 302. Examen de sa Doctrine & de ses Opinions. Ses LXIII. Propositions condamnées par le Clergé Romain. *ibid.*
Montalto. (La Vigne de) c'est un des Jardins de Rome le mieux entretenu. Beautez de ce lieu. 260
Monte Cavallo. (Le Palais de) le Pape y demeure en été. Sa Description. 255
Mont Genévre. Dangereux passage en hiver 135. L'Auteur se voit en danger d'y perir. Relation de ce qui lui arriva, & de la maniere dont il s'en tira. *ibib.*
Montmeillan. Situation avantageuse de cette Forteresse. 129
Montorio (St. Pierre del) 274

Nanci

N.

Namur 149

Nanci, Capitale de la Lorraine. 70. Description de cette Ville & du Palais des Ducs. L'Eglise St. George remarquable par leurs Tombeaux. *ibid.*

Navonne. (la Place) elle est embelie par un grand nombre de Palais qui sont à l'entour 262. 263.

Nephilim. Son explication & le sens qu'on lui doit donner. 37

Nismes. Ses Antiquitez. 189. Medailles des Romains representant un Crocodile enchainé à un Palmier. Leur Inscription. 190. De sa grandeur, selon Lipse *ibid.* Amplitheatre le plus entier que soit au nomde. 191. Description de diverses figures de relief antiques qu'on y voit *ibid.* Du Temple de Diane 192. De la Tour Remagne. 193. De la celebre Fontaine sans fonds dont parle Ausone 194. De la Maison quarrée qui a servi de Capitole construite par Trajan. 195. Gayeté & honêteté des Dames de Nismes. 195

O.

Olps Geant. L'os de son bras suspendu à un anneau de fer à Spire. 3. Grosseur prodigieuse de cet Os. Ce que disent les Archives de ce Geant & comment il fut tué *ibid.* L'Os de sa Hanche vû par l'Autheur. 4. Sentimens de l'Autheur sur les Geans *ibid.*

Openheim Ville du Palatinat ruinée & demolie par les François. 11

Oreste. Son Tombeau ouvert. 16. On y trouve son Squelette. Sa hauteur selon Jules Solin *ibid.*

ibid. Autre squelette decoûvert. Sa Hauteur selon Pline. *ibid.*

P.

Palazzo Magiore, ou le Palais des Empereurs. Sa Description. 271

Pamphilia (la Villa) hors de la Ville. Les Tableaux en sont trés finis & les Statuës achevées. 259

Pamphile (le Palais du Prince) c'est un des plus beaux & des plus richement meublez de l'Italie. 255. 256

Pasquin. (La Place de) sa Description. 263

Paul (St.) hors la Ville. Lieu où St. Pierre & St. Paul se dirent adieu en allant au supliee. 275. On y voit la Tête de la Samaritaine convertie par Nôtre Seigneur. Un bras de Ste. Anne Mere de la Ste. Vierge. La Chaine avec laquelle St. Paul fut attaché. Le Crucifix parla autrefois à Ste. Brigide. *ibid.*

Pieces de Fonte les plus belles qui soient en France. 70. Le Cheval de Bronze sur lequel étoit la Statuë du Duc de Lorraine, destiné pour l'Equestre de la Place des Victoires. 70. 71. La fameuse Coleuvrine transportée à Dunquerque. *ibid.*

Peintures naturelles dans les Pierres. 27 Estampes qui les representent. Representation d'un homme en posture de Crucifix, d'une Vierge, des Enfans, des Animaux Terrestres &c. Perle miraculeuse qui se voit à Nôtre Dame de Lorette. *ibid.*

Pierre, Geant. Prodiges de sa valeur. 34. Il met en de deroute lui seul l'armée de l'Empereur Grec. *ibid.*

Pietro in Carcere (la Chapelle St.) Grottes où

papillon : 144

où St. Paul furent emprisonnez. 281

Pignerol une des plus fortes Places du Roi. 134. M. Fouquet, & le Comte de Lauzun y sont Prisonniers. 134. 135. Le Marquis d'Herville en est Gouverneur. *ibid.*

Pile (le Marquis de) il fait rendre les Iles d'If à la France. 234. Recompences qu'il en reçoit. *ibid.*

Philisbourg. Assiegé par Mr. le Dauphin. 41

Phocéens, quels gens c'étoient. 148. Sentiment de Pline, de Ammíen Marcelin, d'Herodote & de Justin là dessus. 149. Trahison decouverte par une Dame. Ils font main basse sur les Genois & sur les Segobrigiens. 151. Ils s'allient aux Romains. Leur Fidelité. 152. Ils sont exemts de toute sorte de Tribus & d'hommage. 153

Posta aux Anes ce que c'est. 95. L'Autheur s'en sert pour continuer sa route. 96

Praxede. (L'Eglise de Ste.) on y voit la Colomne à laquelle Jesus Christ fut lié & flagellé. Sa Description. 282

Pretorium. (le) quartier où logeoient les Gardes Pretoriennes de l'Empereur. 267

Provenceaux. Leur bravoure. 234. Ils sont trés bons Mariniers. *ibid*. Divers Exemples de leur intrepidité à combatre sur Mer. 235

Pudentina (l'Eglise de St.) où St. Pierre logea, la premiere fois qu'il vint à Rome. 283

Q.

Quatre Têtes (Pont des) particularitez touchant Tarquin chassé de Rome. 264

Quartiers, (les Franchises des) de Rome, par Innocent. XI. 290

R.

R*Eligieuses*. Histoire d'une Benedictine, & d'une Ursaline qui changent de Sexe. Comment cela arriva. 246. Divers Exemples de pareils Changemens, raportez par pline, Hiprocrates, Amatus Medecin Portugais & Pontanus. 247. 248. 249

Reliques. (saintes) le Chef de St. Lazare. La veritable Croix de St. André. Le Tombeau de quatre des sept Dormans. 167. De sept des ouze mille Vierges. La Barbe de S. Paule. La Boëte de Ste. Magdeleine, & la Grote où cette Ste. fit penitence. *ibid.*

Representation du Mont des Oliviers Chef d'œuvre de Sculpture. rocher 194 3

difference de roche & rocher 17 3/3

Rhodiginus. (Cœlius) ce qu'il raporta d'un Geant dont le Squelete fut trouvé dans un Torrent. 15. Hauteur de ce Geant. *ibid.*

Rome. Pourquoi elle est appellée la Ville aux sept Montagnes. 242. Sentiment de Juste Lipse sur le nombre de ses Habitans. Elle se fonde & s'établit par la magnanimité de ses peuples. 244. Cause de son Opulence, & de ses Richesses. 245. D'où vient quelle n'est plus si peuplée qu'elle l'a été. Pensée ingenieuse d'un Poëte là dessus. *ibid.* Grand nombre de Courtisannes, autre cause du petit nombre de son Habitans. 146. De ses Antiquitez, Temples, Palais, Places, Monumens, Sculptures & Peintures. 250. *& suiv.*

S.

S*Alviati* (le Palais) est plein de trés rares Peintures. 258. & 259

Scala Santa. (la) Deſcription des Degrez de Marbre par où Jeſus-Chriſt eſt monté, quand il fut conduit chez Pilate. 278 & 279

Scorpions. Il y en a beaucoup en Dauphiné, à Orange, en Languedoc, & en Provence. 116. Remede pour ſe guerir de leurs piqueures. *ibid.* Deſcription de ces Inſectes. 117. Sentiment de Elian, Pline, & Apollodorus là-deſſus. *ibid.*

Sebaſtien (St.) *hors de la Ville.* Les Corps de St. Pierre & de St. Paul cachez dans les Catacombes de l'Egliſe. 276

Senatorio. (le Ponto) pourquoi ainſſi appellé 263.

Septime Severe (l'Arc de Triomphe de) *& de Marc Aurelle.* Sa Deſcription. 269

Silveſtre (St.) *In Capite.* On y voit la fameuſe Image que Jeſus-Chriſt fit lui même par un miracle. 284

Sinſennes brulé par les François. 44

Siſteron. Sa ſituation. 138

Spire. Son Ancienneté. 2. La Chambre Imperiale y fait ſa Reſidence. Prerogatives de ſon Evêché. *ibid.* Deſcription de ſa Cathedrale. 3. La Cour du Conſeil remarquable. Os du Bras d'un homme de prodieuſe grandeur. *ibid.* Sa Reduction par M. le Dauphin. 5. Arrêt fatal de ſa deſtruction annoncé par M. de la Fond. 6. Conſternation de ſes Habitans. 7. Execution des Ordres de la Cour. Grand nombre de Dames ſortent de la Ville ſans ſçavoir où aller. La Ville donnée au pillage. Autels renverſez. Tombeaux d'un Empereur, de pluſieurs Princes & Prelats, ouverts. La Cathedrale ſert d'Ecurie aux Chevaux de la Gendarmerie. La Ville eſt brulée & ſes Bâtimens demolis rés pied rés terre. *ibid.* Urne antique

que remplie de pieces d'or & d'argent trouvée ſous ſes Ruines. 9

Strasbourg. Sa ſituation avantageuſe. 47. Elle eſt une des Villes libres de l'Empire. Origine de ſon ancienne Splendeur. Hiſtoire des Revolutions qui y ſont arrivées juſques ſous le Régne de Charlemagne. 49. Elle reçoit la Reformation de Luther. Comment le Roi de France s'en rend maitre en 1682. *ibid.* Deſcription de ſa Cathedrale appellée la *Merveille du monde.* 50. De ſon Autel bâti par le Cardinal de Furſtemberg. *ibid.* De ſa fameuſe Horloge. 54

Sublicius. (Pons) Cocles tout ſeul, y arrête l'Ennemi. 264. L'Empereur Heliogabale eſt jetté du haut de ce Pont avec une pierre au cou. *ibid.*

Suze Petite Ville frontiere de Piémont. Son Territoire. 130

Syrbottes Geans. Ils ſubſiſtoient du temps de Pline, ſur les Rivages du Nil. 32. De leur Hauteur. *ibid.*

T. st suivre 132

T*Aberna Meritoria*, ce que c'eſt. 265

Thevet. Sepultures qu'il a vûës au Cap verd. 33. De leur prodigieuſe longueur. *ibid.*

Tonne Bourg de la Turinge. On y trouve des Os de bras & de jambes monſtrüeux. De leur Peſanteur. 28. & 29. On les croit des Os de Geant, *ibid.*

Triomphes (le Pont des) 263

Truffes. Ce que c'eſt. 143. Les meilleures ſe trouvent en Provence. Maniere dont les Païſans les cherchent. *ibid.* Il y en a de pluſieurs ſortes. 144. Comment on les apprête. Les Ton-

Tonnerres & les Pluyes pronostiquent leur abondance. De leur Production suivant M. Clary Avocat de Vaison. *ibid*. Sentiment de Pline là-dessus. 145

Turin. Sa situation 130. De ses Fortifications. Sa Citadelle est un Chef d'œuvre. *ibid*. Beauté & Magnificence de ses Palais. 131. On y voit une Cour des plus galantes de l'Europe. Des Raretez qui sont dans la Galarie de M. le Duc. De son Eglise Metropole dediée à St. Jean. *ibid*. Du Saint Süaire. 132

Turgauw (Geant) Suisse de Nation. 35. Il combat contre les Saxons sous Charlemagne. Il en enfile huit avec sa pique. Les Charge sur son Epaule. Repasse le Rhin à pied. Vient trouver ceux de son parti. On lui demande quel Gibier il aporte. Plaisante Reponse qu'il fait, *ibid*.

V.

Valleveir. (le Marquis de) Avanture qui fallit à lui couter la vie par l'équivoque de son Nom. 138

Vatican [le] Palais où le Pape demeure en hiver. Description de ses immenses Richesses & de ses Raretez. 252

Vaudois. Histoire de leur retour dans les Vallées. 92

Vienne en Dauhiné. Son Antiquitét 96. Le Pretoire où Pilate rendoit la Justice. La Tour où il fut Prisonnier, & où il est mort. *ibid*. Monumens remarquables pour les Voyageurs. 97. De l'Eglise St. Severe où l'on adoroit cent Divinitez. Tête de mort remplie d'or & d'argent trouvée dans cet endroit. *ib*. Piramide élevée par un Empereur où reposen-

ſent ſes Cendres. 97. & 98
Venus & Cupidon. [le Temple de] Sa Deſcription. 268. & 269
Veſta [le Temple de] c'eſt à preſent l'Hôpital de Nôtre Dame de la Conſolation. 272
Vincula. (l'Egliſe de St. Pierre ad) On y voit une Statûe de Marbre blanc, repreſentant Moyſe, admirée de tous les Sculpteurs. 281.
Viſloc, Petite Ville à deux lieuës d'Heidelberg brulée par les François. 44
Urne antique trouvée ſous les Ruînes de Spire. 9. Sepultures Antiques, ornées d'Inſcriptions decouvertes à Metz. 67. Elles ſont pleines de petites Urnes de diverſes figures. *ibid.*

W.

W*ingarten* & Bruckzal ſe rendent aux François. 44
Wirtemberg. Conſternation & Epouvente des peuples de ce Pays. 44. Ils abondonnent leurs Maiſons & ſe retirent dans les Bois. *ibid.*
Worms. Ville du Palatinat ſaccagée & detruite par les François. 11

Y.

Y*Vica.* Les Serpens Venimeux n'y ſçauroient vivre non plus que dans les Iles de Malthe & de Sicile. 117

Z.

Z*oroaſte.* Ses ſentimens touchant la Philoſophie des Caldéens & celle des Egyptiens 295.

F I N.

